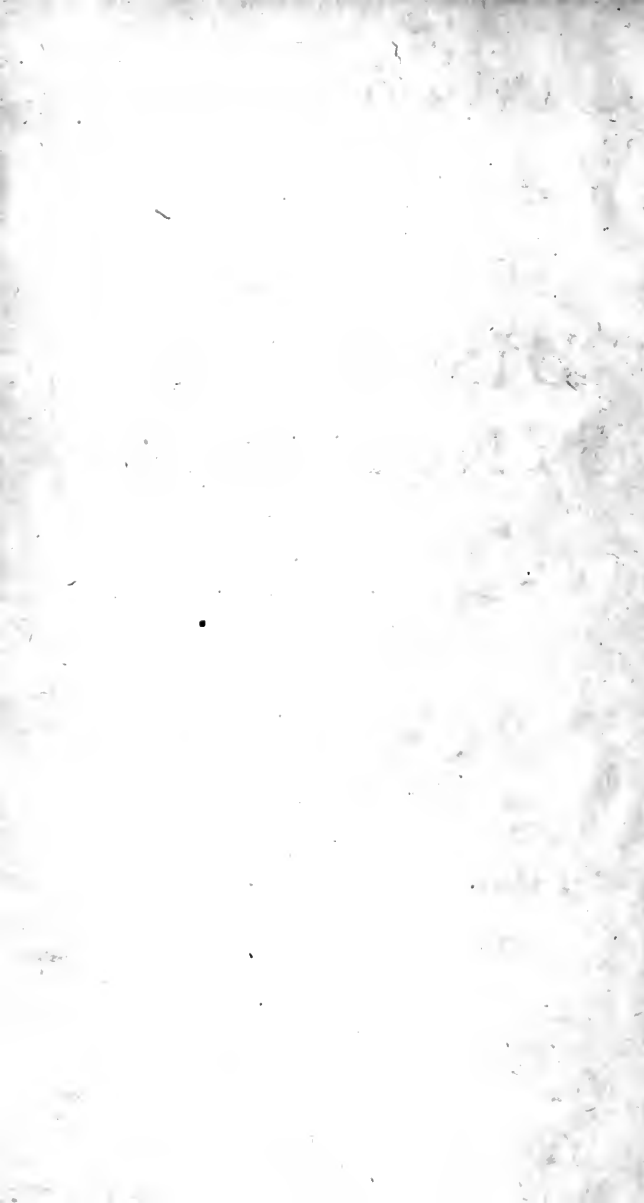


Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

**DISCOURS  
SYNODAUX.**



CONFÉRENCES  
ET  
DISCOURS SYNODAUX  
SUR  
LES PRINCIPAUX DEVOIRS  
DES  
ECCLÉSIASTIQUES,

AVEC UN RECUEIL DE MANDEMENTS  
sur différens sujets.

Par feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire, l'un des Quarante de l'Académie Française.

TOME SECOND.



A PARIS, RUE S. JACQUES ;

Chez { LA VEUVE ETIENNE & FILS, à la Vertu;  
ET  
JEAN HÉRISANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

---

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





---

---

# DISCOURS

## CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

<b>D</b> ISCOURS à de jeunes gens , Sur la vocation à l'état Ecclésiastique , Page 1	
Retraite pour des Curés ,	19
Sur le zèle des Pasteurs pour le salut des ames ,	40
Sur le caractère que doit avoir le zèle des Ministres contre les vices ,	59
Sur l'exemple que les Pasteurs doivent don- ner à leurs Peuples ,	112
Sur la modestie des Clercs ,	131
Sur la maniere dont les Ecclésiastiques doivent converser avec les personnes du monde ,	152
Sur la nécessité où sont les Ministres de se renouveler dans l'esprit de leur voca- tion ,	175

### DISCOURS SYNODAUX:

De l'institution des Synodes ,	180
--------------------------------	-----

De l'amour des Pasteurs pour leurs troupeaux ,	194
De la nécessité des Retraites pour se renouveler dans la grace du Sacerdoce ,	199
Des Divisions entre les Curés & les Prêtres des Paroisses ,	209
Suites des Divisions entre les Curés & les Prêtres des Paroisses ,	217
Des suites funestes du dérèglement des Pasteurs ,	226
De l'excellence du Ministère ,	233
De l'instruction des Enfants ,	246
De l'avarice des Prêtres ,	251
De la Priere publique ,	262
De la décence des Cérémonies ,	270
De la nécessité de la Prieres ,	283
De la compassion des Pauvre ,	301
De l'insensibilité dans les voies de Dieu ,	318
De la douceur nécessaire aux Ministres .	339
De l'étude & de la science nécessaires aux Ministres ,	363
De l'observance des Statuts & des Ordonnances du Diocèse ,	378
De la nécessité de la Priere ,	407
Du soin que les Curés doivent avoir pour les Malades ,	423
Réponse à la Réquisition de M. le Promoteur , contre certains abus glissés dans le Clergé ,	436

*Remerciment de M. l'Evêque de Clermont  
à l'Académie Françoise, prononcé le jour  
qu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé  
de Louvois, 458*

---

---

## A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier les *Conférences Ecclésiastiques* & les *Discours Synodaux* de feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont. L'excellence de l'état Ecclésiastique, les dispositions qu'il exige de ceux qui y sont consacrés ont à remplir, font le sujet de ces différens Discours. Une matiere aussi importante ne pouvoit être traitée par une main plus habile ; ce célèbre Orateur parle de la grandeur & des obligations du Sacerdoce avec autant de dignité que d'exactitude ; le détail instructif dans lequel il entre, & le zèle plein d'onction qui l'anime, répandent dans les esprits des lumieres, & excitent dans les cœurs des mouvemens qui ne peuvent que produire les fruits les plus heureux. J'ai lû pareillement les Mandemens de cet illustre Evêque ; tout m'y a paru mériter d'être présenté au Public, & digne de ses suffrages. A Paris, ce premier Septembre 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la faculté de Paris, & Censeur Royal.*

DISCOURS



# DISCOURS

A

DE JEUNES GENS,

SUR

LA VOCATION A L'ETAT  
ECCLESIASTIQUE.



ANS le dessein où vous êtes ;  
mes chers Enfans , de vous  
consacrer au saint Ministère ,  
vous avez sans doute examiné  
devant Dieu , si c'est lui-même

qui vous appelle à un état où Jesus-Christ  
lui-même n'est entré qu'avec la mission de  
son Pere , & où personne n'a droit d'entrer  
qu'avec celle de Jesus-Christ : *Sicut misit*  
*me Pater , & ego mitto vos.* Je suppose donc  
que des motifs humains ne sont entrés pour  
rien dans une vocation , où tout ce qui ne  
vient pas de l'Esprit de Dieu , la fouille &  
la rend illégitime : je suppose que vos pre-

*Joan. 20<sup>3</sup>*  
*21.*

mières mœurs ne vous ont pas annoncé par leur dérèglement, que vous ne deviez jamais prétendre à vous ingérer dans le Sanctuaire, dont les portes formidables ne s'ouvroient autrefois qu'à l'innocence, & où elle-même n'entroit qu'en tremblant: je suppose enfin, que les Juges éclairés à qui vous avez confié dans le Tribunal, tout le détail de votre vie passée, & les dispositions les plus secretes de votre cœur, ont cru découvrir en vous, autant qu'il est permis aux lumières bornées & toujours incertaines des hommes, d'en juger; ont cru, dis-je, découvrir en vous des marques d'une vocation véritable; qu'ils ont cru concourir aux desseins éternels de Dieu sur votre destinée, en concourant à votre installation dans le lieu saint; qu'ils ont présumé qu'en vous offrant à l'Eglise, vous ne lui offriez que ce que le Seigneur lui-même avoit choisi; & qu'ils vous ont dit avec une douce confiance, comme autrefois Laban à Eliezer: *Ingretere, benedicte Domini, cur foris stas? Entrez, le beni du Seigneur, pourquoi demureriez-vous au dehors.*

Gen. 24.  
21.

Mais d'un autre côté, mes chers enfans, si ces conditions essentielles manquoient à votre vocation; si avant de vous présenter ici, vous n'aviez pas examiné long-tems devant Dieu, si le dessein de vous consacrer au saint ministère venoit de lui; si l'ordre de la naissance y a eu plus de part que l'ordre de Dieu, & les saintes impulsions de la grace; si l'espérance de trouver dans le

Sanctuaire une situation plus douce, plus honorable, & plus commode, qu'au milieu de votre famille, a décidé de votre choix; si votre vocation ne doit sa première origine, qu'à la destination & à la cupidité de vos proches; s'ils ont plus consulté leurs intérêts que vos inclinations & les intérêts de votre salut, & que les besoins d'une famille & non ceux de l'Eglise vous aient fait ministre des autels, votre vocation qui a commencé par la chair finira par la chair. C'est la cupidité qui vous a donné à l'Eglise; c'est elle qui souillera tout le cours de votre ministère: vous n'y ferez plus le Ministre de Jesus-Christ qui ne vous connoît point, & ne vous a pas envoyé; vous n'y ferez que le ministre de vos passions & de celles de vos proches, de qui seuls vous avez reçu votre mission. Quand les parens, selon la chair, de Jesus-Christ éblouis par des vues toutes charnelles, de ses premiers miracles, & du succès des commencemens de son ministère, fondent déjà là-dessus l'espérance d'une grande fortune selon le siècle; l'excitent de sortir des bourgades retirées, de se manifester au grand monde, & d'aller se montrer à Jérusalem au jour de la solennité: *Si hæc facis, manifesta te ipsum mundo,* Joan. 7. (car voilà l'objet ordinaire de nos proches 4. selon la chair: ) que leur répond Jesus-Christ? qu'ils sont toujours prêts à conseiller à ceux qui leur sont liés par le sang, des démarches & des ministères qui peuvent leur être glorieux & utiles à eux-mêmes;

#### 4 D E L A V O C A T I O N .

qu'ils ne consultent là-dessus ni les desseins de Dieu , ni ceux qu'il a choisis , ni les tems même qu'il a marqués pour manifester son choix ; que tous les tems sont bons pour eux , & toutes les personnes égales , pourvû qu'elles puissent contribuer à leurs projets terrestres d'ambition & de fortune. Tout est bon en effet à des parens charnels : qu'un enfant soit vicieux , né avec des inclinations toutes opposées à la sainteté du ministère , son sacerdoce leur promet pour lui & pour eux des avantages temporels ; voilà leur tems & leur vocation ; ils n'en connoissent point d'autre : *Tempus vestrum semper est paratum ; tempus autem meum nondum advenit*. Mais le tems de Jesus-Christ est rarement le même que le leur : & malheur à ceux qui ne l'attendent pas ; malheur à ceux qui le préviennent ; malheur à ceux qui prennent la voix de la chair & du sang pour la voix du Ciel , & qui confondent le tems de la cupidité avec le tems de la grace : *Tempus vestrum , &c.* Première marque de vocation , la pureté des motifs.

*Ibid.*  
p. 6.

Mais quand vous n'auriez rien à vous reprocher sur la pureté des motifs , quand un goût né avec vous en auroit seul décidé ; vous devez de plus vous demander à vous-même , si vos mœurs jusqu'ici vous ont comme annoncé que ce goût est une inspiration de la grace , plutôt qu'une impression seule de la nature ; seconde marque de vocation , l'innocence des mœurs. Vous devez examiner , si une vie innocente vous



a préparé à cette sainte démarche : si ceux qui ont vécu avec vous , témoins de la candeur , de la sagesse , & de la pureté de vos premières mœurs , vous ont comme d'eux-mêmes destiné à l'autel ; s'ils ont comme prédit qu'une vie de bonne heure si sage , si innocente , montrait de loin en vous un bon Prêtre , comme saint Paul nous assure qu'on l'avoit prédit , dès son enfance , à son disciple Timothée : *Secundum præcedentes in te prophetias.* Car si vos mœurs ont défavoué jusqu'ici l'état saint que vous embrassez ; si vous ne portez pour toute marque de vocation aux fonctions divines du ministère , que les désordres d'une première jeunesse ; si votre conduite passée par ses excès & son dérangement , a bien paru plutôt vous destiner à la milice licencieuse du siècle , qu'à celle de l'Eglise ; si loin d'avoir pour vous l'approbation & les suffrages du public , comme l'Eglise l'exige pour l'ordination de ses Ministres ; vous avez donné lieu à ceux qui vous ont connu , de prédire de vous que vous seriez même un laïque déréglé , loin que vous puissiez jamais devenir un bon Prêtre ; n'approchez point du lieu saint : ne venez point présenter à l'autel d'où les victimes marquées de la plus légère tache étoient rejetées , un corps souillé de mille abominations : n'ayez pas l'affreuse témérité de venir porter dans le tabernacle saint , non-seulement un feu & un encens étranger , mais un feu criminel , la fumée impure de vos débordemens :

1. Tim.  
1. 18.

## 6 D E L A V O C A T I O N .

ne venez pas dans le Temple de Dieu faire une union sacrilège de Jesus-Christ avec Bélial ; du Saint des Saints avec l'Idole honteuse de la volupté. Un feu vengeur ne sortira pas comme autrefois du Sanctuaire pour vous dévorer , & punir l'attentat de votre profanation : mais la main invisible de Dieu vous repoussera comme un intrus & un profanateur ; mais un feu secret & impur s'allumera avec encore plus de violence dans votre ame , la fouillera , la rendra encore plus hideuse , y régnera jusqu'à la fin , y consumera peu à peu ces restes de foi & de crainte de Dieu que vos désordres avoient épargnés ; & vous ferez jusqu'à la fin marqué d'un caractère de réprobation , & un anathème caché au milieu d'Israël.

Je ne vous dis pas que si vous avez eu le malheur jusqu'ici de perdre votre innocence , & qu'un repentir prompt & sincère vous ait rappelé à une vie plus fidèle , vous deviez absolument renoncer au dessein de vous consacrer à l'Eglise. C'étoit autrefois la règle rigoureuse qu'elle observoit : ceux qui étoient tombés, c'est-à-dire , qui avoient commis de ces fautes mêmes secrètes qui tuent l'ame , & pour lesquelles les Canons exigeoient des exercices publics de pénitence ; ces fidèles tombés , elle les excluait pour toujours du saint ministère : c'étoit une flétrissure que les larmes avoient pu expier devant Dieu ; mais qu'elles n'avoient pas couverte aux yeux de l'Eglise. Elle ne vouloit pas que les pénitens mêmes les plus

fervens , qui avoient eu besoin de ses remèdes publics d'expiation , eussent jamais le droit de les appliquer aux autres : l'innocence seule étoit admise dans l'assemblée vénérable des Ministres de ses autels. Les besoins de l'Eglise & la dépravation générale des mœurs , l'ont depuis obligée de se relâcher un peu & à regret de cette première rigueur : sa discipline a changé ; mais son esprit & la sainteté qu'exige son ministère est encore le même. Il est donc toujours terrible pour nous d'avoir besoin là-dessus de son indulgence : il est terrible pour nous que la dépravation générale soit le seul titre qui nous ouvre les portes du Sanctuaire ; que le changement & la perversité des tems soit notre seul privilège ; & que nous soyons comme les enfans de la douleur & des gémissemens de l'Eglise , & les Ministres , non des beaux jours de sa liberté , mais de sa nécessité & de sa contrainte. Il faut que la réparation que vous avez faite de ces chûtes passagères , & le repentir vif & sincère qui les a suivies, vous tienne comme lieu aux yeux de l'Eglise d'une seconde innocence : il faut qu'un sentiment vif & profond de votre indignité, qu'une sainte frayeur , en vous présentant pour être associé aux Ministres de l'Eglise ; un zèle sincère & ardent pour la sanctification des peuples qui vous seront confiés ; un amour tendre pour l'Eglise , la dédommage des défauts de votre installation , remplace ce qu'elle exigeoit autrefois de

ceux qu'elle croyoit seuls dignes d'être choisis, & console en quelque manière sa douleur & la triste nécessité de son indulgence, par l'espérance que les suites de votre repentir de ces chûtes passagères, lui seront plus utiles que l'innocence qu'elle demandoit autrefois. N'augmentez pas ses regrets sur l'affoiblissement de sa discipline; & soyez d'autant plus exact à faire observer ses règles dans la conduite des ames, qu'elle a paru s'en relâcher, en vous en établissant le dispensateur. Mais je le répète, si vos désordres n'ont été jusqu'ici qu'une dépravation continuelle depuis le premier âge; si vous n'avez compté vos jours que par vos crimes, & que le dérèglement ait été, pour ainsi dire, l'état fixe & permanent de toute votre jeunesse; vous portez gravée dans la corruption de votre cœur en caractères ineffaçables, la sentence formidable qui vous éloigne à jamais du saint ministère. Dieu vous auroit-il préparé à ces fonctions divines, qu'il n'a pas même confiées aux Anges, par une vie toute impure? Auroit-il choisi lui-même un vase d'ignominie pour le placer sur son autel saint? conduiroit-il lui-même comme par la main un corps couvert de souillures, dans l'intérieur du Sanctuaire terrible pour y immoler l'Agneau sans tache en présence des Esprits célestes qui entourent alors l'autel? pourriez-vous vous le persuader à vous-même, à moins que la justice de Dieu ne veuille punir vos désordres par un aveuglement qui en seroit

la consommation & le dernier trait de sa vengeance ? Mais vous vous promettez de pleurer vos déréglemens, & de mener une vie toute nouvelle. Cherchez donc un azile parmi des Solitaires & des pénitens ; & ne choisissez pas pour l'expiation de vos crimes un ministère de sainteté & d'autorité, qui suppose des vertus acquises, & non des crimes à expier. Vous êtes le fumier & la balayure de la terre, & vous voulez en devenir le sel ? vous êtes, comme un autre Lazare, un cadavre pourri & infect, & vous voulez être le ministre de la résurrection & de la vie ? vous avez été lié jusqu'ici par des chaînes honteuses, & vous osez vous présenter pour en aller délier vos freres ? Mais faut-il désespérer de la miséricorde du Seigneur ? A Dieu ne plaise : repentez-vous sincèrement de vos fautes ; faites-en pénitence, & Dieu vous les pardonnera : mais il ne vous pardonnera pas la témérité de votre intrusion dans le saint ministère ; mais votre repentir ne fera pas sincère, si malgré la connoissance des règles de l'Eglise qui vous rejette, vous la forcez de vous admettre au nombre de ses Ministres. Remettez-vous-en là-dessus ici au juge de votre conscience : confiez-lui avec sincérité l'état de votre ame, & toute la suite jusqu'ici de votre vie ; découvrez-lui sans feinte ce trésor ancien & nouveau d'iniquité. Ne vous contentez pas de lui exposer les dernières circonstances de votre vie, & de laisser tout le passé dans un silence

& dans un oubli affecté : vous l'avez choisi pour être devant Dieu le Juge de votre vocation ; faites-vous connoître tout entier, pour le mettre en état de juger ; montrez-vous à lui tel que vous êtes, & tel que Dieu vous connoît. Ecoutez tout ce qu'il vous annoncera de sa part : ne l'obligez pas de vous donner extérieurement un consentement qu'il vous a refusé en secret, & que sa piété, ses lumières, & les loix de l'Eglise vous refusent : ne le forcez pas à une condescendance que le secret de son ministère exige, & n'obtenez pas de lui qu'il laisse admettre un Ministre que Dieu rejette & vomit de sa bouche. Si malgré ses avis secrets & salutaires vous avez l'affreuse témérité de passer outre ; si comme Saül, persuadé que Dieu l'avoit reprobé, vous exigez d'un autre Samuel obligé au secret qu'il vous honore devant les hommes, & qu'il vous laisse usurper un honneur qui ne vous appartient pas, & que Dieu vous refuse ; *Honora me coram senioribus populi* : je n'ai plus rien à vous dire : votre réprobation va être écrite sur votre front avec le caractère sacré dont vous serez marqué, & tout ce que peut faire le Juge de votre conscience qui connoît votre indignité ; & l'arrêt du Seigneur qui vous a rejeté, c'est de pleurer le reste de ses jours le malheur irrévocable de votre destinée éternelle ; *Et lugebat Samuel Saülem omnibus diebus vitæ suæ*. C'est donc l'innocence des mœurs, qui est la seconde marque de vocation.

1. Reg.  
25. 30.

Ibid.  
35.

Je ne parle pas de la troisième marque qui sont les talens. Le pere de famille n'appelle à sa vigne que des ouvriers : quand il n'auroit confié qu'un talent à ses serviteurs, il veut qu'on le fasse valoir ; le serviteur inutile est jetté dans les ténèbres extérieures : Jesus-Christ ne nous a établis & ne nous a envoyés que pour faire du fruit :

*Posui vos ut eatis & fructum afferatis.* Dans le monde on ne destine pas à l'épée, à la robe, aux affaires, des personnes nées sans aucun talent pour ces différens états. Que viendriez-vous faire dans l'Eglise, si vous ne trouviez en vous aucun talent pour les différens emplois qu'elle doit vous confier ? Etre un ouvrier inutile & hors d'état de travailler à sa vigne, c'est un titre irrévocable d'exclusion ; c'est n'avoir ni droit, ni vocation pour y entrer. Un Bénéfice possédé depuis long-tems par vos proches, & qui doit tomber sur vous, vous y appelle, mais ce bénéfice est le denier que le pere de famille, c'est-à-dire, l'Eglise ne prétend donner qu'à ceux qui sont en état de défricher son champ : ce denier est la récompense du travail ; ce n'est pas le prix de la mollesse & de l'oïveté : vous n'y avez droit qu'autant que vous travaillez, & que vous lui êtes utile. Si vous en jouissez sans être d'aucun usage à l'Eglise, vous jouissez d'un bien qui ne vous appartient pas ; vous frustrez l'intention de ces anciens Fidèles, de ces pieux Fondateurs, qui autrefois ne l'ont donné à l'Eglise que pour

fournir à l'entretien des Ministres occupés aux fonctions saintes. Ils n'ont pas prétendu fournir au luxe & à la mollesse de ceux qui seroient revêtus de leurs largesses. Hélas ! ces pieux Fidèles se disputoient à eux-mêmes toutes les profusions du luxe & de la sensualité ; ils se retranchoient les commodités & toutes les superfluités de la vie , pour enrichir l'Eglise de leurs retranchemens : comment auroient-ils voulu ménager par-là à des Ministres d'un Dieu crucifié , les aises & les superfluités dont ils n'avoient pas cru pouvoir jouir eux-mêmes ? Vous occupez la place & le revenu d'un Ministre qui auroit servi utilement l'Eglise : vous la privez d'un ouvrier fidèle qui l'auroit consolée par des fruits de salut , qui l'auroit aidée & honorée par ses talens ; au lieu que n'en ayant pas vous-même , vous ne pouvez que la déshonorer & lui être à charge.

Et quand je parle des talens , je fais que la mesure en est différente ; que l'Esprit saint ne répand pas ses dons également ; que tous ne sont pas Apôtres ou Prophètes ; que l'un se rend utile d'une manière , & l'autre de l'autre : *Alius quidem sic ; alius verò sic* ; qu'une étoile diffère en clarté d'une autre étoile ; & que comme il y a différens ministères dans l'Eglise , il doit s'y trouver aussi différens talens pour les remplir : mais je dis qu'il faut du moins être propre à quelqu'un. Si vous n'avez pas ces lumières rares , & cette science qui



enfle , avez-vous du moins cette piété qui édifie , & assez de connoissance des vérités de la Religion pour en instruire vos freres ? Si vous n'avez pas assez de supériorité d'esprit & de capacité pour confondre les incrédules , & les esprits rebelles à l'Eglise ; en avez-vous assez du moins pour affermir dans la foi & dans la piété les simples & les ignorans ? Si vous ne vous sentez pas assez de talent pour venir annoncer l'Evangile aux Grands & aux Puissans du siècle qui habitent les villes ; en avez-vous assez du moins pour l'annoncer aux pauvres & aux petits qui habitent les campagnes ? hélas ! votre talent aura moins d'éclat , mais aussi moins de danger & plus de fruit ; il sera plus sûr pour vous & plus utile pour vos freres : la parole sainte tombe d'ordinaire au milieu des Grands & des Riches , comme au milieu des ronces & des épines ; ce n'est que sur les cœurs des pauvres & des simples , qu'elle trouve une terre toute préparée qui rapporte au centuple. Si vous n'avez pas le don de gouvernement pour conduire en chef une grande Eglise , pouvez-vous du moins y travailler en second sous les yeux d'un chef saint & éclairé , ou vous charger tout seul d'un petit troupeau , moins difficile à conduire ? Enfin , si la nature vous a refusé tous les talens extérieurs pour l'instruction , quoique les lèvres de tout Prêtre soient les dépositaires de la vérité & de la doctrine ; pouvez-vous du moins la confier à l'oreille dans le Tri-

bunal, & remplacer par la prudence, la connoissance des régles, le discernement des maladies de l'ame, le zèle & la piété éclairée & solide qu'exige ce ministère, les talens extérieurs qui vous manquent : car la piété est l'ame de tous les talens ; elle seule en assure le fruit ; les plus médiocres, relevés par une grande piété, deviennent souvent les plus chers à l'Eglise ; & sans elle, les plus brillans ressemblent à ces éclairs qui éblouissent & qui étonnent, mais qui sont toujours suivis de près de la chute & de la puanteur du tonnerre ; je veux dire, de chûtes publiques & honteuses qui répandent une odeur de mort dans l'Eglise, & qui sont le sujet de sa douleur & de ses larmes.

C'est donc à chacun de vous en particulier qui n'êtes ici assemblés que pour examiner votre vocation au saint Ministère, à vous demander devant Dieu si vous trouvez en vous ces trois marques essentielles à une vocation légitime : la pureté des motifs qui vous engagent, l'innocence des mœurs qui ont précédé, & les talens utiles à l'Eglise. Si quelqu'une de ces trois marques manque à votre vocation, la règle commune est qu'elle est fautive, & que vous embrassez un état où Dieu ne vous appelle point.

Or, mes chers enfans, comprenez-vous bien ce que c'est que d'entrer dans un état, quel qu'il puisse être, auquel Dieu ne nous avoit pas destinés. C'est sortir de l'ordre

de sa Providence, qui dans les conseils éternels a marqué à chacun de nous, la voie par où nous devons fournir la carrière de notre pèlerinage, & par conséquent la seule par laquelle nous pouvions arriver au salut. Nous sortons donc de cette voie où sa bonté nous avoit préparé des moyens infaillibles de salut : nous entrons témérairement dans une voie étrangère, où sa main qui ne nous y a pas conduits, ne nous soutient point ; où nous marchons tout seuls ; où tous les pas que nous faisons nous égarent de plus en plus, & deviennent de fausses démarches ; où nous ressemblons à un infortuné qui s'est égaré durant la nuit, qui trouve à chaque pas des précipices qu'il prend pour des chemins unis, exposé seul & au milieu des ténèbres, à mille autres périls qu'il ne peut ni prévoir ni éviter, & comme cette nuit ne doit pas finir pour lui, sûr presque qu'il périra, ou du moins qu'il n'arrivera jamais au terme heureux vers lequel il marche, sans un de ces hazards & de ces miracles que la prudence ne permet pas de se promettre. Tel est celui qui entre témérairement dans un état & dans une voie que Dieu ne lui avoit pas destinée : il y marche seul, accompagné de ses seules foiblesses ; il est dans un état où tout devient danger pour lui, où il est privé de ces lumières, de cette protection spéciale, c'est-à-dire, de ces graces singulières propres à cet état, avec lesquelles il en auroit évité tous les dangers, &

que Dieu n'a préparées qu'à ceux auxquels il avoit lui-même préparé & destiné cet état.

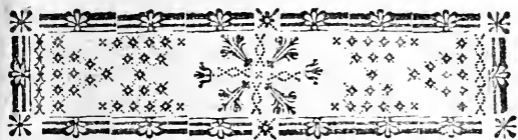
Or, mes chers enfans, si cette vérité si terrible, est pourtant incontestable en général pour le choix téméraire d'un état auquel Dieu ne nous appelle point; si ce choix attire toujours l'indignation de Dieu sur nous, s'il nous rend indignes pendant tout le reste de notre vie de sa bienveillance; que sera-ce de ceux qui se sont appelés eux-mêmes à un ministère de gloire & de sainteté, dont il n'a pas voulu même honorer les Esprits célestes? que sera-ce de ceux qui se sont intrus dans le Sanctuaire, le seul lieu sur la terre qu'il sembloit s'être réservé, la demeure de sa gloire, l'azile sacré & inviolable de ses loix & de sa doctrine, le dépositaire de son culte, des hommages qu'il exige des hommes, & de tous les signes précieux de son amour pour eux? de quel œil pourra-t'il regarder un téméraire qui vient s'y asseoir au milieu de l'assemblée vénérable de ses Ministres, qui vient le forcer de l'établir son envoyé, & à la place de Jesus-Christ sur la terre; de lui confier malgré lui le sang de son Fils, les fonctions divines de sa méditation, de sa rédemption, de son Sacerdoce, & de tout ce que sa miséricorde n'avoit cessé de préparer dès le commencement des siècles, de plus grand & de plus digne de sa toute-puissance pour le salut des hommes? Quel trésor de colère, & quels charbons de feu cet infortuné n'amasse-t'il pas sur sa tête?

quel caractère de réprobation n'imprime-t'il pas dans son ame avec l'onction sainte dont il est oint ? Les mains que le Pontife & tout le Presbytère impose sur sa tête , que font-elles que dévouer comme une victime infortunée , rejetée de Dieu ; & comme destinée à un anathème éternel ?

Aussi , mes chers enfans , un Prêtre vicieux , & qui contre l'ordre de Dieu s'est ingéré lui-même dans le saint ministère , ne se convertit presque jamais. Plus il vieillit , plus il accumule sur sa tête ses profanations & ses sacrilèges : les remèdes divins eux-mêmes dont il est dispensateur , l'endurcissent : chaque fonction est pour lui un nouveau crime , & ajoûte un nouveau degré à sa réprobation ; & il meurt impénitent , comme il avoit vécu chargé de l'usurpation sacrilège de son Sacerdoce , & de toutes les profanations qu'il en a faites : c'est l'expérience de tous les jours. Les pécheurs dans les autres états se repentent & se convertissent ; nous en voyons tous les jours des exemples consolans : un Prêtre déshonné , & que le Seigneur n'avoit pas appelé meurt endurci ; & les exemples des conversions des mauvais Prêtres , n'ont pas encore consolé l'Eglise de la fin déplorable & de l'impénitence de tous les autres.

Ainsi , mes chers enfans , ne négligez rien dans l'examen que vous faites ici devant Dieu de votre vocation : les précautions ne sauroient être excessives , où la faute est irréparable. Ne vous laissez pas de

vous demander dans ce lieu d'épreuve & de retraite, destiné à consulter la volonté de Dieu sur vous; si l'état saint auquel vous aspirez convient à vos mœurs passées, à la pureté des motifs qui doivent vous y engager, & aux talens que l'Eglise exige de vous: si l'une de ces conditions vous manque, c'est comme si vous manquiez de toutes. Priez sans cesse; & que votre prière la plus ordinaire soit celle du Prophète: Seigneur, montrez-moi vous-même la voie par où je dois marcher; & apprenez-moi quels sont les sentiers que vous m'avez préparés, & qui doivent seuls me conduire au salut: *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, & semitas tuas edoce me.* Ce n'est pas trop d'une année d'examen, de prière, & de retraite, pour décider d'un choix qui doit décider lui-même de votre salut éternel, & de celui des peuples qui vous seront un jour confiés: c'est-à-dire, & ne l'oubliez jamais, qui doit donner à l'autel des Ministres du salut, ou de la perte des Fidèles: les opprobres de l'Eglise, ou sa gloire & son ornement; des pierres de scandale, ou les colonnes & le soutien de l'édifice saint; des profanateurs, ou des dispensateurs des choses saintes; en un mot, les instrumens de la miséricorde, ou de la colère de Dieu sur les hommes.



# RETRAITE

POUR

DES CURÉS

Noli negligere gratiam quæ est in te ,  
quæ data est tibi cum impositione manuum  
Presbiterii.

*Ne négligez point , ne laissez pas affaiblir  
la grace sacerdotale , que vous avez reçue par  
l'imposition des mains. 1. Tim. 4. 14.*

**C'**EST l'avis que l'Apôtre rappelle plus d'une fois à son Disciple Timothée ; & rien ne me paroît plus propre à prévenir cette négligence & cet affaiblissement dont parle l'Apôtre , que de consacrer comme vous faites , mes Freres , un certain tems de l'année , au recueillement & à la retraite. Les fautes sont inévitables dans les fonctions ; c'est ici où vous venez vous en rendre compte à vous-mêmes ; en gémir devant Dieu , & prendre des mesures pour les éviter à l'avenir ; première réflexion.

La ferveur se relâche, les forces spirituelles s'usent, l'homme prend peu à peu le dessus sur le Ministre : c'est ici où vous venez ranimer ce qui commençoit à languir, & vous renouveler dans le premier esprit de votre ministère ; seconde Réflexion. Enfin le Clergé de ce grand Diocèse a besoin d'exemples ; vous le leur donnez, en leur montrant par votre exactitude édifiante à venir vous recueillir dans cette maison sainte, les précautions qu'ils doivent prendre pour remplir dignement leur ministère ; dernière Réflexion.

Voilà, mes Freres, quels sont les avantages inséparables de la retraite dans cette maison sainte, où je vous vois avec tant de consolation assemblés.

I.  
REFLEX.

**N**OS fonctions sont si saintes, mes Freres, vous le savez, elles demandent des dispositions si pures, si dignes des mystères que nous traitons ! il est difficile aux Ministres les plus fidèles de s'y présenter toujours avec cette foi, ce zèle, cette pureté d'ame sans quoi Dieu nous vomit, & ne nous souffre qu'avec dégoût aux pieds des autels sous les yeux de sa majesté sainte & terrible. Ce sont-là de ces fautes qui ne réveillent pas la conscience : elles nous ôtent une certaine bienveillance tendre de Dieu, & nous laissent pourtant toute notre tranquillité : elles nous dépouillent peu à peu de ces dons parfaits qui font les saints Ministres, & nous rendent pourtant insen-



sibles à nos pertes. Je ne parle pas de la patience, de la douceur, de la charité que nos fonctions mettent souvent à l'épreuve, & où il est difficile d'être toujours en garde contre soi-même. Que de momens où l'humeur, la rudesse, l'impatience prennent la place du zèle & de la charité ! que d'occasions, où le dégoût, la paresse, peut-être des antipathies secrètes, que fai-je ? quelques mécontentemens personnels, nous font refuser, ou rendre de mauvaise grace, & comme malgré nous, des services à nos peuples, que leurs besoins & nos fonctions exigent de nous ! combien d'autres, où la mauvaise honte, la crainte de passer pour ridicule & pour être de mauvaise compagnie, nous font approuver, imiter peut-être des abus que nous condamnons, & oublier jusqu'à un certain point la décence & la sainte gravité de notre ministère.

Cependant les occupations extérieures & continuelles de nos fonctions, nous cachent à nous-mêmes cet état d'infidélité, ou ne nous laissent pas le loisir d'en approfondir la difformité, & l'obstacle qu'elles mettent aux bontés de Dieu pour nous, & au succès de notre ministère. Nous amassons peu à peu un trésor de colère que nous ne connoissons pas, un fonds opposé aux desseins de Dieu sur nous, qui n'offrant rien de marqué par les crimes, ne trouble pas notre fausse paix ; & comme les ténèbres sont toujours la juste peine de nos infidéli-

tés , plus nous les multiplions , plus nous nous calmons ; parce que plus les lumières qui devoient nous avertir , & nous ouvrir les yeux , s'éteignent. Voilà , mes Freres , la source la plus commune du dérèglement & de la défection entière de ceux que Dieu appelle au saint ministère : il n'est presque point pour nous de faute légère ; plus Dieu demande & attend de nous , plus il se refroidit & s'irrite, quand nous lui manquons ; plus nous lui sommes consacrés , plus la moindre tache nous souille & nous rend difformes à ses yeux. Nous sommes la lumière des peuples : le plus léger nuage obscurcit cet éclat , & nous rend comme ténébreux aux yeux de celui qui nous avoit établis comme des lampes ardentes & toujours luisantes : nos fautes deviennent comme des éclipses , qui renversent l'ordre de la grace sur les Fidèles , & laissent dans les ténèbres cette portion de l'Eglise que nous étions chargés d'éclairer.

Or c'est ici , mes Freres , où ces infidélités qui avoient comme disparu au milieu du tumulte de nos fonctions , reparoissent à nos yeux. C'est dans ce saint loisir , que repassant dans la lumière de la foi , surtout le cours de notre ministère , nous découvrons les lieux , les occasions , les circonstances , où notre fidélité s'est démentie ; nous sentons que malgré l'opinion des hommes , & les fausses louanges qu'ils donnent à quelque extérieur de régularité qu'ils voyent en nous , il s'en faut bien que nous

soyons de ces Ministres saints & fidèles, dignes de dispenser les mystères de Dieu. L'éloignement que nous trouvons de ce que nous sommes à ce que nous devrions être ; de la sainteté sublime de notre état , aux foiblesses , aux misères ; à la pésanteur de toute notre vie ; nous frappe , nous humilie , nous effraye. Nous gémissons sur nos infidélités passées ; nous formons mille saintes résolutions , mille projets d'une vie plus sérieuse , plus occupée , plus sacerdotale : nous entrons dans les détails qui regardent toute notre conduite extérieure : nous examinons les lieux , les tems , les occasions où notre fragilité s'est laissée surprendre : nous rentrons en nous-mêmes pour aller jusqu'à la source du mal , & découvrir quels sont en nous les penchans qui ont aidé aux occasions & facilité nos chûtes : nous préparons de loin les remèdes & les précautions nécessaires pour ne pas être de nouveau surpris : ainsi nous rentrons dans nos fonctions , dans cette sainte milice , munis de nouvelles armes : nous y rentrons avec moins de cette confiance qui précède toujours les chûtes , mais aussi avec plus de sûreté. Un Pilote échappé du naufrage , est moins téméraire ; mais instruit par ses propres malheurs , des écueils où il s'est baissé , il prend des mesures plus solides & plus sûres pour les éviter. Et ce qui doit encore plus nous consoler , mes Freres , dans ce saint exercice , & vous faire mieux sentir la prédilection de miséricorde de Dieu

sur vous , c'est que les infidélités sont communes parmi ceux qui sont appellés au saint ministère , & que ces regrets & ces changemens , que forme en nous une piété tendre & touchée , sont fort rares. La plupart vivent jusqu'à la fin de leur course comme ils avoient vécu en la commençant ; s'ils y changent quelque chose , c'est un empirant ; c'est qu'ayant commencé avec quelque apparence de régularité & de zèle , ils continuent bientôt en découvrant toutes les inclinations vicieuses que ces commencemens précieux avoient cachées , & qui , lassées pour ainsi dire , de se contraindre , s'échappent ensuite avec moins de retenue & plus de scandale. Nous voyons tous les jours dans le monde de simples Fidèles , qui touchés de Dieu , changent de vie & de grands pécheurs qu'ils étoient , deviennent l'exemple & l'édification d'une ville : mais nous ne voyons point de ces changemens parmi les Prêtres ; ce qu'ils sont une fois , ils le sont toujours : il semble qu'élevés au-dessus des Anges par nos fonctions , nos premières chûtes capitales , comme les leurs , sont sans retour. D'où vient , mes Freres ? c'est que l'abus des choses saintes étant presque toujours une suite infaillible de nos égaremens , nous attire cet anathême de la part de Dieu , & cette malédiction secrète qui forme dans un Prêtre l'endurcissement & l'impénitence ; c'est une triste expérience , qui nous a fait gémir plus d'une fois : les peines , les corrections  
deviennent

deviennent inutiles à ces ministres infidèles, & nous les voyons avec douleur, sortir de ces retraites forcées que nous leur prescrivons, sans aucun sentiment de piété & de repentir, & plus déterminés que jamais à continuer leurs égaremens & leurs scandales. Aussi quand nous leur imposons cette peine publique, c'est plus pour les couvrir de honte, que pour espérer un changement : pour réparer l'honneur de l'Eglise par une improbation publique & éclatante de leurs scandales publics, nous voulons les punir ; nous n'espérons pas de les corriger.

II.  
REFLEX.

**M**Ais, mes Freres, quand nous aurions été assez heureux pour vivre dans les fonctions du ministère, exempts de ces infidélités journalières inséparables de la foiblesse humaine & de la dissipation même attachée à nos fonctions ; quand nous n'aurions pas besoin de venir nous recueillir ici pour en gémir devant Dieu, & prendre des mesures pour lui être désormais plus fidèles : n'éprouvons-nous pas tous les jours que notre première ferveur se relâche ; que ce goût tendre de piété s'use & se rallentit par l'usage même des choses saintes ; que la sainteté de nos devoirs fait sur nous chaque jour des impressions moins vives ; que ce qui nous avoit paru d'abord des obligations indispensables, ne nous paroît plus qu'un état de perfection, où il n'est pas donné à chacun d'atteindre ; & qu'enfin nous ne

marchons plus que languissamment dans les voies où nous avons couru d'abord avec un zèle & une célérité si édifiante ? Or c'est ici, mes Freres, où nous avons puisé les prémices de l'esprit sacerdotal ; c'est ici où nous devons venir les renouveler, les ranimer, quand elles commencent à s'affoiblir : c'est ma seconde Réflexion.

Oui, mes Freres, ce relâchement de piété & de ferveur inévitable aux Ministres les plus fidèles, est comme une maladie secrète qui nous mine, qui nous dessèche, & qui peu-à-peu conduit au dépérissement. Ce sont de ces maux qui ne se manifestant point par des symptômes visibles & marqués, & affoiblissant néanmoins tous les jours les forces, & effaçant cette première fleur de santé, trouvent difficilement des remèdes, & où l'art ne connoît d'autre ressource que de renvoyer à l'air natal de pareilles langueurs. Or c'est dans cette sainte maison, mes Freres, que nous sommes nés dans la cléricature & dans le ministère ; c'est ici, pour ainsi dire, l'air natal du Sacerdoce, que nous devons venir respirer, quand nous sentons que nos forces s'affoiblissent ; que notre piété languit ; que notre zèle se relâche ; que tout notre intérieur dérangé nous menace d'un dépérissement entier. Plus nous différons, plus le mal gagne : tout ce qui nous environne dans le monde, loin d'y remédier, l'augmente, & l'aigrit : l'usage lui-même de nos fonctions saintes, loin de nous réveiller de notre assoupisse-

ment, n'est plus qu'une ressource usée à laquelle nos maux sont accoûtumés, & qui presque toujours au lieu de les guérir les aggrave; & par le défaut des dispositions & de cet esprit de piété qui doit les sanctifier, les change en abus, & tourne contre nous ces ressources de salut. Cet état, mes Freres, a ses dangers, & d'autant plus grands, qu'il n'a rien qui nous effraye: nous nous endormons dans cette habitude d'affoiblissement & de langueur; nous croyons la mort de l'ame encore bien loin de nous; nous nous calmons sur certains desirs d'une vie plus fervente & plus fidèle, qui échappent quelquefois à notre létargie, & qui nous y laissent retomber un moment après. Nous pensons de nous ce que les Apôtres pensoient de Lazare, que notre maladie n'est qu'un sommeil passager, & que notre salut est en sûreté: *Si dormit: salvus erit;* Joan. 11<sup>o</sup> mais Jesus-Christ qui nous voit tels que nous sommes, en juge peut-être bien différemment: *Tunc dixit eis manifesté Jesus: \* 14<sup>i</sup> Lazarus mortuus est.* Ce ne sont pas les grands crimes tout seuls, que nous devons le plus craindre; un fonds de Religion, une éducation sainte, une réputation établie de régularité, le respect pour la sainteté de notre ministère, fustit pour nous préserver de ces chûtes honteuses: ce qu'il y a de dangereux pour nous, c'est de laisser éteindre cette premiere ferveur, cet esprit de piété si essentiel à nos fonctions; c'est de nous endormir dans une vie toute naturelle, molle,

insensible aux choses du Ciel, accompagnée d'une régularité apparente, & destituée d'esprit & de vie intérieure. Nous n'y voyons point de crime marqué; & nous ne voyons pas que ce fonds de vie dans un Prêtre sur-tout, sans cesse occupé des plus saints ministères, est un grand crime aux yeux de Dieu; nous ne voyons pas que cet état éloigne de nous la bienveillance particulière de Dieu, & ces graces spéciales qu'il réserve aux Ministres fidèles, & que si nous nous défendons encore des chûtes grossières, c'est peut-être un artifice du démon qui craindrait par-là de réveiller les remords de la conscience, & qui aime mieux nous laisser périr plus sûrement dans un sommeil de mort, où il nous a plongés. Le tumulte du monde au milieu duquel nous vivons, nous étourdit, loin de nous réveiller, & de nous rappeler à nous-mêmes: nous y voyons jusques parmi ceux qui nous sont associés au saint ministère, des égaremens qui augmentent notre fausse paix, parce que nous nous en trouvons exempts nous-mêmes: nous croyons que Dieu est content de nous, parce que les hommes le sont, ou qu'ils ont lieu de l'être. Témoins des excès de quelques-uns de nos confreres, nous nous disons en secret comme le Pharisien, que nous ne sommes pas faits comme tels & tels: ce parallèle secret nous calme, peut-être même qu'il flâte notre orgueil; & dépourvûs au-dedans de cette vie de la foi, de cet es-



prit de zèle & de ferveur qui ne nous anime plus , l'amour-propre ne cesse de nous rappeler nos mœurs irrépréhensibles, de nous présenter un phantôme de vertu & de régularité qui nous endort & nous rassure. C'est donc à nous, mes Freres, que s'adresse cette parole de l'Esprit saint : *Surge, qui dormis, & illuminabit te Christus.* Venez dans ce lieu de réveil & de lumière, où vos yeux se r'ouvriront à des vérités autrefois connues, mais qui peu à peu commençoient à s'effacer de votre cœur : Jesus-Christ vous y manifestera de nouveau tout ce qu'exige de vous, de piété, de ferveur, de charité, de désintéressement, votre consécration, & la sublimité de vos ministères: vous vous trouverez si loin aux yeux de Dieu de la sainteté qu'il demande de vous ; vous regarderez cette régularité apparente, qui vous rassuroit, cette écorce de vertu, comme un linge souillé : *quasi pannus menstruatus.* Vous vous trouverez vuides, sans suc, sans vie devant Dieu : ces nouvelles lumières commenceront à réchauffer le froid dangereux de votre ame ; Dieu vous parlera, & ces os arides se ranimeront, comme ceux que vit le Prophète, à sa seule parole : *Ossa arida, audite verbum Domini.* Vous deviendrez comme des hommes nouvellement créés : vous sortirez de ce lieu saint, de ce nouveau cénacle, embrasés d'un feu tout nouveau : une sainte ivresse, une plénitude de l'Esprit de Dieu vous fera mépriser tous les respects humains, qui

Eph. 5.

14.

Ij. 64. 6.

Eze. h.

37. 4.

avoient comme enchaîné votre zèle & retenu la vérité captive ; vous fera rompre toutes les liaisons inutiles qui vous déroboient à vos devoirs ; vous affermira contre tous les exemples & les occasions qui avoient affoibli votre piété : le succès de vos fonctions répondra à la nouvelle ferveur avec laquelle vous les remplirez : vous verrez votre troupeau se réveiller , pour ainsi dire , & se renouveler avec vous ; & l'Esprit de Dieu répandu sur le Pasteur & sur son peuple pourra dire encore : *Ecce nova facio omnia.* Quelle consolation , mes Freres , pour un bon Prêtre , de voir fructifier la parole de l'Évangile dans cette portion du champ de Jésus-Christ qui lui est confiée ; d'y voir chaque jour quelques âmes délivrées de la servitude du démon & du péché , & rendues à Jésus-Christ ! & au contraire quels retours effrayans pour un Ministre à qui il reste encore quelquefois , de voir , que pendant le cours d'un long ministère , il n'a pas retiré une seule âme des voies de la perdition ; il n'a corrigé aucun désordre ni public ni particulier dans sa Paroisse ; il n'y a opéré aucun changement ! Sa vie irréprochable d'ailleurs aux yeux des hommes , peut-elle le rassurer sur la longue inutilité de ses fonctions ? & ne doit-il pas en chercher la cause plus dans sa tiédeur , dans le relâchement de sa piété , dans le vuide de l'Esprit de Dieu , qu'il a laissé éteindre en lui , faute de venir l'y renouveler ici , que dans l'endurcissement de son

Apoc. 21.

5.

peuple ? C'est au sortir de la sainte retraite du cénacle ; que les Apôtres auparavant foibles , timides , jaloux des premières places ; encore à demi charnels , parurent de nouveaux hommes ; & que se répandant parmi les peuples , comme des lampes ardentes & luisantes , ils embrâsèrent tout l'univers de ce feu divin que Jesus-Christ étoit venu porter sur la terre. C'est en descendant de sa retraite sur la montagne , qu'Elie alloit reprocher avec une sainte fermeté aux Rois d'Israël l'abomination de leurs veaux d'or ; qu'il purgeoit le peuple de la multitude des faux Prophètes , qu'il faisoit descendre à son gré la pluie du Ciel sur la terre ; qu'il rendoit la vie aux morts , & qu'il mérita d'être transporté dans un char de lumière , & réservé pour venir encore s'opposer à la fin des tems aux prestiges de l'homme de péché. C'est au sortir du désert & de la retraite que Jesus-Christ lui-même commença son ministère ; c'est en se retirant de tems en tems seul pour prier sur la montagne , qu'il le continua , & qu'il fit des œuvres que personne avant lui n'avoit faites. Il n'avoit pas besoin sans doute de ces précautions ; mais il vouloit nous laisser des modèles de conduite , & pouvoir dire à tous ses Ministres , en la personne des Apôtres : Je vous ai laissé l'exemple , afin que vous fassiez un jour ce que vous m'avez vû pratiquer à moi-même.

Et certes , mes Freres , tous les saints Fondateurs des Ordres réguliers ; dans ces

règles sages & saintes qu'ils ont laissées à leurs Disciples de l'un & de l'autre sexe, ont tous ordonné, comme un article essentiel de leur règle, un certain tems chaque année de recueillement & de retraite, pour ranimer leur ferveur & se renouveler dans l'esprit de leur état. Hélas, mes Freres, ces hommes inspirés de Dieu, ces saints Patriarches des Ordres monastiques, ont cru que des hommes assujettis à une règle austère, séparés du monde, consacrés à la prière & à la pénitence; dépouillés de tout, de leurs biens, de leurs espérances mondaines, & de leur liberté même par le sacrifice de l'obéissance; ils ont cru, que ces hommes dans le fond de leur retraite, au milieu de tous les secours dont ils étoient environnés, couroient risque de se relâcher, de décheoir de leur première ferveur, de languir dans la carrière sainte où ils étoient entrés, si on ne leur prescrivoit chaque année un tems d'une retraite & d'une séparation encore plus entière pour rentrer en eux-mêmes, pour réveiller leur langueur, pour prévenir des chûtes plus dangereuses, & renaître, pour ainsi dire, dans le premier esprit de leur saint Institut. Et nous, mes Freres, exposés sans cesse à la contagion du siècle; nous, environnés de mille périls; nous, obligés de vivre au milieu de tant de scandales, de tant d'exemples qui nous affoiblissent ou qui nous séduisent; nous, souvent au milieu des campagnes livrés à nous-mêmes; seuls, sans se-

cours , sans aucune société sainte qui nous soutienne , n'ayant pour tout appui que nous-mêmes , nos langueurs , notre indolence , nos penchans de chair & de sang , ne voyant rien autour de nous qui nous rappelle à nous-mêmes ; nous , mes Freres , nous passerions toute notre vie sans rien craindre dans cet état ? nous croirions que la précaution d'un certain tems de recueillement jugé si nécessaire aux ames les plus retirées , nous est inutile ? & nous la regarderions comme une de ces pratiques indifférentes , où il entre plus de zèle que de nécessité ? Nous , mes Freres , occupés à des fonctions dont la sainteté souvent nous touche peu , & dont le tumulte & la variété nous dissipe ; nous , sans cesse obligés de fonder les playes & la corruption des consciences , & de nous prêter à des récits honteux qui laissent en nous mille images dangereuses ; nous , en un mot , chargés de ministères dont les Anges trembleroient , & nous trouvant tous les jours par leur long usage même , moins touchés de ce qu'ils ont de saint & de terrible , & par conséquent nous en acquittant avec moins de recueillement & de piété ; nous laisserions les remèdes de la retraite à des Solitaires qui devroient n'en avoir pas besoin , & au milieu des périls infinis de notre état , nous nous croirions en sûreté , sans prendre du moins quelque tems , ou pour les connoître , ou pour examiner si notre fidélité ne s'y est jamais démentie ? nous , mes Fre-

res , établis pour être les Pasteurs & les modèles des Réguliers ; nous , élevés par notre ministère à un degré supérieur de grâce & d'autorité , qui exige de nous plus de perfection & de sainteté ; nous enfin , les Pasteurs & les chefs du troupeau dont ils ne sont que les membres & les ouailles.

17.  
FILLEX. **E**T enfin , mes Freres , à des motifs si intéressans , & si capables de toucher tous les Ministres|consacrés aux fonctions saintes , permettez-moi d'ajouter encore une nouvelle Réflexion qui vous regarde en particulier. Plus ce Diocèse est vaste plus il est à craindre que cet ancien esprit sacerdotal ne s'y éteigne peu-à-peu. La distance des lieux nous ôte la connoissance de beaucoup de maux , & suspend les remèdes que nous y pourrions apporter : l'éloignement de la source fait que les branches les plus écartées languissent souvent dans la sécheresse : le mal gagne insensiblement , & avec d'autant plus de danger , qu'il gagne en secret , qu'il gagne loin de nos yeux , & qu'il faut qu'il soit poussé jusqu'à des scandales & à des imprudences d'éclat, pour nous en instruire. Quel remède à un malheur qui peut devenir général, & infecter peu-à-peu toute la masse ? c'est que Dieu qui veille sur ce vaste Diocèse , sur cette ancienne & illustre portion de son Eglise , sur laquelle il ne faut pas douter que les prieres de tant de saints Evêques nos prédécesseurs , proférées devant le trône de sa gloire , & sans

cesse occupés des besoins du troupeau qui leur a été si cher, n'attirent des regards particuliers de la protection & de la miséricorde divine ; c'est que Dieu, dis-je, y conserve toujours un certain nombre de Pasteurs fidèles, respectables par leur âge & par leur piété, fidèles à venir se recueillir ici, & à s'y renouveler dans l'esprit de leur vocation : c'est leur exemple qui anime les nouveaux Ministres, & qui leur montre le modèle & la règle de conduite, à laquelle ils doivent se conformer. Vous êtes donc, mes Frères, ce précieux levain que Dieu conserve dans ce vaste Diocèse ; non-seulement pour empêcher toute la masse d'aigrir & de se corrompre, mais pour la sanctifier peu à peu, pour l'étendre, l'augmenter & en multiplier la bénédiction ; c'est de vous que l'esprit sacerdotal coule sur les nouveaux Ministres. Ils trouvent, entrant dans le ministère, ce désaveu public & respectable de la conduite peu édifiante de beaucoup de Ministres, dont l'exemple auroit pu les séduire : c'est une barrière inébranlable que la bonté de Dieu nous conserve, & qui ne permet jamais à la contagion de devenir générale. Dispersés par l'ordre secret de la Providence dans les différens lieux de ce grand Diocèse, vous êtes comme placés-là de la main de Dieu pour préserver votre voisinage, & contenir par votre exemple ceux de vos confrères qui vous environnent. S'ils ne vous imitent, ils ont du moins sans cesse

devant les yeux ce qu'ils devoient imiter ; si votre exemple ne les convie pas à remplir les devoirs de leur ministère, du moins il ne leur permet pas de les ignorer. La honte d'une conduite si diffeuble à la vôtre ; la grace de leur ordination, qui peut-être n'est pas encore tout-à-fait éteinte ; leur éducation dans ces maisons saintes, & les vérités dont on les a nourris : tout cela se réveille tôt ou tard, & ils commencent à suivre de loin vos traces ; par-là, l'esprit du sacerdoce se conserve, & se perpétue dans ce Diocèse. Oui, mes Freres, il en est de la milice sainte comme de celle du siècle : dans celle-ci il ne faut qu'un petit nombre de soldats aguerris dans certains corps fameux, pour communiquer aux nouveaux venus, & y perpétuer ce premier esprit de valeur & cette réputation militaire qui les distingue des autres troupes ; en y entrant il semble qu'on se sent d'abord saisi du même esprit qui anime les anciens : il en est de même dans un Diocèse ; un petit nombre d'anciens & de vénérables Pasteurs y conserve & y perpétue ce premier esprit sacerdotal, & cette réputation de régularité & de discipline qui le distingue ; il semble que les nouveaux venus sont saisis & animés de cet esprit en y entrant : ils craindroient de dégénérer & d'être regardés comme l'opprobre de la milice sainte, s'ils s'écartoient de l'esprit général qui paroît dominer dans leur corps. Nous vous regardons donc, mes Freres,



comme chargés du précieux dépôt de l'esprit sacerdotal qui se conserve entre vos mains dans ce Diocèse, & qui de-là doit passer à ceux que nous associons tous les jours au saint ministère. Continuez donc, mes chers Freres, & ne vous laissez point dans cette carrière apostolique, où vous avez paru jusqu'ici à la tête des Ministres qui doivent la remplir comme vous : souvenez-vous que vous êtes les principales colonnes de ce grand édifice qui nous est confié ; & que pour peu qu'on vous voye mollir ou chanceler, votre affoiblissement seul ébranleroit tout le reste. Nous vous parlons ici, comme disoit saint Cyprien à la plus illustre portion de son troupeau, aux vierges saintes, nous vous parlons plus avec la tendresse d'un pere qu'avec l'autorité d'un supérieur : *Plus affectione quàm potestate.* Vos infidélités paroïtroient un modèle sûr à ceux de vos Confreres qui ne cherchent qu'à se justifier de leur défection : plus votre réputation annonce la règle, plus votre conduite doit l'exprimer & la manifester : on rabat pour toujours des devoirs, ce qu'on vous en a vû négliger une seule fois. Aidez-nous donc, mes Freres, à soutenir le poids de la sollicitude pastorale, sous lequel nous succomberions, si vous, qui êtes nos coopérateurs, ne portiez avec nous une partie du fardeau : retournez dans vos Eglises remplis de cet esprit qui vous anime depuis long-tems, & dans lequel vous venez encore de vous

renouveler : répandez-y encore avec plus d'abondance les dons de grace & de piété dont vous êtes remplis. Ne bornez pas à vos peuples seuls le zèle de la maison de Dieu ; animez vos Confreres par vos exemples , & par ces douces insinuations de la charité qui gagnent les cœurs : qu'ils ne vous regardent plus comme leurs censeurs , mais comme leurs amis & leurs freres : ne vous prévalez au-dessus d'eux de votre régularité , que pour être plus doux , plus charitables à leur égard , plus prêts à excuser leurs foiblesses , & à louer tout ce qu'ils peuvent avoir encore de louable ; c'est ainsi qu'on rend la vertu aimable à ceux-mêmes qui en paroissent les plus éloignés. Attirez-vous par les douceurs de l'amitié & d'un support charitable, la confiance des Ministres dont la conduite ne répond pas à la sainteté de leur ministère : qu'ils vous deviennent plus chers , à mesure que vous voyez qu'ils s'égarent : ne vous rebutez pas , quoiqu'ils paroissent rebuter eux-mêmes vos douces remontrances ; la charité est patiente , & souffre tout : forcez-les , pour ainsi dire , de vous aimer s'ils ne peuvent encore vous imiter : songez qu'en ramenant un seul de vos Confreres , vous sauvez tout un peuple. On se fait quelquefois une espèce de devoir de rompre tout commerce avec certains Ministres moins édifiants ; on les fuit comme des anathèmes ; on évite avec une manière de hauteur tout ce qui pourroit nous obliger de

communiquer avec eux ; il semble qu'on veut leur faire sentir avec ostentation la différence qu'il y a d'eux à nous : ce n'est pas là l'Esprit de Jesus-Christ ; c'est l'esprit de ces deux disciples peu instruits , qui vouloient faire descendre le feu du Ciel sur une ville infidèle. Je fais qu'il ne faut pas autoriser les égaremens de nos Confreres par une assiduité de société qui semble les approuver : mais il y a de l'orgueil & de l'inhumanité à les abandonner, parce qu'on voit qu'ils se perdent : notre tendresse pour eux doit , pour ainsi dire , redoubler à mesure que leurs maux empirent : il faut leur faire sentir par des prévenances & des démonstrations d'amitié , qu'il y a encore de la ressource pour eux , & qu'on ne regarde pas leur état comme désespéré. Les cœurs insensibles à la vérité ne le sont pas toujours aux tendres témoignages de la charité ; on aigrit souvent le mal en le condamnant sans réserve ; on ramène quelquefois le malade en le supportant avec bénignité. Je me suis étendu là-dessus , mes Freres , parce qu'il m'a paru que la différence de mœurs & de conduite , mettoit presque toujours une espèce de cahos entre les bons & les mauvais Pasteurs ; que l'unique ressource pour ceux-ci , étoit la fréquentation des Ministres fidèles ; & qu'il étoit essentiel de la leur faciliter , afin que vos exemples pussent leur devenir utiles.



# DISCOURS

SUR LE ZÈLE

DES PASTEURS

POUR

LE SALUT DES AMES.

Quis infirmatur, & ego non infirmor?  
quis scandalifatur, & ego non uror?

*Qui est foible, sans que je le sois avec lui?  
qui est scandalisé, sans que je brûle? 2. Cor  
II. 29.*

**V**OILA, mes Freres; le modèle du zèle que doit avoir un Ministre de Jesus-Christ pour le salut des ames qui lui sont confiées: voilà les sentimens dont ses entrailles paternelles doivent être sans cesse émues. Un Pasteur qui voit tranquillement les désordres de son peuple; qui ne travaille qu'avec nonchalance, & plus par bienséance que par un véritable zèle, à le

retirer de ces égaremens ; qui borne tout son ministère à ne pas applaudir aux vices dont il est témoin ; en un mot , qui ne sent pas la perte des ames qui lui sont confiées , & qui ne peut pas dire avec l'Apôtre , que la chute des foibles l'accable de tristesse , & que les scandales qui peuvent les séduire , allument dans son cœur un feu dévorant de zèle & d'une sainte indignation ; un Pasteur de ce caractère a perdu la foi & la grace de sa vocation , & peut-être même qu'il ne l'a jamais reçue. Le zèle du salut des ames est donc comme le premier devoir d'un Pasteur : c'est le devoir de tous les jours & de tous les momens ; c'est lui qui doit animer toutes ses fonctions , adoucir tout ce qu'elles ont de laborieux & de pénible , régler l'usage de son autorité , être la mesure de ses soins & de ses peines , devenir le point de vûe fixe & unique de ses démarches ; en un mot , qui doit être comme l'ame & toute la consolation de son ministère.

En vain ses mœurs seroient d'ailleurs irrépréhensibles : il ne nous suffit pas de mener une vie sage & réglée aux yeux des hommes : si , avec ces dehors infructueux de régularité , nous ne sommes pas pénétrés d'une vive douleur de voir périr des ames qui nous sont confiées ; si nous ne nous armons pas du zèle de la foi & de la charité , & du glaive de la parole sainte , pour les retirer des voies de l'égarement ; si nous n'exhortons pas ; si nous ne conju-

rons pas ; si nous ne reprenons pas à tems & à contretems ; si contens de notre propre justice , nous nous croyons en sûreté , en désapprouvant par notre exemple , ou en condamnant mollement les vices de nos peuples ; nous ne sommes pas des Pasteurs, nous sommes des Idoles : notre prétendue vertu indolente, immobile , létargique , est un crime & une abomination devant Dieu : nous ne sommes plus chargés des intérêts de Dieu sur la terre ; nous n'y vivons que pour nous-mêmes : nous ne sommes plus les envoyés de Jesus-Christ , pour accomplir ce qui manque à ses souffrances en rendant à nos peuples le prix de son sang & de leur rédemption utile ; nous sommes des spectateurs tranquilles & inutiles de ses opprobres ; & par notre silence & notre insensibilité , nous consentons au crime de ceux qui le crucifient. Non , mes Freres , défabusons-nous : la régularité des mœurs non - seulement n'excuse pas l'indolence d'un Pasteur , mais la rend plus criminelle, puisqu'elle prive ses peuples d'un zèle que ses exemples auroient rendu plus utile. Mais d'ailleurs , je l'ai déjà dit , & je le répète ; quelque réglée que paroisse sa vie , il n'a que l'apparence de la piété ; il n'en a pas le fonds & la vérité : il paroît vivant , & il est mort aux yeux de Dieu : les hommes peut-être le louent , & Dieu le maudit : sa régularité l'endort ; mais un son terrible & les clameurs des ames qu'il laisse périr , le réveilleront un jour : il se calme,

parce qu'il se compare en secret à des Ministres qui ne vivent pas si régulièrement que lui ; mais il verra que sa justice n'étoit que la justice du Pharisien , que la charité seule forme la véritable vertu ; & qu'il n'aura point d'autre sort que celui des serviteurs inutiles & des hypocrites.

Eh ! quoi , mes Freres , un Ministre de Jesus-Christ envoyé pour faire son œuvre sur la terre , pour aggrandir son Royaume, pour avancer l'édifice de la cité éternelle , & la consommation des Saints , verroit le règne du démon prévaloir sur celui de Jesus-Christ , dans la portion du troupeau qui lui est confiée ; & sa foi , & sa charité , & sa prétendue piété le laisseroient tranquille ? & satisfait sur ce que sa conscience ne lui reproche rien de personnel , il n'auroit point des remords sur les désordres qu'il souffre dans ceux dont il est chargé ? & il verroit outrager Jesus-Christ dont il tient la place , & il croiroit l'aimer , & être un Ministre selon son cœur , en le voyant de sang froid tous les jours crucifier de nouveau à ses yeux par un peuple dont il doit lui répondre ? mais quand ces scandales se passeroient ailleurs que parmi son peuple , s'il en étoit témoin , & qu'il lui restât une étincelle de foi & d'amour pour Jesus-Christ , il devroit du moins en gémir en secret ; s'adresser à Dieu dans l'amertume de son cœur pour obtenir à ces profanateurs un esprit de componction & de pénitence : que dis-je ? il devroit user de

l'autorité que donne toujours la dignité du Sacerdoce pour s'efforcer d'inspirer des sentimens plus dignes de la Religion à ces hommes pervers & corrompus ; & il seroit un lâche , un prévaricateur , un Ministre qui trahiroit son ministère , si une criminelle insensibilité, ou une prudence charnelle & timide , lui fermoit alors la bouche : & il se croiroit innocent ? & sa prétendue régularité le calmeroit ? si témoin des mêmes scandales au milieu de son peuple , il y paroïssoit également insensible ? Un pere veut-il voir périr sans douleur ses enfans à ses yeux ? un Pasteur voit-il ses brebis se précipiter dans le gouffre , sans courir après , & leur faire du moins entendre sa voix ? mais quand une seule viendroit à s'égarer , il devroit traverser les montagnes , & essuyer les travaux les plus pénibles pour la ramener sur ses épaules. Non , mes Freres ; ce n'est pas ici un pere , c'est un étranger ; ce n'est pas un Pasteur , c'est un mercénaire ; ce n'est pas un Ministre de Jesus-Christ , c'est un usurpateur qui porte à faux ce titre honorable ; & malgré sa fausse justice , c'est un vase de réprobation & d'ignominie , placé dans le temple de Dieu.

Mais les peuples de la campagne sont si durs , si féroces , si peu traitables , qu'un Pasteur s'exposeroit à bien des inconvéniens , s'il vouloit entreprendre de réformer les abus qui se passent parmi eux. Quoi , mes Freres , l'extrémité du mal



peut-elle devenir l'excuse & l'apologie de notre indifférence ? vos peuples sont durs & peu traitables ? mais c'est pour cela même qu'il faut redoubler de soins, de charité, de travail pour les adoucir & amollir leur cœur ; le zèle seroit inutile, si vous n'aviez que des ames justes & dociles à conduire : c'est parce que vous voyez vos peuples rebelles à la vérité, que vous ne devez vous permettre, ni repos, ni consolations, tant que vous le verrez dans ces dispositions criminelles. Quoi ! parce qu'ils ont plus de besoin de votre sollicitude pastorale, vous vous croiriez quitte de tout à leur égard ? ce qui devoit réveiller votre zèle, le refroidit, & l'éteint ? & vous devenez un ouvrier inutile & oisieux, parce que la moisson est plus abondante ? L'Evangile se seroit-il répandu dans l'univers, & la Croix de Jesus-Christ auroit-elle triomphé des peuples & des Césars, si les hommes apostoliques qui nous ont précédé avoient eu égard aux oppositions que nos peres, que nos peuples, que tout l'univers payen devoit mettre aux progrès de la parole sainte ? Où en serions-nous, si les difficultés insurmontables à la prudence humaine avoient ralenti leur zèle & suspendu leurs travaux ? & si dans la persuasion de nous trouver, comme nous l'étions, féroces & rebelles, ils nous eussent malheureusement laissés dans les ténèbres de notre première ignorance ? Vous craignez les inconvénients : mais qu'y a-t'il à craindre

pour un Pasteur qui remplit avec édification son ministère ? Quoi ! les mépris , les calomnies , les contradictions ? mais c'est sa gloire , & la récompense la plus consolante de son zèle. Quoi ! les mauvais traitemens , les outrages ? ils deviendroient le sceau le plus honorable de votre apostolat. Mais graces à la foi qui est montée depuis l'origine de la Monarchie avec nos Rois sur le trône , vous n'avez pas à résister jusqu'au sang , comme les premiers ministres de l'Évangile : nous ne vivons plus au siècle des Tyrans ; & le zèle peut faire de saints Pasteurs , mais il ne fait plus de Martyrs.

D'ailleurs , mes Freres , parlons de bonne foi : ces pauvres peuples que vous nous représentez comme si féroces & si rebelles , ne le sont pas long-tems pour un Pasteur édifiant & charitable. Ils respectent la vertu d'un homme de Dieu : il y a dans ces ames rustiques & grossières , malgré leurs vices , une crainte de Dieu , un fond de Religion plus simple , plus vrai , plus réel , que dans les riches & les puissans : leur cœur & leur esprit ne sont pas gâtés par les maximes de l'irréligion & de l'incrédulité , qui infectent toutes les sociétés des villes : ils craignent & respectent encore le Dieu qu'ils offensent ; & la vérité , & les saintes instructions , trouvent en eux mille fois plus de ressource que dans les Grands & les Puissans du siècle. Loin donc de vous excuser sur les désordres , & l'insensibilité prétendue de ces pauvres peu-

ples ; vous devez vous estimer heureux de n'avoir à évangéliser que les pauvres & les petits : parce qu'ils ont plus de droit que les riches au Royaume des Cieux ; parce que les promesses ne semblent faites que pour eux ; parce que Jesus-Christ n'a paru envoyé que vers eux : *Evangelizare pauperibus misit me* ; & que la sémence<sup>18.</sup> sainte trouve en eux bien moins d'opposition du côté des attachemens de la chair & du sang, que dans les Grands & les Riches du siècle, dans ces ames toutes plongées dans la volupté & la mollesse.

Luc. 4.

Et ne nous dites pas, mes Freres, que les mœurs ont fort changé ; que cette ancienne simplicité des peuples a dégénéré en une licence effrenée ; que la corruption a si fort passé des villes aux campagnes ; qu'on ne fait comment s'y prendre pour y rétablir l'ordre & l'amour des devoirs de la religion ; qu'autrefois à peine se trouvoit-il deux ou trois pécheurs scandaleux dans une Paroisse ; qu'alors le zèle de l'Apôtre contre un seul incestueux pouvoit être d'usage, & qu'un Curé pouvoit espérer quelque succès de ses soins : mais qu'aujourd'hui que tous presque ont corrompu leurs voies, & que le désordre au milieu des champs a gagné tous les âges & tous les états, un Curé se sent découragé & rebuté de rien entreprendre. Mais si cela étoit vrai, mes Freres, je pourrois vous demander d'abord ; d'où vient donc ce malheur ? d'où vient ce débordement

ce malheur ? d'où vient ce débordement général de vices parmi vos peuples ? d'où vient que les campagnes ne sont plus comme autrefois le séjour de la simplicité & de l'innocence ? Hélas ! mes Freres, n'est-ce pas peut-être à nous seuls, que nous devons nous en prendre ? n'est-ce pas à l'incurie, à la dissipation, au peu de soin des Pasteurs qui les gouvernent ? Vous vous plaignez que le désordre est général dans vos Paroisses : mais examinez-vous aux pieds de Jesus-Christ ; & voyez si ce ne seront pas là les plaintes les plus foudroyantes qui sortiront un jour de sa bouche contre vous-mêmes ? & où voit-on les peuples sans Religion, sans crainte de Dieu, sans aucune retenue dans le désordre, que dans les Paroisses régies par un mauvais Prêtre ? Mais graces aux miséricordes du Seigneur sur ce vaste Diocèse, il s'en faut bien que nous ayons la douleur de croire ce malheur si général. Non, mes Freres, nous avons vû par nous-mêmes, & nous avons vû avec consolation, que le vice, loin d'être universel dans les Paroisses gouvernées par un saint Pasteur, y est au contraire fort rare : nous avons vû que la piété y est en honneur ; qu'un grand nombre de ces ames simples y consolent leur Pasteur par une vie innocente ; que tous les exercices de la Religion y sont pratiqués avec empressement ; que les Sacremens y sont fréquentés ; que la parole de Dieu y est écoutée avec édification ;

cheur scandaleux , il y est discerné de la foule ; qu'on l'y regarde avec une espèce d'horreur , & que ses exemples , loin d'entraîner les autres dans le vice , leur en donnent encore plus d'éloignement. Voilà ce que nous avons vû , & ce que la présence de beaucoup de bons Pasteurs qui m'écoutent , me rappelle encore ici avec une nouvelle consolation.

D'ailleurs , mes Freres , s'il étoit vrai que vous eussiez le malheur de gouverner une Paroisse où le désordre fût devenu public & général ; ah ! c'est pour cela même que vous devriez croire que Dieu ne vous a choisi & envoyé vers ce pauvre peuple , que pour le corriger & le convertir. Eh , pourquoi sommes-nous donc le sel de la terre & la lumière du monde , que pour remédier à ce qui est pourri & infecté , & éclairer ceux qui vivent dans les ténèbres ? La multitude des pécheurs qui multiplie nos devoirs , nous autoriseroit-elle à les mépriser tous ? & la crainte molle & humaine que les remèdes à un mal général , remèdes que Dieu nous met en main , ne soient inutiles , nous tiendra-t'elle lieu devant lui des soins plus pressés qu'il exige alors de notre ministère ? Moïse refusa-t'il son zèle & ses avis à tout un peuple immense , quand il le vit tout entier souillé d'idolâtrie , & prosterné aux pieds du veau d'or ? Le saint Prêtre Esdras crut-il que son zèle & ses instructions seroient inutiles , quand il trouva tout le peuple , & les Prêtres eux-

mêmes souillés par des mariages illicites ; qu'un abus général avoit autorisés ; & se rebuta-t'il , se découragea-t'il , crut-il qu'à un désordre si universel , il seroit inutile de chercher des remèdes ? il ne cessa d'annoncer les saintes ordonnances de la Loi , jusqu'à ce que le repentir & les larmes de tout Jérusalem lui eussent appris le succès de ses travaux & de son zèle. Tout l'univers étoit corrompu , & le culte lui-même étoit devenu une prostitution publique , quand les premiers Ministres de l'Évangile y furent envoyés : délibérèrent-ils s'ils iroient attaquer des vices & des passions que l'usage autorisoit parmi tous les peuples , & qu'un culte impie même avoit consacrés ? C'est à cette corruption générale , qu'ils reconnurent la divinité & la nécessité de leur mission : ils se regarderent comme des Ministres & des instrumens de salut , que la miséricorde de Dieu , que le sang de Jésus-Christ venoit offrir à toute la race des hommes infectée & corrompue. N'avons-nous pas succédé à leur mission & à leur ministère ? Croyons-nous donc que Dieu veût perdre tous les pécheurs vers lesquels il nous envoie ? que sa miséricorde en nous envoyant , en nous chargeant du même ministère que les premiers Disciples , n'ait pas eu en vûe de leur envoyer des instrumens & des Ministres de salut ? & qu'il approuve que nous demeurions dans une tranquillité barbare , en attendant qu'il ait consommé leur réprobation &

accompli sur eux les jugemens de colère & de vengeance ? Nous ne serions donc pas envoyés vers eux pour être leurs Pasteurs & leurs peres, mais comme ces officiers lugubres de la justice humaine vers les criminels condamnés à la mort, pour être les témoins & les approbateurs publics de leur supplice ; & notre ministère, loin d'être un ministère de vie & de salut, ne seroit plus qu'un ministère affreux de mort & de condamnation.

Mais de plus, mes Freres, quand de cette multitude de pécheurs dont nous nous plaignons, nous ne ramenerions qu'une seule ame à Jesus-Christ, ce gain précieux ne devoit-il pas suffire pour nous dédommager des peines & des travaux d'une vie entière ? ne serions-nous pas assez payés de pouvoir la présenter un jour à Jesus-Christ, & d'entendre cette ame nous en rendre durant tous les siècles des actions de grâces dans la sainte Jérusalem, devant toute l'assemblée des Anges & des Elus ? Eh ! pourquoi nous désierions-nous de la puissance de la grace sur les pécheurs les plus endurcis ? c'est-là que Dieu aime à faire éclater la force de son bras & les richesses immenses de ses miséricordes. Vous auriez raison de vous décourager à la vûe des désordres de votre peuple, si vous ne comptiez que sur vous-même : mais par la grace de notre mission, ce n'est plus nous, c'est Jesus-Christ qui agit en nous & par nous : les instrumens les plus foibles sont ceux

tres souvent par qui il se plaît d'opérer les plus grandes choses : remplissez votre ministère ; c'est tout ce qu'il demande de vous ; c'est à lui à faire le reste.

Et en effet , mes Freres , nous parlons souvent des vices & des désordres de nos peuples comme si tout étoit perdu ; comme si c'étoient des gens inconvertibles , & qu'il n'y eût plus rien à espérer d'eux. Mais mes Freres , qui nous a appris à mettre des bornes aux miséricordes infinies du Seigneur ? à lui seul appartient le jugement comme la vengeance ; & pourquoi condamnons-nous sans retour ceux que le Seigneur peut en un moment absoudre ? Et nous espérons bien nous , que le Seigneur nous fera un jour miséricorde ; qu'il nous touchera ; qu'il changera notre paresse en zèle ; notre vie toute humaine en une vie sacerdotale , de prière , de mortification , de retraite ; & nous l'espérons malgré nos infidélités , que nos lumières , nos remords , & les devoirs si saints de notre état rendent encore plus criminelles. Nous espérons que Dieu ne nous livrera pas à l'impénitence & à l'endurcissement , malgré l'abus que nous avons fait tant de fois de ses graces & de nos fonctions , & quoique l'endurcissement jusqu'à la fin soit le châtement le plus ordinaire que Dieu exerce envers les Prêtres infidèles ; & nous désespérerions du salut , & nous regarderions comme incapable de retour , un pauvre peuple que l'ignorance , & le



malheur d'une mauvaise éducation , plus qu'un fond de malice & d'irréligion fait tomber tous les jours dans des excès criminels ? & nous croirions que les entrailles d'un Dieu toujours miséricordieux sont d'airain comme les nôtres , pour ces hommes simples & grossiers , qui mènent une vie pénible , pauvre , laborieuse ; & qu'après les avoir rendus malheureux sur la terre , il leur prépare encore un malheur éternel après la mort ? Ah ! c'est envers eux principalement , qu'il n'en use pas selon toute la rigueur de sa justice ; c'est pour eux , que touché de leur misère & de leur vie dure & pénible , il réserve toute son indulgence : *Parcet pauperi & inopi, & animas pauperum salvas faciet.* Il maudit les riches ; & par les obstacles que leur état met au salut , il semble ne leur en laisser aucun espoir : nous au contraire nous ménageons les riches & les puissans : nous leur passons leurs foiblesses , leur luxe , leurs passions ; nous leur laissons tout espérer malgré leurs vices , des miséricordes du Seigneur. Nous n'avons pour eux au Tribunal & ailleurs , que des paroles de douceur & de charité : quelques incorrigibles qu'ils nous paroissent , nous nous trouvons honorés de leur accorder les soins de notre ministère ; & jamais l'inutilité de ces soins n'a été pour nous une raison de les rebuter & de les leur refuser : & nous réservons toute notre dureté pour les pauvres & les petits ; c'est envers eux tout seuls , que

*Psf. 75.*  
13.

nous faisons valoir toute la sévérité de l'Evangile ; c'est à eux seuls , que nous ne passons rien ; c'est pour eux seuls , que nous nous rebutons , & que nous croyons nos soins inutiles , pour peu qu'ils tardent d'y répondre.

Vous nous direz peut-être enfin , que ce ne sont pas ces motifs qui vous retiennent , & vous ont empêché jusqu'ici d'user de l'autorité de votre ministère pour tâcher de détruire les abus publics & trop communs que vous voyez regner parmi vos peuples. Mais on craint , dites-vous , de n'être pas soutenu , de passer pour imprudent , & de ne retirer point d'autre fruit de son zèle que la haine de ses Paroissiens & le blâme de ses Supérieurs.

Je conviens , mes Freres , qu'il y a un zèle d'humeur & de tempérament qui n'est jamais loin de l'imprudence. Mais le zèle qui prend sa source dans la charité , est un zèle doux & patient : il ne s'irrite point , il ne s'enfle point : il hait les vices ; mais il aime les pécheurs : il n'entreprend rien légèrement & à contre-tems ; il ne se rebute point ; il oppose la patience à l'insensibilité ; il attend les momens de Dieu sans dégoût , sans inquiétude : il ne compte pas ses peines & ses soins ; & il est moins touché de travailler en vain , que du danger de ses brebis qui rendent ses travaux inutiles : il revient avec plus de ferveur & de charité , après avoir été mille fois rebuté ; il essaye de tout , des prières , des menaces , de la

douceur, d'une sainte colère : la charité est ingénieuse ; elle nous ouvre mille voies nouvelles, mille artifices innocens pour ramener ceux qui s'égarent. Non, mes Freres, ne mettons point l'humeur à la place du zèle : montrons à nos peuples plus de charité que d'autorité : ne nous faisons pas un faux point d'honneur de l'emporter sur eux quand nous les trouverons rebelles à nos projets les plus louables ; cherchons à les gagner plutôt qu'à les soumettre : ne mêlons point les emportemens, les vivacités, les duretés de l'homme au zèle du Ministre : n'entreprenons pas tout à la fois, de peur de tout manquer : que l'amour-propre ne nous fasse pas trop presser une œuvre qu'une sage patience peut finir : n'opposons aux contradictions qu'un zèle encore plus doux & plus tranquille. L'œuvre de Dieu est toujours le fruit des peines & des obstacles : ne regardons pas le succès comme une gloire qui doit nous appartenir ; la gloire en est à Dieu seul ; & tout ce que nous y mettons du nôtre, est plutôt capable de faire échouer l'œuvre sainte que de la consommer. Alors nous attendrons le succès avec la tranquillité de la foi & de la confiance ; nous le hâterons plus par nos prières & par nos gémissemens, que par l'impétuosité de nos mouvemens & de nos démarches. Attendons-nous à soulever des malades auxquels nous ne présentons que des remèdes douloureux ; mais souvenons-nous que ces mala-

des font nos enfans , & que notre amour pour eux doit croître à mesure que leur opposition aux remèdes rend leurs maux plus dangereux. Notre zèle alors ne sera point taxé d'imprudence : nos bonnes intentions trouveront la protection qui leur est dûe : nous partagerons avec vous vos peines & vos dégoûts ; & quand , ce qu'à Dieu ne plaise , nous serions assez injustes pour vous blâmer , comme ce n'est pas pour nous & pour nous plaire , mais pour la gloire de Jesus-Christ , que vous travaillez , & pour remplir le ministère qui vous a été confié , vous aurez de quoi vous consoler en secret devant Dieu , témoin plus fidèle & rénumérateur plus équitable de vos peines , que l'injustice des hommes.

Souffrez donc que je finisse en vous disant avec l'Apôtre : Je vous conjure , mes Freres , ressuscitez en vous cette grace du ministère , si vous avez eu le malheur de la laisser affoiblir , ou peut-être même éteindre : cette grace de zèle , de charité , de patience , de vigilance , de travail. Ne cessez point de corriger ceux qui par les suites d'un esprit léger & inquiet , non-seulement paroissent incapables de goûter les vérités saintes , mais en dégoûtent même les autres ; & par une habitude de murmure & de revolte , font un obstacle continuel aux soins & aux bonnes intentions d'un Pasteur : faites leur sentir les jugemens de colére qu'ils s'attirent sur leur tête : *Rogamus vos , fratres , corripite in-*

*quietos.* Usez de plus de douceur & d'indulgence envers ceux en qui la foiblesse & la fragilité ont plus de part à leur chute, qu'un fond de malice & de mépris de la Religion ; & soyez plus touchés qu'aigris de leurs misères ; animez leur mollesse & leur pusillanimité par l'espérance des secours de la grace : & faites-leur entendre que plus ils se sentent foibles, & que moins ils comptent sur leurs propres forces, plus ils doivent tout attendre de celui qui se plaît toujours à faire éclater dans notre foiblesse la force de sa grace : *Consolamini pusillanimes.* Portez sur vos épaules, comme le bon Pasteur, les maladies, qui en souhaitant leur guérison, ne laissent pas d'aimer toujours leurs maux : soutenez les bons desirs qu'ils mêlent sans cesse à leurs chûtes : cultivez cette étincelle de vie que la grace laisse encore dans leur cœur : montrez-leur les remèdes, & travaillez à les leur rendre aimables : les maux ne sont jamais désespérés, tandis que les malades eux-mêmes les sentent & souhaitent la délivrance : *Suscipite infirmos.* Sur-tout que la différence des soins & des personnes ne change jamais rien à l'égalité de votre charité & de votre patience : qu'elle soit la même envers les pauvres qu'envers les riches ; envers ceux qui vous résistent, qu'envers ceux que vous trouvez plus dociles à vos instructions : *Patientes estote ad omnes.* Montrez-leur à tous la même sérénité ; laissez-leur voir à tous dans la sainte joie

de votre visage, ou l'espérance de leur conversion s'ils sont pécheurs, ou l'applaudissement que mérite leur fidélité dans les voies de la justice, s'ils y sont rentrés : qu'ils retrouvent toujours en vous cette joie d'un pere toujours aise de voir ses enfans : qu'il leur paroisse à tous que leur présence fait votre plus douce consolation ; & ne rebutez jamais les pécheurs même qui vous approchent, par cet air de chagrin & de noirceur, qui semble leur annoncer que leur salut est désespéré : *Semper gaudete*. Enfin, accompagnez vos soins de vos prières : parlez encore plus souvent à Dieu des désordres de vos peuples qu'à eux-mêmes : plaignez-vous plus souvent à lui des obstacles que vos infidélités mettent à leur conversion, que de ceux que leur obstination peut y mettre : prenez-vous en à vous seul, à ses pieds, du peu de fruit de votre ministère, comme un pere tendre, excusez en sa présence les fautes de vos enfans, & n'en accusez que vous-même : portez-les sans cesse dans votre cœur en vous présentant devant lui ; que votre douleur & vos gémissemens sur leurs maux, assurent le succès de vos soins & de vos instructions ; & souvenez-vous que vous travaillerez toujours en vain, si vos prières continuelles n'attirent sur vos travaux cette onction & ces graces, qui seules peuvent les rendre utiles : *Sine intermissione orate...*  
*Ipse autem Deus pacis sanctificet vos per omnia.*

*Ainsi soit-il.*



# DISCOURS

SUR :

LES CARACTERES

QUE DOIT AVOIR

LE ZELE DES MINISTRES.

CONTRE LES VICES.

*Æmulationem Dei habent, sed non secundum scientiam.*

*Ils paroissent avoir du zèle pour Dieu ; mais leur zèle n'est pas selon la science. Rom. 10. 2.*

**N**OUS vous exposâmes dans notre dernier entretien la nécessité du zèle dans un Prêtre ; & vous demeurâtes persuadés que le zèle contre les vices, est le devoir le plus essentiel du Sacerdoce, & le premier effet de la grace sacerdotale. Mais comme le zèle a ses règles & ses défauts, & qu'il y a un zèle selon la science,

& un zèle d'ignorance & de témérité ; il importe de les marquer tous deux par leurs propres caractères ; & en vous exposant tout ce qui doit sanctifier le zèle & le rendre utile à nos freres , vous prémunir en même tems contre tout ce qui est capable de le fouiller & d'en anéantir tout le fruit.

Or ; comme le zèle n'est que la charité elle-même qui nous presse , qui met en nous non-seulement un désir sincère que nos freres soient sauvés , mais encore une volonté vive & empressée de travailler à leur salut ; pour connoître si notre zèle est véritable , il n'y a qu'à examiner si nous pouvons lui appliquer tous les caractères que saint Paul croit inséparables de la charité. Car tout zèle qui ne ressemblera pas à la charité , qui ne sera pas la charité elle-même agissante , compatissante , humble , douce , patiente , désintéressée ; ne sera pas le zèle selon la science , le zèle qui honore le ministère , & que l'Eglise attend & exige de ses Ministres.

Je fais que le zèle , comme l'Esprit de Dieu dont il est le fruit , prend différentes formes selon les différens caractères de ceux dont il embrase le cœur. Dans les uns il est plus vif ; dans les autres , plus doux & plus insinuant ; dans quelques-uns , plus terrible & plus menaçant. Mais cette diversité se réunit toujours au point fixe de la charité : ce ne sont là que des voies différentes qui mènent à la même fin , & qui



toutes portent le caractère divin du principe d'où elles partent. Chacun a son don & son talent : mais comme c'est la charité qui les forme tous , il n'en est aucun qui ne soit marqué de ses traits ineffaçables. Parcourons donc par des réflexions simples tous les caractères que l'Apôtre attribue à la charité ; ce sont les mêmes , trait pour trait , qui forment un zèle véritable.

Le zèle formé par la charité est un zèle patient , *patiens est* ; premier caractère. Oui , mes Freres , quelque desir que nous ayons du salut des pécheurs , il faut le souhaiter & l'attendre dans l'ordre de Dieu. L'orgueil secret se lasse & se rebute dès que le succès ne répond pas à ses soins : il voudroit souvent faire servir la grace à sa gloire propre : il cherche dans les fonctions cette complaisance humaine attaché aux bénédictions promptes & visibles que Dieu y répand quelquefois : dès que cet appui manque , son zèle , que ce feu secret & étranger tout seul animoit , s'affoiblit & s'éteint ; le travail du ministère n'offre plus rien que de dégoûtant & d'insipide ; on le croit inutile , parce que l'amour propre n'y est plus payé comptant de ses peines : premier défaut contre ce premier caractère , le dégoût.

Quelquefois avec des motifs , ce semble , plus épurés , on s'en prend à l'endurcissement des pécheurs du peu de succès de la parole sainte. Nous les croyons indignes de nos soins : ce n'est plus qu'à regret , que

nous leur accordons notre ministère : leur insensibilité excite plus nos murmures & notre impatience , que notre pitié & notre charité : nous nous refroidissons à leur égard à mesure que leurs besoins devroient nous rendre plus sensibles & plus secourables. Ce n'est pas qu'il faille voir d'un œil tranquille la dureté des pécheurs , & tous nos soins inutiles à leur égard. Mais c'est de leur triste situation toute seule , que nous devons être touchés ; & ce sentiment de compassion réveille plutôt nos soins & notre zèle , qu'il ne les ralentit.

On voit tous les jours des Pasteurs qui se plaignent de l'indocilité de leur peuple , qui en parlent trop aux hommes & pas assez à Dieu : c'est une impatience d'orgueil & d'amour-propre , & un second défaut opposé au premier caractère du zèle. On veut réussir , parce que le succès nous flâte , & que nous nous l'attribuons toujours à nous-mêmes ; & nous nous irritons contre ceux qui nous privent de cette consolation humaine : il semble qu'ils nous enlèvent une gloire qui nous étoit due , & qu'ils nous refusent une docilité que notre vanité croyoit être en droit d'attendre d'eux : & là-dessus nous les méprisons ; nous les abandonnons presque avec complaisance à leur cœur endurci ; nous nous vengeons , pour ainsi dire , de leur insensibilité par la nôtre à leur égard , & nous paroissions aussi peu touchés de leurs misères , qu'ils le sont eux-mêmes de nos soins.

Mais, mes Freres, le zèle de la charité reprend, conjure, corrige, dit l'Apôtre : sa patience croît & augmente avec le progrès du désordre, & à de nouveaux obstacles, il n'oppose que la patience qui produit l'espérance; c'est-à-dire, de nouveaux soins, & de nouvelles instructions : *In omni patientiâ & doctrinâ*. Il attend le succès de Dieu seul : ses larmes, ses soupirs, ses prières le sollicitent sans cesse, plus la justice de Dieu semble le différer, plus il travaille à l'obtenir en redoublant ses travaux & ses gémissemens; il s'en prend à lui seul du peu de succès de son ministère, à ses infidélités secrettes, à son peu de foi, aux foiblesses humaines qu'il craint de mêler à ses fonctions.

Les Pasteurs à qui Dieu refuse un succès visible dans leur ministère, doivent entrer dans les dispositions où étoient les Apôtres sur la mer : *Seigneur, disoient-ils à Jesus-Christ, en vain nous avons travaillé toute la nuit; tous nos efforts ont été inutiles; mais puisque vous nous ordonnez de continuer, votre parole divine nous suffit, & nous allons de nouveau jeter les filets*. Voilà le langage d'un zèle que la charité rend toujours patient : Seigneur ! jusques ici tous mes soins envers le peuple que vous avez daigné me confier n'ont rien opéré : son endurcissement semble croître avec mes peines : je ne cesse de jeter les filets, & ils reviennent toujours vuidés, & je n'ai pas la consolation de retirer une ame seule de la pro-

2. Tim.

4. 2.

Luc. 5. 5.

fondeur des eaux & de l'abîme de l'iniquité. Cependant vous m'ordonnez de travailler encore & de ne pas me laisser; vous voulez que j'imite votre patience & votre bonté paternelle, qui ne se lasse point de heurter à la porte d'un cœur rebelle, & qui après en avoir été mille fois repoussée, y revient encore avec de nouveaux empressements. Sur ce modèle consolant je n'abandonnerai point l'œuvre sainte: vous me l'ordonnez, & vos ordres répondent toujours du succès: vous l'accordez, quand il vous plaît; & notre impatience, loin de le hâter, le recule: vous trouvez mauvais que l'homme veuille prévenir l'ordre secret & adorable de la dispensation de vos graces: vous voulez nous faire sentir que nous n'en sommes pas les distributeurs, que celui qui arrose n'est rien, & que l'accroissement & le changement des cœurs est l'ouvrage de votre miséricorde & de votre puissance.

Premier caractère du zèle formé par la charité, un zèle patient: *Patiens est.*

De la patience naît la douceur: & c'est le second caractère du zèle que forme la charité; il est doux & bienfaisant: *Benigna est.*

Mais quand l'Apôtre met la douceur parmi les caractères du véritable zèle, il ne faut pas entendre par la douceur cette mollesse, cette pusillanimité, cette bénignité outrée qui nous rend si doux, si complaisans envers nos frères, si attentifs à éloigner tout ce qui pourroit les contrister, à nous

concilier leur affection , à les rendre contents de nous-mêmes , à ne leur parler jamais qu'un langage de paix , de confiance , de miséricorde , de sorte que loin de les effrayer sur leur état de crime , nous les rassurons , & leur ménageons dans notre douceur une ressource contre les allarmes secretes de leur conscience. Ce défaut peut venir de deux sources : ou d'un caractère de foiblesse & de timidité né avec nous , ou de l'ignorance de l'exacritude & de la sévérité des règles saintes : c'est-à-dire , ou parce que notre douceur ne nous permet pas de faire usage de nos lumières , ou parce que nos lumières elles-mêmes sont fausses , & puisées dans des sources infidèles. Dans le premier rang il faut placer certains Ministres , d'ailleurs instruits , éclairés , nourris dans les plus saines maximes de la morale chrétienne ; mais avec cela si incapables par leur caractère foible , de rien de ferme , de grand , de généreux , qu'à peine ont-ils la force de dire à un pécheur : *Vous êtes cet homme*. Ils craignent , ce semble , de l'affliger en lui exposant toute l'horreur de son état : la douceur du miel sort de leur bouche , tandis qu'il devroit en sortir des foudres & des éclairs. Ce n'est pas là ce que l'Apôtre appelle la douceur du zèle & de la charité ; c'est plutôt une bassesse de courage que rien ne réveille & n'éleve , & que les grands intérêts de la gloire de Dieu & du salut de nos freres , laissent aussi froide , & aussi immobile qu'ils l'avoient trouvée :

c'est une disposition de timidité & de paresse, où l'on craint également tout ce qui pourroit altérer notre repos ou troubler celui des autres, & où nos corrections & nos instructions portent toujours le caractère mou & paisible de l'insensibilité, & de l'inquiétude de notre ame. Rien de tout cela ne ressemble à la douceur du zèle & de la charité qui est le fruit de l'Esprit-saint, au lieu que le reste est l'ouvrage tout pur du tempérament & de la nature.

On se méprendroit encore davantage si l'on confondoit cette sainte douceur avec cette condescendance molle, qui, appuyée sur une vaine science, substitue de fausses règles de conduite à la sévérité des règles de l'Évangile; & qui préfère des opinions nouvelles & humaines, aux maximes des Saints, à la doctrine ancienne, & à l'esprit du Christianisme. Cette bénignité est une douceur cruelle qui tue, loin de guérir: c'est une science ténébreuse qui cherche plus à pallier les crimes qu'à les corriger, & qui sous prétexte de ne pas désespérer les pécheurs: les autorise à espérer contre l'espérance, c'est un triste raffinement de ces derniers siècles, qui ne pouvant allier la sévérité des règles anciennes avec la corruption des mœurs d'aujourd'hui, a si fort subtilisé sur la simplicité de l'Évangile, qu'il s'est persuadé avoir trouvé de nouvelles règles plus favorables aux passions & plus à la portée de nos mœurs. Ainsi il a changé les règles qui sont immuables, à mesure

que les mœurs ont changé, & a réconcilié avec l'Évangile le monde, contre qui l'Évangile ne cesse de prononcer des malédictions & des anathêmes. Tout adoucissement qui ne tend qu'à justifier la corruption des hommes, est une barbarie que la charité abhorre : ce n'est pas aimer nos frères, que de les flâter dans leurs désordres ; c'est leur déguiser & leur adoucir le poison afin qu'ils puissent l'avalier sans crainte ; c'est laisser au fond de leur cœur l'ulcère qui le pourrit & le gangrène, & n'y appliquer que des remèdes adoucissans & palliatifs qui n'empêchent pas le mal de gagner, & ôtent seulement tout sentiment de douleur au malade.

Ce n'est pas qu'il ne faille également éviter cette sévérité outrée qui semble ne montrer que le désespoir aux pécheurs par l'exces & l'impossibilité des réparations qu'elle en exige : ce zèle toujours armé de terreur & de dureté, qui outre & l'énormité des crimes & la difficulté du pardon, & qui est tout propre à confirmer un pécheur dans le vice par l'idée impraticable qu'il lui donne de la vertu. C'est une rigueur indiscrette, qui décourage les foibles, & qui fournit des motifs de sécurité aux libertins : c'est faire de la vérité qui doit être une consolation & un remède, un épouvantail qui éloigne & un joug qui accable : c'est ne connoître ni la fragilité de l'homme, ni les miséricordes infinies du Seigneur : c'est oublier enfin que Jésus-Christ n'est pas venu

appeller les Justes , mais les pécheurs. Auffi ce n'est pas ainſi qu'il attiroit à lui les Publicains & les femmes pécheresses. Un malade a beſoin de ménagement ſans doute ; il faut même quelquefois ne pas lui découvrir toute l'extrémité de ſon mal pour ménager ſes frayeurs & ſa foibleſſe : il eſt vrai que c'eſt une prévarication de le traiter comme un homme ſain , quand la playe eſt invétérée , & qu'il n'y a plus que des remèdes violens qui puiſſent la guérir : c'eſt à la ſageſſe du zèle , à meſurer ſes ſoins & ſon miniſtère , de ſorte que le pécheur ne ſoit ni flâté ni rebuté ; qu'il connoiſſe tout le danger de ſon état , & qu'il ne deſeſpère pas du remède ; en un mot , qu'il ſente tout ce qu'il doit à Dieu , & qu'il voie avec conſolation dans les reſſources de l'Egliſe , & dans le prix du ſang de Jeſus-Chriſt , de quoi le ſatisfaire.

Le zèle de la charité prend donc différentes formes, ſelon les différens beſoins de ſes freres. Tantôt il menace , il effraye , il ne montre que des objets terribles & accablans : d'autre fois il conſole , il ſ'inſinue , il raffure les défiances , il calme les frayeurs. Mais c'eſt toujours la douceur de la charité , qui lui fournit les expreſſions , ou de conſolation , ou de terreur : c'eſt toujours elle qui emprunte tantôt les armes d'une ſainte indignation , tantôt celles de la tendreſſe : c'eſt ſa douceur , qui forme toute ſa ſévérité ; & c'eſt de ſa ſévérité elle-même , que naît toute ſa douceur. Les emportemens ,



es hauteurs, les duretés que l'on honore au nom de zèle, elles les défavoue; elle n'y reconnoît pas ses traits divins: ce sont les faillies de l'homme; c'est une fougue le tempérament; c'est une imprudence du Ministre; ce n'est pas la fonction sainte du Ministère. Le zèle qui veut perdre, déshonorer; rendre publique l'infamie des pécheurs qu'il ne peut corriger, n'est pas le zèle qui prend sa source dans la charité: elle fait des désordres de ses freres le sujet de ses gémissemens secrets, & non de ses déclamations & de ses censures publiques; elle ne cherche pas à les couvrir d'opprobre devant les hommes, mais à leur inspirer cette confusion sainte & secrette qui conduit au repentir devant Dieu; tout ce qui peut jeter de l'aigreur & de l'amertume dans le cœur de ses freres, lui paroît étranger au zèle dont elle est le principe.

Souvent en effet, par un faux prétexte de zèle, on se croit tout permis contre les pécheurs endurcis & obstinés: on se livre à leur égard à toute l'impétuosité d'un naturel ardent; on les décrie dans les entretiens particuliers; on les montre presque au doigt dans les instructions publiques; on les caractérise par des traits si marqués & si frappans que personne ne peut les méconnoître; & l'on s'applaudit comme si un ministère de charité & de réconciliation pouvoit devenir, sans profanation, un ministère public d'animosité & de satire.

Les Pasteurs chargés de l'instruction de

leurs peuples , ne fauroient être trop en garde contre ces excès. Ils rendent par-là leur ministère , non-seulement inutile, mais odieux ; ils ajoutent à l'éloignement que les pécheurs ont de la vertu , la haine de celui qui la leur annonce : en les aigrissant, ils leur font du crime une espèce de point d'honneur affreux ; de sorte que ce n'est plus leur fragilité seule qui les y retient ; c'est une ostentation de rage, & un plaisir secret de morguer & de contrister celui qui les condamne & qui les censure publiquement.

Le zèle de la charité se fait aimer & respecter de ceux-mêmes qu'il reprend & qu'il corrige. S'il ne leur rend pas le vice odieux , il ne leur rend pas du moins le Ministre méprisable ; s'il ne les retire pas du désordre , il leur fait du moins estimer la vertu : ses entrailles sont si tendrement émues sur le malheur de ses freres qui périssent , qu'il n'est rien de touchant & d'attirant qu'il ne mette en œuvre pour les sauver ; s'il excède quelquefois , c'est plutôt un excès de douceur & de tendresse , que de rigueur & de dureté. C'est une mère qui enfante tous les jours ses enfans, à Jesus-Christ , qui est ingénieuse à éloigner tout ce qui pourroit même blesser leur foible délicatesse , & qui garde pour elle seule le travail , les douleurs, & les peines. Si le succès ne répond pas à ses soins , ses larmes & ses soupirs sont la seule vengeance qu'elle tire de leur ingratitude ; son amour

même pour eux semble croître avec leurs égaremens : plus elle les voit sur le point de périr , plus sa tendresse s'allarme & se réveille : errans ou revenus à elle , elle les porte toujours dans son sein : elle ne les perd point de vûe ; leur péril la touche bien plus que leur dureté à son égard : elle consentiroit même sans peine à devenir à leur égard une espèce d'anathème , pourvû qu'ils ne le fussent pas eux-mêmes à l'égard de Jesus-Christ : ce n'est jamais l'humeur & le chagrin , c'est l'amour seul , qui lui dicte ses remontrances ; & pour peu qu'on ne soit pas barbare & dénaturé , il est difficile qu'un Pasteur de ce caractère ne trouve des cœurs sensibles à ses soins & à sa tendresse , & ne voye son ministère & ses travaux consolés par des succès qu'il n'auroit osé même attendre. Telle est la douceur du zèle qui prend sa source dans la charité : *Benigna est.*

Mais en troisiéme lieu , ce zèle formé par la charité , non-seulement éteint dans nos cœurs tout ce que l'humeur & l'impétuosité pourroient mêler d'aigre & de dur dans nos remontrances ; tout ce que l'endurcissement des pécheurs , & l'inutilité de nos soins à leur égard , pourroit jeter dans notre ame d'impatience & de découragement : mais de plus il nous fait voir avec plaisir & sans jalousie le zèle de nos Confreres plus heureux avec ces pécheurs , & leur ministère accompagné de plus de succès & de bénédictions que le nôtre :

*Non æmulatur* ; le zèle de la charité n'est point jaloux , troisième caractère.

Cette basse jalousie , non-seulement déshonore le zèle , mais le suppose éteint dans nos cœurs. C'est une disposition honteuse qui s'afflige de la conversion même des pécheurs , du progrès de l'Évangile , de la gloire de Jésus-Christ & de sa grace , quand c'est par le ministère d'autrui que Dieu opère ces prodiges : ce n'est pas le salut de nos frères que nous nous proposons alors ; c'est le vain honneur d'en être nous-mêmes les instrumens & les ministres. La gloire de Dieu ne nous intéresse qu'autant que notre gloire propre se trouve mêlée avec la sienne : nous souffrons avec chagrin que Dieu soit glorifié : nous voudrions suspendre le cours de ses miséricordes infinies sur nos frères ; & oserai-je l'ajouter ici ? nous les verrions périr avec plaisir plutôt que de les voir sauvés par d'autres soins & d'autres talens que les nôtres. Pourvu que Jésus-Christ fût annoncé, saint Paul se réjouissoit de voir l'Évangile fructifier par le ministère même de ceux qui cherchoient à le décrier parmi les Fidèles : Moïse souhaitoit que tous ses frères pussent recevoir l'esprit de prophétie , & tous les autres dons miraculeux dont le Seigneur l'avoit favorisé ; & nous voulons être seuls , & ne partager avec personne la gloire & le succès du saint ministère : tout ce qui brille à nos côtés , ou qui nous efface , nous est insupportable , & nous regardons

gardons les dons de Dieu dans nos freres ,  
 comme notre confusion & notre opprobre.  
 C'est une grande playe dans l'Eglise , que  
 cet esprit de jalousie parmi ses Ministres ;  
 & cette plaie est d'autant plus triste , qu'elle  
 est plus ancienne & plus commune. Hélas !  
 les commencemens même de la prédica-  
 tion de l'Evangile , ces siècles si purs &  
 si fervens , n'en furent pas exemts. Oui ,  
 mes Freres , ces siècles où le martyre  
 étoit comme la récompense sûre du mi-  
 nistère , furent eux-mêmes infectés de ce  
 venin : la jalousie suscita de nouvelles ri-  
 gueurs aux chaînes du grand Apôtre ; &  
 les succès éclatans & immenses de son apos-  
 tolat , trouverent des Ministres ravis de  
 les voir arrêtés par ses liens ; comme si la  
 parole de Dieu avoit pu être enchaînée  
 avec lui. Est-il donc étonnant que cette  
 playe qui a pu fouiller le cœur des hommes  
 apostoliques , & naître au milieu de tous  
 les prodiges de zèle , de sainteté , de cou-  
 rage , de désintéressement , de charité , de  
 patience , qui honoroient alors le ministère ,  
 soit devenue plus commune dans la corrup-  
 tion de nos mœurs ? On se la cache à soi-  
 même ; mais elle jette au-dehors des fruits  
 d'autant plus amers que sa racine est plus  
 profondément cachée dans le cœur : on  
 se la déguise sous les noms spécieux du  
 zèle & de la charité ; mais quel zèle , que  
 l'accroissement de la gloire de Dieu & de  
 la connoissance de son nom remplit de trif-  
 tesse & d'amertume ? quelle charité , que

les dons de Dieu dans nos freres aigrissent & révoltent ?

Voilà cependant le scandale dont l'Eglise gémit tous les jours : c'est une sorte d'abomination dans le lieu saint. Les travaux semblables du ministère qui devroient , ce semble , réunir les ouvriers destinés aux mêmes fonctions , les divisent : on se regarde d'un œil jaloux : on exténue , on déprise mutuellement les talens & les succès les uns des autres ; les succès de nos freres ne font plus dans notre bouche qu'une prévention populaire : nous écoutons leurs éloges avec un air qui les désavoue ; on ne connoît de bien que celui que l'on fait soi-même : il semble que l'Esprit de Dieu ne souffle plus où il veut , & qu'il ne peut répandre les dons extérieurs qui font fructifier le ministère que sur nous ou sur les nôtres : on s'empresse , on s'intrigue pour s'attirer à soi ou aux siens les suffrages publics ; & on croit avoir rendu gloire à Dieu , quand on les a soustraits à ceux à qui sans nos artificieuses précautions ils auroient été destinés : comme si les applaudissemens publics , plutôt que les effusions secrettes de la grace sur le cœur de ceux qui nous écoutent , décidoient de nos succès aux yeux de Dieu. Que dirai-je encore , puisque notre opprobre là-dessus est devenu trop public pour le cacher ? Le scandale va plus loin : on se déchire ; on rend suspect le zèle de ses freres ; on s'impute mutuellement des excès , ou de rigueur ou de

relâchement, opposés également à la sainte sagesse de l'Évangile; un ministère de paix devient un spectacle de guerre & de dissension: on répand parmi les Fidèles cet esprit de division; la prévention & la jalousie des Ministres passe jusqu'à leurs disciples; les uns sont à Céphas, & les autres à Paul, & l'on fait si bien, qu'aucun n'est à Jésus-Christ. Quel sujet d'affliction pour l'Église & de triomphe pour ses ennemis! Ne seroit-il pas moins triste pour elle de manquer d'ouvriers, que de les voir se croiser, se décrier, se contredire, & ne convenir, ce semble, qu'à détruire mutuellement le bien que Dieu pourroit opérer par leur ministère? O mon Dieu! quand finiront donc ces jours de trouble & de contention? quand réunis tous dans le même esprit de paix & dans le seul désir de votre gloire, vous offrirons-nous des travaux & des vœux unanimes pour le salut de nos frères?

En effet, mes Frères, le véritable zèle voit avec de saints transports de joie, l'œuvre de l'Évangile fructifier entre les mains de tous les Ministres employés par l'Église: pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, ses désirs sont également satisfaits. Il est même persuadé que les talens de ceux qui sont chargés comme lui des fonctions saintes, sont bien plus propres à servir d'instrumens aux miséricordes de Dieu sur les pécheurs, parce qu'il ne les croit pas souillés des mêmes faiblesses que les siens.

Il demande sans cesse à Dieu comme Moïse, d'envoyer ceux qu'il doit envoyer, ne se croyant pas digne lui-même d'être choisi pour un ministère si sublime : il consent ; comme le précurseur, de diminuer, d'être obscurci, d'être oublié, pourvu que les autres croissent, & fassent croître Jesus-Christ dans les cœurs. Il se livre à une joie bien plus pure & plus pleine sur le succès d'autrui que sur les siens ; parce qu'il ne craint pas alors qu'une complaisance toute humaine & un orgueil secret en soit le principe. Rien ne l'attriste que de voir la moisson abondante, & très-peu d'ouvriers capables d'y travailler avec fruit : ses prières ne montent devant le trône de Dieu que pour le solliciter d'en former tous les jours à son Eglise : & quand la bonté de Dieu daigne en susciter quelques-uns & les remplir de ces dons excellens, il joint ses actions de grâces à celles de l'Eglise ; il bénit le Pere des lumières & l'auteur de tous les dons ; sa joie, son amour pour l'Eglise, ses desirs ardents pour la conversion des pécheurs, le font d'avance entrer en part de toutes les bénédictions que le Seigneur va opérer par le ministère de ces hommes choisis qu'il vient de montrer à son peuple. Tout ce qui honore l'Eglise, l'honore lui-même : & il montre par-là que rien n'est plus grand & plus digne de la Religion qu'un zèle que la charité seule anime ; & qu'au contraire rien n'est si bas, si méprisable, si ignominieux au saint mi-



nistère, qu'un zèle que la jalousie fouille & avilit.

Mais ce seroit peu de préserver notre zèle du poison de la jalousie, si nous n'étions en même-tems en garde contre l'écueil de la témérité & de l'imprudence. Aussi en quatrième lieu, le zèle de la charité n'est point téméraire & n'agit point en vain : *Non agit perperam* ; quatrième caractère. Or agir en vain, c'est n'avoir égard ni aux tems, ni aux lieux, ni aux personnes, ni aux manières, ni à toutes les attentions auxquelles le succès de notre zèle est d'ordinaire attaché.

Le zèle est une charité sage & éclairée ; c'est un saint désir de se rendre utile à ses freres, mais un désir rempli de lumière & de prudence, qui nous dirige lui-même dans le choix des moyens. Tout ce qui lui paroît bon, ne lui paroît pas pour cela convenable ; tout ce qui est permis, ne lui semble pas toujours expédient. Le cœur de la plûpart des hommes, mes Freres, est si corrompu si paîtri d'orgueil, de malignité, de perversité ; & par-là né avec des penchans si inalliabls avec les règles & les devoirs, que le plus léger contretems de notre part, lorsque nous nous efforçons de les y rappeler, devient pour eux une raison de s'en éloigner encore davantage ; il faut pour ainsi dire, leur applanir toutes les voies. C'est bien assez qu'ils ayent à combattre leurs inclinations perverses, sans que nous les obligions en-

core de nous pardonner nos contre-tems & nos imprudences. Si vous prévoyez que votre zèle irritera le malade loin de le guérir, attendez que le Seigneur ménage des momens plus favorables à sa parole : n'exposez pas la vérité au mépris & à la dérision : ne cherchez pas à vous décharger de votre zèle, comme d'un fardeau qui vous pèse, sans prendre garde si le lieu où vous voulez le déposer, est disposé à le recevoir ; ce seroit plutôt chercher à soulager votre impatience, que les infirmités de votre frere.

L'Apôtre, il est vrai, veut que nous reprenions à tems & à contre-tems : c'est-à-dire, qu'il ne faut pas que la résistance & l'endurcissement des pécheurs nous rebutent, & que l'inutilité de nos soins & le défaut de succès nous fassent abandonner les fonctions saintes du ministère : c'est-à-dire, que lorsque le mal presse & gagne, il ne faut pas avoir égard à la répugnance du malade, & qu'il n'y a pas un moment à perdre pour l'arrêter : c'est-à-dire, qu'il y a quelquefois de saints excès nécessaires qui paroissent imprudence aux yeux des faux sages de ce monde ; mais des excès que la charité ordonne & sanctifie, que l'ordre du Ciel autorise, & dont le succès consolant & inespéré justifie toujours la sagesse. Voilà ce que l'Apôtre appelle reprendre à tems & à contre-tems : mais il ne prétend pas que le zèle dont il nous recommande tant la sage sobriété, doive nous

dispenser des règles de la prudence chrétienne ; & que la sainteté prétendue de nos intentions , puisse excuser l'irrégularité & la témérité de nos démarches. Ainsi il y a des bienféances & des mesures de sagesse , dont le zèle ne doit jamais s'écarter : il règle ses instructions sur le caractère de ceux qui l'écoutent ; il choisit ses momens pour parler utilement & à propos ; il ne précipite pas des corrections que la patience & la lenteur auroient rendu plus efficaces : son grand objet est d'être utile à ses freres ; & le même zèle de la charité qui forme en nous ce saint désir , est toujours ingénieux à nous fournir des expédiens qui en assurent le succès.

On voit tous les jours des Ministres qu'un zèle inconsidéré jette dans des inconvéniens capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions , & où l'honneur même de leur caractère est avili. Ils entreprennent tout ; tout ce qui a l'apparence du bien les anime & les met en mouvement ; rien ne leur paroît impossible , & rien ne leur semble à la place où il doit être : ils voudroient tout changer , tout déplacer : ils commencent par mettre une confusion universelle à tout ce qu'ils touchent , sous prétexte d'y rétablir l'ordre. Esprits inquiets , bornés , téméraires , entreprenans , pourvu qu'ils s'agitent , ils sont contents d'eux-mêmes , & croient remplir toute justice : ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvéniens les plus dé-

licats , les plus dignes d'être ménagés , les plus exposés à des suites grandes & fâcheuses , les plus caparbles d'arrêter la prudence & l'habileté la plus consommée : & au sortir de cet écueil , où ils viennent de se briser , & de donner au public une scène toujours défagréables au ministère , ils vont avec la même sécurité tenter une autre entreprise qui ne leur offre pas moins de péril , & ne leur promet pas moins de confusion. Cependant ce sont-là des ouvriers édifiants d'ailleurs , laborieux , irrépréhensibles , & que la piété elle-même jette dans cet excès : en quoi il est d'autant plus triste pour l'Eglise , que parmi le petit nombre de Ministres qu'elle compte , qui peuvent la servir avec fruit par leurs talens & par la sainteté de leurs mœurs , il s'en trouve encore que l'indiscrétion & la témérité lui rendent inutiles & souvent même nuisibles. Car si l'irrégularité de leur zèle ne retomboit que sur eux-mêmes , & se bornoit à anéantir le fruit de leurs fonctions ; le succès des Ministres sages pourroit consoler l'Eglise de l'inutilité de leurs soins. Mais ce qui la remplit d'amertume , c'est que le zèle imprudent décrie dans l'esprit des hommes mondains le zèle le plus mesuré & le plus sage ; c'est qu'il suffit qu'un Ministre en voulant remédier aux vices & aux scandales , ait donné dans des excès qui lui ont attiré des dérisions ou des censures , pour rendre tout zèle ridicule ou méprisable aux pécheurs. Le monde est

ravi de pouvoir se persuader qu'on ne peut le condamner sans se jeter dans des extrémités que le simple bon sens défavoue : il redit alors avec ostentation qu'il n'y a que du ridicule & de la foiblesse d'esprit dans nos invectives contre le vice ; il triomphe, quand il voit la doctrine sublime de l'Évangile, dont nous lui vantons tant la sagesse, défigurée par les procédés peu sensés du ministère. Nous avons beau nous présenter à lui avec les armes de la modération & de la prudence chrétienne; le seul appareil de la doctrine & de l'instruction excite son mépris ou sa risée : il ne voit plus rien de sérieux & de sensé dans des vérités hors desquelles tout est vanité & folie ; & confondant la Religion avec le Ministre qui l'annonce, il fait de l'un & de l'autre un sujet affreux de dérision & de censure.

Tels sont les inconvéniens d'un zèle indiscret & mal placé. Nous devons traiter les vérités divines avec la même circonspection & la même Religion que nous touchons les choses saintes ; ce n'est pas respecter son ministère, que de le commettre : exposons à la bonne heure notre vie, notre santé, nos biens, pour le salut de nos frères, & pour la gloire du Seigneur dont nous sommes les Ministres ; mais n'exposons pas sa gloire elle-même dont les intérêts sont confiés à notre sagesse : souvenons-nous que le zèle inconsidéré du Ministre fait presque autant blasphémer son saint

nom, que ses mœurs dissolues & scandaleuses. Car du moins ses scandales, l'impie ne les attribue pas à l'Eglise qui en gémit, qui les abhorre, qui les punit : mais les excès & les incongruités de son zèle, l'impie les croit autorisés par la Religion : il s'en prend à elle de l'imprudence de ses Ministres : il se persuade que tout est outré & excessif dans la morale de Jesus-Christ ; & qu'une doctrine dont les Maîtres & les Ministres sont si peu sensés, ne peut former que des Disciples & des sectateurs qui leur ressemblent.

Mais, mes Freres, la jalousie & la témérité dans le zèle sont d'ordinaire les suites & les tristes fruits de l'orgueil : voilà pourquoi l'Apôtre, pour bannir plus sûrement ces deux vices du zèle, ajoute qu'il en faut bannir l'orgueil ; cinquième caractère du véritable zèle, il ne s'enfle point : *Non inflatur.*

En effet, il ne s'enfle ni de ses talens, ni de ses succès, ni de la médiocrité des talens & des succès de ses freres, ni des vaines louanges des hommes, ni de leurs censures, ni de la faveur des Grands, ni de leurs persécutions & de leurs mépris ; en un mot, le vent empoisonné de l'orgueil trouve toutes les avenues de son cœur fermées par la charité, & n'y vient point infecter les dons de Dieu. Le zèle de la charité ne s'attribue rien à lui-même : sa première impression est d'anéantir en nous tout retour vers nous ; c'est d'établir le

saint amour dans notre ame sur les ruines de notre amour propre ; c'est de l'y faire regner en souverain , d'y effacer l'homme , pour ainsi dire , & d'y mettre Dieu seul en sa place : de sorte qu'alors unis à Dieu seul , nous ne voyons que Dieu seul ; nous n'agissons que pour Dieu seul ; nous n'avons plus de joie , de tristesse , de complaisance , que par rapport à Dieu seul.

Ainsi le zèle de la charité ne s'enfle point de ses talens : il les a reçus de Dieu ; comment s'élèveroit-il des dons qui ne sont pas à lui , qui ne viennent pas de lui , & qui ne lui sont donnés que pour ses freres ? des dons qui n'ajoutent rien à sa propre vertu , & qui le chargent seulement d'un plus grand compte qu'il en faudra rendre ? Il ne s'enfle pas plus de ses succès : c'est Dieu seul qui les opère dans les cœurs ; & si l'homme y met quelque chose du sien , ce sont peut-être ses foiblesses qui en diminuent les progrès , & qui mettent des obstacles secrets aux miséricordes du Seigneur sur ses freres.

Qu'il est rare cependant qu'on ne se laisse pas éblouir de ce vain éclat ! *Ne vous glorifiez pas , disoit Jesus-Christ à ses Discipules , de ce que les démons vous obéissent ; mais rejouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.* Hélas ! il n'est que trop vrai qu'on s'applaudit des succès de son ministère qui ne sont pas à nous , & nous ne sommes point touchés des infidélités qui nous appartiennent , & qui ,

lorsque nous contribuons à faire écrire les noms de nos freres dans le livre du ciel, en effacent peut-être le nôtre. Quel succès peuvent jamais égaler ceux de l'apostolat de saint Paul ? que des villes, que de provinces, que de nations entières appellées par son ministère à la connoissance de Jesus-Christ ; que d'Eglises florissantes établies par ses soins ! il craint cependant qu'en travaillant à instruire & à ramener les autres sous l'empire de Jesus-Christ, il n'en soit lui-même rejetté : *Ne cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* Ses grands succès l'allarmoient, loin de le rassurer. Ce n'est pas qu'il s'en fit honneur à lui-même ; il nous avoit souvent averti que celui qui plante & qui arrose n'est rien : mais il craignoit que les dons de Dieu ne lui fissent oublier la foiblesse & l'impuissance de l'homme.

1. Cor.  
2. 27.

Le zèle de la charité ne s'enfle donc ni de ses talens, ni de ses succès éclatans : mais il ne s'enfle pas aussi de la médiocrité des talens & des succès de ses freres. Il est persuadé que Dieu ne leur refuse ces dons extérieurs, que pour les enrichir plus abondamment des dons intérieurs & seuls estimables de la charité & de la grace : loin donc de s'élever au-dessus d'eux par ces comparaisons secretes de l'orgueil, il respecte, il envie la plénitude de leur sainteté & de leur justice, tandis qu'il se regarde lui-même comme un canal qui demeure souvent vuide, après avoir enrichi de ses



eaux les terres & les campagnes. Non , mes Freres , ce ne font pas toujours les grands talens , qui suppoſent en nous les plus grandes vertus ; ils nous rendent plus utiles aux hommes ; mais ils ne nous rendent pas toujours plus agréables à Dieu : ils avancent ſon œuvre dans les autres ; mais ils la retardent ſouvent en nous-mêmes. La ſageſſe de Dieu employe quelquefois pour la conſommation de ſes Elus des inſtrumens qu'il rejette après s'en être ſervi , & qu'il n'avoit deſtinés qu'à ce ſeul uſage. Ce n'eſt pas ce que le Seigneur opère par nous , qui doit nous raffurer ; c'eſt uniquement ce qu'il opère en nous. Quand nous parlerions le langage des Anges , nous pouvons n'être devant Dieu qu'un airain ſonnant : il ſemble même que le juſte diſtributeur des dons & des graces , en a tellement ménagé la diſpenſation , que ceux qu'il ſemble le plus combler de ces dons éclatans & extérieurs , ne ſont pas d'ordinaire ceux en qui il verſe plus abondamment les richesses intérieures & ſecrettes de la grace ; & qu'au contraire ceux à qui il refuſe ces dons brillans , il ſemble les dédommager par une abondance de ſainteté , connue de lui ſeul , & mille fois plus digne d'être admirée , que tout ce vain éclat qui nous attire les applaudisſemens des hommes , & qui par-là nous laiſſe ſouvent plus vuides de graces & plus pleins de nous-même devant Dieu.

Enfin , le zèle de la charité ne s'enſe ni

des louanges ni des mépris , ni de la faveur ni de la contradiction des hommes. Un Ministre saint , qui dans ses fonctions ne se propose que le salut de ses freres , ne sent en lui de joie , de chagrin , de crainte , d'espérance , que par rapport à ce seul objet : tout ce qui ne lui annonce pas ce fruit unique de ses peines , ne le touche pas : les louanges des hommes qui ne sont pas les signes consolans de leur retour à Dieu , ne sont pour lui que comme les clameurs de ces enfans dont parle l'Evangile , qui n'ont de sérieux que les jeux puériles de ce bas âge. Il fait que ces applaudissemens n'ont pour principe que l'orgueil , la prévention ou l'inconstance des hommes ; qu'ils fouleront demain aux pieds l'idole qu'ils viennent d'élever aujourd'hui ; qu'ils louent plutôt pour s'honorer eux-mêmes , que pour honorer la vertu ; que la bizarrerie & le peu de solidité de leurs suffrages leur ôte tout ce qui pourroit même satisfaire l'orgueil ; qu'ils envient souvent & méprisent en secret ceux qu'ils semblent admirer tout haut ; & qu'il est rare que leur cœur ratifie les louanges de leur bouche.

Le zèle de la charité ne s'enfle point des louanges ; mais il ne s'élève pas aussi des mépris & des persécutions. Il est vrai qu'elles sont promises à la piété , & proposées comme la gloire & la récompense du ministère ; & par-là , dès qu'on s'en attire de la part des hommes , il semble qu'on est en droit de se croire marqué du

ceau de l'Apostolat ; ainsi on s'applaudit de leurs contradictions comme d'un honneur inséparable de la prédication de l'Evangile ; on croit succéder au zèle des premiers hommes apostoliques , parce qu'on succède à leurs tribulations ; & on se persuade avoir rempli glorieusement son ministère , quand on l'a rempli avec le mépris & les mauvais traitemens de ceux envers qui nous l'exerçons. Mais d'où savez-vous que vous ne devez pas à votre imprudence plutôt qu'à leur malice , les contradictions que vous essuyez de leur part ? L'humeur , l'emportement , l'indiscrétion n'ont-ils pas ôté à votre zèle tout ce qu'il auroit eu de respectable , & fait retomber sur vous seul les mépris & les persécutions que vous rejetez avec complaisance sur votre ministère ? n'est-ce pas la maniere peu mesurée ou peu décente d'annoncer la vérité , qui l'a rendue dans votre bouche odieuse ou ridicule ? Vous glorifier de ces contradictions , c'est vous glorifier souvent de l'abus que vous avez fait de votre ministère. Ainsi , ni les louanges ni les mépris des hommes dans nos fonctions ne doivent pas flâter notre orgueil ; leurs louanges , parce qu'elles ne nous sont pas dûes ; leurs mépris , parce que souvent ils nous sont dûs.

On voit tous les jours des Ministres contents d'eux-mêmes , quand ils ont réussi à s'attirer la haine des pécheurs : il semble que c'est-là le seul succès qui les flâte , &

qu'ils se proposent dans leurs fonctions : il semble que la vérité dont ils sont les Ministres, cette vérité si aimable & si digne de respect, ne doit jamais qu'aigrir & révolter tous ceux qui l'écoutent. J'avoue que le monde, ce monde pour lequel Jesus-Christ n'a pas prié, ne sauroit la goûter ; il est composé de cœurs endurcis & rebelles qui la rejettent, d'esprits superbes & incrédules qui se font une gloire affreuse de la traiter de puérilité & de foiblesse. Mais il s'y trouve aussi des cœurs lesquels, quoique prévenus de mille passions honteuses, ne laissent pas de sentir sa force, sa majesté, sa nécessité, sa sagesse ; & de respecter des maximes qu'ils ne sont pas encore en état de suivre & de goûter, que dis-je, de les respecter ? de souhaiter même de s'y conformer, de les aimer d'un amour à la vérité encore foible & impuissant, & sur-tout lorsqu'elles leur sont annoncées avec la sagesse & la dignité qu'exige le ministère : or les pécheurs de ce caractère forment toujours le plus grand nombre de ceux qui nous écoutent.

Non, mes Freres, ne mettons rien du nôtre au zèle de la charité ; n'y mêlons point les défauts de l'homme : & alors les vérités que nous annonçons, révolteront à la vérité les passions ; mais elles se feront respecter de ceux-mêmes que les passions entraînent : leur cœur corrompu les rejettera, les méprisera en apparence ; mais leur raison & leur conscience leur rendront un

hommage secret : ils les combattrent tout haut ; ils en décrieront la prétendue rigueur excessive ; mais ils en sentiront tout bas l'équité , la modération & la sagesse : en un mot , ils se feront honneur de nous condamner ; ils nous traiteront de déclamateurs outrés ; mais au-dedans , ils nous justifieront & se condamneront eux-mêmes. Tèl est le zèle de la charité ; il ne s'enfle point , *non inflatur* ; rien ne l'énorgueillit , parce que ce qu'il met du sien dans les fonctions , le seul endroit par où il pourroit s'élever , c'est uniquement ce qui l'humilie.

Mais si ce zèle n'est pas susceptible du plus léger orgueil , il l'est encore moins de cette ambition criminelle , qui est comme la consommation & l'excès le plus marqué de l'orgueil : *Non est ambitiosa* ; sixième caractère.

Quand je parle de l'ambition qu'il faut éviter dans le zèle , je ne prétends pas combattre ce zèle absolument faux & hypocrite , qui regarde les fonctions saintes du ministère comme la voie des honneurs & des dignités , & qui ne travaille en apparence au salut de ses freres , que par le seul motif de s'élever lui-même , & de parvenir à un lieu de repos & de prééminence dans l'Eglise. C'est un scandale dont notre siècle a gemi plus d'une fois : les honneurs du Sanctuaire destinés au travail & à la piété sous un Prince religieux , ont pu multiplier les zèlés hypocrites dans l'Eglise ; & la même attention du Souverain à ne choisir que des

ouvriers pieux & fidèles , a pu en former qui ont emprunté les dehors & les apparences de la piété pour avoir part à ses choix. La corruption des hommes abuse de tout , de la piété des Grands comme de leurs vices : leurs scandales multiplient les désordres ; & leurs saints exemples n'enfantent souvent parmi nous que de fausses vertus.

Ce n'est donc pas cette ambition basse & grossière de l'hypocrite , qui corrompu dans le cœur , & vivant dans le crime , se dévoue à des fonctions saintes comme à la voie la plus sûre de la fortune & de l'élevation ; ce n'est pas , dis-je , cette ambition qui me paroît la plus à craindre pour ceux qui m'écoutent ici : il faut être né sans aucun sentiment d'honneur & de religion pour en être capable ; il faut pouvoir se jouer tranquillement de tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré , soutenir de sang-froid le personnage d'imposteur public , & faire de mille profanations sacrilèges , les moyens affreux de soutenir ce personnage avec succès : or il se trouve peu d'ames d'un caractère assez horrible pour avoir perdu à ce point toute pudeur , & toute crainte de Dieu & des hommes.

Mais une ambition plus dangereuse est celle que nous nous dissimulons à nous-mêmes ; celle qui est pourtant le motif secret & caché qui anime à notre insçu , & qui par conséquent infecte tout le détail de nos fonctions les plus saintes. Voilà quelle est l'ambition à craindre pour le ministère ; &

d'autant plus qu'elle bannit tout ce qu'il y a de grossier & de frappant , avec quoi la conscience auroit de la peine à se familiariser. On n'est point imposteur public : les mœurs sont régulières ; on a horreur du crime ; on se livre de bonne foi aux fonctions du ministère ; on se propose d'être utile à ses freres ; mais un point de vûe plus éloigné nous anime & nous soutient. Tant d'autres avant nous ont réussi par cette voie ; on ne désespère pas d'atteindre où ils sont parvenus ; on envisage de loin la récompense. On n'ose en convenir avec soi-même : mais dès que nos espérances sont tombées , & que ce phantôme qui nous soutenoit a disparu , le dégoût succède au zèle ; la fanté commence à devenir un prétexte qui nous éloigne des fonctions ; le salut de nos freres ne nous touche plus que foiblement ; & l'on cesse d'être zélé , dès qu'on cesse d'espérer & de prétendre.

Une autre ambition encore assez ordinaire dans le ministère , est celle du succès. Les Ministres les plus pieux ne sont pas à l'épreuve de cette tentation : on veut réusir & entraîner après soi par la force de la parole sainte , les Grands & le peuple : c'est la gloire de Dieu , & l'utilité publique , qui pallie l'orgueil & l'injustice de ce desir : on s'afflige , on se rebute quand le succès ne répond pas à nos espérances : un fruit secret & solide que Dieu peut opérer par notre ministère ne dédommage point notre vanité ; on veut de l'éclat & des ap-

747. 12.  
22.

plaudiffemens ; on fonderoit prefque comme l'orgueilleux Hérode , entendre ceux qui nous écoutent , s'écrier : *C'est la voix de Dieu & non celle de l'homme.* Dès que ce fpectacle de vanité ne nous environne point , on porte impatiemment le fîlence & la folitude qui nous fuit , on ne voit plus rien d'attirant dans les fonctions ; on n'en fent plus que le poids & le travail : on s'y cherche foimême ; dès qu'on n'y trouve plus que Dieu feul , on croit avoir perdu fon tems & fes peines.

Auffi le feptième caractère du zèle , animé par la charité , eft de ne pas chercher fes propres intérêts : *Non quærit quæ fuafunt.*

Un Miniftre faint ne fe propofe de travailler que pour Dieu , dans l'ordre de Dieu , & fous la main de Dieu. Il fait que fon Efprit fouffle où il veut ; qu'il y a différens dons & divers talens dans l'Eglife ; & que les plus applaudis ne font pas toujours les plus utiles : il fe fouvient que s'étant confacré à l'Eglife , tous fes dons & tous fes talens ne font plus à lui , & qu'il eft tout à fes freres : ainfi pourvu qu'il confacre à leur falut fes foins , fon travail & fes veilles , il croit avoir rempli les deffeins de Dieu fur lui. Il ne choifit pas même le genre du travail le plus conforme à fon goût : il fe livre à celui que l'Eglife lui deftine ; il n'en examine ni les avantages , ni les incommodités : ce qui le regarde lui feul , n'eft compté pour rien dans un minifté-



ce qui doit être tout pour Dieu & pour les Freres. Il se regarde comme un instrument entre les mains de l'Eglise, prêt à tout, à poser les fondemens, ou à élever & orner l'édifice; en un mot, sans autre destination que celle des premiers Pasteurs qui le mettent en œuvre. Aussi aise d'être employé aux ministères les plus obscurs, qu'aux plus éclatans; aussi zélé quand il faut, comme Jesus-Christ, laisser venir à lui les petits & les enfans, que lorsqu'il s'agit de porter sa parole devant les Rois & les Grands de la terre: son unique gloire est que Dieu soit glorifié, & que lui-même puisse être oublié.

Voilà, mes Freres, le fonds & l'esprit du véritable zèle: un désintéressement universel de tout ce qui ne se rapporte qu'à nous seuls; c'est-à-dire, non-seulement de notre gloire propre & de nos commodités, mais même de nos goûts, de nos préjugés, & de nos vûes particulières. Car souvent on veut se choisir à soi-même des fonctions que Dieu ne nous a pas réservées; on regarde le goût qui nous y porte comme une distinction qui vient d'en haut: le dégoût, la répugnance qu'on sent pour tout autre travail, nous paroît une raison légitime qui nous en dispense. En vain l'ordre de ceux qui ont droit de disposer de nous, nous y applique; nous trouvons mille prétextes de fanté, d'insuffisance, d'impossibilité, pour nous y soustraire: nous ne faisons pas attention que ce n'est

pas à nous à nous envoyer nous-mêmes : qu'il ne fuffit pas de fe propofer le bien : qu'il n'est tel pour nous que lorsque l'Eglise le demande de nous ; & que l'ordre de Dieu fur nous est plus fouvent marqué dans nos répugnances que dans nos goûts. Moÿse ne trouvoit en lui qu'une opposition infinie à la conduite du peuple à laquelle Dieu l'appelloit : sa douceur, sa timidité, l'embarras de sa langue lui paroiffoient des raisons légitimes pour se dispenser d'aller porter sa parole devant Pharaon, & lui ordonner de la part du Seigneur de laisser sortir ses freres de l'Egypte : sa répugnance étoit encore plus forte que ses raisons fondées sur la peine qu'il avoit à s'énoncer, & sur d'autres craintes qui le regardoient tout seul : cependant il les sacrifie l'une & l'autre à l'ordre de Dieu ; & ses succès prodigieux furent en même-tems & la preuve éclatante de sa mission, & la récompense de sa soumission & de son sacrifice. L'histoire des Saints nous fournit mille pareils exemples : mais à la plûpart de ceux qui se consacrent au saint ministère, il faut quelque chose de sensible & d'humain qui les dédommage de leurs peines ; si ce n'est pas la gloire, ou un vil intérêt, c'est le goût. Ce n'est pas qu'il faille s'interdire toutes les fonctions pour lesquelles nous sentons plus d'attrait ; & que le goût qui nous y porte, doive être regardé comme une raison légitime de nous en éloigner : ce seroit une illusion encore plus

dangerieuse. Car le talent pour un ministère se manifeste souvent par le goût qui nous y détermine : mais il ne faut pas que lui seul décide de nos choix ; sa décision toute seule est toujours suspecte ; & s'il seroit injuste de l'en exclure tout-à-fait , il ne l'est pas moins de l'en rendre le seul arbitre. En effet , si nous y prenons garde , nos goûts ne vont gueres à ce qu'il y a de plus pénible , de plus abject , de moins satisfaisant pour l'amour propre : comme c'est lui seul qui d'ordinaire les forme en nous , il n'a garde de nous proposer des objets qui le mortifient , & ne lui laissent aucune ressource : il ne cherche qu'à se soutenir & à revivre , pour ainsi dire , de ses cendres , & par les œuvres mêmes destinées à l'éteindre ; & comme il n'oseroit nous attaquer par les attrait du vice , il nous prend plus sûrement par les apparences de la vertu.

Le zèle de la charité ne se cherche donc pas lui-même : *Non querit quæ sua sunt* ; il ne se propose point de consolations humaines : mais il ne s'irrite pas aussi des tribulations : *Non irritatur* ; huitième caractère.

La vérité dont nous sommes les Ministres est l'ennemie du monde , de ce monde que Jesus-Christ a réprouvé , & ce monde est l'ennemi le plus implacable de la vérité. Ce sont deux puissances , dit saint Augustin , qui travaillent mutuellement à se détruire : la vérité fait une guerre continuelle au monde ; & le monde rassemble tous ses

traits les plus dangereux & les plus violens contre la vérité : c'est-là la guerre que Jesus-Christ est venu apporter sur la terre ; il est donc inévitable à ceux qui sont chargés du soin d'annoncer la vérité, de trouver le monde armé contre eux ; & comme tous ses efforts contre elle sont inutiles, il est réduit à s'en prendre presque toujours à ses Ministres. Il les calomnie, il les charge d'opprobres ; il les traite de séducteurs & d'hypocrites ; il en fait le sujet impie de ses dérisions & de ses censures ; il leur suscite des obstacles & des contradictions ; il met tout en œuvre, afin que le saint ministère leur devienne aussi dégoûtant qu'il est odieux à lui-même. Telles sont les amertumes & les tribulations attachées souvent aux fonctions du zèle le plus sage & le plus modéré : mais alors ce zèle toujours soutenu par la charité, ne s'irrite ni contre le monde qui le charge d'outrages, ni contre son ministère qui les lui attire. Au contraire, comme nous l'avons déjà dit, plus il voit les pécheurs révoltés contre la vérité, plus sa charité pour eux s'attendrit & s'enflâme ; plus ils lui laissent voir de fiel & d'aigreur, plus il leur montre de douceur & de tendresse ; plus leur salut lui paroît déploré, plus ses entrailles sont déchirées de mille douceurs cuisantes & secrettes : ce sont les douleurs d'une mere qui sent qu'on arrache les enfans de son sein. Le zèle de la charité prend seulement toutes les mesures de sagesse, de peur que  
son

son imprudence ne lui attire de contradictions de la part des pécheurs ; mais lorsque malgré ces sages ménagemens , il les éprouve , sa douceur & sa charité pour eux n'y perdent rien. Première épreuve du zèle ; les contradictions de la part du monde.

Mais il est encore d'autres épreuves plus délicates & plus dangereuses : aussi il ne s'irrite pas , en second lieu , contre les Supérieurs qui l'appliquent à un travail ingrat & stérile. Il ne les accuse pas de manquer de discernement & de lumière ; il ne s'érige pas au censeur de leur conduite : il ne les soupçonne pas de prédilections injustes : de réserver à d'autres plus favorisés , des fonctions ou plus consolantes ou plus honorables , tandis qu'ils semblent le condamner à ce qu'il y a de plus pénible & de plus obscur. Il respecte l'ordre de Dieu dans ceux qui lui tiennent ici-bas sa place ; il entreprend même avec plus de confiance les œuvres qu'il n'a pas lui-même choisies , persuadé que s'il n'y trouve pas la consolation du succès , il y trouvera toujours du moins le mérite de la soumission & de l'obéissance. Rien n'est capable de troubler sa tranquillité , parce que rien ne lui paroît arriver que par les sages ménagemens de la Providence : seconde épreuve. Enfin , il en trouvera même dans les Collègues de son ministère , dans la diversité des doctrines & des opinions , dont le démon ne se sert que trop heureusement pour mettre un obstacle funeste au progrès de l'Évangile.

Aussi un Ministre saintement zélé ne s'irrite pas, ne s'emporte pas, contre ceux de ses confreres, qui renversent par leur indécision ou par leur fausse doctrine, le fondement qu'il avoit posé : il demande seulement à Dieu qu'il leur manifeste sa vérité ; que cette lumière divine dissipe leurs erreurs & triomphe de leurs préjugés afin que la voix unanime des Ministres donne à la vérité la force & l'efficace que leurs divisions leur ôtent : il n'aigrit pas la playe & la douleur de l'Eglise en les décriant, & n'ajoute pas au scandale de leur infidélité, celui de son emportement & de sa haine : il sait que ces tristes invectives contre les Ministres retombent toujours sur le ministère ; qu'en nous condamnant les uns les autres, nous autorisons le monde à nous refuser à tous également son respect & sa docilité ; qu'il suffit de rétablir ce que les Ministres ignorans ou infidèles ont détruit, sans vouloir les détruire eux-mêmes ; & d'effacer les taches dont ils ont pu défigurer la vérité, sans noircir & défigurer leur personne.

Voilà les épreuves que le monde suscite tous les jours à notre zèle : voilà celles qui nous viennent même du fond du sanctuaire, d'où nous ne devons attendre que des secours & des consolations. Le zèle n'auroit plus de mérite, s'il ne trouvoit des contradictions & des épreuves : mais ces contradictions, la sagesse de Dieu ne les ménage pas à notre zèle pour l'irriter,

mais pour l'éprouver & le couronner : s'en prendre alors aux hommes des contradictions dont ils traversent l'œuvre de Dieu ; c'est s'en prendre à Dieu même qui se sert de leur malice pour des fins qui nous sont inconnues. Il veut peut-être que sa gloire éclate davantage par les difficultés mêmes qui sembloient y mettre un obstacle insurmontable : il a toujours conduit ses desseins par les voies les plus capables en apparence de les renverser ; il ordonne le sacrifice d'Isaac quand il veut faire naître de lui un peuple innombrable ; il soulève le monde entier comme les Apôtres dans le tems même qu'il veut le soumettre à la foi par leur ministère. Les contradictions que permet sa sagesse, ont toujours annoncé le succès ; toutes ses œuvres ont toujours été marquées par ce divin caractère : il veut par-là non-seulement éprouver notre foi, mais humilier notre orgueil. Nous voudrions pouvoir attribuer le succès des entreprises saintes à la sagesse de nos mesures : il les déconcerte ; il permet que la malice des hommes les tourne contre nous-mêmes ; il ne nous laisse plus voir d'espérance de réussir, afin que le succès devienne son ouvrage seul, & que nous lui en rapportions toute la gloire. Si tout réussissoit d'abord au gré de notre zèle ; si toutes les voies s'applanissoient devant nous, un succès si prompt, si continuel, si facile, nous laisseroit peut-être croire que nous y avons la meilleure part : nous en serions

peut-être un honneur secret à nos talens ; & à la sagesse de notre conduite ; nous n'y verrions pas assez le doigt de Dieu. Mais quand les obstacles eux-mêmes nous facilitent son œuvre ; que le bien que nous nous proposons , semble sortir du sein même des contradictions qui auroient dû l'étouffer dans sa naissance ; & que tout s'accomplit lorsque tout paroïssoit le plus désespéré , alors nous nous écrivons avec le Prophète : *C'est le Seigneur , & non l'homme , qui a fait toutes ces choses.* Nous rentrons dans le néant de notre foiblesse & de notre impuissance : nous ne nous confions plus dans un bras de chair , dans des talens foibles & humains : nous ne regardons plus les contradictions des hommes comme les amertumes du ministère : elles nous consolent loin de nous aigrir ; elles relèvent notre espérance , loin de l'abattre ; elles raniment notre zèle , loin de le refroidir ; plus elles augmentent , plus nous nous croyons près du moment , où celui qui se plaît à tirer la lumière des ténèbres , va les anéantir & les faire même servir à son œuvre : nous ne nous en prenons plus aux hommes des obstacles qui paroissent différer ce moment , & le suspendre , où si nous nous en prenons à quelqu'un , c'est à nos foiblessees secretes , qui seules peuvent retarder l'œuvre de Dieu sur nos freres. Mais ce sentiment même de nos propres misères ne nous décourage point ; il excite seulement en nous de nouvelles



attentions sur nous-mêmes ; il renouvelle notre fidélité dans les devoirs ; il rallume notre tiédeur & notre paresse ; & nous nous présentons au combat avec plus de ferveur & des armes plus propres à détruire toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu.

De ce caractère du zèle il en naît un autre qui sera le dernier dont nous parlerons ici : non-seulement il ne fait pas s'irriter contre les pécheurs ; mais il ne fait pas même penser le mal d'eux : *Non cogitat malum.*

C'est un défaut assez ordinaire aux personnes qui ont du zèle , de croire tout désespéré pour certains pécheurs sur-tout , qu'ils trouvent insensibles aux instructions, aux avis, aux remontrances ; plus ils desirent leur salut , moins ils l'espèrent. Ils croient voir l'abandon de Dieu écrit dans le caractère de leur cœur & de leurs passions : leur langage confirme la témérité de leurs pensées ; ils les plaignent tout haut comme des hommes déjà jugés ; ils gémissent de leur perte ; & comme s'ils étoient déjà entrés dans les conseils du Seigneur, ou que ses miséricordes ne fussent pas plus abondantes que nos malices , ils pleurent comme perdus , ceux que Dieu est peut-être sur le point de sauver. C'est déjà une témérité , de prévenir les jugemens secrets de sa justice ; c'est un outrage fait à la puissance de sa grace , de soustraire ici-bas les cœurs les plus rebelles à son

empire ; c'est vouloir borner les exemples éclatans de bonté dont il console tous les jours son Eglise dans la conversion des plus grands pécheurs ; c'est regarder comme inutile le sang de Jesus-Christ qui coule encore pour eux dans les canaux des Sacremens ; c'est faire du tems de cette vie , qui est le tems du repentir & de la miséricorde , c'est en faire le tems de la colére & des vengeances ; c'est mépriser les gémissemens des Saints , & les supplications de toute l'Eglise qui prie encore pour eux.

Lorsque Saul persécutoit l'Eglise de Dieu , & qu'il faisoit souffrir tant de maux aux Fidèles assemblés à Jérusalem , on n'eût pas cru qu'il y eût de la témérité à le regarder comme un fléau de Dieu destiné à purifier ses Saints , & à être jetté ensuite dans un feu éternel pour y expier ses persécutions & ses cruautés envers les disciples : cependant lorsqu'il a encore les armes à la main contre Jesus-Christ , un coup soudain & inattendu de sa grace , d'un persécuteur en fait un Apôtre. Juda au contraire appelé par Jesus-Christ même à l'apostolat , le compagnon de ses courses , le défenseur de sa doctrine , le témoin de ses prodiges , paroïsoit sans doute devoir être assis un jour sur un des douze trônes destinés aux Collègues de son apostolat pour y juger les douze tribus d'Israël : cependant il est jugé lui-même avant ce grand jour ? il devient un *enfant de perdition* , le premier apostat du Christianisme , & meurt

en réprouvé. Les enfans du Royaume peuvent être rejettés ; & Dieu peut susciter des pierres mêmes , des cœurs les plus durs & les plus insensibles , des enfans à Abraham. La conversion de Satan seul & de ses Anges , est la seule qu'il est défendu d'espérer : mais pour nos freres , qui vivent encore parmi nous , & pour lesquels Jesus-Christ est mort ; quelque abondante que soit leur malice , le sang du véritable Abel peut encore crier pour eux vers le Ciel , & demander non leur punition , mais leur salut & leur délivrance.

Et certes , vous qui jugez votre frere avant que Dieu même l'ait jugé , que savez-vous , dit saint Paul , si vous qui paroissez si ferme dans la voie de Dieu , ne tomberez pas pour ne vous plus relever : & si votre frere que vous croyez tombé sans ressource , ne se relevera pas pour ne plus tomber ? Qui vous a revelé les secrets adorables de la miséricorde & de la justice du Seigneur sur les hommes ? La persévérance du Juste & la conversion du pécheur , ne sont-elles pas également les purs bienfaits de sa grace & les dons d'une bonté toute gratuite ? Pourquoi donc croiriez-vous être en droit d'espérer le premier pour vous , & de désespérer de l'autre pour votre frere : Gardez-vous , dit l'Apôtre , de juger avant le tems : il y a dans les trésors de la miséricorde divine tant de ressources qui nous sont inconnues , & dans les terreurs de sa justice tant d'abîmes qu'il nous,

est défendu d'approfondir, que nous devons toujours opérer notre salut avec crainte & attendre celui de nos freres avec confiance. Monique pleuroit Augustin diffolu, & infecté des erreurs les plus monftrueufes : mais Monique ne le pleuroit pas comme perdu ; & fon efpérance pour le retour de cet enfant de fa douleur donnoit un nouveau crédit auprès de Dieu, à fes larmes & à fes prières. Samuel pleura Saül tout le refte de fa vie ; & quoique le Seigneur semblât avoir rejeté ce Prince infortuné, les larmes du faint Prophète ne laifserent pas de folliciter toujours fa conversion & fon falut auprès du Dieu de fes peres. Le plus haut point de l'iniquité eft fouvent le premier moment de la grace ; & quand l'enfant prodigue paroît le plus éloigné, fans efpoir de retour, & comme perdu dans des régions étrangères ; c'eft alors qu'il dit : Je retournerai vers mon pere ; qu'il revient en effet ; qu'on lui donne le baifer de paix & de réconciliation ; & qu'il eft rétabli dans tous fes droits. C'eft ainfi que le véritable zèle de la charité ne défefpère jamais : *Omnia sperat*. Mais fouvent on ne fe contente pas de regarder comme défefpéré le mal qui eft, & que l'on voit ; on croit encore voir le mal où il n'eft pas : autre défaut plus effentiel du zèle, contre le caractère dont nous parlons, de ne penfer point le mal : *Non cogitat malum*. Oui, mes Freres, de tous les reproches que le monde toujours calomniateur de la vertu

fait aux gens de bien, ce n'est pas ici le plus injuste : l'idée que nous avons de la dépravation des hommes fait que tout nous paroît criminel en eux : nous gémissons de leurs désordres avant d'en être assurés , comme si l'air de piété que nous mêlons à nos gémissemens pouvoit justifier la témérité de nos soupçons : c'est un titre odieux que nous attirons à la vertu , qui fait que le monde la qualifie de satyrique & de maligne : nous ne faisons point de grace aux actions des mondains ; & il semble que la piété nous autorise à violer à leur égard les règles de la charité ; nous nous érigeons un tribunal sévère au-dedans de nous , où un faux zèle se croit en droit de juger le reste des hommes. Tout en eux réveille l'idée du vice aux yeux de notre fausse vertu : des manières trop libres avec un sexe différent, quoique souvent un pur effet de la légèreté, nous les croyons des desseins de crime ; un entretien que le hazard seul aura ménagé , jette à l'instant dans notre esprit le soupçon d'un rendez-vous honteux ; nous croyons voir dans une simple indécence de parure, un cœur corrompu & livré à la passion ; un extérieur moins recueilli dans une personne consacrée à Dieu , est pour nous un signe infallible que l'esprit du monde a pris dans son cœur la place de l'esprit de son état : nous voyons une ambition criminelle & un desir profane des dignités saintes , dans des démarches où souvent il n'y a que du zèle & de la charité : nous taxons en secret d'or,

gueil , d'ostentation , d'envie de faire parler de soi , des entreprises d'éclat , où l'on ne se propose que la gloire de Dieu & l'utilité de l'Eglise : nous prêtons légèrement aux actions les plus saintes des motifs tout humains. Loin de nous affermir dans cette charité qui excuse tout , nous nous livrons à ce faux zèle qui envenime tout ; nous nous faisons un pieux mérite de voir plus clair que les autres dans le défaut de nos freres. La charité couvre tout , & voit à peine le mal que tout le monde voit ; & nous voulons voir tout seuls celui qui est invisible au reste des hommes : la charité couvre ce qu'elle ne peut excuser ; & nous n'excusons pas même ce que les apparences justifient , & rendent du moins incertain. Il semble que nous rendons gloire à Dieu , lorsque nous jugeons nos freres plus foibles , plus imparfaits , plus remplis de desirs humains , qu'ils ne le paroissent ; nous nous applaudissons d'une découverte qui vient confirmer nos soupçons. Or rien ne ressemble moins à la charité , que cet œil malin , qui ne s'ouvre que pour chercher les foiblesses de nos freres. : car la même charité qui nous fait désirer leur salut, nous montre en eux mille ressources qui nous le font espérer. Elle voit dans leurs passions mêmes des espérances de retour à la justice & à la règle ; elle démêle un cœur droit , sensible , susceptible un jour de grace , à travers les plaisirs frivoles auxquels il se livre encore ; elle voit dans ses chûtes mé-

nés, plutôt le malheur de l'âge & des occasions, que la dépravation entière d'une ame abîmée dans le vice; elle trouve plus de légèreté, que de noirceur & de profonde malice, dans des égaremens où le torrent des exemples & la fougue du tempérament précipitent ses freres. Les signes les plus éloignés de bien, qu'elle découvre en eux, loin de les flétrir par la malignité de ses conjectures, elle les regarde comme les gages & les préjugés d'un changement à venir; elle ne fait pas se défier des apparences de la piété, & soupçonner de l'hypocrisie où il ne paroît que de la vertu: une sainte crédulité la prévient toujours en faveur de ses freres. Simple & incapable elle-même d'artifice, elle est encore moins capable de le soupçonner dans les autres: elle n'est pas en garde contre l'erreur, qui nous fait juger trop favorablement de notre frere: c'est une erreur de piété qui honore la Religion: elle ne craint que la témérité qui soupçonne le mal où il n'est pas, parce que c'est une malignité qui justifie les censures du monde contre la piété, & qui la déshonore. De tous les événemens, dont les faces différentes font porter des jugemens divers, elle ne voit jamais que le bon côté; & cette pieuse disposition est bien plus propre à gagner nos freres, & à les retirer des voies de l'iniquité. Quand ils nous voyent malgré leurs désordres, tout espérer de leur salut, leur parler un langage qui semble adoucir les crimes dont ils sont

eux-mêmes honteux , leur faire remarquer en eux des ressources de grace dans le tems même qu'ils se croyoient absolument rejettés de Dieu , découvrir dans le caractère de leur cœur jusques-là livré au monde & aux passions, des penchans qui les ramènent au devoir ; quand ils nous voyent prendre le change , pour ainsi dire , en leur faveur ; cette charité, ce zèle tendre, & presque aveugle à force de tendresse, les transporte, les attendrit , les couvre d'une sainte confusion, & leur fait aimer la vérité en leur rendant aimables ceux qui la leur annoncent.

Laissons au monde , mes Freres , la malignité des jugemens & la témérité des soupçons & des pensées : comme la haine, l'envie , la jalousie sont les grands ressorts de tous ses jugemens , il n'est pas étonnant qu'ils soient tous marqués à ces tristes caractères. Pour nous , destinés par notre état à des fonctions de charité , Vicaires & Ministres de la charité de Jesus-Christ envers les hommes , il faut que nos pensées & nos jugemens portent le caractère de nos fonctions & de notre ministère. Ce zèle mordant , cruel , satirique ; toujours prêt à censurer plus qu'à instruire ; toujours clairvoyant à découvrir le mal qui échappe à tous les autres yeux ; toujours difficile à se persuader le bien ; toujours constant à donner à presque toutes les actions des pécheurs , des motifs de crime ; toujours inaccessible à l'indulgence , & aux interprétations favorables à ses freres : ce zèle qui



se donne toute licence sur les défauts d'autrui ; qui en fait le sujet de ses satires plus que de ses larmes & de ses prières ; qui voit d'avance le mal qui n'est pas encore ; qui se vante d'avoir prédit les chûtes les plus honteuses , & se fait honneur de la prédiction ; qui se glorifie tout haut de n'avoir pas été la dupe des apparences qui avoient abusé le reste des hommes , & qui paroît bien plus joyeux d'avoir prophétisé juste sur la chûte de son frere , que touché de le voir tombé : ce zèle n'est pas la charité qui ne se réjouit pas du mal , qui espère tout , qui excuse tout , qui supporte tout ; c'est la vanité qui se fait honneur de tout ; c'est la malignité qui voit le mal par-tout , & qui s'autorise de la piété pour donner un air de crûne à tout.

Soyons donc en garde , mes Freres , contre nous-mêmes dans des fonctions où il semble que nous ne cherchons que la gloire de Dieu & le salut de nos freres : la sainteté de l'objet nous rassure d'ordinaire sur le vice des dispositions : il est si difficile que l'homme ne mêle quelque chose du sien dans tout ce qui se passe par les mains ; c'est un canal infecté , & tout ce qui en coule de plus pur , y contracte toujours quelque souillure. Mais ce qui doit réveiller encore plus nos attentions , c'est que nous sommes chargés de l'honneur & des interêts de la Religion ; & que ce que nous mêlons d'humain dans nos fonctions , l'avilit & la déshonore. Le monde ne nous pardonne rien ; il est charmé de pouvoir récriminer à notre

égard , & de se venger des foibleſſes que nous lui reprochons , en nous reprochant ſans indulgence les nôtres. Notre zèle contre ſes défordres lui eſt déjà aſſez odieux , ſans que nous y ajoutions des défauts qui ſuffiſent ſeuls pour le rendre haïſſable : loin de le ramener nous ne réuſſiſſons par-là qu'à lui fournir de nouveaux prétextes d'impénitence ; nous le révoltions contre la vérité ; nous la lui préſentons ſous une forme hideuſe & rebutante , & nous en ôtons tout ce qu'elle a d'aimable & de propre à gagner les cœurs.

Souvenons - nous donc pour recueillir tout ce que nous venons de vous dire : ſouvenons nous , mes Freres , que le zèle de la charité , comme la charité elle-même , eſt patient ; *patiens eſt* ; qu'il eſt doux , *benigna eſt* ; qu'il n'eſt point envieux , *non æmulatur* ; point téméraire , *non agit perperam* ; point vain , *non inflatur* ; point ambitieux , *non eſt ambitioſa* ; point intéreſſé ; *non quærit quæ ſua ſunt* ; point chagrin , bizarre & païtri d'humeur , *non irritatur* ; en un mot , point ſouſpçonneux & toujours prêt à penſer le mal de ſes freres , *non cogitat malum*. Banniſſons ces caractères odieux de notre zèle : dépouillons-nous de notre propre eſprit , & que l'eſprit de Dieu tout ſeul parle & agiſſe en nous : il a vaincu le monde dans la bouche des premiers Miniſtres de l'Évangile ; il le vaincra encore dans la nôtre , ſi c'eſt lui ſeul qui nous inſpire & qui nous fait parler : ſi la vérité fait

si peu de progrès parmi les hommes, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre, c'est à nous. Le monde lui étoit encore plus opposé autrefois, quand elle commença à paroître avec la prédication de l'Évangile : la fureur des Tyrans, la puissance des Césars, la vaine sagesse des Philosophes, les anciennes superstitions du monde entier, les passions les plus honteuses autorisées par un culte que la majesté des loix rendoit respectable ; tous ces obstacles si insurmontables en apparence disparurent cependant devant elle, les ténèbres les plus profondes ne purent tenir contre la force & l'éclat de sa lumière : elle seroit encore honorée des mêmes triomphes, si elle étoit confiée aux mêmes Ministres. Entrons dans l'esprit de nos saints Prédécesseurs ; & nous entrerons dans le succès de leurs travaux : imitons leur zèle ; & nous en recueillerons le même fruit : la parole du Seigneur n'est pas liée ; c'est notre langue qui l'est par les souillures & les chaînes invisibles de notre cœur : le bras du Seigneur n'est pas raccourci ; c'est notre charité qui est foible & languissante : le monde n'est pas plus vicieux ; c'est nous seuls qui sommes moins saints & moins fidèles. Rendons-nous dignes d'être les Ministres & les Docteurs de la vérité ; & nous serons bientôt dignes de lui former des Disciples, & de délivrer encore une fois le monde par elle.



# DISCOURS

SUR L'EXEMPLE

QUE LES PASTEURS

DOIVENT DONNER

A LEURS PEUPLES.

Exemplum esto fidelium in verbo , in conversatione , in charitate , in fide , in castitate.

*Rendez-vous l'exemple & le modèle des Fidèles , dans les entretiens , dans la manière d'agir avec le prochain , dans la charité , dans la foi , dans la chasteté. 1. Tim. 4. 12.*

**L**A puissance sacrée , mes Freres , qui nous élève au-dessus du reste des Fidèles , n'est pas une puissance de domination , mais une puissance de charité. Nous ne sommes pas établis sur les peuples comme des maîtres impérieux , qui ne cherchent qu'à leur faire sentir leur autorité ; mais comme des guides charitables que  
l'Eglise

l'Eglise a mis à leur tête pour les précéder & leur montrer les voies du salut : *Neque ut dominantes in cleris , sed forma facti gregis ex animo.* C'est principalement en y marchant nous-mêmes les premiers , & animant les Fidèles par notre exemple , que nous remplissons le titre auguste de chefs & de conducteurs du peuple saint. Jesus-Christ lui-même n'est pas descendu de sa gloire pour venir la retrouver parmi les hommes ; il n'est venu que pour devenir notre exemple ; & quel exemple , mes Freres ? de peine , de travail , de mansuetude , de charité , d'humiliation , de souffrance : *Exemplum dedi vobis* ; il ne nous a laissés à sa place que pour continuer à l'être nous-mêmes du reste des Fidèles : *Ut quemadmodum ego feci vobis , ita & vos faciatis.*

1. Petrus

5. 3.

Joan. 13

15.

L'exemple est donc le premier devoir de notre état : sans lui , ou toutes nos fonctions deviennent inutiles , ou elles sont une occasion de chute & de scandale aux peuples que le Seigneur nous a confiés dans sa colère.

**J**E dis , premièrement , que toutes les fonctions d'un Pasteur & d'un Prêtre peu édifiant , deviennent inutiles. Ce n'est pas que j'ignore , mes Freres , que la vertu des Sacremens ne dépend pas de celle du Ministre : je fais que les graces dont ils sont les canaux , découlent infailliblement &

I.

REFLEX.

sans interruption du sang de Jesus-Christ, & non du ministère de l'homme. Hélas ! mes Freres, les bienfaits inestimables de Dieu sur son Eglise, seroient bien peu solides & peu certains, s'il les avoit fait dépendre de la fidélité de ses Ministres, & si nos foiblesses pouvoient en arrêter ou suspendre le cours.

Mais je dis que la piété, les instructions, les prières d'un Pasteur fidèle préparent les peuples à recevoir ces graces de l'Eglise, avec les dispositions auxquelles le fruit de ces graces est attaché ; au lieu qu'un Pasteur qui n'édifie pas son peuple, dispense à la vérité les mêmes trésors & les mêmes graces, mais elles tombent sur une terre en friche, sur des cœurs que ses exemples non-seulement ont mal préparés, mais ont fermés à toutes les influences de la grace : il sème, & il ne recueille point ; il arrose, & il ne voit point d'accroissement, & le champ sacré qui lui est confié est toujours frappé de malédiction & de stérilité. Je dis que les pécheurs sortent des pieds de son tribunal aussi peu touchés de leurs égaremens, qu'il l'est lui-même de ses égaremens propres : je dis qu'ils approchent de la table sainte avec la même irrévérence, les mêmes foiblesses, avec aussi peu de fruit, qu'ils l'en voyent tous les jours approcher lui-même ; je dis que la parole de l'Evangile dans sa bouche, s'il fait tant que de l'annoncer, n'est plus qu'un airain sonnant, & que ses instructions ne sauroient

trouver que des auditeurs, tout déterminés à n'en faire aucun usage : je dis que s'il va consoler de pauvres affligés, il n'a plus le don d'essuyer des larmes que la Religion seule adoucit, & dont la piété seule du consolateur peut suspendre le cours : s'il exhorte des mourans, hélas ! par sa seule présence il leur montre plutôt le monde que l'éternité ; l'amour de la vie présente, bien plus que l'attente, & le désir de cette vie qui ne doit plus finir : je dis enfin, que tout son ministère est un vuide affreux, son Eglise un champ sec & stérile qui ne produit que des ronces ; lui-même un sel affadi incapable de préserver de la corruption, & inutile à tous les usages auxquels il étoit d'abord destiné. Quel malheur pour un peuple à qui Dieu dans sa colère a donné un tel Pasteur ! quel malheur encore plus grand, si ce peuple sent les autres calamités passagères dont Dieu l'afflige quelquefois, les grêles, les stérilités, les dérangemens des saisons ; & s'il ne sent pas le fléau le plus durable & le plus terrible dont Dieu puisse frapper un peuple, qui est de le laisser conduire par un mauvais Prêtre !

Et ce qu'il y a ici encore de plus triste, mes Freres, comme un Pasteur de ce caractère n'aime ni l'étude, ni la prière, ni la retraite, il faut qu'il se répande sans cesse au dehors ; & plus il se montre à son peuple, plus il se rend inutile ; plus il se montre, plus il manifeste ce qui peut anéantir le fruit de ses fonctions. Car, mes Freres,

que peut-il revenir à son peuple de ses conversations & de sa présence ? que voyent-ils en le voyant ? ils ne voyent rien qui les porte à Dieu, rien qui soutienne leur foi, rien qui leur rappelle les devoirs de la Religion, rien qui les détrompe des erreurs & des préjugés des passions répandus dans le monde, qui damnent la plûpart des Chrétiens ; enfin, la présence d'un Pasteur qui leur tient la place de Jesus-Christ, n'est pas pour eux un spectacle de Religion, c'est un spectacle ordinaire du siècle.

Et voilà, mes Freres, le bien inestimable que fait dans une Paroisse l'exemple & la présence seule d'un saint Pasteur. Qu'il se montre seulement, sa vie, ses mœurs deviennent une instruction continuelle pour son peuple : il ne se passe pas de jour où cet exemple vivant & respectable, n'arrête quelque pécheur sur le point de se livrer au crime, n'inspire à quelqu'autre des desirs de conversion, ne fasse rougir en secret le libertin ; & s'il ne le corrige pas de ses vices, ne l'oblige du moins d'en cacher le scandale, ne soutienne les ames foibles & chancelantes, ne console & n'encourage la piété des Justes, ne fasse enfin respecter la vertu à ceux même qui vivent dans le vice. Que de biens, mes Freres, ne pouvons nous pas faire quand nous sommes fidèles à notre vocation ! & quel compte terrible le souverain Pasteur ne nous demandera-t'il pas, si nos mœurs peu



cerdotales ont mis un obstacle aux fruits  
 finis qu'il attendoit de notre sacerdoce ,  
 & qu'un saint Pasteur à notre place lui au-  
 roit offerts ? Rappelions-nous souvent cette  
 érité si terrible & si humiliante pour nous :  
 si un saint Prêtre eût été à la tête du trou-  
 eau que je conduis , & au milieu duquel  
 mon ministère n'a opéré jusqu'ici aucun  
 changement en mieux , aucun renouvelle-  
 ment de piété , que d'ames n'auroit-il pas  
 gagnées à Jesus-Christ ? que de crimes  
 n'auroit-il pas prévenus ? que de playes in-  
 vétérées n'auroit-il pas guéries ? que de  
 consciences séduites , & tranquilles dans  
 leurs erreurs , n'auroit-il pas éclairées ?  
 que d'ames sur le point de tomber n'au-  
 roit-il pas préservées ? quelles glorieuses  
 dépouilles sur le Prince du siècle , n'auroit-  
 il pas présentées au sortir de la vie devant  
 le trône de l'Agneau ? qu'il y auroit paru  
 avec une sainte confiance , accompagné de  
 toutes ces ames , qui lui auroient dû leur  
 salut , & qu'il auroit rendues à Jesus-Christ,  
 à qui elles appartenoient par tant de titres ?  
 C'est ainsi qu'un saint Pasteur à notre place,  
 à l'exemple du souverain Pasteur , seroit  
 monté dans le ciel , & auroit paru devant  
 Dieu environné des dépouilles précieuses  
 qu'il auroit remportées sur toutes les puis-  
 sances des ténèbres , menant avec lui en  
 triomphe les ames qu'il auroit délivrées de  
 la captivité du péché : *Expolians principa-*  
*tus & potestates , ascendens in cælum cap-*  
*tivam duxit captivitatem.*

Coloss.

Ephes.

4. 8.

Mais , hélas ! comment y paroîtra un Pasteur inutile , & dont les exemples loin d'édifier son peuple ; en ont augmenté , comme nous dirons bien-tôt , les dérèglemens ? comment paroîtra-t'il devant son Juge , seul , humilié , confondu , revêtu d'un caractère saint , qui deviendra alors le titre le plus affreux de sa condamnation ? Et s'il est suivi des ames qui lui avoient été confiées , ce seront des ames qu'il avoit négligées , affermiées dans l'erreur par ses exemples ; des ames qui demanderont justice contre lui , & qui représenteront au tribunal redoutable , que si le Seigneur dans sa miséricorde leur eût envoyé un Prêtre selon son cœur , un Pasteur qui eût été en même-tems leur guide & leur modèle , elles auroient fait pénitence , comme Tyr & Sidon , dans la cendre & dans le cilice.

Ainsi , mes Freres , c'est déjà , comme vous venez de le voir , un grand malheur , qu'un Pasteur dont les exemples n'édifient pas son peuple , rende par-là toutes ses fonctions inutiles ; c'est un grand malheur , que combattant par ses mœurs , comme dit saint Grégoire , les vérités qu'il annonce , il en énerve la force & la vertu dans l'esprit de ses peuples ; & que la prédication de l'Évangile , le principal moyen établi de Dieu pour le salut des Justes & la conversion des pécheurs , devienne inutile dans sa bouche à tous ceux qui l'écoutent : c'est un grand malheur , que tous les autres secours de la Religion , dont il est le dispen-

pasteur, perdent entre ses mains tout ce qui auroit pu les rendre utiles & salutaires à un pauvre peuple.

II.

REFLE.

**M**AIS ce n'est-là que le commencement des maux & des calamités de ce peuple infortuné : *Initium dolorum hæc*. Non-seulement les exemples de ce Pasteur peu édifiant rendent à son peuple toutes ses fonctions inutiles ; mais elles deviennent encore un piège, &, comme parle un Prophète, une occasion perpétuelle & comme inévitable de chute & de dérèglement à ce malheureux troupeau : *Propheta laqueus ruinæ*. Non-seulement c'est un ouvrier inutile dans le champ de Jésus-Christ ; mais il le détruit, il le ravage, il en fait la demeure des démons : c'est peu de n'être d'aucun secours à son troupeau, il l'infecte, il y répand une odeur de mort, il l'empoisonne. Car, de bonne-foi, mes Freres, quelle impression doit faire sur un peuple simple & grossier, la vie peu édifiante d'un Pasteur qu'il a sans cesse sous les yeux ? eh ! où voulez-vous que ce pauvre peuple au fond des champs découvre des traces d'une Religion & des devoirs qu'elle impose ; si le seul homme chargé par son état des intérêts de la vertu auprès de lui, chargé de l'inspirer, de l'annoncer, de la protéger, devient par ses mœurs un objet de séduction & une mollesse de vice ? L'ignorance & la corruption justifient déjà

Marc:

13. 8.

Osée. 9.

8.

assez aux peuples leurs propres défordres ; & un Pasteur fidèle voit tous les jours ses soins , ses instructions , ses exemples ; échouer long-tems contre la force de ces malheureux préjugés : quel remède y peut-il rester , quand un Pasteur infidèle les justifie par sa conduite ? Les peuples attendoient de lui des exemples de pudeur , de charité , de modestie , de tempérance ; ils le regardoient comme un censeur pieux & sévère , incapable de souffrir au milieu d'eux des défordres publics opposés à ces vertus ; ils comptoient les dérober à ses yeux , & se cacher de lui en s'y livrant , pour ne pas réveiller son zèle , & s'exposer à sa juste indignation : quelle surprise agréable de le trouver , non-seulement spectateur tranquille , mais approbateur public , & complice par ses mœurs de leurs vices ! quelles traces de Religion & de piété peut-il rester alors au milieu de ce peuple ? le crime s'y montre sans ménagement : on le permet sans scrupule : tous se persuadent qu'on peut sans danger suivre un guide qui en fait plus qu'eux , & qui doit être plus instruit de ce que la Religion défend ou ordonne : tous les remords de la conscience se calment , & cèdent à cette persuasion. Ce mauvais Pasteur devient une apologie vivante & continuelle du vice ; & si la corruption des hommes est telle qu'un Ministre fidèle qui la combat sans cesse au milieu de son peuple ne peut en arrêter le cours , quel débordement de crimes

crimes & de dépravations ne répandra pas sur toute une Paroisse, l'exemple qu'un mauvais Pasteur en donne ?

Hélas ! mes Freres , si les peuples se scandalisent souvent de nos actions les plus innocentes ; s'ils sont plus sévères , plus critiques , plus clairvoyans à notre égard qu'envers le reste des hommes ; si nous sommes obligés souvent de nous abstenir des choses les plus permises & les plus indifférentes , de peur de blesser leur foiblesse ; si tout ce qui n'est pas vertu en nous leur paroît un crime ; si nous leur paroissions coupables , dès que nous ne sommes pas des saints à leurs yeux ; si les robes innocens de Jesus-Christ le faisoient passer dans l'Esprit des Juifs pour un homme adonné au vin & à la bonne chère ; si la charité qui conversoit avec des hommes chargés de crimes & de concussions , pour les rappeler à la pénitence , lui faisoit donner par les Pharisiens le titre injuste d'ami des Pécheurs & des Publicains ; si l'innocence , si la piété elle-même n'est pas à couvert de la malignité des soupçons ; & si les peuples vont chercher jusques dans la conduite la plus sainte & la plus irrépréhensible des Ministres , des motifs criminels d'avarice , d'orgueil , d'animosité , pour se justifier à eux-mêmes leurs propres crimes ; de quel scandale ne seront-ils pas frappés par les familiarités suspectes par les liaisons publiques & criminelles , par la crapule & l'intempérance , par l'avarice

fordide d'un mauvais Pasteur ? Si les soupçons injustes tous seuls qu'ils forment contre la vertu d'un bon Prêtre , les autorisent dans le vice , & leur rendent toutes ses instructions inutiles ; de quel poids sera cette parole sainte dans la bouche d'un Pasteur scandaleux ? c'est peu qu'elle ne soit comptée pour rien ; elle devient méprisable ; elle perd , non-seulement sa force , mais sa divine vérité ; non-seulement elle ne touche pas les pécheurs ; elle les révolte même contre son autorité , & fait des impies & des incrédules , où elle auroit dû confirmer la foi & inspirer la piété. Un peuple grossier & corrompu regarde comme des fables , des vérités & des maximes qu'un Prêtre qui ne les pratique pas lui annonce : il se persuade que son Pasteur les regarde de même ; & que sa place seule qui l'oblige de les annoncer , est une fonction de pure bienfaisance , & une momerie établie pour tromper les simples : il s'arrête aux mœurs & à la conduite peu édifiante de son Pasteur ; c'est-là sa Religion & son Evangile ; cet article seul lui paroît sans réplique , & le décide ; toutes ses exhortations après cela , ne lui paroissent plus que des clameurs de théâtre ; il tourne en risée & le ministère & le Ministre ; il en parle comme d'un vil acteur qui a bien joué son rôle ; il s'affermir dans sa manière grossière & brutale de penser sur la Religion. L'autel profané par un Pasteur scandaleux ne lui paroît pas plus sérieux & plus respec-

ble que la chaire dèshonorée : toute la religion ne lui paroît plus qu'une invention humaine, établie pour le profit de ceux qui en font les Ministres, & qui ne prennent de ses maximes que ce qui les accommode, & leur attire de la considération & des honneurs.

Ces blasphèmes vous font horreur, mes Freres ; mais c'est nous seuls qui y donnons occasion, quand la sainteté de nos mœurs ne répond pas à celle de notre caractère. C'est par les scandales tous seuls, que donnent les mauvais Prêtres, que la Religion tombe, & que l'impiété se répand parmi les peuples : *Per vos nomen Dei blasphemat* <sup>Rom. 24</sup> *inter gentes.* Tous les impies, tous les pécheurs les plus dissolus & les plus endurcis, ne nous donnent point d'autre garant de leur sûreté dans cet état déplorabile, & point d'autre apologie de leurs vices, que les exemples d'un mauvais Prêtre : c'est-là, vous le savez, le grand reproche d'un monde impie & dépravé ; & ce discours si universel, si dèshonorant pour le ministère, si affligeant pour les Ministres fidèles, doit nous faire sentir les suites immenses & affreuses de la vie peu édifiante d'un Prêtre. Hélas ! peut-être il ne se commet aucun crime dans le monde qui ne soit né de cette source fatale : peut-être toutes ces ames malheureuses qui nous ont précédés avec le signe de la foi, & qui dans le lieu des tourmens sont séparées de Dieu pour toute une éternité, ne doivent

leur malheur qu'au dérèglement & aux exemples pernicioeux des Ministres avec qui elles ont vécu : peut-être , je le dis en gémissant , s'en trouve-t'il actuellement dans ce lieu d'horreur qui ne doivent leur infortune éternelle qu'à nos exemples mêmes. Tous ces fléaux de dépravation & de crime qui inondent le peuple de Dieu , sont sortis , dit un Prophète , du fond même du Sanctuaire. Et il faut , mes Freres , que les miséricordes du Seigneur soient bien grandes & bien particulières sur une Paroisse conduite par un Pasteur scandaleux , il faut que la force de son bras s'y déploye bien visiblement , lorsqu'une âme seule peut s'y préserver de la contagion , & de toutes les suites funestes inséparables de ses mauvais exemples.

Hélas ! mes Freres , on se plaint quelquefois que ceux qui sont ici préposés à l'éducation des Clercs & à l'examen de leur vocation , usent de trop de sévérité dans l'examen de ceux qu'ils nous présentent pour être admis aux saints Ordres. Mais , mes Freres , si vous pouviez comprendre les suites affreuses qu'ont parmi les peuples les exemples & les dérèglemens d'un mauvais Prêtre ; si le voile qui nous couvre ce qui se passe dans le secret des consciences pouvoit nous être ouvert ; si ce mystère d'iniquité qui s'opère en secret , pouvoit nous être ici-bas dévoilé ; que de crimes , que de blasphêmes , que de dérisions sacrilèges de la Religion ! que



de pécheurs timides affermis dans le désordre ! que d'ames nées avec des sentimens de vertu , précipitées dans le vice ! que de Justes mal affermis , entraînés dans leurs premiers égaremens ! que de cœurs innocens , empoisonnés dès les premières années de leur vie ! que de doutes impies sur la sainteté de la doctrine de Jesus - Christ & sur les devoirs qu'elle nous impose ! que de maximes affreuses d'impiété & de libertinage ! que dirai-je encore ? nous verrions tous ces monstres & tant d'autres que l'œil n'a pas vûs , & que la langue auroit horreur de nommer , nous les verrions naître & se répandre par-tout de cette source fatale. Quelles précautions pourroient donc paroître excessives pour épargner de si grands malheurs à l'Eglise , & ne lui pas donner des Ministres que Dieu rejette , & qui en font toujours les infortunés auteurs ? Eh ! quoi , mes Freres , des considérations frivoles & humaines pourroient l'emporter auprès de nous sur des intérêts si grands & si sérieux ? une fausse pitié pourroit-elle prévaloir sur la perte inévitable de tant d'ames que le choix d'un mauvais Prêtre entraîne toujours avec lui dans un malheur éternel ? & ne serions-nous pas dignes de tous les anathêmes du Ciel , si la première source de tous ces scandales affligeans , & de tous ces maux de l'Eglise , ne se trouvoit que dans notre funeste condescendance , & dans nos égards indignes pour des sol-

Non , mes Freres , telle est la destinée d'un Prêtre , où il faut qu'étant élevé de la terre par l'éminence de sa dignité , il attire tout après lui comme Jesus-Christ le véritable serpent d'airain ; ou que comme ce dragon de l'Apocalypse , il précipite avec lui dans l'abîme toutes les étoiles qui lui sont attachées , c'est-à-dire , toutes les âmes qui lui ont été confiées. Il n'y a pas presque de milieu , pour un Pasteur surtout : s'il n'édifie pas , il scandalise ; s'il ne vivifie pas , il tue & donne la mort ; si ses mœurs ne sont pas un modèle , elles deviennent un écueil ; s'il n'annonce pas la piété par toute sa conduite , il inspire , il autorise , il multiplie le vice. Cependant le ministère qui nous charge du soin des âmes , & nous établit sur une portion du troupeau , n'effraye personne ; on le souhaite , on le sollicite , on est bien aise quand on l'a obtenu ; on employe souvent pour l'obtenir des moyens que les loix de l'Eglise condamnent , puisque toute recherche & tout désir même sont contraires à son esprit , & qu'elle les a toujours regardés comme une intrusion. Quiconque s'appelle lui-même , est un *intrus* ; il n'est pas entré par la porte : il n'y a de véritablement appelés que ceux que l'Eglise appelle ; & la plus sûre marque de leur vocation , est une sainte frayeur de succomber sous le fardeau qu'elle leur impose. Hélas ! mes Freres , nous ne regardons dans les places du ministère que

des avantages terrestres & temporels; nous ne les fouhaitons que comme des situations qui nous assurent enfin un état fixe & com- mode, & le terme d'un travail toujours subordonné, & toujours incertain : nous ne faisons pas attention à quoi nous nous engageons, & quelles obligations nous contractons envers les peuples que l'Eglise confie à nos soins. Nous devenons comme les dépositaires du salut de toutes ces ames que Jesus-Christ met entre nos mains : si une seule vient à périr, il nous en deman- dera un compte rigoureux, & ce sera à nous à lui prouver qu'il n'a tenu ni à nos soins, ni à nos instructions, ni à nos exem- ples, ni à nos prières, que cette ame dont il nous avoit confié le dépôt n'ait pas péri, nous tenions sa place au milieu de ce trou- peau; & pourrions-nous lui dire comme il le disoit à son Pere, que de tous ceux qu'il nous avoit confiés, il n'en est péri au- cun par notre faute?

Souffrez donc, mes Freres, que je fi- nisse en vous disant avec l'Apôtre : Cela étant ainsi, mes Freres, & vos exemples devant décider & du succès de vos fonc- tions, & de tout le fruit de votre ministè- re, & du salut de vos peuples & du vôtre : *Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote & immobilis*; vous sur-tout, mes Freres, qui remplissez avec édification les devoirs de votre ministère, ne vous relâchez jamais de cette premiere ferveur : que les exem- ples de la négligence & de la conduite

peu sacerdotale de quelques-uns de vos Confreres, n'ébranle point la solidité de votre foi, & ne vous fasse rien rabattre du zèle & de l'exactitude de vos fonctions; que les abus autorisés souvent par le plus grand nombre de Ministres, ne prévalent jamais auprès de vous contre les règles saintes qui les condamnent, que la tiédeur, la dissipation; la nonchalance, l'attachement aux biens périssables, qui semblent infecter presque par-tout le ministère; loin de vous faire oublier la sainteté de votre état vous la rappellent sans cesse; que les abus dont vous êtes témoins, vous rendent les règles plus présentes, plus chères & plus respectables. Loin de regarder autour de vous, où vous ne voyez souvent dans vos Confreres que des sujets de douleur ou de séduction, ne perdez jamais de vûe ces premiers ministres qui viurent nous annoncer Jesus-Christ; ces anciens & vénérables modèles, au zèle, au travail, & à la vertu desquels nous sommes encore si loin d'oser nous flâter d'atteindre: *Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote & immobiles; abundantes in opere Domini semper.* Ne regardez jamais dans quelque tems que ce soit, votre ministère comme le terme heureux de votre travail, & comme une place d'un honorable repos: souvenez-vous que vous ne perdez pas un moment, où vous n'eussiez pu gagner une ame à Jesus-Christ: ne vous contentez pas même de remplir ces fonctions publiques & ordinaires, après lesquelles

un Pasteur se croit quitte de tout le reste ; tant que vous verrez dans votre peuple des pécheurs à ramener ; des abus à corriger , des foibles à soutenir , ne croyez pas vos obligations acquittées : que le zèle & la charité vous imposent des soins , que la lettre grossière de la loi ne semble pas exiger , mais que son esprit exige : ne mesurez pas votre sollicitude pastorale sur les règles communes , mais sur les besoins des peuples qui vous sont confiés : *Abundantes in opere Domini semper.* Que l'âge lui-même ; que la longue durée des fonctions , où vous avez vieilli , ne vous paroisse pas une raison légitime de cesser le combat , & de goûter enfin le repos que tant d'années de travail semblent vous accorder : renouvez plutôt votre jeunesse comme celle de l'aigle ; la charité donne les forces que la nature semble refuser ; ces restes précieux de votre caducité sont honorables au ministère : soyez les Eléazars de la nouvelle Loi ; & que votre vieillesse elle-même vous devienne un motif de ne vous rien permettre qui puisse paroître indécent à une longue vie consommée dans les fonctions , & devenir un exemple de négligence & de relâchement aux jeunes Ministres , qui n'ayant pas été témoins de votre fidélité passée , ne prendroient pour modèle que votre relâchement présent : *Abundantes in opere Domini semper.* Ainsi plus vous approchez du terme , plus votre zèle doit se raviver : nous touchons vous & moi , mes Freres ,

au moment qui va consommer notre course ; quel malheur si vous manquiez de forces & de courage sur le point d'arriver , & si vous alliez perdre par un repos prématuré le fruit d'une vie entière de travail & d'assiduité à vos fonctions !





# DISCOURS

SUR

LA MODESTIE

## DES CLERCS.

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus.

*Que votre modestie frappe & édifie tous les hommes. Philip. 4. 5.*

**P**ENSEZ que le Seigneur, dont nous sommes les Ministres nous regarde, nous observe, est sans cesse près de nous; & comme nous sommes chargés des intérêts de sa gloire, ses regards sont continuellement sur nous, de peur que la plus légère indécence ne l'avilisse & ne la déshonore.

Aussi, mes Freres, rien n'est plus recommandé, & dans les Livres saints, & dans les régles de l'Eglise, que la modestie des Ministres consacrés au Seigneur. La

même décence ; la même circonspection ; la même majesté qui les accompagne à l'autel , doit les suivre par-tout ; & comme ils sont par-tout les envoyés de Jesus-Christ , & que par-tout ils représentent sa personne, ils doivent par-tout soutenir la dignité de ce caractère dans la sagesse de leurs discours , dans la décence de leurs vêtemens , dans le sérieux de toutes leurs actions.

REFLEX.

**J**E dis dans la sagesse de leurs discours. Vous savez, mes Freres, ce qu'exige là-dessus l'Évangile même des simples Fidèles : Jesus-Christ leur déclare à tous qu'ils rendront un compte rigoureux, non-seulement de ces paroles de licence, qui ne doivent pas même être nommées parmi eux, comme dit saint Paul ; non-seulement de ces discours de bouffonnerie, qui, selon le même Apôtre, ne conviennent pas à des Saints ; non-seulement de ces paroles de malignité, de haine, d'amertume, de médisance qui éteignent en nous l'esprit de charité, & nous rendent homicides de nos Freres ; non-seulement de ces paroles de colère, de fureur, d'emportement, qui nous privent de cette douceur & de cette mansuétude à laquelle seule est promise la possession éternelle de la terre des vivans ; mais encore d'une seule parole oiseuse : *De quocumque verbo otioso*. Ce n'est point ici une exhortation pour nous animer à sanctifier nos conversations ; c'est une règle à l'infraction de laquelle est attachée la menace qui



nous obligera un jour d'en rendre compte: ce n'est pas un conseil: Jesus-Christ ne dit pas à ce jeune homme qui n'avoit pas renoncé à tous ses biens pour le suivre, qu'il lui demanderoit un jour compte de ce refus; mais il le dit à tout Fidèle qui perdra son tems à des paroles oiseuses & inutiles; une seule lui sera reprochée, & sera inscrite dans ce compte redoutable que le souverain Juge exigera de chacun de nous. Mais d'où vient une sévérité si peu convenable en apparence à la foiblesse de l'homme & aux liens les plus innocens de la société? elle vient du fonds même de la vocation chrétienne; elle vient du premier principe, que tous les Chrétiens sont saints; que leur conversation doit être dans le Ciel; que soit que nous parlions ou que nous agissions, tout doit être au nom de Jesus-Christ & pour sa gloire; que le tems de la vie présente n'est qu'un moment rapide, destiné à nous assurer un poids immense & éternel de gloire; & que nous ne pouvons sans prévarication en distraire un seul instant, pour vacquer à des actions ou à des discours qui ne se rapportent pas au salut.

Or, mes Freres, si la règle, qui seule peut rendre innocens les entretiens des simples Fidèles est si sévère, si l'Évangile exige tant de circonspection, de réserve, de modestie dans leurs discours, jusqu'à leur faire un reproche & une transgression d'une parole même oiseuse, que n'exigera-t'il pas des Ministres de Jesus-Christ?

La bouche d'un Prêtre sanctifiée par les paroles redoutables qu'il prononce tous les jours à l'autel, consacrée par le corps & le sang de Jesus-Christ dont il vient de se nourrir, peut-elle s'ouvrir au sortir de là à des discours badins, insensés ou profanes ? il vient de porter sa langue jusques dans le ciel, jusques dans le sein de Dieu, pour en faire descendre son Verbe fait homme sur l'autel ; & un moment après, il ira la traîner dans la boue & dans l'ignominie par des paroles terrestres, vaines, indécentes ? *Posuerunt in cælum os suum, & lingua eorum transivit in terra.* Que devoit-il sortir d'une bouche encore toute fumante, pour ainsi dire, du sang de Jesus-Christ ; d'une bouche qui descend du ciel, & qui en a attiré sur la terre l'Agneau saint avec tous les millions d'Esprits célestes qui le suivent & qui l'adorent ? que devoit-il en sortir : que des paroles saintes, célestes ; que le cantique des Esprits qui sont sans cesse autour de l'Agneau ; que des paroles de louange, de bénédiction, d'actions de grâces ? D'ailleurs, mes Freres, les lèvres du Prêtre, vous le savez, sont les dépositaires de la science : la loi de Dieu est mise comme en dépôt dans sa bouche, pour y être sans cesse annoncée aux peuples ; & quand l'Esprit de Dieu nous appelle au saint ministère, il nous dit, comme autrefois au Prophète : Voilà que je viens de mettre mes paroles dans votre bouche, afin que vous plantiez le ciel, & que vous

*Pf. 72.*

■

fondiez la terre : *Ecce posui verba mea in Is. 51. 16.*  
*ore tuo, ut plantes cœlas, & fundes terram,*  
*& dicas ad Sion : Populus meus es tu :* c'est-  
 à-dire, afin que vous fassiez comme un  
 nouveau ciel & une nouvelle terre du peu-  
 ple qui vous est confié ; que vous l'accou-  
 tumiez à me regarder comme le seul Dieu  
 qui mérite ses affections & ses hommages ;  
 qu'il apprenne à se regarder comme un  
 peuple saint qui m'est uniquement consa-  
 cré ; que le ciel & la terre qu'il voit sont  
 à la vérité les bienfaits de ma main libé-  
 rale, mais qui ne méritent ni leur amour ni  
 leurs hommages, & que je leur destine  
 un ciel plus brillant & plus durable, &  
 une terre plus sainte & éternelle, où ils  
 jouiront avec mes Elus des délices que  
 l'œil n'a jamais vûes, qu'aucun mortel n'a  
 jamais goûtées. Que s'ensuit-il de-là, mes  
 Freres ? que notre langue n'est plus à nous ;  
 qu'elle est consacrée à la loi de Dieu & à  
 l'édification des peuples ; que les inutilités,  
 les boufonneries, les discours peu décens,  
 peuvent être des amusemens illicites dans  
 la bouche des Fidèles ; mais qu'ils sont,  
 comme dit un Pere, des blasphêmes &  
 des profanations dans la nôtre. Ce n'est  
 pas que nous voulions vous interdire ici  
 les délassemens d'une innocente société ;  
 mais ce que je veux dire, mes Freres,  
 c'est que nos entretiens doivent toujours  
 être marqués d'un caractère particulier de  
 piété, de gravité, de modestie ; ce que je  
 veux dire est, qu'en conversant avec vos

Confreres , vous devez avec une sainte joie vous édifier , & vous animer les uns les autres par des paroles de charité , de vérité , de bénédiction ; ce que je veux dire est , que vous devez bannir de vos entretiens la joie profane & immodérée , les basses plaisanteries , l'indécence des discours des gens du monde , & ne pas croire , comme il arrive souvent , que parce que vous n'êtes assemblés qu'avec vos Confreres , & qu'il n'y a point de Laïque présent qui puisse s'en scandaliser , il vous soit permis de vous livrer à des excès de discours & de joie que vous rougiriez de vous permettre devant le monde , comme si vous ne vous devez rien à vous-mêmes , & au caractère qui vous consacre ; comme si Jesus-Christ qui vous voit , étoit un spectateur moins à craindre & à respecter que les hommes ; comme si vos discours devenoient plus innocens & plus dignes de la sainteté de votre caractère , parce qu'ils n'ont point d'autres témoins que ceux-mêmes qu'ils déshonorent ; comme enfin s'il vous étoit plus permis de tenir parmi vous & loin du monde , des discours indécens que le monde lui-même par respect pour votre caractère n'oseroit se permettre devant vous : ce que je veux dire ; c'est qu'en vous accoutumant à ne point mesurer vos paroles en conversant avec vos Confreres , vous portez la même indiscretion & la même licence devant le monde ; on va même quelquefois jusqu'à se faire un

honneur déplorable de cette ignominie; ou se croit d'un meilleur commerce, en déposant cette réserve & cette sainte gravité que le monde lui-même attend de nous. Oui, mes Freres, on voit des Prêtres plus mondains, plus libres, plus indiscrets dans leurs discours, que les mondains eux-mêmes: rien de sérieux, rien de digne de leur état; rien d'édifiant ne sort jamais de leur bouche: le monde, la vanité, le dérèglement peut-être qu'ils portent dans le cœur, s'exhale, pour ainsi dire, se manifeste par tous leurs entretiens. Sont-ce là, mes Freres, les organes du saint Esprit? sont-celà des bouches consacrées à Jesus-Christ, & destinées à porter son nom & sa loi devant les peuples? sont-ce là ces voix qui crient dans le désert de ce monde? ces hérauts du Ciel envoyés pour préparer les voies au Seigneur, & rendre droit les sentiers obliques des pécheurs? est-ce là ce sel de la terre répandu pour la purifier & la préserver de la corruption? sont-ce les envoyés de Jesus-Christ, dispersés dans le monde pour y porter la parole de réconciliation? ou les envoyés de son ennemi, du Prince de ce monde, pour lui former des sectateurs & aggrandir son malheureux empire? Quel crime, mes Freres, pour un Prêtre, de profaner sa langue destinée à des ministères si saints & si sublimes! quel crime de faire de l'instrument vénérable du salut des Fidèles, l'occasion funeste de leur perte ou de leur scandale! quel crime de

changer le glaive de la parole de Dieu met dans la bouche de ses Ministres pour percer jusques dans le fond des ames corrompues, en faire sortir la pourriture & leur assurer la vie, de le changer, dis-je, en un glaive meurtrier & vénimeux qui les infecte & leur donne la mort : *Et posuit os meum quasi gladium acutum.* Et quoi, mes Freres; & au sortir de ces entretiens bouffons, licencieux, un Ministre ira monter à l'autel, & y prononcer les paroles redoutables qu'il n'est pas permis aux Anges mêmes de prononcer ? & il montera dans la tribune sainte annoncer à son peuple la loi chaste du Seigneur & les vérités graves & tristes de l'Évangile ? cette bouche mille fois profanée par l'indécence & la scurrilité des discours, osera s'ouvrir à des paroles de salut & de sainteté ? Mais quelle grace aura-t'il à exercer un ministère si sérieux & si divin ? que pourra-t'il sortir d'une bouche aussi dèshonorée, qui puisse édifier les Fidèles ? le langage de la piété est pour elle un langage étranger. Hélas ! peut-être portera-t'il dans la chaire les indiscretions de ses discours accoutumés ; peut-être dèshonorerat-t'il la majesté de la parole sainte par des bouffonneries profanes ; peut-être mêlerat-t'il la bassesse, l'indécence, la mondanité de ses expressions ordinaires, aux vérités sublimes qu'une bouche seule purifiée comme celle d'Isaïe par le feu du saint Esprit est digne d'annoncer ; & nous n'avons que trop souvent gémi de pareil scandale, qui plus

d'une fois est venu jusqu'à nous ; & il n'est arrivé que trop souvent , que des Pasteurs d'une conversation basse , bouffonne , indécente , ont porté le même langage dans la chaire de la doctrine & de la vérité , & y ont paru plutôt comme des histrions & des bateleurs , que comme des Ministres respectables de l'Evangile : de sorte que la parole sainte destinée à confondre les pécheurs , & à consoler & animer les Justes , n'est plus dans leur bouche qu'un scandale affligeant pour les uns , & une dérision de mépris & souvent d'impiété pour les autres. Rappelions-nous souvent , mes Freres , les avis que l'Apôtre donnoit là-dessus aux premiers Ministres de l'Evangile. Comme nos fonctions nous mêlent nécessairement avec les personnes du monde ; qu'elles ne sortent jamais de nos entretiens sans en rapporter quelque parole d'édification , sans un nouveau respect pour la Religion & pour ses Ministres , sans quelque nouveau désir d'une vie plus chrétienne : qu'elles apprennent , en conversant avec nous , comment on peut sanctifier les liens de la société ; qu'une sainte joie , qu'une circonspection de sagesse & de charité dans les discours , qu'une indulgence aimable pour les défauts du prochain , que les maximes saintes sur le bonheur des gens de bien , sur les malheurs des passions , sur le faux & le vuide du monde , rendent les commerces plus doux ; les entretiens plus aimables , les sociétés plus désirables , que

les médifances, les libertés, les indécentes : les inutilités des entretiens ordinaires. Ne craignons pas, mes Freres, d'éloigner de nous les gens du monde en observant ces règles ; ils les attendent de nous. Ils ne nous chercheront pas pour nous mettre de part à leurs amusemens, je l'avoue ; & c'est une occasion de chute & de scandale de moins pour nous : mais il nous chercheront, quand ils voudront s'édifier ; quand lassés du monde & des passions, ils formeront la résolution de commencer une vie plus régulière ; quand accablés par des adversités, ils auront besoin de consolation ; quand frappés de la main de Dieu par des infirmités dangereuses, ils chercheront notre ministère pour appaiser sa colère, & expier les crimes qui la leur ont attirée : nous ne ferons pas de leurs plaisirs ; mais nous leur deviendrons plus utiles dans leurs besoins. Telle doit être la modestie des Clercs dans leurs discours.

II.  
REFLEX.

**I**L seroit inutile d'ajouter qu'en vain ils édifieroient les Fidèles par leur langage, si la mondanité de leur extérieur devenoit pour les peuples un nouveau sujet de scandale. On regarde d'ordinaire les règles de l'Eglise, & les précautions des saints Canons sur la modestie des vêtemens ordonnée aux Clercs, comme des minuties & des détails peu importants, plutôt que comme des devoirs sérieux & essentiels ; on se fait une espèce de force d'esprit de les mé-



priser ; on renvoye aux scrupules & à la rigidité des Séminaires , la rigoureuse observance de ces règles. Mais , mes Freres , les assemblées respectables de tant de Conciles qui nous les ont laissées , ont-elles été capables de s'occuper de minuties ? l'Esprit de Dieu , cet Esprit de sagesse & de vérité qui présidoit à leurs délibérations , a-t'il pu nous laisser des règles inutiles qu'on puisse sans crime traiter avec indifférence & avec mépris ? ces Pasteurs vénérables qui les composoient , dépositaires de la foi & de la discipline de leur siècle , & dont l'Esprit saint s'est servi pour les transmettre jusqu'à nous ; ces Pasteurs qui ont enrichi l'Eglise de leurs ouvrages , qui nous ont laissé tant de précieux monumens de leur science & de leurs talens éminens ; étoient-ils donc des esprits simples & bornés , capables de s'attacher à des détails puériles , & de nous en faire des devoirs , sérieux & des règles canoniques ? Mais , mes Freres , Dieu lui-même dans l'ancienne loi n'avoit-il pas réglé la forme , la figure , & tout l'appareil extérieur des vêtemens du Pontife , des Prêtres du commun & des Lévites ? étoit-il digne de la majesté suprême d'entrer dans ce détail ? que pouvoit importer à sa gloire une telle ou une autre forme de vêtement ? Le culte qu'on lui doit n'est-il pas trop élevé & trop sublime , pour dépendre d'un objet aussi mince & aussi arbitraire ? Cependant cet objet si mince faisoit un point essentiel de son culte ;

& un Ministre qui auroit paru aux pieds de l'autel, ou en public, sans être revêtu des ornemens prescrits, auroit été regardé comme un profanateur, & peut-être lapidé comme un sacrilège. D'où vient cela, mes Freres ? c'est que tout ce qui donne atteinte à la décence de ses Ministres insulte le cluë & la Religion elle-même ; c'est qu'un Prêtre doit paroître par-tout ce qu'il est, & qu'il ne peut déposer l'extérieur du Sacerdoce sans un mépris criminel, & sans en déposer l'esprit & la dignité ; c'est que l'habit clérical apprend aux peuples à respecter le Ministre ; & au Ministre à respecter son caractère ; c'est qu'il est comme un moniteur toujours présent qui le retient & le feroit rougir, de se permettre des indécences peu convenables à la gravité que ses vêtemens annoncent ; c'est enfin, que l'habit clérical est, pour ainsi dire, l'uniforme de la milice sainte, le signal sacré & commun qui nous unit & qui nous honore ; qu'en rougir & le déposer, c'est être un déserteur ; un transfuge, & se déclarer indigne de le porter. Hélas ! mes Freres, tous les autres états se font un honneur de porter les marques extérieures de leur profession ; les Princes, les Grands, l'Homme de guerre, le Magistrat, tous sont jaloux d'étaler aux yeux du public les marques qui les distinguent des autres hommes. Les Cénobites regardent comme un devoir essentiel de ne jamais dépouiller l'habit que leurs fondateurs leur ont prescrit ; & ils

en font une gloire : ils en respectent jusques aux plus légères ressemblances ; & celui d'entr'eux qui se montreroit en public sous un vêtement étranger , seroit regardé comme un apostat , & puni comme l'opprobre de ses Freres. Ce sont à la vérité , ces pieux Fondateurs , des hommes d'une piété rare qui leur ont prescrit cette forme de vêtement ; mais enfin ce sont des hommes particuliers , dont les loix ne semblent tenir leur force que de l'acceptation libre de ceux qui ont bien voulu s'y soumettre & en vouer l'observance. Et pour nous , mes Freres , c'est l'Eglise en corps qui nous impose la forme de l'habit clérICAL ; ce sont les règles & les Canons de l'Eglise ; ce ne sont pas ici des pratiques de piété particulières à une Congrégation ; ce sont des loix que l'Eglise impose à tous les Clercs : quoi de plus sérieux & dont l'observance doit être plus religieuse & plus sévère ? Cependant , mes Freres , tandis que tous les autres états se font un honneur de porter les marques extérieures qui les distinguent des autres hommes ; tandis qu'un pieux Cénobite regarderoit comme un sacrilège & une apostasie de dépouiller les vêtemens que sa règle lui prescrit ; nous regardons comme un vain scrupule , l'obligation qu'on veut nous imposer de ne pas dépouiller le vêtement clérICAL que toutes les loix anciennes & nouvelles de l'Eglise nous prescrivent : nous nous distinguons de tous les autres états par le mépris des marques extérieures

qui annoncent le nôtre , le plus grand , le plus sublime , le plus honorable de tous.

Il semble que l'honneur que l'Eglise nous a fait de nous associer au nombre de ses Ministres , nous est à charge ; nous retranchons l'appareil le plus respectable ; & nous avons meilleure opinion de nous , quand nous paroissions revêtus d'un extérieur qui nous attire moins le respect & la vénération des Fidèles. Oui , mes Freres , on voit des Prêtres ne conserver presque plus aucun vestige sur leur personne de l'habit Ecclésiastique , ni dans la forme , ni dans la couleur ; se montrer en public , dans les campagnes & dans les Villes , comme des séculiers , & en prendre avec l'habit toutes les manières : on les voit se glorifier de cette insulte publique qu'ils font à leur état & aux règles de l'Eglise , & regarder comme des esprits simples & grossiers , ceux qui n'osent imiter leur scandaleuse indécence : on en voit d'autres , lesquels en conservant la forme de l'habit clérical y ajoutent une affectation de luxe , de mondanité , de recherche , aussi opposée à la modestie sacerdotale , que l'extérieur tout séculier des premiers : enfin , il s'en trouve qui donnant dans un excès opposé déshonorent le Sacerdoce par une malpropreté , un extérieur , si vil , si crasseux , si peu décent , qu'à peine les distingue-t'on de ces nécessiteux qui ne se montrent que pour solliciter les largesses de ceux qu'ils abordent. Nos campagnes ne voyent que trop sou-

vent

vent de ces spectacles honteux à la dignité du caractère des Prêtres qu'une avarice fardive , ou une bassesse d'éducation laisse couverts de haillons , exposant ainsi leur personne & leur dignité au mépris & à la risée publique. Les règles de l'Eglise ; mes Freres , gardent un juste milieu : elles bannissent également & cette affectation mondaine , & cette fardivité méprisante : elles nous prescrivent une décence modeste , une noble simplicité , une gravité respectable ; un extérieur , où rien ne se fasse remarquer , où l'on oublie le vêtement pour ne s'occuper que de la personne , où rien ne frappe dans l'habillement que la sainteté de celui qui le porte. Ce qu'il y a ici d'incontestable , c'est qu'un Prêtre qui dépouille sans scrupule l'extérieur de son état , en a dépouillé depuis long-tems l'esprit intérieur & la piété ; c'est que cette décence de vêtemens ne l'embarresse & ne lui est à charge , que parce qu'elle lui seroit incommode , & dans les occupations peu Ecclésiastiques où il vacque , & dans les sociétés qu'il fréquente ; c'est que vivant avec le monde , & voulant être de tous ses plaisirs , un extérieur grave & décent annonceroit trop qu'il n'est pas où il devroit être ; c'est qu'un Ministre qui ne veut se permettre que des occupations conformes à son état , n'est jamais incommode d'en porter les marques. Si nos mœurs , mes Freres , étoient aussi sérieuses & aussi sacerdotales qu'elles doivent.

l'être ; si nos fonctions faisoient notre occupation de tous les jours ; si le soin de nos peuples nous étoit cher , & qu'attendris sur leurs besoins , nous ne nous permissions qu'à regret de les perdre de vûe ; si après leur avoir donné quelques momens rapides , nous n'allions pas chercher à nous délasser ailleurs de l'ennui de la résidence : si nous aimions à vivre au milieu du troupeau que l'Eglise nous a confié , le garder , le conduire , le soulager , le servir , l'habit & l'extérieur de Pasteur ne nous seroit point à charge : n'en quittant jamais les fonctions , nous ne nous aviserions pas d'en déposer les marques.

III.  
REFLEX.

**ET** c'est ici une dernière réflexion sur la modestie sacerdotale. Nos délassemens mêmes doivent avoir je ne fais quoi de décent , de réservé , de sérieux , qui n'y donne aucune atteinte. Je fais que l'esprit & le corps ont besoin de relâche ; mais ces momens que nous donnons à la nature ne deviennent utiles & permis , que lorsqu'ils nous disposent à nos devoirs & nous en facilitent la pratique. Le repos n'est établi qu'afin de nous donner une nouvelle force pour continuer la carrière : tous les délassemens qui nous en éloignent , qui nous reculent , qui nous découragent , qui nous inspirent du dégoût pour nos fonctions , l'Eglise nous les interdit comme des indécences ou des crimes : la chasse , le jeu habituel , les so-

ciétés de la table , les compagnies , ou dangereuses , ou suspectes ; voilà ce que les règles de l'Eglise sur la modestie cléricale nous ont rigoureusement interdit ; ce ne sont pas là des délassemens accordés au travail , ce sont des occupations indécentes qui le déshonorent & le rendent inutile. Car , mes Freres , outre l'immodestie inséparable d'une occupation aussi indécente pour un Prêtre que la chasse : est-ce-là un exercice convenable à la douceur & à la gravité de notre caractère ? un Prêtre , les armes à la main , ne respirant que le sang & le carnage , représente-t'il le divin Pasteur occupé à conduire paisiblement son troupeau , ou le loup préparé à le dévorer & à le détruire ? Les armes de notre milice , dit saint Paul , sont des armes spirituelles , destinées à combattre l'orgueil , l'avarice , la volupté , & toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu : la foi est notre bouclier ; le zèle du salut des ames , notre glaive ; voilà les armes que l'Eglise nous met en main en nous associant au Sacerdoce. Or quelle indécence à un Prêtre & à un Pasteur , de déposer ces armes saintes , & de se revêtir des armes de la milice du siècle ! Il néglige son troupeau ; il ne daigne pas aller au secours de celles de ses brebis qui périssent ; & il court comme un insensé après des animaux : il s'attache à une proie vile ; & il méprise la proie sainte d'une ame qu'il pourroit gagner à Jesus-Christ & l'enlever à la puis-

fance du démon. Mais au sortir d'un exercice si tumultueux & sanguinaire, est-il plus en état de s'aller recueillir aux pieds des autels, d'aller immoler la victime de paix & de propitiation; d'offrir le sang mystique de l'Agneau, & de lever au ciel des mains pures, des mains qu'il vient de souiller tant de fois d'un sang profane? le recueillement, la gravité, le respect, la ferveur sainte nécessaires aux fonctions, ne souffrent-elles pas de la dissipation bruyante qui les a précédées? ne porte-t'il pas jusqu'à l'autel saint, jusqu'au calme respectable du Sanctuaire, cet air militaire & guerrier dont il vient de déposer les marques? Quelle vénération peuvent avoir les peuples pour un Pasteur qu'on voit tenir en ses mains le signe & le gage de notre salut, le pain de vie, le Sacrement de la paix & de la réconciliation, des mystères que les Anges ne regardent qu'en tremblant, & que la piété la plus recueillie ne sauroit toucher avec assez de révérence; après avoir vû, il n'y a qu'un moment, ces mains destinées à des usages si divins, employées à manier des armes meurtrières, & dressées à porter la mort & la terreur à des vils animaux.

Ce que je viens de dire de la chasse, on doit le dire de même d'un jeu habituel. Un Prêtre joueur de profession est une espèce d'opprobre dans l'Eglise: il y perd un tems destiné au salut & à la sanctification de son peuple; il y perd un argent saint qui



n'est pas à lui, & qui appartient aux pauvres, dès qu'il ne lui est pas nécessaire; il y perd le goût de tout ce qu'il y a de saint & de sérieux dans son état; il y perd son ame par les passions inséparables des évènements du jeu; il y perd le respect & la confiance de ses peuples; il y perd le calme & la tranquillité de l'esprit: que dirai-je encore? & que n'y perd-il pas, puisqu'il y perd l'esprit de sa vocation, & tout le fruit de son ministère? voilà des pertes qui ne peuvent plus se réparer, & mille fois plus importantes que celles de son argent.

Pour vous, mes Freres, souffrez que je finisse cet entretien avec ces paroles de l'Apôtre; pour vous, dis-je, qui êtes notre gloire & notre consolation, ce n'est pas ainsi que vous deshondrez votre ministère; ce n'est pas ainsi que vous tournez en scandale pour les peuples, le caractère sacré que vous avez reçu de Jesus-Christ pour les sauver; ce ne sont pas les maximes saintes qu'il a gravées dans votre cœur & dont vous avez été nourris dans ces maisons de retraites: *Vos autem non ita didicistis Christum.* Continuez donc, mes Freres, à vous conduire devant vos peuples d'une manière digne de la sainteté & de la gravité de votre vocation: *Videte itaque, fratres, quomodo cautè ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes . . . . . quoniam dies mali sunt.* La réserve, la circonspection dans toute votre conduite ne

fauroient être excessives : tout ce qui peut vous être permis, n'est pas toujours expédient : regardez les peuples qui vous environnent, comme autant de censeurs, qui, les yeux toujours attachés sur vous ne vous pardonnent rien, & sont bien plus portés à vous faire un crime de la plus légère dissipation, qu'à l'excuser comme un délassement nécessaire. Nous sommes dans des tems où la foi presque éteinte parmi les Fidèles, où les scandales que donnent si souvent au public les Ministres infidèles, où la licence des mœurs publiques, ne nous laisse plus pour éviter la malignité des soupçons & le mépris des peuples, qu'une vie sérieuse, sacerdotale ; qu'une piété, une gravité, une modestie respectable, soutenues dans tout le détail de nos mœurs : *Videte quomodo cautè ambuletis, . . . . . quoniam dies mali sunt.* L'irréligion est montée à un point, que le monde est charmé de trouver un Prêtre coupable : il semble que c'est un gain & une victoire pour lui, quand il peut se persuader que nous foulons aux pieds les devoirs de notre état : *Videte quomodo cautè ambuletis . . . . quoniam dies mali sunt* : il ne voit pas que le dérèglement des Ministres consacrés à la Religion, quand il est vrai, est le plus terrible fléau dont Dieu punisse les crimes des peuples : ce sont des ressources qu'il leur rend inutiles ; ce sont des voix qu'il rend muettes, & qui devoient crier pour les rappeler à la pénitence ; ce sont

des médiateurs devenus inutiles , qui auroient pu les réconcilier avec Dieu , & appaiser sa justice qu'ils irritent eux-mêmes. N'augmentons pas , mes Freres , l'aveuglement du monde en le confirmant dans ses erreurs par nos exemples : *Videte quomodo cautè ambuletis . . . quoniam dies mali sunt* : ne devenons pas des pierres d'achoppement à des peuples dont nous devons être les guides dans les voies du salut , & ne soyons pas la playe la plus douloureuse qui afflige l'Eglise ; nous qu'elle avoit honorés de son choix , de son autorité & de sa confiance , pour être les dispensateurs de ses trésors , & les dépositaires de ses secrets & de ses mystères.





# DISCOURS

SUR

LA MANIERE

DONT LES ECCLESIASTIQUES

DOIVENT CONVERSER

AVEC

LES PERSONNES DU MONDE

Conversationem vestram inter gentes habentes bonam , ut in eo , quod detrectant de vobis tanquam de malefactoribus , ex bonis operibus vos considerantes , glorificent Deum.

*Conduisez-vous parmi les personnes du monde d'une manière digne de la sainteté de votre caractère , afin qu'au lieu qu'ils sont naturellement portés à mal parler de vous , les bonnes œuvres qu'ils vous feront faire les portent à rendre gloire à Dieu , & à respecter la Religion dont nous sommes les Ministres. 1. Pet. 2. 1.*

**C'**EST sur cet avis de l'Apôtre saint Pierre que je me propose , mes Freres , de faire quelques réflexions ; rien ne

me paroissant d'une plus grande conséquence pour la dignité de notre ministère, que la manière dont nous devons vivre & converser avec les personnes du monde.

Il est vrai, mes Freres, que notre état & nos fonctions nous font une nécessité inévitable de vivre au milieu du monde. C'étoit le privilège & la consolation de ces heureux solitaires, que leur vocation & leur première institution consacroit à la retraite & à la pénitence; de vivre séparés entièrement de lui. Effrayés des iniquités & des contradictions de cette cité perverse, ils cherchoient un azile dans la solitude des Cloîtres; & là sous les loix d'une discipline sévère, & uniquement occupés des miséricordes du Dieu qui les avoit séparés de la corruption générale, ils lui chantoient ensemble jour & nuit des Cantiques d'actions de graces, & intercedoient pour tous les enfans de l'Eglise, exposés aux périls & à la dépravation du siècle.

Pour nous, mes Freres, destinés à être le sel de la terre, il faut que nous soyons, pour ainsi dire, mêlés avec elle; que nous ne formions qu'une masse & qu'un corps de sociétés avec ceux qui l'habitent; & qu'au lieu de chercher au loin un azile contre la contagion de leurs vices, nous leur en présentions sans cesse les remèdes. Cette situation qui devoit avoir de si grandes utilités pour le monde, n'a souvent que des périls pour nous; & établis pour nous opposer au torrent des désordres & des erreurs qui l'i-

nondent, nous nous y laissons souvent entraîner nous-mêmes. Pour éviter donc ce malheur auquel nous sommes tous les jours exposés, il n'y a qu'à établir les règles de prudence & de Religion que nous devons observer dans notre commerce avec les personnes du monde; règles dont l'observation peut seule en sanctifier les périls, & dont le mépris ne peut que les multiplier sans cesse.

I.  
REFLEX.

La première règle est le choix des personnes avec qui il nous est permis de lier quelque société; & par-là vous sentez d'abord que la société de la plus grande partie de ceux qui composent ce qu'on appelle le monde, nous est interdite. Je ne parle pas seulement des commerces inutiles & fréquens, avec un sexe dont la bienséance seule, & les loix même du monde doivent nous éloigner. Quand nous y porterions les intentions les plus pures; quand nous pourrions nous répondre que notre œil y sera toujours simple & sans tache; quand nous croirions n'avoir rien à nous reprocher jusqu'ici là-dessus devant Dieu; le frivole seul de ces sociétés assidues convient-il à la gravité d'un Prêtre & au sérieux de notre ministère? De plus le monde qui vous voit déplacés dans ces sociétés, jugera-t'il de vous par une innocence de cœur qu'il ne voit pas, ou par une conduite indécente qui le blesse? excusera-t'il une imprudence visible sur une vertu qui lui est inconnue, lui, toujours enclin à mal penser de nous, lui

qui empoisonne nos démarches les plus innocentes , & qui nous fait souvent un crime de nos vertus mêmes. Or , un Prêtre , un Pasteur dont la réputation est si précieuse à l'Eglise , & doit être si chère à lui-même , puisque tout le fruit de son ministère en dépend , peut-il persévérer tranquillement dans un genre de vie qui la flétrit & la rend suspecte ? doit-il être écouté , quand sur les murmures & les clameurs publiques qui sont venus jusqu'à nous , & que nous lui reprochons , il nous répond que ce sont des calomnies inventées par ses ennemis pour le perdre , & qu'il prend Dieu à témoin de son innocence ? De son innocence , mes Freres ? mais quand il n'y auroit que de l'imprudencce , peut-il être innocent ? mais quand il n'auroit donné lieu qu'à des soupçons , seroit-il excusable de n'avoir pris aucune précaution pour lever le scandale ? mais suffit-il à un Prêtre d'être exempt de crime , ne doit-il pas l'être de l'apparence & du soupçon ? mais est-il innocent quand il sacrifie l'opinion publique si respectable pour un Pasteur , & l'honneur de l'Eglise , à des assiduités dont le frivole , l'indécence & l'inutilité sont toujours le moindre crime ?

Mais faut-il , dira-t'on , sur des bruits ridicules , & au premier mauvais discours d'un libertin , s'interdire des sociétés que la bienfaisance , ou des liens anciens de connoissance ou d'amitié avoient formées ? & n'est-ce pas s'avouer coupable , & déclarer soi-même au public que ces liaisons u'é-

toient pas innocentes, de les rompre au premier bruit qui nous en vient? C'est ainsi qu'on se fait une illusion grossière à soi-même : car, mes Freres, n'est-ce pas déjà un grand mal, & un préjugé honteux à un Prêtre, que ces liaisons ayent été d'une nature à donner lieu à de tels discours? un saint Prêtre, un bon Pasteur tout occupé de ses fonctions, ne trouve pas beaucoup de tems de reste pour des liaisons assidues & inutiles; des bienfécances inévitables seules, des devoirs de charité, & l'exercice de ses fonctions le produisent en public; le sérieux de son ministère l'y accompagne par-tout. Les inutilités & les assiduités d'un commerce dont on peut parler, & qui peut paroître suspect, ne conviennent guères qu'à un Pasteur oisif, & dont la vie peu grave & peu sacerdotale, loin de prévenir la témérité des soupçons, y donne lieu & les fait naître. Mais il les autorise, dit-on, en y ayant égard, & se retirant; c'est-à-dire, qu'il confond la malice de ceux qui ont été capables de les former : c'est-à-dire, qu'il ferme la bouche à la calomnie; qu'il déclare ne tenir à rien de plus cher qu'à son devoir & à sa réputation; qu'il ne lui en coûte rien d'arracher l'œil qui scandalise le moindre de ses freres : c'est-à-dire, en un mot, qu'il respecte son caractère, & qu'il force à les respecter ceux-mêmes qui cherchoient à le flétrir : voilà comment il se déshonore en faisant cesser l'occasion du scandale. Et ! plutôt à Dieu qu'il ne se désho-



norât pas davantage en se roidissant contre les bruits publics ! plût à Dieu qu'en persévérant dans ces liaisons suspectes ; il ne déclarât pas lui-même tout haut qu'il y tient par des liens où il n'est pas possible de supposer de l'innocence ! qu'il ne donnât pas lieu de dire qu'un malheureux penchant l'emporte sur la sainteté de son état, & sur l'amour de sa réputation, & qu'il ne méprise, & n'oublie les discours publics, que parce que depuis long-tems il s'est oublié lui-même !

Hélas ! mes Freres, que de larmes ont coûté, & coûtent encore tous les jours à l'Eglise affligée, les scandales & les chûtes publiques, où la prétendue innocence de tes sociétés a conduit les Ministres ! de quel opprobre public n'ont-ils pas couvert cette chaste Epouse de Jesus-Christ ! quel mépris humiliant n'ont-ils pas attiré sur tout le saint ministère ! & quelle occasion n'ont-ils pas donné aux sectateurs impies du vice, de blasphémer le nom du Seigneur, & de s'en prendre à la Religion même des désordres de ses Ministres ! Mais laissons un voile éternel sur ses horreurs ; & ne renouvelons pas notre douleur devant des Ministres fidèles, qui la partagent avec nous, & dont la présence même l'adoucit & la console.

Par la suite de la même règle, toute société dans le monde avec les amateurs publics du vice, & les contempteurs de la vertu, nous est interdite ; avec ces hommes dont le plaisir fait l'unique occupation,

& qui se font un honneur insensé de leurs excès & de leur intempérance. Hélas ! mes Freres , quel pourroit être le prétexte d'un Prêtre , d'un Ministre consacré à la piété & à la défense de ses maximes , dans de pareilles assemblées ? s'il s'y plaît , il participe à leurs œuvres de ténèbres : s'il ne les désapprouve que foiblement & comme par une espèce de honte , c'est un hypocrite qui n'a honte que de lui-même , & non des excès dont il est témoin ; c'est un déserteur de l'Evangile ; & sa modération simulée & connue pour telle , ne sert que de nouvel aiguillon à la débauche , & à attirer de nouvelles dérisions à la vertu. Quel scandale , mes Freres , & quelle honte pour le Sacerdote , qu'un Prêtre & un Pasteur puisse être cité dans le récit d'une assemblée , dont la licence & la crapule ont fait tout l'honneur ; qu'on le cite peut-être comme celui qui s'y est le plus signalé , & qui a fait des excès , où personne que lui n'a pu atteindre ! Car , mes Freres , tel est d'ordinaire le sort malheureux d'un Prêtre qui sort des bornes de son état , d'aller toujours plus loin que les gens du monde en fait de licence , & de joindre au mépris des règles , celui même de la modération & des bienséances.

On nous dira sans doute que toutes les sociétés avec les personnes du monde ne sont pas de ce caractère ; qu'on a besoin de délaînement ; & qu'il s'y trouve des gens sages & réglés avec lesquels on peut vivre sans danger , & sans que la Religion , ni les

bienféances du caractère en souffrent. J'en conviens, mes Freres ; mais avant de vous exposer les régles qui doivent vous conduire dans ces liaisons mondaines, je vous dis que dans la société des mondains, sages mêmes selon le monde, on y respire toujours un air du monde & de ses maximes, qui se répand peu à peu sur tout notre extérieur, & qui y prend insensiblement la place de ce maintien sacerdotal si recommandé par les saints Canons, & si digne de notre ministère : je vous dis qu'en vivant avec ce monde qu'on appelle sage, on s'y nourrit de ces maximes que la fausse sagesse du monde approuve, toujours infiniment éloignée des maximes de l'Évangile ; qu'on y laisse éteindre peu à peu le premier esprit de son état, & qu'on y substitue l'esprit faux & étranger du siècle : je vous dis, qu'il n'est que la conformité des goûts & des penchans qui lie les sociétés & les commerces ; & que si ceux du monde vous sont nécessaires, c'est une preuve certaine que ses goûts sont les vôtres, & que vous n'êtes à votre place qu'avec lui.

Mais on a besoin de délassement, dites-vous, & on ne peut pas toujours vaquer à des occupations sérieuses. Mais, mes Freres, souffrez que je vous réponde ici ce que saint Paul reprochoit autrefois à des Disciples, qui loin de s'adresser à leurs freres pour finir leurs contestations, s'adressoient à des Juges Gentils : *Sic non est inter vos sapiens quisquam ?* Quoi ! vous ne sauriez 1. Cor. 6. 5.

trouver parmi vos Confreres des Ministres sages & aimables pour vous délasser avec eux du sérieux de vos occupations. *Sic non est inter vos sapiens quisquam?* Est-il possible qu'au milieu de tant d'Ecclésiastiques d'une société douce, édifiante, honorable pour vous, vous ayez besoin d'appeler le monde à votre secours, & chercher des délassemens où vous ne devriez porter que vos fonctions & vos peines? Hélas! mes Freres, un bon Prêtre, un Prêtre rempli de foi, peut-il aller chercher des délassemens au milieu du monde? & que trouvera-t'il parmi ses amateurs les plus réglés mêmes aux yeux du monde? des erreurs & des abus que l'usage a consacrés & que la Religion déteste; les passions honorées des éloges qu'on refuse à la vertu; Jesus-Christ outragé dans ses maximes, dans son culte, souvent dans ses serviteurs; la charité éteinte par les haines, par les intérêts, par les jalousies; les entretiens souillés par des médisances noires & publiques; Dieu offensé & oublié presque par-tout; & le monde entier devenu presque aussi dissolu, aussi plongé dans les ténèbres, aussi payen dans sa doctrine, qu'il étoit avant le bienfait de sa conversion & la lumière de l'Evangile. Voilà le monde, mes Freres, & un Ministre de Jesus-Christ chercheroit un délassement au milieu de ces horreurs? Mais pourroit-il y retenir ses larmes? mais ne se sentiroit-il pas, comme Paul au milieu des désordres & des superstitions d'Athènes,

déchirer le cœur par les plus vives impressions de l'Esprit de Dieu ? *Incitabatur spiritus ejus in ipso* ; & seroit-il capable d'un moment de joie au milieu de tant d'objets si capables de l'accabler de douleur & de tristesse ? Non , mes Freres , le monde ne peut être qu'une vallée de larmes pour un Ministre de Jesus-Christ : il éloigne de lui le spectacle affligeant de cette multitude de Fidèles qui y périssent ; il en fait le sujet continuel de ses gémissemens & de ses prières : & comment iroit-il chercher à se réjouir sur leurs ruines & la désolation de la sainte Jérusalem , sur les cadavres, pour ainsi dire, de ses freres , qu'il voit tous les jours périr aux yeux de Dieu ?

Et ce qu'il y a ici de plus injuste pour les Ministres qui nous allèguent l'innocence & la nécessité des délaissemens qu'ils vont chercher dans le monde ; c'est que d'ordinaire ce sont ceux qui en ont le moins de besoin , & qui négligent plus leurs devoirs & les occupations les plus pénibles attachées à leur état. Oui , mes Freres , il n'est que les Ministres oisieux , ennemis de l'étude & de la retraite , peu fidèles à leurs fonctions , qui se traînent dans le monde , non pour se délasser du travail , mais pour le fuir , & pour y occuper un loisir & une oisiveté qui leur est à charge : ce sont eux seuls , qu'on voit donner à des commerces oisieux , & inutiles , un tems qu'ils dérobent à leurs peuples ; précipiter la sainte gravité de leurs

fonctions , & se hâter d'aller déposer au milieu des dissipations du monde , le personnage sérieux de Ministre qui les gêne. Toute leur vie est une défoccupation éternelle : on n'y voit rien de sérieux , pas même les saintes fonctions du ministère , avilies presque toujours par un air d'ennui , de vitesse & d'indécence ; ce qui devoit les consoler , les ennuie & les fatigue , & au sortir de-là ils courent dans le monde , se délasser d'une prévarication par des prévarications nouvelles.

II.  
REFLEX.

**J**E l'ai déjà dit , mes Freres , un Pasteur fidèle à ses devoirs , qui respecte son état , qui aime son peuple , ne trouve pas bien des momens de reste pour les aller sacrifier aux inutilités & aux dissipations des commerces du monde. Il y paroît rarement , parce que les occasions inévitables des devoirs & des bienfécances qui l'y engagent quelquefois , n'étant pas multipliées par le goût ni par de vains prétextes , sont rares ; & c'est ici une seconde règle aussi essentielle que la première , la rareté de nos communications avec le monde. Nous ne pouvons que perdre & nous y avilir en nous y mettant trop souvent : tout corrompu qu'il est , il exige de nous une vertu sans tache , sans nuages , & sans même aucune de ces foiblesses inséparables de l'humanité.

Plus il est indulgent pour lui-même , plus il devient sévère à notre égard : il croit

pouvoir tout se permettre, & il croit aussi ne devoir rien nous passer : il a sans cesse sur nous des yeux censeurs & malins ; une parole moins mesurée, une simple inattention, une démarche moins décente, une complaisance accordée sans réflexion, deviennent pour nous des crimes qu'il ne pardonne pas ; il les grossit, il en tire des conséquences odieuses, & il n'oublie rien dans les momens où nous semblons nous relâcher un peu en sa faveur de la gravité de notre caractère, pour y découvrir plus de goût de notre part que de condescendance pour lui. Il nous exhorte à l'imiter dans la licence de ses joies & de ses plaisirs ; il traite de minutie & de petitesse d'esprit nos précautions là-dessus, & nos réserves ; & pour peu que nous en rabattons pour lui plaire, il retombe au sortir de-là sur nous, & nous paye de notre complaisance par des dérisions outrageantes, & par les jugemens les plus insensés & les plus dèshonorans.

Ainsi, mes Freres, c'est se tromper, de croire qu'on s'assure l'estime & la bienveillance du monde en se familiarisant avec lui & s'y montrant sans cesse. Plus il nous voit, moins il nous respecte & nous estime : il nous méprise, dès qu'il sent que nous ne pouvons nous passer de lui : devenons-y rares, alors nous y paroîtrons avec plus de dignité, & il nous verra avec plus de respect : attendons que des bien-séances névitable, que des devoirs de charité,

que des œuvres saintes, que des sollicitations pour le soulagement des pauvres nous y appellent; paroissions-y environnés de tout le saint appareil de notre caractère, comme des envoyés de Jesus-Christ, comme y tenant sa place; c'est alors que notre ministère tout seul, & l'ordre de Dieu, nous y tiendront lieu de fauve-garde. Quand on cherche le monde pour le monde même, il faut se conformer à ses goûts & à ses manières: on y feroit mal reçu, si l'on vouloit y porter cette gravité, cette retenue sacerdotale, qui doit toujours nous accompagner: nous dérangerions ses Plaisirs; nous déconcerterions ses assemblées & la licence de ses entretiens; nous lui serions à charge; notre présence seule feroit pour lui un contre-tems, & il diroit de nous ce que les ennemis de la vertu disoient autrefois du Juste dans la Sagesse:

15. *Sap. 2. Gravir est nobis etiam ad valendam.* Ou il ne faut pas chercher le monde, ou il faut vivre comme lui.

III.  
REFLEX.

**A**insi, mes Freres, si nous sommes fidèles à la règle qui nous prescrit d'y paroître rarement, il nous sera facile d'y porter la gravité, l'édification, & le zèle qui forment la dernière règle sur la manière dont nous devons converser avec les personnes du monde; car ce sont les caractères qui doivent annoncer aux personnes du monde un Ministre de Jesus-Christ.

Je dis la gravité. Nos manières, nos



démarches , notre langage , tout notre extérieur doit y soutenir la sainte dignité de notre état : les délassemens les plus autorisés dans le monde , les familiarités les plus usitées , les discours de joie & de plaisanterie les plus reçus y deviennent pour nous des indécentes : tout ce qui n'est pas digne de notre ministère , est indigne de nous. On se persuade souvent qu'il faut s'accommoder au goût , au langage , & aux maximes du monde , pour n'y pas paroître de mauvaise compagnie ; mais , mes Freres , un Prêtre n'est à sa place & d'écemment dans le monde , que lorsqu'il y est , ce qu'on appelle , de mauvaise compagnie pour le monde : dès que le monde le recherche , l'adopte , l'associe , se plait avec lui , c'est une preuve décisive que ce Prêtre ne respecte plus les bienséances de son état. Est-ce que nous voyons tous les jours , mes Freres : tous ces Prêtres que le monde recherche , que le monde applaudit , avec lesquels il est vrai d'être en société , sont des Prêtres mondains qui ne conservent de leur état que le nom : cet esprit du monde sort de tous côtés de leur extérieur : il se manifeste dans l'indécence de leurs vêtemens , dans la légèreté de leurs discours & de leurs démarches , & souvent même dans le peu de gravité de leurs fonctions les plus saintes. Si vous étiez du monde , disoit Jesus-Christ à ses Apôtres , le monde vous aimeroit , vous chercheroit , parce qu'il n'aime que ce qui

Joan. 15. 19. est à lui : *Quod suum erat , diligeret* ; mais il vous hait , parce que vous ne l'aimez point. Non , mes Freres , le monde ne court point après un Prêtre saint & respectable : il ne s'empresse point de l'affocier à ses assemblées. C'est quand il a besoin de consolation dans les afflictions dont Dieu le frappe : c'est quand les approches de la mort lui font voir de près l'éternité ; ah ! c'est alors qu'il a recours à un saint Prêtre. Il laisse là ceux dont il paroïsoit faire tant de cas : il sent bien qu'ils ne font d'aucun usage pour lui , & pour les seules fonctions auxquelles leur état les destinoit ; & que s'ils étoient bons pour les choses du monde , ils sont ineptes & inutiles pour celles du Ciel. Désabusons-nous , mes Freres ; il en coûte toujours quelque chose à la dignité & à la sainte gravité de notre ministère , pour acheter l'amitié & les suffrages du monde : ce n'est pas lui qui rabat de ses préjugés & de ses fausses maximes pour s'unir à nous ; c'est nous seuls qui rabattons de la sévérité des règles saintes pour être admis à ses sociétés. Ne déposons donc jamais aux yeux des gens du monde la sainte gravité de notre état , & le personnage respectable de Ministre de Jesus-Christ : qu'ils ne distinguent pas le Ministre aux pieds des autels , & le Ministre dans le commerce des hommes : qu'ils ne méconnoissent point dans leurs assemblées , celui qu'ils viennent de quitter dans le Temple saint ; qu'ils le retrouvent

par-tout le même, par-tout respectant son caractère, & le faisant respecter aux autres ; par-tout, comme dit saint Paul, annonçant la piété par sa seule présence : *Pro-* 1. Timé  
2. 10.  
*mittentes pietatem.*

Alors, mes Freres, si nous sommes témoins de ces abus que l'usage justifie dans le monde, nous sommes en droit de les condamner : alors si on permet devant nous de ces discours si ordinaires où la charité, où la pudeur est offensée, notre caractère nous autorise à les blâmer : alors le monde lui-même ne trouve pas mauvais que nous tâchions de sanctifier ses entretiens par des discours d'édification. Car, mes Freres, comme disoit autrefois le saint homme Tobie, le Seigneur ne nous a dispersés parmi les gens du monde, qui ne connoissent point Dieu, qu'afin que nous leur manifestions les merveilles de sa loi sainte : *Ideo* Tob. 15.  
*dispersit vos inter gentes ; ut enarretis mira-* <sup>4</sup>  
*bilia ejus.* Non, mes Freres, il ne convient pas à un bon Prêtre de sortir d'un entretien avec les gens du monde, sans y avoir mêlé quelques paroles d'édification : quand on est touché des vérités de la foi ; qu'on les médite tous les jours aux pieds de Jesus-Christ ; qu'on est pénétré d'un saint désir pour le salut de ses freres, il est bien difficile de les voir s'égarer & périr, sans les plaindre du moins quelquefois, sans prendre occasion de leurs erreurs & de leurs préjugés pour y placer à propos une parole de salut : on n'est pas le maître de se

contenir, de s'imposer un silence de timidité ou d'indifférence. Et que savez-vous si une réflexion simple & édifiante, placée dans un tems où l'on ne s'y attendoit pas, ne deviendra pas pour votre frere une parole de vie ou de salut ? Dans les instructions publiques, les gens du monde y viennent, comme en garde, pour ainsi dire, & prévenus contre les vérités que nous leur allons annoncer ; mais dans un entretien familier, la vérité prend, pour ainsi dire, le pécheur au dépourvu, l'amitié, la douceur, la simplicité, donnent à la vérité ni préparée, ni attendue, une force que les autres discours n'ont pas d'ordinaire ; c'est un trait imprévu qui porte plus sûrement son coup : mais d'ailleurs quand le caractère de ceux qui nous écoutent, le rendroit inutile, nous avons du moins honoré notre ministère ; nous avons édifié ceux que nous n'avons pu détromper : & fidèles à l'avis de l'Apôtre, nous avons sanctifié tous nos entretiens : *In omni conversatione*

1. Petr.  
1. 15.

*sancti fuiss.*

Mais ne doit-on pas craindre de se rendre importun, ou d'exposer la vérité au mépris & à la dérision de ceux qui nous écoutent. Non, mes Freres, un Prêtre dissipé & mondain, auroit mauvaise grace, je l'avoue, de venir porter des discours d'édification au milieu des personnes du monde : il est déchu de ce droit par sa conduite ; il se rendroit ridicule de venir rappeler aux autres, des vérités qu'il paroît

roît avoir oubliées pour lui-même. La doctrine de la piété rougiroit dans sa bouche : on l'écouteroit avec mépris, & on se demanderoit encore depuis quand Saül s'avise de faire le personnage de Prophète : *Num & Saül inter prophetas?* Mais un saint Prêtre fait respecter ses avis sages & édifiants : le monde lui-même les attend de lui ; il peut en être ennuyé, mais il n'en est pas surpris ; il peut rejeter la vérité, mais il estime en secret celui qui l'annonce. Je conviens que la prudence doit ici conduire la règle ; & qu'il ne faut pas rendre la vérité méprisnable à force de la rendre importune, & de la placer à contre-tems : la charité qui ne cherche qu'à se rendre utile, veut qu'on choisisse ses momens ; & combien s'en présente-t'il à un saint Ministre dans l'inutilité des entretiens des personnes du monde ? Ils l'entretiennent de leurs affaires de leurs projets, de leurs embarras, de leurs sujets de plainte contre leurs ennemis ou leurs concurrens, de leurs contre-tems & de leurs chagrins ; or l'Esprit de Dieu dans un Prêtre ne trouve-t'il pas en tout cela mille occasions de déplorer la vie triste & agitée de ceux qui aiment le monde ; de leur rappeler la paix, la douceur, les consolations d'une vie sainte & chrétienne ; & de les plaindre, sur ce qu'ils sont bien malheureux de ne jouir d'aucun bonheur en ce monde, & de se préparer à travers mille agitations & mille peines, un malheur éternel dans l'autre ?

1. Reg.  
10. 12.

D'ailleurs, mes Freres, il est des occasions où il ne s'agit plus de craindre qu'on se rende importun, & où le zèle seul doit tenir lieu de prudence à un saint Ministre; dernier caractère; le zèle. Oui, mes Freres, un Prêtre est un Ministre public, chargé des intérêts de la gloire de Dieu, & de l'honneur de la Religion, parmi les hommes; il ne doit jamais souffrir que devant lui les personnes du monde, quelles qu'elles puissent être, se permettent des discours où le respect dû à la majesté de la Religion est blessé, où les maximes de l'Evangile sont méprisées, où les doutes impies sur la foi sont proposés avec audace, où nos plus augustes Mystères sont traités avec dérision, où le vice est justifié, où la vertu est tournée en ridicule; enfin, où le libertinage & l'impiété des discours déshonorent notre présence. Ah! c'est alors que la piété & la dignité d'un Ministre ne doit plus se prescrire de mesures & de bornes que celles de son zèle: c'est alors que chargé par son état des intérêts de la Religion, il ne doit plus connoître personne selon la chair; oublier les noms, les titres, les distinctions de ceux qui s'oublient eux-mêmes; se souvenir seulement qu'il est établi de Dieu, leur maître & leur docteur, & qu'il tient de l'Eglise une autorité qui lui donne droit d'abattre & de terrasser avec une sainte fierté tout orgueil impie & méprisable, qui veut s'élever contre la science de Dieu: *Destruentes ora-*

*Rem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei.* Quiconque ne ménage point devant nous ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, ne doit point être ménagé; nous devons l'écouter avec la même indignation que Dieu l'écoute: la vivacité du zèle, un saint courroux, sont alors les seules bienféances que notre caractère nous impose: il ne s'agit plus d'y mêler des adouciffemens & de politesses: il faut répondre au fou, comme nous l'ordonne l'Esprit de Dieu, selon sa folie; humilier son ostentation & son ignorance, & venger la gloire du Dieu très-haut, des outrages que lui fait la vile créature: on ne doit plus de mesures à des pécheurs qui n'en connoissent plus eux-mêmes. Eh! quoi, mes Freres, on se fait un honneur dans le monde de soutenir avec vivacité les intérêts d'un ami qu'on outrage en notre présence: on impose, avec fermeté, silence au calomniateur: on seroit deshonoré; & l'on passeroit pour un faux ami, & pour un cœur bas & lâche, si l'on avoit laissé outrager son ami, sans prendre sa défense; & nous n'aurions pas le même zèle pour fermer la bouche à l'impie, & soutenir tout haut les intérêts de Jesus-Christ? & nous croirions, nous qu'il a appellés ses amis, en nous associant au saint ministère: *Jam non dicam vos servos, sed amicos*; nous croirions avoir rempli tout ce qu'un titre si tendre & si honorable exige de nous, en dissimulant, en nous conten-

Joan. 15.  
15.

tant d'éprouver par un lâche silence les outrages dont on le charge , & sacrifiant par une foiblesse dèshonorante , à des égards humains , son nom & sa gloire ? Non , mes Freres , nous ne sommes plus les amis que Jesus-Christ s'est choisis , & ce titre nous dèshonore , quand son nom outragé ne réveille plus notre amour & notre zèle.

Voilà , mes Freres , de quelle manière nous devons vivre & converser avec les personnes du monde ; les sociétés qu'il y faut éviter ; la rareté de nos communications avec celles-mêmes qui nous sont permises ; la gravité , l'édification , & le zèle qui doivent nous y accompagner par-tout.

C'est ce que l'Apôtre recommandoit à son disciple Timothée : il s'élèvera parmi nous , lui disoit-il , des Ministres de l'Evangile , inquiets , dissipés , mondains , plus occupés d'eux-mêmes , que de l'œuvre de l'Evangile ; & nous en voyons déjà de ce caractère , qui se font un accès familier dans toutes les maisons des Fidèles , se montrent par-tout , entrent dans tous les démêlés & toutes les affaires de nos freres , passent tout leur tems à des entretiens & des commerces inutiles , parlent sans cesse , & toujours mal-à-propos , & de ce qu'ils savent , & de ce qu'ils ne savent pas ; abusent de la foiblesse d'un sexe toujours prêt à se laisser gouverner , & se rendent maîtres des maisons qu'ils fréquentent. Pour vous , ô homme de Dieu , ajoûtoit l'Apôtre , ne suivez



pas des exemples si honteux au saint ministère, & si capables de faire blasphêmer par les Gentils l'Évangile du salut que nous annonçons : *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.*

Et je finis, mes Freres, en vous adressant <sup>1. Tim.</sup> 6. 11. les mêmes paroles : *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.* Si vous étiez les hommes du monde, ses intérêts, ses erreurs, ses préjugés, ses inutilités devroient être votre partage ; vous seriez chargés de vous conformer à ses maximes & à son langage, de les justifier, & de vous élever contre tous ceux qui osent les condamner. Mais vous êtes chacun les hommes de Dieu sur la terre : *Tu autem, ô homo Dei* ; c'est-à-dire, chargés au milieu du monde, des intérêts de Dieu, du soin de sa gloire, de l'honneur de son culte, du dépôt de ses loix & de sa doctrine. L'homme du Roi parmi les peuples, ne parle qu'au nom de son maître ; fait respecter ses ordres ; ne connoît personne, quand il s'agit de l'autorité & des intérêts du maître qu'il représente : il dépose l'homme privé ; il ne montre que l'homme public, que l'homme du Roi. Et nous, mes Freres, qui sommes les hommes de Dieu au milieu du monde : *Tu autem, ô homo Dei* ; nous déposerions ce caractère saint & public, dont nous sommes revêtus, ce caractère qui nous élève, & nous consacre, pour devenir les hommes du monde ? Et nous, mes Freres, nous rougirions de parler le langage de celui qui nous envoie ; nous le laisserions outrager à nos yeux sans

soutenir ses intérêts & sa gloire ; sans user de l'autorité dont il nous a revêtus , pour nous élever avec un saint zèle contre les contempteurs de son nom , de ses loix , & de son culte ? *Tu autem , ô homo Dei.* Et nous , mes Freres , oubliant la majesté de celui que nous représentons , & l'honneur qu'il nous a fait de nous confier son autorité , nous autoriserions même par notre conduite , les maximes du monde son ennemi , & nous paroîtrions d'intelligence avec lui pour faire prévaloir ses erreurs & ses préjugés , sur les loix & sur les maximes saintes dont il nous a chargé d'être les dépositaires publics & les défenseurs ? *Tu autem , ô homo Dei.* Non , mes Freres , portons ce titre auguste sur notre front & dans tout le détail de notre conduite : soyons partout les hommes de Dieu : que nos actions les plus communes , nos entretiens , nos sociétés , nos commerces soient ennoblis & sanctifiés par ce caractère saint & honorable : ne nous avilissons jamais en le dépouillant ; & souvenons-nous que le monde le respectera toujours en nous , tant que nous le respectons nous-mêmes.





# DISCOURS

SUR

LA NECESSITÉ

OU SONT LES MINISTRES

DE

SE RENOUVELLER DANS L'ESPRIT

DE LEUR VOCATION.

*Renovamini spiritu mentis vestrae.*

*Renouvelez-vous dans l'esprit de votre vocation. Eph. 4. 5.*

**A** Quels hommes, mes Freres, l'Apôtre adressoit-il autrefois cette parole d'exhortation? à des Ministres de l'Évangile qui mouroient tous les jours pour celui qui les avoit envoyés, à qui la mort paroïsoit un gain, persécutés, humiliés, foulés aux pieds, & souffrant tout avec joie pour les Elus; aux premiers Prédicateurs de la

foi parmi lesquels les uns étoient Apôtres ; les autres Prophètes , les autres avoient reçu le don des langues & des miracles ; & à la sainteté desquels , l'univers entier , avec toute sa vaine ostentation de science , de sagesse , de philosophie , d'incrédulité , n'avoit pu résister.

Voilà les hommes à qui l'Apôtre recommandoit autrefois de se renouveler dans l'esprit de leur vocation ; eux qui étoient encore remplis des prémices de cet esprit depuis peu descendu du Ciel ; eux qui comme leur maître , le répandoient de leur plénitude sur les peuples & sur les nations.

Tant il est vrai que les dépérissemens & les diminutions de ce premier esprit de notre ministère , sont la plus grande playe de l'Eglise , & la source de la perte & de l'avilissement de ses Ministres.

C'est cette même parole que je vous adresse , & que je m'adresse à moi-même aujourd'hui , mes Freres ; à nous , qui appelés au ministère dans la décadence & le relâchement des siècles , en avons , pour ainsi dire suivi l'esprit & la destinée : à nous qui dans le refroidissement général de la foi , à peine nous soutenons-nous encore , loin de donner la main à ceux qui périssent.

Souffrez donc que dans ces commencemens de mon Episcopat , dont vous devez être toute la consolation & la force , je vous exhorte , en m'exhortant moi-même , à nous rappeler au premier esprit de notre

vocation. Ranimons-nous ensemble comme chargés du même fardeau : & puisque la Providence par des jugemens peut-être rigoureux sur moi, & sur les peuples qui me sont confiés, m'a établi sur cette Eglise si respectable, & vous a associés à moi comme les coopérateurs de mon Episcopat & de mon ministère ; allons à la source de nos maux, & tâchons d'en découvrir les remèdes.

**L**A première source de nos affoiblissements dans les fonctions du ministère, c'est que souvent sans consulter la voix du Ciel, nous nous y sommes appelés nous-mêmes : c'est un vil intérêt, c'est l'ambition, c'est une destination domestique, c'est la chair & le sang ; ce sont des mains humaines, qui nous ont ouvert les portes terribles du sanctuaire ; c'est elles qui nous ont installé dans le lieu saint : nous n'y sommes plus les envoyés de Dieu ; nous n'y sommes que l'ouvrage des passions, & nous en devenons bientôt les jouets & les ministres.

De quel œil, mes Freres, Dieu peut-il regarder les usurpateurs de son Sacerdoce & de sa gloire ? quel accroissement peut-il donner aux travaux des ouvriers qu'il ne connoît point, & qu'il réproûve ? Tout sera pour eux un écueil ; l'autel saint, les mystères redoutables, la confiance des Fidèles, l'autorité du ministère, les revenus du Sanctuaire, les talens même de la nature, ils abuseront de tout : la source empoisonnée

répandra son venin sur tout les cours de leurs fonctions. Ils n'étoient pas , dit l'Écriture , de la race de ces hommes , par le ministère desquels Israël devoit être sauvé ; ils n'avoient point été destinés de Dieu pour conduire & défendre son peuple : le premier choc les a renversés , ils sont devenus le jouet & la dérision des ennemis du peuple saint ; ils ont fait blasphémer son nom par le scandale de leur vie ; ils ont été l'écueil des ames dont ils auroient dû être les guides & les sauveurs ; & n'étant point entrés par Jesus-Christ qui est la voie & la vie , leur ministère a été un ministère d'égarement , de mort & de condamnation : *Ipsi autem non erant de semine vivorum illorum per quos salus facta est in Israël.*

1. Mach.  
5, 62.

Que de Ministres l'Église nourrit dans son sein , que l'ordre de Dieu n'avoit pas destinés pour elle ? A cela quelle ressource ? les remèdes sont rares ; & il est difficile qu'une voie qui n'est pas la vôtre , devienne pour vous une voie de salut.

Mais les talens utiles aux Fidèles , sembloient être la voie de Dieu qui vous appelloit à les conduire ? Ce n'est pas à vous à régler l'usage de vos talens ; c'est au pere de famille qui vous les a confiés : ils deviendront eux-mêmes la source & l'occasion de vos chûtes. Le premier & le grand talent , dit l'Apôtre , c'est la piété qui est utile à tout ; & vous n'étiez pas de la race de ces hommes par le ministère desquels Israël devoit être sauvé : *Ipsi autem non erant de se-*

*mine vivorum illorum per quos salus facta est in Israël.*

Mais le succès dans les fonctions ne peut-il pas ratifier le défaut des motifs qui ont pu nous y conduire ? En vain prophétiseriez-vous au nom du Seigneur, dit Jesus-Christ; en vain chasseriez-vous les esprits impurs de l'ame des Fidèles par le ministère de la parole ; en vain vous verroit-on opérer des prodiges, & auriez-vous les suffrages de tous les hommes, le Seigneur ne vous connoît pas : ces louanges elles-mêmes corrompent votre cœur : elles deviendront la vaine récompense de vos vains travaux. Vous êtes des ouvriers d'iniquité, dit l'Evangile : la chair & le sang ont pu vous ouvrir les portes de l'Eglise, de ce Royaume de Dieu ; mais elles ne le posséderont jamais à juste titre, & vous n'êtes pas de la race de ces hommes par le ministère desquels Israël devoit être sauvé : *Ipsi autem non erant, &c.*

Que conclure de cette première réflexion ? qu'il faut rendre sa vocation certaine par ses bonnes œuvres ; que la sainteté de la vie est la marque la plus décisive d'une sainte vocation ; & que la grace qui nous soutient dans le ministère, est toujours l'effet heureux & presque infallible de la grâce qui nous l'a confié.

II.  
REFLEX.

**P** Remière source de nos affoiblissements , le défaut de vocation. Mais je la suppose légitime ; & je dis que la familiarité des choses saintes devient pour nous une seconde source de relâchement & de chute.

La première fois que les Prêtres & les Lévites virent dans le désert le Tabernacle saint que Moÿse venoit de construire , la nuée miraculeuse qui le précédoit , la majesté de Dieu qui couvroit ce lieu terrible , les oracles qui sortoient du fond du Sanctuaire , la magnificence & l'appareil auguste des sacrifices & des cérémonies , ils n'en approchoient qu'avec une sainte horreur : rien n'étoit omis des purifications & de tous les autres préparatifs que la loi prescrivoit aux Ministres. Mais peu à peu la vûe journalière du Tabernacle les familiarisa avec ce lieu saint ; les précautions cessèrent avec le respect ; le prodige de la colomne de feu que Dieu y opéroit tous les jours , s'avilit par le long usage ; les profanations suivirent de près : des Ministres téméraires osèrent présenter un feu étranger ; d'autres usurperent des fonctions réservées au seul Pontife ; enfin , les filles de Madian leur devinrent bientôt une occasion de chute & de scandale ; & à peine dans toute la Tribu de Lévi se trouva-t'il un Phinées , un seul Prêtre saint & zélé , qui osât venger l'honneur du Sacerdoce & la sainteté de la Loi , indignement deshonorée devant un peuple infidèle.



Voilà notre histoire. Dans ces jours heureux, où nous commençâmes à approcher de l'autel saint, la majesté des mystères terribles, le prodige qui s'opère entre les mains du Prêtre, la présence du Dieu qu'on immole, le silence & la terreur des Anges mêmes qui environnent le Sanctuaire, tout cela frappoit nos cœurs d'un saint saisissement ; nous tremblions sous le poids des vêtemens sacrés, & de l'honneur du Sacerdoce ; les taches les plus légères nous couvroient de confusion ; nous croyions voir comme autrefois l'Ange du Ciel, le glaive de feu à la main, qui nous défendoit l'entrée de ce lieu saint ; l'appareil des plus légères cérémonies, nous paroissoit mystérieux & respectable.

Mais insensiblement nous nous sommes rassurés : le respect a diminué avec la crainte : nous nous sommes familiarisés, & avec nos foiblesses, & avec les mystères terribles qu'elles déshonorent : la prière, le recueillement, la fuite des occasions ne nous ont plus paru des précautions utiles ; une conscience douteuse, embarrassée, souillée par conséquent, ne nous a plus effrayé, & nous l'avons portée dans le Sanctuaire : les fonctions les plus saintes & les plus terribles, n'ont plus été pour nous que des fonctions vulgaires ; à peine ont-elles réveillé notre attention, loin de réveiller nos frayeurs & notre foi : l'ennui même, le dégoût criminel, a été la disposition la plus innocente qui les ait précédées ; & l'autel

qui auroit dû être le lieu de notre consolation & de notre force, est devenu le lieu & la source de nos malheurs & de nos crimes.

Et de-là tant d'indécence dans les fonctions les plus saintes de notre ministère; de-là tant de Ministres paroissent à l'autel, ou au milieu du Temple saint, avec moins de sérieux & de précaution que dans une assemblée profane: de-là les louanges du Seigneur, ces cantiques sacrés qui font le langage de la foi & de la piété de tous les siècles, se chantent avec autant d'irrévérence & d'immodestie, que les chants mêmes de dissolution & de débauche.

Aussi la piété des fidèles se refroidit, & ne les rassemble plus qu'avec peine dans nos temples. Ces assemblées saintes où les louanges du Seigneur étoient célébrées avec tant de foi, de componction & de majesté, faisoient toute la consolation des premiers Chrétiens: ils partageoient avec les Ministres les heures du jour par ces chants divins; & au milieu des persécutions, c'étoit la plus douce ressource de leurs peines.

Aujourd'hui hélas! les jours les plus solennels mêmes, les attirent à peine au pied des autels: ils n'entendent plus qu'avec ennui des cantiques saints que l'ennui & le dégoût, plutôt que la religion & la piété, semblent chanter.

Ceux de Babylone autrefois, malgré leur idolâtrie, & quoiqu'ils ne connussent pas le

Dieu d'Israël ; touchés de la majesté des cantiques du peuple saint , captif sur les bords de leurs fleuves , venoient les prier de chanter les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* Dégoutés des chants fabuleux & bizarres de leurs Prêtres , pénétrés de la magnificence & de la sublimité des louanges du Seigneur , ils ne pouvoient se lasser d'entendre le récit de ses merveilles & de ses grandeurs , publiées par la sainte harmonie des hymnes & des cantiques : ces chants sacrés attiroient en foule les idolâtres sur les bords de leurs fleuves , où gémissaient les tributs ; & ils venoient pleurer avec elles sur les malheurs de Jérusalem : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* Psf. 130.

Et le peuple de Dieu lui-même aujourd'hui fuit ces cantiques divins ; & la nation sainte laisse sans regret les Ministres sacrés dans la solitude de nos Temples , chanter les louanges du Dieu de leurs peres ; & ce devoir si consolant est devenu un devoir vil & vulgaire , qu'on regarde comme le partage du simple peuple.

D'où vient ce malheur , de l'indécence & du peu de recueillement des Ministres : les louanges du Seigneur , mes Freres , se sont avilées dans nos bouches. Mais vous n'en êtes pas plus excusables , gens du monde : la sainteté du ministère n'est pas attachée à celle des Ministres : les paroles de la vie éternelle dans des bouches mêmes profanes , sont toujours dignes de votre

amour & de votre respect; & dans cette Eglise principale sur-tout, où la majesté des cérémonies, & le recueillement des Ministres semble encore rappeler la piété & la gravité des premiers tems, & devoit aussi rappeler la foi, le zèle, & la ferveur des premiers Fidèles.

Voilà où nous mène la familiarité des choses saintes : au relâchement, à l'ennui ; à traiter les mystères saints sans précaution, sans foi, sans aucune des dispositions nécessaires ; & de-là le crime de l'abus devient inévitable. Dernière source de nos affoiblissements & de nos malheurs : l'abus des choses saintes.

III.  
REFLEX.

**A**Bîme affreux, d'où le retour est presque impossible : un mauvais Prêtre s'est-il encore converti ? aussi le Prophète appelle les playes du Sanctuaire, des playes désespérées : *Desperata est plaga ejus.*

Mich. 1.

Et de quoi n'abusé pas un Ministre infortuné, quand une fois il en est venu à ce point d'abandon & de malheur ? l'autel saint devient le lieu de ses profanations & de ses crimes ; la dispensation des Sacramens & des Mystères, un trafic honteux d'avarice & de cupidité ; l'autorité du ministère, un piège dont il se sert pour surprendre la Religion & l'innocence des Fidèles ; l'instruction des peuples un avilissement public de la parole sainte, & sa propre condamnation prononcé par sa bouche. Allant de crime en crime, à me-

sûre qu'il passe de fonction en fonction c'est un homme de péché dans le Temple de Dieu ; ce que la Religion a de plus saint , consume tous les jours sa réprobation & les remèdes deviennent ses maux les plus affreux & les plus incurables.

Et de-là quel scandale pour les Fidèles ! la foi des peuples s'éteint ; la piété des Justes chancelle ; les foibles n'ont plus rien qui les soutienne ; les libertins s'autorisent de nos exemples ; la Religion s'avilit avec ceux qui en sont les dépositaires.

Malheur au peuple infidèle auquel Dieu dans sa colère a donné de tels Pasteurs ! il faut que les crimes du peuple aient bien irrité la justice divine , lorsqu'elle permet que ces loups entrent dans la bergerie.

Vous en triomphez souvent , gens du monde ; vous faites des chûtes & des foiblesses des Ministres , le sujet le plus vif & le plus ordinaire de vos dérisions & de vos censures : & vous ne voyez pas que leur dérèglement est la peine de vos crimes : vous ne voyez pas que la plus terrible punition que Dieu puisse exercer envers un peuple , c'est de lui susciter un Pasteur infidèle , & des Ministres scandaleux.

Il avoit puni autrefois les prévarications des Juifs par la captivité , par la prise & la désolation de Jérusalem , par des calamités publiques , par la stérilité des saisons , par les tributs excessifs que l'Égypte & l'Assyrie

imposoient sur le peuple de Dieu ; tous ces fléaux ne les rappelloient pas à l'obéissance de la loi : il sembloit que la justice de Dieu étoit épuisée , & qu'elle n'avoit plus de châtiment à exercer sur son peuple ; mais elle s'en réservoit un plus terrible que tous les autres.

» Puisque j'ai visité en vain Israël dans  
 » ma colère , dit le Seigneur , & que tous  
 » mes châtimens lui ont été inutiles ; je  
 » lui susciterai de faux Prophètes ; je lui  
 » susciterai des Pasteurs qui le séduiront  
 » par leurs exemples , & qui lui seront  
 » une occasion de scandale : ma colère ne  
 » fauroit aller plus loin.

Tremblez , Chrétiens , que Dieu ne tienne à votre égard la même conduite. Il vous a châtiés par des calamités publiques, par le fléau des guerres & le dérangement des saisons , par les charges excessives que la nécessité des affaires publiques vous im-  
 posoit , par une misère presque générale ; tous ces fléaux ne vous ont pas rappelés au Seigneur ; vos crimes ont semblé croître avec vos malheurs : Quel nouveau châ-  
 timent , dit le Seigneur , pourrois-je exer-  
 cer sur mon peuple , puisqu'il ne cesse d'a-  
 jouter de nouvelles prévarications aux an-

*If. 1. 5.* ciennes ? *Super quo percutiam vos ultra , ad-*  
 *dentes prævaricationem ?* je lui susciterai des  
 Chefs sans vigueur , des Pasteurs infidèles ,  
 des Ministres scandaleux ou mercenaires ,  
 qui leur aideront à se perdre , & à m'ou-  
 blier tout-à-fait : *Omne caput languidum ,*

*principes tui infideles , socii furum , omnes diligunt munera , sequuntur retributiones ?*  
 C'est la dernière vengeance que Dieu dans sa fureur exerce sur les crimes de la terre , & dont il est peut-être sur le point d'user à notre égard.

Mais non , grand Dieu , vous ne l'exercerez pas sur cette Eglise , que le sang de tant de martyrs qui en ont jetté les fondemens , qui reposent sous ces autels , & qui crient sans cesse vers vous en faveur de leurs freres , vous rendra toujours chere & précieuse. Si l'indignité du Pasteur principal , que vous avez peut-être dans votre colère suscitée à cette Eglise , armoit votre bras contre le peuple fidèle , la foi de tant de saints Evêques qui l'ont autrefois gouvernée le retiendroit : vous vous souviendriez toujours de vos serviteurs , de ces hommes vénérables qui ont sanctifié la terre que nous habitons : les pierres de nos Temples , où leurs cendres reposent , parleroient pour nous ; & vous ne permettez pas que votre héritage qu'ils ont acquis par leur sang , ou sanctifié par leurs travaux , devienne jamais la proie de l'infidélité ou du libertinage.

Grand Dieu ! regardez donc du haut du ciel ; & jetez des yeux de miséricorde sur cette Eglise , sur cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée ; foyez-en toujours jaloux comme de votre plus ancien héritage , renouvelez en elle ces premiers jours de ferveur & de beauté , qui la ren-

*Pf. 79.  
15. 16.*

doient si agréable à vos yeux ; réparez ce que les tems & les années lui ont fait perdre de son ancienne splendeur : *Respice de cælo, & vide, & visita vineam istam, & perfice eam quam plantavit dextera tua.*

Purifiez ses Ministres ici assemblés : renouvellez en eux les prémices de cet esprit qui vous les a consacrés par l'onction sainte : animez-les d'un feu nouveau ; & qu'au sortir de ce Temple , comme d'un autre Cénacle , ils en aillent embraser les peuples qui leur sont confiés : *Et perfice eam quam plantavit dextera tua.*

Etendez sur-tout le bras de votre protection sur le Fils de l'homme que vous vous êtes choisi , sur le premier Pasteur qui vous adresse ici ses supplications & ses prières : *Et super filium hominis quem confirmasti tibi.* Fermez les yeux à ses foiblesses ; revêtez-le de force & de vertu ; soutenez-le afin qu'il soutienne ses freres : faites-en le modèle du troupeau dont vous l'avez déjà établi le conducteur & le guide : *Et super filium hominis quem confirmasti tibi.* Afin que marchant tous dans vos voies, nous puissions tous arriver à cette patrie , où nos peres & nos premiers Pasteurs nous ont déjà précédés.

*Ainsi soit-il.*





# DISCOURS SYNODAUX.

---

---

## PREMIER DISCOURS

*De l'institution des Synodes.*

J'En'ajoutérai qu'un mot aux instructions sages que vient de vous donner M. le Promoteur. 1723.

Il seroit sans doute à souhaiter que dans ces Assemblées synodales nous n'eussions qu'à nous animer ensemble, & nous consoler des travaux du saint ministère, en racontant, comme les premiers Disciples, les graces & les merveilles que la parole de l'Evangile opère parmi les peuples dont le salut nous est confié. Ce devroit être ici le spectacle édifiant & le témoignage public du zèle des Pasteurs, & non pas la censure affligeante de leurs infirmités & de leurs désordres ;

& ces Assemblées saintes ont été plutôt établies pour pourvoir aux besoins des Fidèles, que pour remédier aux foiblesses & aux prévarications des Ministres. Oui, mes Freres, nos saints Prédecesseurs appelloient auprès d'eux en certains tems, comme le remarque saint Cyprien, les Prêtres répandus dans les campagnes, & ceux qui dans la Ville épiscopale travailloient sous leurs yeux, pour se fortifier ensemble contre les séductions & les persécutions du monde, contre les ennemis de la foi, contre les périls dont ils étoient environnés : ils les appelloient pour délibérer avec eux sur les besoins de l'Eglise, pour écouter leurs sages avis, pour éclaircir leurs doutes ; de sorte que c'étoit le même esprit qui, du premier Pasteur, se répandoit sur tout le ministère, & gouvernoit tout le troupeau.

Le zèle s'est refroidi ; les abus se sont multipliés ; le relâchement des Fidèles, loin de ranimer les Ministres, les a affoiblis ; & l'affoiblissement des Ministres a achevé la corruption des Fidèles.

Je dis l'affoiblissement des Ministres, & je ne dis pas assez ; car plût-à-Dieu que nous n'eussions qu'à ranimer leur tiédeur, & non pas à déplorer leurs chûtes.

On vient de vous marquer la première source de leurs infidélités, c'est un vil intérêt. Dès que vous regardez le saint ministère comme une occasion sordide de gain ; que vous faites servir le don de

Dieu à une infâme avarice ; que vous êtes plus touchés d'un profit mercénaire , que du salut des ames ; que vous exigez de vos peuples avec une basse âpreté au-delà de ce qui vous est dû , en oubliant tous les jours ce que vous leur devez vous-mêmes ; que vous mesurez les fruits de votre mission sainte , non par l'accroissement de la foi & de la piété dans vos Eglises , mais par celui de vos indignes profits ; que vous ne distinguez pas l'art des arts , un ministère redoutable aux Auges mêmes , les fonctions saintes & terribles du sacerdoce , d'une profession vile & mercénaire ; en un mot , que vous êtes de ces vendeurs infâmes que Jesus-Christ chassa du temple : vous n'êtes plus les Ministres des miséricordes du Seigneur envers les peuples ; vous anéantissez autant qu'il est en vous les fruits de ses mystères ; vous êtes de ces nuées sans eau , dont parle un Apôtre , de ces hommes de chair & de sang auxquels un jugement sévère est réservé.

Et de-là , tant de chûtes qui nous affligent , & qui scandalisent les Fidèles ; de-là , tant de prévarications dans le ministère ; de-là , les plus saintes ordonnances de nos Prédecesseurs violées , & toutes les règles méprisées. Dès que le cœur est corrompu , les œuvres en manifestent bientôt la corruption : dès que la source est souillée , la mauvaise odeur se répand bientôt sur toute la conduite. Vous en êtes témoins , vous , mes Freres , qui êtes fidèles

dans le ministère ; vous en gémissiez avec nous ; & vos exemples , s'ils ne corrigent pas le mal , du moins ils le confondent & le condamnent.

C'est une consolation que je ne saurois vous refuser , ni me refuser à moi-même ; la multitude des Pasteurs édifiants & zélés que j'ai trouvé dans mes visites , m'a infiniment adouci l'amertume de l'infidélité , d'un petit nombre. J'ai senti que le sang , que les mérites de tant de mes saints Prédécesseurs dont nous honorons la mémoire , protégeoient & gouvernoient encore cette grande Eglise ; que leur esprit vivant encore dans leurs cendres sacrées , ne s'étoit pas encore éteint ; & que la main & la protection de Dieu ne s'étoient pas encore retirées de dessus nos peuples.

Conservons , mes Freres , les restes précieux de ce premier esprit ; & tâchons de le transmettre à nos Successeurs , comme nous l'avons reçu de ceux qui nous ont précédés.

Parmi les principaux abus que nous avons remarqués dans nos visites , il y en a deux auxquels nous sommes résolu de remédier. Le premier , ce sont les personnes d'un sexe différent que vous employez à votre service , & dont l'âge n'est point conforme aux règles des Canons & aux Statuts de ce Diocèse. Le second , c'est le peu de précaution qu'on apporte à confesser sur-tout les personnes du sexe. Il seroit trop affligeant de dévoiler ici la honte du Sanctuaire ,

tuaire, & vous marquer en détail les raisons tristes que nous avons de renouveler sur ces deux points les Ordonnances de nos Prédécesseurs, & même d'en ajouter de plus sévères. Ce sont-là de ces plaies qu'il faut guérir en les cachant : il suffit de vous dire que le bon ordre du Diocèse, l'honneur de l'Eglise, l'édification des peuples, exigent de vous cette précaution.

Nous ordonnons donc, &c.





SECONDE

# DISCOURS

*De l'amour des Pasteurs pour leurs troupeaux.*

1724.

**V**ous venez d'entendre ce que M. le Promoteur vient de vous dire avec beaucoup de zèle. Les fautes des Prêtres ne sauroient être légères ; la négligence dans vos devoirs, & l'endurcissement se suivent de près. Dès que vous avez perdu cette piété tendre qui fait qu'on est effrayé du ministère terrible, & qu'on ne s'y croit jamais assez disposé, vos fonctions deviennent vos crimes ; & l'abus des fonctions saintes mène à tout, excepté au repentir. L'Autel, où les Fidèles trouvent d'ordinaire une ressource, est l'écueil où vous achevez de périr ; & tout ce que Jesus-Christ a établi dans l'Eglise pour le salut, n'est plus que votre jugement & le sceau de votre réprobation. Et de-là, tant de scandales qui nous affligent, qui déshonorent l'Eglise, qui font blasphémer le nom du

Seigneur, & autorisent les dérisions des impies contre son culte; de-là, puisqu'il faut le dire ici, le mépris des Ministres & du ministère. Nous voyons tous les jours avec douleur les brebis révoltées contre leur Pasteur; elles qui devroient être, comme dit saint Paul, votre consolation & votre couronne, deviennent vos témoins & vos accusateurs. Il se peut faire que le zèle qui censure le vice, vous attire quelquefois la haine des méchans; c'est une persécution qui a toujours été la récompense & la gloire des Ministres fidèles; nous devons la partager avec vous, & notre autorité alors doit être votre soutien & votre azile; nous ne vous la refuserons jamais, & nous nous croirons même trop heureux, quand il se présentera des Pasteurs de ce caractère qui viendroient l'implorer: nous avons la consolation d'en compter plusieurs parmi vous, & leur fidélité nous adoucit la peine que cause toujours à un premier Pasteur la négligence & l'infidélité des Pasteurs subalternes. Paissez donc le troupeau qui vous est confié, avec la tendresse d'un pere, avec la vigilance d'un guide, avec le désintéressement d'un disciple des Apôtres, avec la décence & la sainteté d'un Ministre de Jesus-Christ: instruisez-les de leurs devoirs; que vos exemples assurent le fruit & le succès de vos instructions; ne paroissez occupés & touchés que de leur salut; oubliez vos intérêts temporels, & ne les mettez jamais en balance

avec l'intérêt de leurs ames : ne faites pas un gain fordide d'un ministère saint : n'abusez pas de votre autorité pour satisfaire vos animosités personnelles , & que la dispensation des Sacremens qui doit être l'exercice de votre charité , ne le soit pas de vos vengeances. C'est déjà un scandale , qu'un Pasteur soit aliéné de ses brebis ; mais c'est une profanation & le comble du désordre , qu'il s'autorise là-dessus à leur refuser les saints mystères : nous sommes résolus d'arrêter & de punir un abus si criant & si odieux que nous avons remarqué en gémissant , dans nos visites ; & les plaintes journalières nous font juger qu'il n'est que trop commun dans ce Diocèse. Jugez-les au Tribunal , à la bonne heure ; & si vous les trouvez indignes , suivez les règles de l'Eglise , & éloignez-les pour quelque-tems de la Table sainte ; mais ne refusez pas de les recevoir à la piscine mystérieuse. Jesus-Christ y fit entrer un Paralytique de trente-huit ans. L'Eglise ouvre ce bain sacré aux pécheurs les plus invétés ; & de quel droit le leur fermeriez-vous , vous qui n'êtes là que ses Ministres , & qui n'avez d'autre autorité que celle qu'on vous confie , & qu'elle ne vous confie que pour le besoin des Fidèles ? Vous êtes à eux ; votre vocation , votre mission , vos fonctions ne sont que pour eux : donnez-vous donc tout à eux , puisque vous n'êtes que pour eux. La foi , n'est déjà que trop éteinte dans les Fidèles ,



le culte trop avili, les Sacremens trop négligés, sans que vous les aidiez encore à s'endurcir dans cet état, & que vous les autorisiez à confondre le mépris du ministère avec celui du Ministre : nous ne sommes pas surpris après cela du peu de fruit que vous faites dans vos Eglises. On voit des Pasteurs vieillir dans le ministère, sans avoir tiré une seule ame de l'égarement, & aller paroître devant Jesus-Christ non-seulement les mains vuides, mais chargés de leurs iniquités & de celles de leurs peuples. Rendez la piété respectable en vous le rendant vous-mêmes; inspirez la crainte & la terreur des saints mystères par le profond recueillement dont vous le traiterez; rendez les devoirs aimables en les pratiquant. Quelle que puisse être la grossièreté de vos peuples, la vie sainte d'un Pasteur fait toujours son effet; plus même ils sont grossiers, plus un exemple qu'ils ont sans cesse devant les yeux, les frappe; toute leur religion est dans leurs sens; les nations les plus sauvages ont quitté toute leur férocité devant des hommes Apostoliques. Il n'arrive guères qu'un Pasteur fidèle ne s'attire l'amour, le respect, la confiance de son troupeau; & sans ce respect; & cette confiance votre ministère devient inutile. Ne vous en prenez donc qu'à vous-même, si vous ne l'avez pas; méritez-la par une vie irrépréhensible, par une charité tendre, par un zèle prudent, par une gravité affable, par une con-

duite toujours soutenue : ne vous avilissez pas jusqu'à imiter la grossiereté de leurs mœurs ; foyez leur modèle , & non pas leur compagnon : en un mot , ne leur ressemblez point , & vous les rendrez semblables à Jesus-Christ.





TROISIÈME

# DISCOURS

*De la nécessité des Retraites  
pour se renouveler dans la  
grace du Sacerdoce.*

**I**L seroit inutile de faire de nouvelles <sup>1725.</sup> réflexions sur les vérités que vous venez d'entendre : ce n'est pas pour vous instruire, mes Freres, que nous vous parlons ici : c'est pour vous rappeler à vos propres lumières : tout ce que nous voulons vous apprendre de nouveau, c'est de faire plus d'usage pour vous-mêmes de ce que vous apprenez aux autres. Ce ne sera pas l'ignorance des devoirs de notre état, qui nous perdra ; ce sera de les avoir toujours connus, & de les avoir toujours négligés ; ce sera de nous être familiarisé depuis les premiers tems de notre ministère avec les plus grandes vérités de la Religion ; & à force de les avoir connues & annoncées aux autres, de n'en avoir presque plus été touchés nous-mêmes.

Autrefois le Prêtre & le peuple vivoient dans une ignorance égale de nos devoirs & de nos mystères : c'étoient des aveugles qui conduisoient d'autres aveugles ; & le ministère n'étoit presque plus dans l'Eglise, qu'une occasion de chute pour ses enfans, & de scandale & de dérision pour ses ennemis. La lumière a depuis reparu sur le Sanctuaire : de longues épreuves de science & de piété ont seules conduit au Sacerdoce : les premiers Pasteurs n'ont imposé légèrement les mains à personne ; & les lévres du Prêtre sont redevenues les dépositaires de la doctrine. Mais cet accroissement de lumière dans le ministère n'a pas été suivi long-tems d'un accroissement de zèle & de ferveur parmi les Ministres : nous avons la consolation de les trouver plus instruits ; mais nous ne l'avons pas toujours de les voir plus fidèles ; & d'autant plus que rien n'est plus à craindre que de connoître la vérité, de rompre ce pain céleste à nos freres, & de ne pas s'en nourrir soi-même.

C'est cette sécheresse & cette insensibilité qui se forme & s'augmente chaque jour au milieu de toutes les lumières & de toutes les erreurs les plus capables de réveiller la piété, qui fait la situation la plus dangereuse & la plus ordinaire de notre état. Le Fidèle qui vit dans l'ignorance & dans l'oubli de Dieu, trouve dans nos instructions & dans les vérités qu'il ignoroit, une ressource qui le rappelle à lui-même :

nous n'y trouvons nous qu'un langage accoutumé, qui sort de notre bouche sans que le cœur y ait aucune part, qui nous laisse tels que nous sommes, & qui par-là achève de nous endurcir : nous nous perdons par les mêmes secours dont nous nous servons pour faciliter le salut à nos freres.

Aussi nous voyons tous les jours de simples Fidèles touchés de Dieu se convertir ; & mener une vie plus régulière & plus sainte ; mais avons-nous souvent la consolation de voir un Prêtre scandaleux & déréglé revenir à lui, & édifier par une conversion sincère l'Eglise qu'il avoit scandalisée ? Nous avons beau dans le cours de nos visites leur indiquer des maisons de retraite, pour y reprendre l'esprit de leur vocation : ils en sortent comme ils y étoient entrés ; ce sont pour eux des jours d'ennui, de contrainte, d'hypocrisie souvent ; mais jamais de repentir ; ils regardent le remède comme une peine ; ils ont plus de honte de l'expédient charitable, dont nous usons pour les retirer de leurs déréglemens, que de leurs déréglemens mêmes : ils sont punis ; ils ne sont pas changés. Mais que nous sert de les punir & de les affliger, comme disoit autrefois l'Apôtre, si cette affliction ne les conduit pas à une sincère pénitence : *Gaudeo, non quia contristati estis, sed quia contristati estis ad pœnitentiam.* C'est faire un usage bien triste de notre autorité, que de l'employer contre ceux qui en sont les coopérateurs & les

2. Cor.

7. 9.

soutiens ; qui devroient la partager avec nous , en partageant nos sollicitudes , & être notre consolation & notre force. Et cet usage est d'autant plus triste pour nous , qu'ils ne sentent d'ordinaire que le coup qui les aigrit , & qu'ils ne sont pas touchés de la disposition & de la tendresse du cœur qui ne cherche qu'à les guérir & à les ramener.

D'où vient ces malheurs , mes Freres ? c'est que nos infidélités , toujours suivies de l'opprobre de la religion & du scandale des Fidèles , arment contre nous toute l'indignation de Dieu , & nous attirent toujours le châtement le plus terrible dont il frappe ici-bas les hommes dans sa colère , je veux dire , l'endurcissement. Et ne croyez pas qu'on n'en vienne-là que par des excès grossiers & un dérangement absolu de conduite ; ce ne sont pas les grands crimes , qui sont le plus à craindre pour nous. L'éducation pieuse & ecclésiastique que vous avez reçue dans cette maison , & la sainteté des ministères que vous exercez tous les jours , vous défendent la plupart contre ces chûtes marquées , où l'innocence & la piété font un déplorable naufrage : ce que nous avons le plus à craindre , c'est cette négligence dans les devoirs , cet usage familier & infructueux des choses les plus saintes ; c'est cet abus des fonctions par la tiédeur des dispositions qui nous y accompagnent , cette insipidité au milieu de tout ce qui seroit le plus ca-

*Le Sé-  
minaire.*

pable de ranimer notre piété ; c'est enfin cette habitude de Sacremens & de fonctions divines , & en même-tems de vie dissipée , toute humaine , toute dans les sens ; c'est-à-dire , un état où l'on allie les ministères les plus sublimes & les plus saints avec les mœurs les plus communes , les plus bassement attachées à toutes les choses d'ici-bas , les plus éloignées de ces sentimens nobles de zèle & de ferveur , qui font toute la sûreté de notre état & tout le fruit de nos fonctions.

Voilà , mes Freres , ce qui est de plus à craindre pour nous , & d'autant plus que nous nous trouvons la plûpart dans cette dangereuse situation sans inquiétude , sans remords , sans en connoître le danger. Les chûtes grossières allarment , & peuvent quelquefois rappeler au repentir : mais cet état d'inattention sur nous & sur nos devoirs , cette habitude d'indolence dans l'exercice de nos fonctions ne nous frappe point , ne nous effraye point , n'offre rien de marqué qui jette le trouble & les remords dans la conscience , & nous laisse d'autant moins d'espérance de retour , qu'elle nous laisse plus tranquilles.

Pour éviter donc de retomber dans ce malheur , ou pour en sortir , si nous sommes assez malheureux que d'y être tombés , je ne vois qu'un remède ; c'est de venir tous les ans dans cette maison de retraite vous rendre compte à vous-mêmes de vous-mêmes ; c'est d'y venir examiner devant

Dieu si vous remplissez les devoirs donc on vous y a autrefois instruit ; si vous êtes fidèles aux résolutions que vous y formâtes, quand vous fûtes associés au saint ministère ; si vous n'êtes pas déchûs depuis de cet esprit de zèle & de ferveur , dont vous étiez alors embrasés ; en un mot , si vous n'avez pas violé l'alliance solennelle que vous contractâtes ici avec Jesus-Christ & avec son Eglise , en vous consacrant à ses ministères. La triste distance que vous trouverez entre vos sentimens passés & votre situation présente vous allarmera , s'il vous reste encore de la foi : les murs tout seuls de cet édifice saint , témoins autrefois de vos promesses , vous reprocheront tout bas votre infidélité ; tout vous rappellera aux premières effusions de l'esprit du Sacerdote que vous reçûtes ici aux pieds des autels.

Oui , mes Freres , il y a un esprit de dissipation inévitable dans les fonctions publiques , qui conduit toujours à l'insensibilité , si la prière & le recueillement ne préviennent ce malheur : il y a même un dégoût attaché à ce qui se trouve de gênant , de continuel , d'assujettissant dans nos ministères , qui aboutit toujours à un éloignement criminel des devoirs , si un renouvellement dans l'esprit de notre vocation ne vous rend le goût & la consolation , qui non-seulement adoucit les peines de notre état , mais qui nous les rend aimables. Ce sont-là les deux écueils , où



viennent toujours échouer les plus saintes dispositions que vous aviez d'abord apportées au ministère , & qui nous faisoient espérer de trouver en vous des coopérateurs fidèles de notre Episcopat , & une ressource dans les besoins infinis de ce grand Diocèse. Ne rendez donc pas inutiles , mes Freres , ces espérances de grace qui accompagnerent votre ordination ; venez les ressusciter ici de tems en tems , & les tirer de cette létargie & de cet assoupissement ; qui n'est jamais loin de la mort , & de l'extinction entière de l'esprit saint. L'Apôtre craignoit ce malheur pour son Disciple Timothée lui-même ; ce Disciple dont l'enfance avoit été si sainte , la jeunesse si pure , & accompagnée des témoignages si publics & si honorables des Fidèles ; il l'exhorte cependant à ressusciter de tems en tems la grace qu'il avoit reçue par l'imposition des mains.

Non , mes Freres , quelque pure qu'ait été votre vocation , quelques innocentes qu'ayent été les mœurs qui ont précédé votre ordination , quelques saintes qu'ayent pu être les dispositions qui vous ont conduit au ministère , vous ne vous y soutiendrez pas ; vous sentirez toutes ces résolutions s'affoiblir , s'effacer , & de nouveaux sentimens plus humains , plus charnels , prendre la place de ces premiers sentimens de grace & de ferveur , si vous ne vous rappelez de tems en tems à vous-mêmes. Ce sera dans ces jours de silence

& de retraite, que vous sentirez vos pertes passées, que vous reconnoîtrez combien vous êtes déchûs de votre première charité, les voies qui vous ont conduit à cet affoiblissement, & celles que vous devez prendre pour vous rétablir. Hélas ! mes Freres, il n'est que trop vrai qu'en travaillant à sauver les autres, nous avons presque toujours le malheur de nous oublier nous-mêmes. Cependant notre travail deviendra infructueux pour nos freres, si nous ne sommes pas remplis de cet esprit de foi, de piété, de ferveur, qui fait tout le succès de nos fonctions ; nous sèmerons, & Dieu ne donnera pas l'accroissement ; nous instruirons, & nous ne ferons qu'un airain sonnant ; nous cultiverons le champ, & nous n'y verrons croître que des ronces. Il faut, à l'exemple de Jesus-Christ, que nous donnions de notre plénitude : si le cœur est vuide, nos discours & nos instructions le seront aussi ; si nous ne sentons pas ce zèle & cet amour du bien, ceux qui nous écoutent n'y seront pas plus sensibles ; en un mot, si l'esprit de Dieu est comme éteint au dedans de nous, comment le ranimerons-nous dans le cœur de nos freres ? Un Pasteur tiède & infidèle répand, pour ainsi dire, cette tiédeur & ce découragement sur-tout son peuple ; il instruit froidement & par habitude, & on l'écoute de même : rien ne le réveille, ni ses fonctions, ni la sainteté de ses ministères, & rien ne re-

veille son troupeau, ni ses exemples, ni ses instructions : il n'a pas de grands vices, je le veux ; mais n'est-ce pas un grand vice pour un Prêtre de n'avoir point de vertu ? On pourroit dire qu'il ne fait pas de grands maux, si ce n'étoit pas un grand mal pour un Pasteur de ne faire aucun bien. Nous ne recevons pas contre lui de plainte marquée dans le cours de nos visites ; mais quelle plainte plus triste & plus honteuse pour un Ministre de la Religion, que de ne s'attirer aucune louange ? On nous rend témoignage qu'il n'est point scandaleux, & qu'il n'y a rien à dire dans sa conduite ; mais n'est-ce pas un scandale qu'il n'y ait rien à en dire d'édifiant, que le silence sur sa conduite soit le seul éloge dont il soit digne ? & qu'y a-t'il de plus scandaleux pour un homme consacré à Dieu, que sa plus grande vertu se termine à ne donner aucun scandale ?

Vous donc, ô homme de Dieu, évitez ce malheur : *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.* Vous l'homme de Dieu sur la terre, son ministre, son envoyé, son coopérateur dans le salut des âmes ! remplissez toute la sublimité de ces titres augustes. Vous êtes l'homme de Dieu ; ne soyez pas l'homme de la terre, l'homme de la chair & du sang, un homme semblable aux autres enfans des hommes : & pour cela venez vous rappeler ici quelquefois à tout ce qu'exige la sainteté de votre consécration & le ministère que Dieu vous a confié. Il a mis

1. *Tim.*  
6. 11.

dans la plûpart d'entre vous des inclinations louables & dignes du Sacerdoce ; ne les laissez pas éteindre dans la dissipation & dans la négligence ; cultivez ces semences de grace & de vocation , avant que l'homme ennemi les étouffe : vous en avez vû , & vous en voyez tous les jours de tristes exemples parmi vos confreres : rendez-vous leur malheur utile par les précautions que vous prendrez pour l'éviter : *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.* Vous serez d'autant plus coupable que par des mœurs régulières , par les principes de foi & de religion qui sont en vous , par les talens mêmes propres au ministère , vous étiez plus en état de servir & d'édifier l'Eglise , & que faute de précaution vous aurez rendu toutes ces espérances de bien inutiles. Les affoiblissemens sont inévitables dans les fonctions ; je vous l'ai déjà dit : venez donc reprendre de nouvelles forces dans la retraite ; je suppléerai avec plaisir aux besoins de ceux qui n'alléguent point d'autre excuse que leur pauvreté : mais je ne cesserai de vous exhorter à cette pratique , & ce conseil doit d'autant plus faire impression sur vos cœurs , qu'il vous est plus honorable , qu'il part d'un fonds d'estime & de tendresse pour vous , & qu'il suppose que vous êtes la plûpart capables d'en retirer tout le fruit que nous souhaitons.



QUATRIÈME

# DISCOURS

*Des divisions entre les Curés &  
les Prêtres des Paroisses.*

**S'**IL étoit nécessaire d'ajouter quelque chose aux sages avis qu'on vient de vous donner, mes Freres, ce seroit pour vous rendre ce témoignage, que plus je connois par moi-même l'état des Eglises que la Providence m'a confiées, plus je suis édifié de la soumission & du zèle de la plûpart des Pasteurs qui les gouvernent.

1720

Tout ce qui resteroit à souhaiter, ce seroit que cet esprit d'ordre & de subordination se répandit sur les Prêtres assemblés dans vos Paroisses, établis pour travailler sous votre conduite, plutôt que pour partager votre autorité; pour subvenir aux besoins des Eglises, & non pour vous en disputer les droits; pour être votre secours & votre consolation, & non vos concurrents, & souvent la plus affligeante croix de votre ministère.

Nous nous réservons de rétablir les règles de la discipline si renversées sur ce point dans ce Diocèse ; de rendre aux Pasteurs toute l'autorité inséparable de leur ministère , & si nécessaire pour le succès de leurs fonctions ; & en remettant chacun à sa place de conserver cette harmonie & cette subordination , qui seule peut rendre les membres de tout le corps utiles les uns aux autres , & sans quoi tout est scandale & confusion dans l'Eglise.

Il est déjà très-affligeant , mes Freres , comme le disoit autrefois saint Paul , qu'il y ait entre nous des contentions & des disputes sur les droits & sur les préséances. Hélas ! le droit dont nous devrions être plus jaloux , est celui de nous sacrifier pour le salut des peuples. Notre ministère , vous le savez , n'est pas un ministère de domination , mais de travail , de douceur & de charité. Les titres de notre apostolat , disoit l'Apôtre , ne sont pas notre autorité sur les Eglises , mais les peines & les travaux que nous supportons par l'accroissement de l'Evangile : nous ne sommes élevés au-dessus des autres , que pour leur être plus redevables ; notre autorité n'est qu'une servitude plus universelle ; nos titres sont nos fonctions , & nos fonctions sont toutes renfermées dans la charité. Or la charité est douce , patiente , modeste ; elle n'envie pas la gloire de ses freres , qui devient sa gloire propre ; son émulation se borne à imiter les vertus ; elle ne cher-

che que les intérêts de Jesus-Christ & de son Eglise ; & la place la plus honorable pour elle , est celle où elle peut rendre plus d'honneur à Dieu , & devenir plus utile à son peuple.

Si cet esprit nous animoit tous , nous verrions bientôt tomber toutes les dissensions qui divisent si scandaleusement les Pasteurs & les Prêtres de la plûpart de nos Paroisses ; on ne verroit plus le trouble & les contestations se perpétuer parmi ceux qui sont destinés à porter la paix aux Fidèles ; les divisions du Sanctuaire n'en aviliroient plus les fonctions & l'autorité : nous ne gémirions plus de voir des Prêtres faire éclater jusqu'aux pieds des Autels , en la présence des peuples , leurs animosités & leurs querelles ; profaner la décence & la majesté du culte public ; troubler le silence & la sainte gravité des mystères redoutables ; faire du Temple saint , du Temple de la paix & de la réconciliation , un théâtre de haine & de fureur ; & par ces scandaleuses profanations , ne compter pour rien de perdre les ames & de deshonorer la Religion , pour conserver des droits qui ne sont établis que pour la gloire de la Religion & la sanctification des Fidèles. Eh ! qu'importe à l'Eglise des droits insensés qui la couvrent de confusion & d'opprobre , qui renversent l'ordre & la discipline , qui troublent les fonctions du saint ministère , qui profanent son culte & ses autels , & qui sont un sujet de scandale & de chute à

ses enfans dont l'édification & le salut est le seul objet de tous les droits qu'elle nous confie ?

Nous ne parlons qu'avec une profonde douleur d'un abus presque universel dans ce Diocèse. Plus les Prêtres se multiplient dans les Paroisses, plus le scandale de la dissension augmente : la multitude des ouvriers devient un obstacle à l'ouvrage de la foi ; & ce qui devoit être un nouveau secours pour les peuples est une nouvelle consolation pour l'Eglise, est un nouveau piège pour eux, & un nouveau sujet de douleur & de confusion pour elle : & ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est qu'on voit la plûpart de ces Prêtres vivre, pour ne rien dire de plus, dans une oisiveté indigne du Sacerdoce ; n'avoit ni goût, ni amour pour les fonctions ; être insensibles aux besoins des Eglises & à la perte des ames ; & ne montrer de zèle & de vivacité que pour de vaines prérogatives, dont leurs mœurs seules devoient les dégrader, quand les loix de l'Eglise & l'ordre de la hierarchie ne les rendroient pas insoutenables.

En attendant que nous ayons remédié à un désordre si commun & si honteux à notre ministère, souvenez-vous, vous mes Freres, que vos exemples font tout le succès de vos fonctions. Souvent dans les Eglises où le Pasteur est seul, & où la concurrence des Prêtres ne trouble pas ses fonctions, il trouve avec ses Paroissiens mé-



mes des sujets de trouble, de procès & de querelle : l'esprit de douceur & de désintéressement sur-tout est la grande vertu que vous devez montrer à vos peuples : rendez vous aimables, si vous voulez vous rendre utiles ; ayez pour les Fidèles, dont vous êtes chargés, une tendresse de pere, & ils vous aimeront comme des enfans. L'humour, la hauteur, la dureté que vous leur laissez souvent paroître, leur rend vos instructions odieuses, comme vos personnes : l'âpreté pour vos intérêts si ordinaire & si mesléante à des Pasteurs : fait que vous croyant plus touchés d'un gain terrestre, que du gain de leurs ames, ils pensent plus à vous contester vos droits, qu'à se défaire de leurs vices ; tout devient un obstacle dans l'esprit de ces peuples grossiers au fruit de votre ministère ; & n'est-il pas affligeant pour un Pasteur à qui il reste encore de la foi, de voir que sa conduite anéantit toutes ses fonctions ; que l'éloignement qu'on a pour lui, éloigne de Dieu tout son peuple ; & qu'il est lui-même le grand écueil de son ministère ?

C'est ce que nous avons vû souvent avec douleur dans le cours de nos visites ; les brebis soulevées contre le Pasteur, & le ministère sans fruit, parce qu'il étoit sans confiance. Eh ! pourquoi ne souffrez-vous pas le tort qu'on vous fait, plutôt que de scandaliser l'Eglise de Dieu ? *Quare non magis fraudem patimini ?* C'est ce que saint Paul disoit à des simples fidèles ; que n'au-

roit-il pas dit à des Pasteurs ? Ce saint Apôtre vouloit être anathème pour ses freres , & vous ne voudriez pas souffrir la plus légère lésion pour les empêcher de périr , & ne pas leur rendre vos fonctions inutiles. On a beau dire qu'on est obligé de soutenir ses droits : eh ! quels sont vos droits les plus précieux & les plus sacrés, que le salut de vos freres ? édifiez-les ; & ils respecteront vos droits comme votre personne : ne paroissez touchés que de leur salut ; & ils remettront même entre vos mains leurs intérêts , comme à leur pere : donnez-vous tout à eux ; & loin de vous ôter ce qui vous appartient , ils se donneront à vous eux-mêmes : ayez pour eux le zèle & la tendresse d'un Pasteur ; & vous aurez bientôt sur eux l'autorité d'un maître : l'amour & le respect des peuples est toujours le prix de la piété d'un bon Pasteur. Je fais qu'il se trouve toujours des pécheurs scandaleux qui le haïssent : mais en le haïssant , il sont forcés de le respecter en secret ; & la haine qu'ils ont pour le Ministre , honore alors le ministère. Ne vous rendez odieux qu'aux méchans ; ne faites éclater votre zèle que contre les scandales : en un mot , aimez le salut de vos peuples ; & vous saurez bientôt comment il faut s'y prendre pour les sauver. Souvenez-vous qu'un Pasteur occupé à plaider son peuple , est un pere barbare qui loin d'élever & d'instruire ses enfans , ne s'étudie qu'à les dépouiller & à les perdre ; & ce qui rend

cet abus plus honteux à notre caractère, c'est que presque toujours ces procès & ces contestations roulent sur des intérêts si légers, qu'il faut avoir une idée bien basse de son ministère, & du prix des ames dont nous sommes chargés, pour les sacrifier à des gains si minces & si fardides.

Ayons donc, mes Freres, des pensées plus hautes & plus dignes de la sublimité de nos fonctions : nous tenons la place de Jesus-Christ auprès des Fidèles; nous continuons parmi eux sa mission & son ministère; nous sommes les Vicaires de son amour pour eux, comme dit un Pere; mesurons là-dessus nos obligations: quelle tendresse, quelle élévation, quel désintéressement, quel zèle peut jamais suffire pour les remplir! Laissons aux morts le soin de leurs morts; laissons au monde les sollicitudes, les procès, les contestations pour les choses du monde. Pour nous, mes Freres, nous sommes appelés à un genre de milice, plus saint & plus élevé; nous n'avons à combattre que les vices; nous n'avons à aggrandir que le patrimoine & le royaume de Jesus-Christ; nous ne devons que lui gagner des ames: tous les autres gains, nous devons les regarder avec l'Apôtre, comme de la boue, & comme une véritable perte pour nous. Méditez, mes Freres, ces vérités saintes, dont on vous a nourri autrefois dans cette maison de retraite; venez les y puiser encore, & les faire revivre dans votre cœur; ajoûtez

cette nouvelle consolation à toutes les autres que nous recevons dans nos visites de votre bonne conduite ; que les Fidèles loin de se plaindre de vous, trouvent en vous une ressource toujours sûre & une consolation à leurs peines ; foyez leurs secours & leur appui , & non pas leurs currens & leurs parties ; vainquez par votre charité pour eux la dureté que leur donne une basse naissance & une éducation agreste ; & ayez pour vos peuples les mêmes sentimens de paix , de douceur , d'affabilité , enfin de tendresse, que nous avons pour vous.





CINQUIÈME

# DISCOURS

*Suite des divisions entre les Cures  
& les Prêtres des Paroisses.*

**U**N Ne réflexion, mes Freres, que je suis obligé d'ajouter aux avis edifiants qu'on vient de vous donner, c'est que ceux d'entre vous en qui nous remarquons moins de regularité dans les mœurs, moins d'amour pour les fonctions, moins de zèle pour le salut des ames, dont on vous demandera un compte si rigoureux, sont toujours les plus vifs & les plus ardens pour soutenir de vaines prétentions, qu'un long abus avoit introduites : c'est le seul point de leur ministère qui les intéresse. Peu occupés d'ailleurs d'honorer le Sacerdoce par la sainteté de leur vie, qui seule honore un Ministre de Jesus-Christ, ils cherchent à l'honorer par des prerogatives usurpées, & dont même ils seroient indignes, quand elles seroient attachées à leur état. Ainsi

1727.

l'oisiveté, l'orgueil, pour ne rien dire de plus, font de la part des Prêtres les seules sources de ces disputes scandaleuses : les devoirs essentiels sont négligés ; l'honneur du Sacerdoce & le scandale des Fidèles ne sont comptés pour rien : & dans un tems sur-tout où le Clergé de ce Diocèse vient de recevoir une humiliation (a) si publique & si douloureuse ; où nous devrions nous réunir & nous ranimer pour effacer par un saint concours de piété, de zèle, de concorde, d'édification, le souvenir d'un événement si triste & si honteux, nous les réveillons tous les jours par des dissensions & des animosités si publiques, qu'elles partagent même & troublent les Villes & les Paroisses, & qu'on les porte devant des Tribunaux laïques, où la honte du Sacerdoce & du ministère n'ont déjà que trop éclaté.

Notre intention, mes Freres, a été de rétablir l'ordre & la paix dans nos Eglises : l'ordre qui y étoit renversé : le Pasteur n'étoit plus le pere de son peuple, ni le chef des Ministres subalternes, établis pour travailler sous ses yeux : la paix qui ne peut subsister que dans l'ordre, y étoit sans cesse troublée ; & dans cet état de confusion, les fonctions étoient sans fruit, le Ministère sans honneur, les Fidèles sans secours, & tous nos soins, pour remédier à un abus

(a) Un Curé venoit d'être condamné au feu par Arrêt du Parlement.

si universel , inutiles. Il étoit donc essentiel d'y pourvoir par un règlement général , où l'autorité du Prince a concouru avec la nôtre : mais le même esprit qui l'a dicté doit le faire observer ; c'est-à-dire , comme on vient de vous le représenter avec tant de zèle , que les Pasteurs qu'il rétablit à leur place , ne doivent pas en abuser ; que les Prêtres auxquels il assigne celle que les règles de la hiérarchie leur donnent , doivent penser qu'elle leur fera plus honorable , à mesure qu'ils se rendront plus utiles aux peuples ; & qu'ils seroient inexcusables s'ils perpétuoient encore des divisions , dont le scandale retomberoit sur eux seuls , & dont ils porteroient aussi seuls la confusion & la peine.

Nous serions bien plus consolés , si à la place de ces dissensions si messéantes aux Ministres de la paix & de la charité , nous voyions par-tout , comme nous l'avons vû dans différens cantons de ce Diocèse ; les Prêtres & les Curés de plusieurs Paroisses voisines , s'unir ensemble par une sainte association , s'assembler une fois l'année pour s'animer à la pratique de leurs devoirs , & s'obliger par des dérèglemens que nous approuverons toujours avec plaisir , à se donner des avis mutuels & charitables , à exclure même ceux qui se feront dans la suite rendus indignes d'une si édifiante société , à se secourir dans leurs maladies , à veiller sur les besoins temporels & spirituels de leurs confreres mourans , à mettre à cou-

vert de l'avidité & de l'usurpation de leurs proches, & leurs propres effets, & les Titres & les Registres de leurs Eglises, & enfin à les aider dans ce dernier moment, où plusieurs meurent sans secours & sans consolation, de tous les soins que la charité & l'unité du même ministère doivent inspirer.

Si ces associations édifiantes s'établissent dans tout le Diocèse, nous n'aurions pas besoin de faire des Ordonnances, comme nous en allons publier, pour prévenir la dissipation & l'enlèvement des Titres & des Registres des Eglises après la mort des Curés; tout demeureroit dans l'ordre requis; les parens ne se regarderoient pas comme héritiers des monumens publics des Eglises, d'où dépend la tranquillité publique & la sûreté des mariages, des baptêmes & des familles; & les Paroisses n'ajouteroient pas à la douleur d'avoir perdu leur Pasteur, celle de voir disparaître avec lui tous les Titres authentiques & tous les témoignages sacrés de leur état & de leur Religion.

Mais, mes Freres, afin que ces Titres puissent se conserver & se transmettre à vos successeurs, vous devez veiller vous-mêmes pendant votre administration à les mettre en état d'être transmis & conservés. Nous avons été, dans nos visites, scandalisés de la négligence de plusieurs Curés sur un point aussi essentiel: les Statuts du Diocèse, les Ordonnances de nos Rois,



Les peines rigoureuses qui y sont portées contre les contrevenans, l'intérêt même public ne les touchent point: les Baptêmes, les Mariages, les Certificats mortuaires; c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de plus sacré, & qui fait toute la sûreté de l'Etat & de la Religion, tout cela n'est écrit que sur des feuilles volantes, sans ordre, sans soin, sans précaution; des Titres si augustes & si saints sont dispersés à l'aventure comme des papiers de rebut: & tandis qu'il n'y a point de pere de famille qui ne tienne les Titres de sa maison & de ses enfans, & l'état journalier de ses affaires temporelles, dans un ordre scrupuleux & dans des Registres sûrs, qui subsisteront après sa mort, des Curés, les peres des Fidèles, laissent dans un désordre affreux la filiation spirituelle de leurs enfans selon la foi; les témoignages publics de leur origine chrétienne, & tous les Titres qui leur donnent droit à l'héritage des enfans de Dieu. Il faut être bien peu touché, mes Freres, de la grandeur & de la sainteté de la Religion, bien peu pénétré des devoirs de son ministère, bien insensible même au salut & à l'intérêt des Fidèles, pour être capable d'une négligence si criminelle, & y persévérer même, après en avoir été averti. Et en effet, qu'est-ce qui peut intéresser un Pasteur, si la majesté de la Religion, si le respect dû à ce qu'elle a de plus saint, si la sûreté publique, la tranquillité des familles, & son propre honneur, le trouvent insensible?

Que pourrois-je ajoûter à cela pour vous, mes Freres, que ces avis ne regardent point, que vous adresser les belles paroles que saint Paul adressoit autrefois aux Prêtres & aux Fidèles de l'Eglise de Philippes ? elles renferment tout ce que je pourrois vous dire de plus utile & de plus touchant. Au reste, mes Freres, conservez le dépôt de la foi & de la vérité qui vous a été confié ; puisez dans les sources pures, dans l'Écriture & dans les Peres les principes des mœurs, suivant lesquels vous devez vous conduire & conduire vos peuples ; bannissez les pratiques superstitieuses de vos Eglises ; ne vous départez jamais des règles de la vérité, sans laquelle tout ce qui porte le nom de piété, est toujours un abus, ou un scandale : *De cætero, Fratres, quæcumque sunt vera.*

Philip. 4.  
&

Montrez de la retenue dans vos mœurs & dans vos discours ; qu'il ne vous échappe jamais rien d'indécent à la sainteté de votre ministère ; portez sur votre visage une sainte pudeur, & cette gravité sacerdotale, qui fait respecter la Religion de ceux même qui ne l'aiment pas ; évitez les familiarités suspectes ; & souvenez-vous que le soupçon seul là-dessus pour un Prêtre, est un crime que l'innocence même ne peut justifier : *Quæcumque pudica.*

Faites paroître une équité inviolable dans votre conduite, du désintéressement dans vos fonctions, de la prudence & de la charité dans votre zèle, une égale affection

pour tous les fidèles qui vous sont confiés , puisque vous êtes également le pere de tous ; point d'animosité que contre le vice , point de prédilection que pour la vertu , point d'acception de personnes , & que les besoins seuls de vos ouailles régulent les soins & les attentions du Pasteur : *Quæcumque justa.*

Inspirez aux peuples du respect pour les choses saintes , en les traitant vous-mêmes faintement : paroissez aux pieds des autels comme les vieillards devant le trône de l'Agneau , frappés de la majesté du Dieu qui y réside ; & que la modestie , la terreur , la profonde Religion , dont vous accompagnerez ces fonctions redoutables , apprennent aux Fidèles avec quelles dispositions saintes ils doivent y assister : *Quæcumque sancta.*

Rendez-vous aimables à vos peuples , si vous voulez leur devenir utiles ; aimables , non par des familiarités indécentes , en partageant avec eux leurs excès ; & devenant les compagnons de leurs plaisirs ; mais en partageant leurs afflictions , & devenant les consolateurs de leurs peines : commencez par gagner les cœurs , pour attirer les ames à Jesus-Christ ; ne rendez point le saint ministère odieux par la rudesse & la bizarrerie de vos humeurs , ou méprisable par la bassesse de vos sentimens ; ne refusez pas aux Fidèles , qui vous sont commis , votre assistance & vos conseils , puisque vous leur devez même votre vie ;

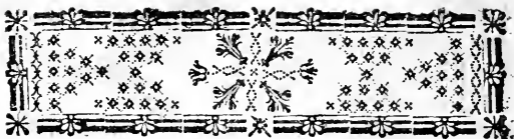
foyez leur consolation ; & ils feront la vôtre ; aimez-les comme vos enfans ; & ils vous aimeront comme leur père *Quæcumque amabilia.*

Ne négligez rien de tout ce qui peut conserver votre réputation pure & fans tache dans l'esprit des Fidèles ; abstenez-vous des choses mêmes les plus permises dès qu'elles peuvent devenir un sujet de scandale à vos freres ; souvenez-vous que tout le fruit de votre ministère est attaché à la bonne opinion qu'ils ont de vous ; n'avilissez pas la Religion , en vous avilissant vous-mêmes ; que vos exemples préparent le succès à vos instructions ; qu'on ne puisse rien vous reprocher de ce que vous êtes obligé d'interdire aux autres ; & que la bonne odeur de votre vie répandue dans vos Paroisses , devienne toute seule une censure continuelle des vices de vos Paroissiens : *Quæcumque bonæ famæ.*

Enfin , mes Freres , continue l'Apôtre , si le souvenir de ces premiers Ministres qui nous portèrent la foi , & dont le sang devint la semence de tant de Fidèles , vous touche ; si l'exemple même de tant de saints Pasteurs que la miséricorde du Seigneur conserve encore à ce Diocèse , & qui portent le joug avec vous , ne vous trouve pas insensibles ; si vous restez encore quelque desir de vertu , & que toute foi & tout principe de bien ne soient pas éteints dans vos cœurs : *Si qua virtus* : si les éloges que l'ancienne Eglise d'Auvergne a tou-

jours mérités par une discipline plus exacte & par l'observation plus régulière des anciennes Loix, vous inspire une sainte émulation ; s'il vous paroît honteux de dégénérer de la vertu de vos peres & de déshonorer une Eglise, de tant de monumens illustres ont publié les louanges dans tous les siècles & les publient encore de nos jours : *Si qua laus disciplinæ* : reparez par de nouvelles mœurs & par une nouvelle application à vos devoirs les défauts passés de votre ministère ; occupez-vous sans cesse des avis que nous venons de vous donner ; sanctifiez par eux toutes vos fonctions : vous honorerez votre ministère ; vous sanctifierez vos peuples, & le Dieu de paix sera avec vous : *De cætero, Fratres, quæcumque sunt vera, quæcumque prudentia, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ ; si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate, hæc agite, & Deus pacis erit vobiscum.*





SIXIÈME

# DISCOURS

*Des suites funestes du dérèglement  
des Pasteurs.*

1728.

**R**ien de plus édifiant, mes Freres, que les vérités que vous venez d'entendre : & nous avons cette confiance, que ces vérités ont toujours été une règle de conduite pour la plupart de ceux qui nous écoutent ; mais nous ne pouvons aussi dissimuler, que parmi tant de Pasteurs fidèles, & qui sont l'exemple & l'édification de leur troupeau, il ne s'en trouve qui déshonorent leur caractère ; & qui scandalisent leurs peuples, par des mœurs profanes & fort éloignées de la sainteté de leur état. Ce désordre si affligeant pour l'Eglise, si honteux pour le Sacerdoce, est d'autant plus digne de notre douleur & de nos attentions, qu'il a toujours été la source de la dépravation générale des mœurs & de l'extinction de la foi parmi les Fidèles.

Où, mes Freres, vous le savez, tant que les Ministres ont été saints, l'Eglise a vû avec joie l'innocence & la sainteté régner parmi les Fidèles : la pureté du Christianisme n'a commencé à décheoir, qu'avec la décadence du ministère : les mœurs publiques n'ont commencé à se corrompre, qu'avec la corruption des Prêtres ; & le désordre, comme dit l'Esprit saint, a commencé par la maison de Dieu. Ainsi, c'est nous seuls qui décidons, pour ainsi dire, de la perte ou du salut des peuples ; c'est sur nous seuls, que roule l'aggrandissement ou la diminution du regne de Jesus-Christ sur la terre, la consommation ou la destruction de son œuvre, le fruit ou l'inutilité de son sang & de sa mission, la gloire ou l'opprobre de la religion, le progrès ou l'affoiblissement de la foi, & tout le succès des desseins de Dieu sur le salut des hommes.

Dès que nous sommes établis dans le saint ministère, nous devenons ou des colonnes saintes pour soutenir les foibles, ou des pierres de scandale, où les forts mêmes viennent se briser ; nous devenons ou des serpens d'airain élevés pour guérir les playes de la multitude, ou des veaux d'or placés dans le camp du Seigneur pour lui être une occasion de chute, de dissolution & d'idolâtrie : nous ne pouvons plus ni tomber, ni demeurer fermes tout seuls : & la destinée des ames sur lesquelles nous sommes préposés, est attachée à la nôtre.

Or, mes Freres, quoi de plus intéressant pour nous rappeler aux devoirs de notre état, si nous étions assez malheureux que de nous en être écartés? Quelle affreuse situation pour un Pasteur infidèle, de pouvoir se dire sans cesse à lui-même: Je ne suis établi dans l'Eglise que pour détruire, & non pour édifier: je deviens le tentateur & le meurtrier des ames dont j'aurois du être le sauveur. & le pere: je ne suis chargé de la dispensation du sang de Jesus-Christ, & des graces de l'Eglise, que pour faire servir à la perte des Fidèles tout ce qui devoit leur faciliter le salut; je ne suis devenu dépositaire de la doctrine, de la foi, de la piété, que pour les anéantir & les corrompre; & j'employe contre la Religion tout ce que la Religion m'avoit confié de plus saint pour la maintenir & pour la défendre.

Voilà cependant, sans outrer les discours, voilà l'état d'un mauvais Pasteur: il est d'avance cet homme de péché, dont parle S. Paul, assis dans le temple de Dieu pour déclarer la guerre à Jesus-Christ; & venir lui enlever les ames jusqu'aux pieds des autels élevés pour les sanctifier.

Car de bonne-foi; mes Freres, que peut devenir au milieu des campagnes un pauvre peuple grossier & ignorant; conduit par un Prêtre scandaleux & corrompu cette seule image me touche & me fait horreur. Ce peuple ne connoît point d'autre Evangile que vos mœurs, point d'autre



Religion que votre respect pour les choses saintes, point d'autre devoir que vos exemples; vous êtes pour eux leur loi, & tout leur christianisme. Hélas! les Pasteurs les plus fidèles, à force de zèle & d'instruction, ont encore bien de la peine à ramener leur ignorance & leur grossiereté à l'esprit de la vie chrétienne, à les défabufer d'un culte indécent & superstitieux, à les rappeler d'une vie toute animale & sauvage à des mœurs plus saintes, ou du moins plus raisonnables: il faut qu'ils travaillent à en faire des hommes, pour ainsi dire, avant que d'en former des Chrétiens.

Que deviendra donc ce peuple grossier & infortuné entre les mains d'un Curé scandaleux? toutes les ressources de la Religion lui deviennent inutiles, & même pernicieuses. Plus d'instruction; car comment instruire un peuple que vous scandalisez tous les jours? Plus de Sacremens; car comment leur apprendrez-vous à approcher saintement des choses saintes que vous profanez sans cesse à leurs yeux? plus de foi; car comment croiront-ils ce que vous paroissez ne pas croire vous-même? plus d'horreur pour le vice; car que peuvent-ils voir de criminel à ce que vous autorisez par vos exemples? Il faudroit des miracles de la grace pour préserver une seule ame dans une Eglise si malheureusement partagée. N'êtes-vous donc né que pour le malheur de vos freres? & ne vous avons-nous appelé à notre secours &

faint ministère, que pour mettre le loup dévorant dans une portion du troupeau qui nous a été confié ? Non, mes Freres, un mauvais Prêtre est un des plus grands fléaux que la colère de Dieu puisse faire naître sur la terre.

Mais, mes Freres, plus la situation d'un Pasteur infidèle est déplorable, plus la fidélité d'un Ministre irrépréhensible est pleine de consolation. Il continue sur la terre la mission & le ministère de Jesus-Christ : il coopère avec lui à la consommation des Saints ; à l'édification de son Corps mystique, à l'accomplissement de tous ses desseins de miséricorde sur les hommes ; il est ici-bas, en un sens, comme Jesus-Christ, le sauveur de son peuple, le réconciliateur du ciel & de la terre ; il pourra avec confiance, en paroissant un jour devant le Pere céleste accompagné de tous les siens, lui dire, comme Jesus-Christ : Voilà les Fidèles que vous m'avez confiés ; je n'en ai perdu aucun : ils étoient à vous avant la naissance du monde ; & je vous les rends, parce que vous ne me les aviez donnés que pour les sanctifier dans la vérité, & afin qu'ils pussent chanter avec tous vos Elus les louanges éternelles de votre grace.

Que notre vocation est sublime, mes Freres ! mais nos devoirs le sont autant que notre vocation. Animons-nous donc tous ensemble, & par l'éminence de nos fonctions & par les fruits consolans qui y sont attachés : ne négligeons aucun des moyens

que les loix de l'Eglise, & celles en particulier de ce Diocèse, nous fournissent pour nous conserver dans l'esprit de notre vocation.

Pour cela, souffrez que je vous recommande :

Premièrement, une assistance plus régulière à nos Synodes : ce doit être une consolation pour vous de venir nous confier vos difficultés & vos peines ; de vous retrouver ici avec vos freres, & puiser dans la source des régles de conduite, afin que ce soit le même esprit qui fasse mouvoir tout ce grand corps.

Secondement, plus d'exactitude pour les Conférences que nous avons établies : elles maintiennent parmi vous l'union, le goût de l'étude, l'amour des fonctions, & préviennent l'ignorance, l'oisiveté, la vie solitaire & sauvage, & bien d'autres inconveniens à craindre dans les campagnes.

Troisièmement, enfin les retraites annuelles dans notre Séminaire ; nous vous les recommandons, & vous y exhortons autant qu'il est en nous.

Nos fonctions entraînent toujours avec elles une dissipation inévitable ; en travaillant pour les autres, nous dépérissions nous-mêmes ; nos forces, notre ferveur s'épuisent, ce semble, & se rallentissent à mesure que nous les employons pour nos freres ; l'usage même journalier des choses saintes nous en fait une espèce d'habitude qui ne réveille plus notre foi & notre piété ;

les actions les plus redoutables de la Religion deviennent insensiblement pour nous, par une longue accoutumance, comme les actions les plus communes & les plus ordinaires de la vie.

○ Ainsi peu à peu le premier esprit de ferveur s'éteint, le zèle se relâche, le goût des fonctions se perd, la piété s'endort; & nous tombons dans un état d'indolence, de paresse, de dégoût, de dissipation, de familiarité avec l'Autel saint & les fonctions les plus terribles du ministère; dans un état, dis-je, qui n'est jamais loin de la profanation & du précipice.

Nous avons donc besoin de ressusciter, de tems en tems cette première grace du Sacerdoce; de venir nous recueillir dans une maison sainte pour réparer nos pertes, pour y reprendre de nouvelles forces, pour y rappeler ces protestations de fidélité que nous y avons faites aux pieds des autels dans ces premières années où nous nous y disposions au saint ministère; enfin, pour y nourrir & rallumer ce feu sacré dont nous étions alors embrasés, & qui est si nécessaire pour le succès de nos fonctions. Nous espérons que ces avis ne vous seront pas inutiles: & nous vous conjurons de faire encore moins d'attention à l'autorité, qu'à la tendresse de celui qui vous les donne.

S E P T I É M E

# DISCOURS

*De l'excellence du Ministère.*

**V**OUS attendez de moi sans doute, mes Freres, quelque parole d'instruction & de consolation : je me contenterai cependant aujourd'hui de vous conjurer de méditer souvent ces paroles de l'Apôtre dans son Epître aux Romains ; elles renferment tout. Les Pasteurs fidèles, & ceux qui ne le sont pas, y trouveront également les uns de quoi s'édifier, & les autres de quoi se confondre.

*Tu qui gloriaris in Deo, & nosti voluntatem ejus, & probas utiliora, instructus per legem, confidis te ipsum esse ducem caecorum, lumen eorum qui in tenebris sunt, eruditorem insipientium, magistrum infantium . . . qui ergo alium doces, te ipsum non doces, & le reste.* Revenons, mes Freres, sur ces paroles que nous ne saurions jamais trop méditer devant Dieu.

*Tu qui gloriaris in Deo.* Nous donc,

mes Freres, dont la plus grande gloire ici-bas même est d'être les Ministres de Dieu ; nous qui devons à la Religion toute seule les distinctions dont nous jouissons parmi les hommes ; nous que l'honneur du Sacerdoce tout seul a tirés la plûpart d'un état vil & obscur, selon le monde, & rendus respectables aux peuples ; nous qui sommes si jaloux des honneurs & des prérogatives attachées à notre état, & qui nous en glorifions tous les jours : *Tu qui gloriaris in Deo* ; n'affoiblissions donc point par nos mœurs la vénération dûe à notre consécration : n'accoutumons point les peuples à séparer notre personne de notre caractère, ou plutôt à faire retomber sur la sainteté de notre caractère les mépris & les opprobres qui ne devoient être attachés qu'à notre personne. Honorons en nous le Sacerdoce, si nous voulons qu'il nous honore : l'onction sainte qui nous a consacrés, doit, il est vrai, nous attirer du respect ; mais la piété toute seule peut nous rendre respectables ; & dès que les peuples ne la retrouvent plus en nous, leur mépris augmente à proportion du respect qui nous étoit dû ; & ce qui devoit nous attirer leur vénération & leurs hommages, ne sert plus qu'à aggraver notre honte & notre opprobre. Le monde ne connoit rien, & il n'est rien en effet, de plus méprisable qu'un mauvais Prêtre.

*Tu qui gloriaris in Deo, & nosti voluntatem ejus, & probas utiliora, instructus per legem.*

Nous qui avons été nourris depuis notre enfance des plus saintes vérités de la Loi ; nous qu'une éducation ecclésiastique a instruits de bonne heure , non-seulement des règles communes de la Religion , mais des devoirs sublimes attachés à la sainteté de notre état , que répondrons-nous à Dieu , si nos mœurs n'ont pas répondu à nos lumières ; si avec plus de connoissance que le peuple , nous sommes peut-être moins religieux , moins charitables , moins désintéressés , moins tempérans , moins modestes , moins respectueux pour tout ce qui regarde les choses saintes , que lui ? Une seule vérité annoncée à un simple Fidèle lui ouvre souvent les yeux , le touche , le rappelle à Dieu ; & nous qui les annonçons toutes , nous perséverons dans notre léthargie & notre endurcissement : notre aveuglement semble croître & s'affermir au milieu de nos lumières ; & nous nous égarons en portant le flambeau qui montre la voie , & nous périssons en sauvant nos freres.

*Et probas utiliora , instructus per legem.*  
 Nous qui savons jusqu'où l'Évangile pousse la perfection de la vie chrétienne , la mortification des sens , la haine du monde , le détachement & le mépris de tout ce qui passe , le désir continuel des biens éternels , nous sommes plus attachés à la terre , à des intérêts sordides , plus avides , plus esclaves de nos sens ; nous vivons moins de la foi & de l'esprit , que le peuple gros-

fier qui discerne à peine le bien du mal , mais à qui un fonds de religion & de crainte de Dieu tient lieu de science & de lumière. Hélas ! mes Freres , nous regardons quelquefois ce pauvre peuple, & sa grossièreté sur les choses de la Religion , avec une forte de mépris : l'ignorance , il est vrai , les mène aisément à la superstition ; mais du moins cette superstition elle-même n'est qu'un excès de religion : la simplicité de leur foi en excuse devant Dieu les pieuses crédulités ; ils en feront trop faute de lumières , mais par une abondance de foi ; & nous faute de foi , & abusant de nos lumières , nous ne faisons jamais qu'en partie & fort imparfaitement le bien que nous connoissons , & que nous savons que Dieu demande de nous. Ainsi , l'ignorance des peuples les conduit à des excès de dévotion ; & nous , avec nos prétendues connoissances , nous vivons la plûpart sans être même touchés des choses de la Religion , sans aucun sentiment de piété véritable.

*Confidis te ipsum esse ducem cæcorum , lumen eorum qui in tenebris sunt , eruditorem insipientium , magistrum infantium , habentem formam scientiæ & veritatis in lege.*

C'est-à-dire , mes Freres , que ce qui fait notre confiance , devrait devenir le motif continuel de nos plus justes frayeurs. Nous sommes les conducteurs des aveugles , *ducem cæcorum* ; mais les guidons-nous ? Paroît-il dans la conduite de ces peuples qui nous sont confiés , qu'ils ont



un chef & un conducteur ? ne font-ils pas comme des brebis qui errent sans Pasteur ? les instruisons-nous ? nos exemples soutiennent-ils nos instructions ? ne sommes-nous pas des aveugles qui en conduisons d'autres ? ne les précipitons-nous pas avec nous dans la même fosse , soit par la négligence avec laquelle nous les instruisons , soit en contredisant nos instructions par nos mœurs ? nos titres les plus glorieux ne deviendront-ils pas eux-mêmes le sujet terrible de notre condamnation & de notre ignominie ? *Lumen eorum qui in tenebris sunt.* Sans doute que nous sommes la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres ; mais si cette lumière, comme dit Jesus-Christ , devient ténèbres elle-même , tout le corps , continue Jesus-Christ , tout un peuple , toute une Eglise , deviendra ténébreuse : *Tantum corpus tuum tenebrosum erit.* Dieu nous avoit établis les seuls canaux des graces & des lumières pour ce pauvre peuple : mais le canal bouché, infecté, corrompu , il n'en sortira plus que la puanteur, l'infection & les ténèbres , qu'une contagion qui infectera tout le troupeau ; & la mort coulera sur ce pauvre peuple , de la même source d'où devoit couler sur eux le salut & la vie. Nous sommes la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres , *lumen eorum* ; mais c'est la prière & l'étude , qui nous rendent la lumière des Fidèles : la prière est la science du cœur , qui seule rend utile l'étude , qui est la science de

Matth.

6. 23.

l'esprit. Or, comment allier le goût & l'usage de la prière avec la vie dissipée que mènent la plupart d'entre vous ? A l'égard de l'étude, les premières années y sont employées ; le Sacerdoce obtenu, les livres & les études tombent & disparaissent ; dès qu'on est chargé d'un ministère public qui nous oblige d'instruire les peuples, on cesse de s'en rendre capable ; & l'on oublie même le peu qu'on avoit appris, dès qu'on est parvenu à une place où il ne s'agit plus que d'en faire usage.

*Eruditorem insipientium.* Les Livres saints appellent des insensés ceux qui mettent toute leur application aux choses présentes & qui oublient les éternelles. C'est donc à nous à leur apprendre que la crainte de Dieu est la seule sagesse de l'homme, *eruditorem*, &c. que tout le reste n'est que folie & affliction d'esprit ; que n'avoir de la raison, de la prudence, de la conduite, des lumières, que pour les choses de la terre, que pour amasser des biens périssables, que pour se faire ici-bas une fortune douce, commode, & y établir sur le sable une cité permanente, sans penser à celle qui nous est préparée dans le Ciel ; que cette prudence est la prudence des insensés, & la dernière & la plus grossière de toutes les folies. Cependant loin de les en détromper, nos soins, notre application à amasser ; nos inclinations toutes fixées à la terre, notre avarice basse & sordide, ne les confirment-ils pas dans cette erreur déplo-

nable? l'avarice des Prêtres n'est-elle pas devenue si commune, qu'elle a presque passé en proverbe? n'est-ce pas un opprobre comme répandu dans tout le Sacerdoce? & tous les jours la mort des Pasteurs ne confirme-t'elle pas ces honteux scandales? & ne manifeste-t'elle pas avec les trésors d'iniquité, qu'ils avoient accumulé, & leur dureté envers les pauvres, & la honte du ministère, & la justice des plaintes & des murmures des peuples?

*Magistrum infantium.* L'innocence des enfans nous est confiée; leur foi & leur religion est un dépôt sacré que Dieu a mis, entre nos mains: nous les y avons associés par le baptême; c'est à nous à la cultiver en eux, à l'affermir, à la faire croître par nos instructions: ils tiennent de nous le titre qui les a fait Chrétiens; c'est à nous à leur apprendre à quoi les engage ce titre auguste, à cultiver ces jeunes plantes que nous avons plantées nous-mêmes dans le champ de Jesus-Christ: *Magistrum infantium.* Nous devons avoir pour eux une tendresse de mère; puisque c'est nous qui les avons enfantés à l'Eglise: c'est-là un des devoirs les plus essentiels & les plus consolans de notre ministère, celui même dont nous devrions être le plus jaloux. Je fais que beaucoup de bons Pasteurs le remplissent avec fidélité; & nous avons été nous-mêmes avec consolation dans nos visites, témoins là-dessus de leur application & de leur zèle; mais combien en est-il qui le négligent; Je le dis

avec douleur ; combien de Paroisses où ces pauvres enfans abandonnés connoissent à peine le Dieu qu'ils adorent ; où ils ne savent de la Religion & de nos mystères , que ce que l'ignorance & la grossièreté de leurs parens a pu leur en apprendre ; & où Jesus-Christ par le nom de qui seul ils peuvent être sauvés , est un Dieu aussi inconnu pour eux , que pour ces nations sauvages , qui n'ont jamais entendu parler de lui ? & comme c'est dans l'enfance seule , que ces pauvres gens de la campagne peuvent être instruits ; & qui dès qu'ils sont un peu avancés en âge , leurs travaux & les besoins de la vie ne leur en laissent plus le loisir ; par-là se forment des Paroisses entières , des peuples entiers , sans religion , sans foi, sans aucune teinture du Christianisme ; en un mot , tels qu'ils auront besoin que de nouveaux Apôtres y allassent prêcher la Foi , comme les \* Austreinois la prêcherent autrefois à leurs peres. Cependant il se trouve des Pasteurs qui avec des talens pour l'instruction , croiroient s'avilir par ce ministère ; ils s'en déchargent sur des Ministres inférieurs : l'instruction des enfans qui parut à Jesus-Christ lui-même si digne de son zèle , ne leur paroît pas digne de leurs talens ; ils se réservent pour des ministères plus éclatans , mais qu'ils remplissent toujours sans fruit , parce qu'ils n'y recherchent qu'eux-mêmes.

Aussi , écoutez la conclusion de l'Apôtre ; elle nous regarde tous ; & ne perdez jamais

*mier*  
Evêque  
de Clermont.

Jamais de vûe des vérités qui nous touchent de si près.

*Qui ergo alium doces , te ipsum non doces.* Vous donc , dont la fonction essentielle est d'instruire les autres , & de leur montrer la voie du salut , vous ne commencez point par vous la montrer à vous-même. Quel fruit pouvez-vous espérer de vos instructions que vous contredisez tous les jours par vos exemples ? vos mœurs forment une voie bien plus puissante & plus persuasive que vos discours ; elles crient continuellement à ceux qui vous écoutent : Méprisez ce que nous vous disons , & tenez-vous-en à ce que vous nous voyez faire ; & cette instruction mortelle est la seule qui trouve les cœurs dociles.

*Qui prædicas non furandum , furaris:* Vous qui invectivez si haut contre l'injustice , contre ceux qui font tort à leur prochain , qui oppriment leur foiblesse , qui usent de chicanne & d'industrie pour usurper ce qui ne leur appartient pas , n'avez-vous rien à vous reprocher là-dessus ? des chicannes injustes suscitées à ceux dont vous deviez être le protecteur & le pere , ne vous ont-elles pas revêtu de leurs dépouilles ? leur bien ne vous a-t-il pas paru plus souhaitable que leur salut ? & les plaintes qui nous sont souvent revenues de ces scandaleuses oppressions , en déshonorant votre ministère , ont-elles seulement touché votre cœur.

*Qui dicis non mœchandum , mœcharis.*

Conf. Tom. II.

L

Vous qui apprenez tous les jours aux Fideles, que le corps du Chrétien est le temple du Saint-Esprit ; qui exhortez les personnes que vous unifiez par un Sacrement honorable à respecter la sainteté du lien conjugal ; vos familiarités suspectes, votre habitation défendue par les Canons & par les Loix du Diocèse, avec des personnes d'un sexe différent ; Loix dont vous vous faites dispenser tous les jours, en surprenant la charité de vos Supérieurs par mille prétextes frivoles ; la liberté de vos manières & de vos entretiens, peut-elle inspirer à vos peuples l'horreur d'un vice dont vous portez tous les soupçons jusqu'aux pieds de l'Autel ; & l'amour d'une vertu si chère au Sacerdoce, & dont vous êtes si peu jaloux d'en sauver du moins les apparences ?

*Qui abominaris idola, sacrilegium facis.*  
 Vous qui regardez comme une abomination dans le lieu saint, comme un payen & un idolâtre, un Ministre qui se rend seulement suspect dans sa foi, vous portez tous les jours à l'Autel une conscience douteuse qui vous expose au sacrilege : vous respectez la vérité des saints Mystères ; & vous n'en respectez pas la sainteté, & vous les traitez sans précaution, sans recueillement, sans décence & souvent sans gravité : vous avez horreur des dogmes qui blessent la pureté de la Foi ; & vous n'en avez point des mœurs dissipées & peu sacerdotales avec lesquelles vous venez à l'Autel pro-

ner & crucifier de nouveau Jesus-Christ, l'auteur & le consommateur lui-même de la foi : vous croyez honorer l'Eglise en demeurant soumis & fidele à ses decisions ; & vous la déshonorez , & vous exposez la Religion à la risée des mondains , en violant à leur vûe ses règles les plus saintes : *Qui in lege gloriaris , per prævaricationem egis Deum inhonoras.*

*Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes.* C'est par où l'Apôtre finit cette instruction. Oui , mes Freres , avouons-le ici en gémissant : si la foi est presque éteinte parmi les Fideles ; s'il se trouve aujourd'hui tant de ces esprits licencieux qui traitent avec un air de dérision & de blasphême ce que la Foi a de plus respectable ; si la plupart des gens du monde , de ceux même qu'on regarde comme de sages mondains , ne se font pas même de la Religion une affaire sérieuse ; c'est le peu de piété , de modestie , de charité , de régularité , qu'ils remarquent dans notre conduite ; c'est la vie oiseuse & mondaine des Prêtres , qui les a menés là : la désolation a commencé par le lieu saint.

*Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes.* Ce sont nos exemples seuls , qui font tous les jours du cœur des Fideles qui leur restoit encore de crainte de Dieu ; ils allèguent tous les jours nos passions , vous le savez , pour justifier en eux des passions semblables : nos exemples calment leurs remords , & leur font trouver

dans des mœurs qui nous ressemblent, une sécurité que leur conscience leur auroit refusée : ils croyent qu'il n'y a rien de sérieux dans les devoirs d'une Religion que ses Ministres eux-mêmes leur apprennent à mépriser ; & que le vice ou la vertu ne sont que des noms & des leçons qu'on donne à l'usage plus qu'à la vérité. *Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes.*

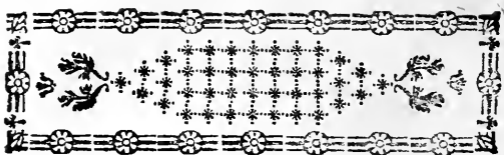
Et ne croyez pas, mes Freres, pour vous le dire en finissant, que ces réflexions ne regardent que les Prêtres scandaleux, j'ai cette confiance dans le Seigneur, qu'il n'en est aucun parmi ceux qui m'écoutent : elles regardent tous ceux qui mènent une vie tiède, mondaine, toute commune, qui ne laissent pas paroître de grands vices dans leur conduite, mais aussi qui ne montrent à leurs peuples aucune vertu ; dont les mœurs n'ont rien de criant, mais rien aussi qui inspire la piété ; rien qui scandalise, mais rien aussi qui édifie : ils sont faits comme le commun des hommes ; ils aiment le plaisir, la bonne chere, la dissipation ; ils haïssent la priere, l'étude, le recueillement ; ils cherchent les sociétés mondaines pour se défennuyer de leurs fonctions ; il ne nous revient pas de grandes plaintes de leur conduite ; mais il ne nous revient aussi aucun témoignage du bien qu'ils font dans leurs Paroisses.

Or, mes Freres, pour un Prêtre & un Pasteur sur-tout, ne pas édifier, c'est scandaliser ; ne montrer rien en foi, dans ses



entretiens , dans ses inclinations , dans ses démarches , dans tout son genre de vie qui excite à la vertu , c'est inspirer , c'est autoriser le vice ; ne pas confirmer par la sainteté de ses mœurs la sainteté , la févérité des vérités qu'il annonce , c'est les désouvoyer : en un mot , n'être pas plus saint que son peuple , c'est être un mauvais Pasteur , & déshonorer son ministère. Que ces grandes réflexions , mes Freres , nous rappellent souvent à nous mêmes : pensons quelquefois que ce ne seront pas les grands désordres , qui damneront la plupart des Pasteurs ; & qu'il y en aura infiniment plus qui seront condamnés pour n'avoir fait aucun bien dans leurs Eglises , que pour y avoir opéré de grands maux. L'arbre qui ne porte point de fruit est frappé de malédiction , comme l'arbre mort & déraciné ; & l'Evangile condamne aux mêmes ténèbres , & aux mêmes tourmens éternels , & le serviteur inutile , & le serviteur infidele.





## HUITIEME

# DISCOURS

*De l'instruction des enfans.*

1730. **A** Tout ce que vous venez d'entendre sur le devoir le plus essentiel de votre état, qui est l'instruction des enfans, j'ajouterai encore une réflexion que je vous prie de faire avec moi; c'est que de votre fidélité à remplir ce devoir, dépend tout le fruit à venir de votre ministere & de celui même de vos successeurs.

Je dis de votre ministere; oui, mes Freres, vous fermez à ces enfans que vous négligez, que vous laissez croître dans l'ignorance de nos devoirs & de nos Mysteres, vous leur fermez toutes les ressources qu'ils pourroient trouver un jour dans vos instructions. Ce sont des plantes que vous avez laissé sécher dès leur naissance: vous aurez beau les arroser, les cultiver dans la suite; le mal est sans remède: elles ne sont plus susceptibles d'aucun accroissement. Ce sont des enfans auxquels vous

avez donné par le Baptême la naissance selon la foi; mais les abandonnant aussitôt; ils deviennent comme ces enfans exposés, ces malheureux fruits de l'inhumanité de leurs parens, qui ignorent pour toujours leurs titres, leur origine, Jesus-Christ leur frere, dont ils sont cohéritiers, & l'Eglise leur mere qui les a enfantés dans son sein; l'abandonnement de leur vie répond toujours à celle de leur état. Or, mes Freres, pouvez-vous les avoir sans cesse sous les yeux, & ne pas vous reprocher votre insensibilité à l'égard de ces innocentes victimes auxquelles vous n'avez donné, ce semble, par le Sacrement de la régénération, la vie de la grace, que pour la leur ravir autant qu'il est en vous, & les étouffer, pour ainsi dire, dans le berceau, en ne les nourrissant pas du lait de la doctrine sainte? Vous avez horreur de la barbarie d'une mere, qui après avoir donné la vie à son enfant, l'expose & l'abandonne; mais n'est-ce pas là l'image naturelle de la dureté d'un Pasteur, lequel après avoir donné la vie de la foi à ses enfans, les expose, les abandonne, & les livre à tous les malheurs de l'ignorance entiere de la foi qu'ils ont reçue, mille fois plus funestes que ceux de l'indigence? Ils porteront devant Dieu le titre auguste & ineffaçable du Christianisme, il est vrai; mais ce titre sera le titre terrible de votre condamnation bien plus que de la leur; il s'élèvera contre vous, & demandera vengeance de la profanation &

de l'avilissement où vous l'avez laissé, après en avoir embelli leur ame : vous avez fait des Chrétiens sans Religion, sans connoissance de Jesus-Christ & de ses Myfteres ; comment pourrez-vous jamais réparer à leur égard le défaut de ces premiers soins ? que pourrez-vous élever dans un édifice où vous n'avez jetté aucun fondement que de tristes ruines ?

Mais ce qu'il y a ici de triste, c'est que vous préparez à vos Successeurs le même scandale ; vous laissez en mourant au milieu de votre peuple une malédiction, une plaie où leur zèle ne sauroit jamais trouver de remède. Car je vous prie, quel fruit pourra faire après vous un saint Prêtre dans une Paroisse où il ne trouvera aucune connoissance de la Religion ; où il faudroit ramener aux premières instructions de l'enfance, des Fideles que leur âge ou leurs occupations en rendent désormais incapables ? La honte toute seule de redevenir enfans mettra toujours un obstacle invincible aux soins d'un Pasteur fidele, qui voudroit, comme l'Apôtre, leur donner du lait, au lieu d'une nourriture solide : ils mourront sans connoître Jesus-Christ qui les a rachetés, l'Eglise qui les a régénérés, l'esprit saint qui les avoit sanctifiés ; & du sein du Christianisme, & du milieu des lumieres de l'Evangile, sortiront des ames semblables à celles qui sortent des régions infideles, & qui porteront devant Dieu les ténèbres & toute l'ignorance des Indiens & des Sauvages.

Souvenez-vous donc, mes Freres, que les enfans font la portion la plus pure de votre troupeau, & celle par conséquent qui doit vous être la plus chere: n'ayez pas honte de vous abaisser jusqu'à eux; c'est la fonction la plus consolante & la plus honorable de notre ministère: pour d'autres soins, nous les donnons à des pécheurs; & en les traitant de leurs plaies, il est toujours à craindre que nous ne souffrions quelque fouillure: c'est-là où il faut s'abaisser, & descendre dans la profondeur de leur corruption & de leur misere; mais ici rien ne fait rougir la noblesse & la sainteté de nos fonctions: il n'est rien de si grand & de si digne de nos hommages sur la terre que l'innocence. Respectons dans ces ames tendres & innocentes le trésor précieux de la premiere grace du Bap-tême qu'elles conservent encore, & que nous avons tous perdue. Nous honorons d'un culte public les Saints, qui après avoir eu le malheur de la perdre, l'ont recouvrée par les travaux de la pénitence; pourquoi n'aurions nous pas le même respect pour des enfans en qui ce don de justice & de sainteté habite encore? regardons-les avec une espèce de culte, comme des Temples purs où réside la gloire & la majesté de Dieu, que le souffle de Satan n'a pas encore souillés: entrons dans ces vûes de la foi; & les soins que leur bas âge demande de nous, loin de nous paroître bas & méprisables, nous paroîtront

dignes de toute la sublimité de notre ministère. Ce sont des dépôts précieux à la grace desquels nous devons veiller; les placer avec respect dans nos Temples dont ils honorent la sainteté, & en être au ssi jaloux que de ces restes précieux des Martyrs qui reposent sous nos Autels, & qui s'attirent les hommages & la vénération de nos peuples. Je ne pousserai pas plus loin cette réflexion: nous avons été témoins dans nos visites, de l'exactitude de la plûpart des Pasteurs à remplir ce devoir; & notre dessein, dans ce que nous venons d'en dire, est plutôt d'encourager leur fidélité, que de réveiller leur négligence.





NEUVIÈME  
DISCOURS

*De l'avarice des Prêtres.*

**I**L vous a peut-être d'abord paru , mes Freres , que l'instruction édifiante que vous venez d'entendre sur l'usage des biens Ecclésiastiques , ne convenoit gueres à la plûpart d'entre vous. La médiocrité de vos revenus qui suffit à peine à vos besoins , semble vous mettre à couvert des abus ordinaires dans l'usage des biens consacrés à l'Eglise : vous vous trompez , mes Freres ; c'est cette médiocrité qui devoit rendre cet abus plus rares parmi vous , c'est elle même souvent qui les multiplie , & qui devient tous les jours un prétexte pour les justifier à vos yeux. Ce n'est pas l'abondance qui fait le crime ; c'est la maniere d'acquérir , & de jouir de ce que l'on possède : ce n'est pas toujours dans le plus ou le moins de revenus qu'est le danger : c'est dans l'âpreté & la dureté qui les exige ; c'est dans l'attachement & l'avarice

1731

fordide qui en use ; c'est enfin dans le scandale , qui après les avoir accumulés , laissé en proie à des héritiers profanes , des biens consacrés à des usages saints. Voilà les abus qui ont fait souvent dans nos visites , vous le savez , le sujet de notre douleur & de nos remontrances.

Je dis l'âpreté & la dureté qui les exige. Nous avons cru prévenir ce scandale par un Règlement qui fixe & assure vos droits ; mais ce Règlement lui-même , cette lettre de la loi , n'a servi qu'à multiplier les prévarications , ou par l'infidélité publique de ceux qui passent les sages bornes que nous avons posées , ou par les interprétations fausses & favorables à l'avarice , que quelques-uns y donnent tous les jours. Ce que l'Apôtre exige d'abord d'un Ministre , vous le savez , c'est qu'il ne puisse pas même être soupçonné de ne se proposer point d'autre prix de la sainteté & de la sublimité de ses fonctions , qu'un gain fardide : *Non turpis lucri cupidum*. Tout notre ministère est un ministère de charité , de désintéressement & d'édification : quel caractère donc pour un Pasteur & pour un pere , de vendre durement & rigoureusement ses soins & sa tendresse à ses enfans ; d'être à leur égard un exacteur dur & inexorable , & un abject mercénaire , tranquille sur le salut ou sur la perte de son troupeau , & uniquement occupé du profit fardide & temporel qu'il en retire ! Oui , mes Freres , que les instructions d'un Pasteur de ce caractère



soient sans fruit , ce n'est pas ce qui le touche ; que toute sa vie se soit passée , sans que ses fonctions aient gagné une seule ame à Jesus-Christ , son zèle le laisse là-dessus fort tranquille ; il ne se plaint pas de l'inutilité de ses peines ; il ne le sent pas : mais que ces fonctions ne lui rapportent pas le prix vil & abject qu'il en avoit attendu ; c'est-là que sa douleur & sa vivacité se réveillent ; qu'il compte ses soins perdus , & qu'il commence à sentir le chagrin d'être un ouvrier inutile. Je sens , mes Freres , que la dignité de notre ministere rougit elle-même de ces reproches ; & c'est à regret qu'ils sortent ici de ma bouche devant un Presbytere si respectable. Mais avec qui pourrois-je me consoler de ces scandales , qu'avec vous , mes Freres , qui ne les ignorez pas , & qui en gémissiez tous les jours avec moi ? Si ces plaies , comme tant d'autres , étoient cachées dans le secret du sanctuaire , nous pourrions ici les dissimuler ; mais de cette dureté mercénaire qui exige au-delà des règles , naissent tous les jours de contestations & des procès scandaleux ; & les tribunaux laïques eux-mêmes retentissent de la honte du Sacerdoce. De-là le Pasteur odieux & méprisable à son troupeau , & la Religion , dans l'esprit d'un peuple grossier , devenue un gain & un trafic fordide : & ce qu'il y a ici de plus déshonorant pour le ministere , c'est que ces Fideles dont vous exigez vos droits avec plus de dureté , vivent dans une mi-

feré capable de toucher les cœurs les plus barbares ; & loin de trouver dans leur Pasteur un pere qui les console , ou qui les soulage , n'y trouvent qu'un tyran qui achève de les accabler.

Je fais qu'il peut arriver que la grossièreté ou le peu de religion de quelques-uns d'entre le peuple , aille jusqu'à vous refuser votre honoraire le plus légitime ; mais outre que ces accidens sont rares , je dis qu'ils le sont encore plus à l'égard des Pasteurs que leur zèle , leur piété , leur désintéressement , rend respectables à leur peuple ; & qui loin d'exiger au-delà des bornes prescrites , savent relâcher de leurs droits , & compâtir à la misere de leurs Paroissiens , dans les occasions où la charité , la justice , & l'humanité seules semblent le demander. Je dis que le refus que font quelquefois les Fideles de s'acquiter envers leur Pasteur des droits attachés à ses fonctions , prend presque toujours sa source dans l'injustice & la dureté du Pasteur lui-même , qui veut exiger ou au-delà de ses droits , ou au-delà des facultés des pauvres desquels il les exige. Ce qu'il y a de bien vrai , mes Freres , c'est que ces altercations honteuses qui arrivent tous les jours dans les Paroisses entre les Fideles & leur Pasteur à l'occasion de ses droits temporels , n'arrivent que dans les Paroisses où les Pasteurs ne sont ni les plus édifiants , ni les plus charitables , ni les plus réguliers de ce Diocèse.

Voilà, mes Freres, le premier abus dans l'usage des biens de l'Eglise, la dureté qui les exige : le second, c'est l'avarice sordide, qui après les avoir exigé avec dureté se les refuse à soi-même, & encore plus à ceux qui sont dans l'indigence. Vous le savez, mes Freres, & une triste expérience ne le confirme que trop tous les jours : les Curés le plus durs, les plus âpres à exiger leurs droits, sont ceux qui vivent d'une maniere plus sordide & plus indécente : ils avilissent leur caractère par un genre de vie qu'une avarice basse & outrée toute seule peut leur rendre supportable ; ce sont des entrailles de fer pour eux-mêmes, & pour les pauvres qui vivent sous leur conduite. La frugalité est sans doute une des principales vertus du Sacerdoce : mais elle ne se retranche certaines commodités que pour avoir de quoi soulager ceux qui souffrent. Si ces Pasteurs si avarés, si durs pour eux-mêmes, paroïssent ensuite charitables & prodigues envers leurs freres, leur conduite ne seroit que digne de notre admiration & de nos éloges ; ils ajouteroient au sacrifice de la charité, celui de la pénitence, & nous raméneroient les exemples & le souvenir des temps les plus heureux de l'Eglise : mais c'est une avarice indigne & sordide qui les rendant durs à eux-mêmes, les rend encore plus durs & plus insensibles aux besoins des pauvres qu'ils ont tous les jours sous les yeux.

Oui, mes Freres, il semble que ce vice

est une malédiction attachée au Sacerdoce ; & à quels avilissimens ne profite-t-il pas tous les jours la sainte dignité de notre état ? On voit des Prêtres & des Pasteurs avilir leur caractère jusqu'aux trafics les plus bas & les plus honteux ; courir tous les marchés , s'y montrer plus avides de gain , plus instruits , plus exercés dans un négoce bas & indigne , que le reste du peuple ; abandonner leurs Églises : laisser périr les ames qui leur sont confiées , pour ne pas perdre une occasion sordide de gain , & paroître souvent dans ces assemblées publiques pour en augmenter le scandale , ou par un extérieur profane & indécent , ou en autorisant par leur exemple les intempérances , les crapules , & les autres abus si ordinaires en ces sortes de lieux. Je n'en suis pas surpris , mes Freres ; un Prêtre avare & intéressé est capable de tout : tous les principes sont éteint dans son cœur ; la charité , la religion , la bienfaisance même , & le respect qu'il doit à son état : c'est une ame vile , incapable d'aucun de ces sentimens nobles qu'inspirent les devoirs du Sacerdoce. Et ce qu'il y a ici de plus terrible , & qui nous fait mieux sentir la justice de Dieu contre un vice qui avilit si fort , & la Religion , & ses Ministres ; c'est que l'âge qui en nous rapprochant du terme où tout cet amas de boue va fondre à nos yeux , & où nous n'allons emporter avec nous que nos œuvres ; l'âge qui devroit nous détromper de cet aveuglement ,

l'augmente, fortifie cette malheureuse passion, la fait croître & revivre, pour ainsi dire, sur les débris même d'un corps déjà défaillant, & dont la caducité a déjà fait un cadavre, & ne sert qu'à nous faire rappeler ce qui nous reste encore de desirs & de sentimens, pour nous attacher avec plus de fureur à ce qui va nous échapper en un moment. Vous êtes juste, ô mon Dieu ! & vous vengez tous les jours l'honneur de vos Autels, permettant qu'une vile passion qui les déshonore, ne s'éteigne qu'avec ceux qui ont eu le malheur de s'y livrer.

Car enfin, mes Freres, & c'est ici le troisieme & dernier abus dans l'usage des biens de l'Eglise : à quoi aboutit cette vie si pénible, si sordide, si occupée à grossir par de misérables épargnes un bien injuste ? à quoi aboutit-elle, vous le savez, à découvrir au public par la manifestation de ces biens si sordidement accumulés ; à lui découvrir l'indignité de la vie d'un Pasteur, à dévoiler ce qui ne pouvoit être trop enseveli dans les ténèbres pour l'honneur du ministere, & à finir par un scandale plus éclatant & plus durable, tous les scandales de sa vie passée. Des parens avides se disputent le prix des iniquités de ce mauvais Pasteur : ces contestations si honteuses au saint ministere, sont souvent portées devant des Tribunaux laïques ; & il arrive que cet indigne Pasteur n'avoit accumulé avec des soins si longs & si pén-

bles cet amas de boue, qu'afin que sa mémoire en soit salie & déshonorée pour toujours. Il laisse la haine & la division parmi les siens, le mépris au milieu de son peuple, le scandale & la dérision dans l'esprit du public, la honte parmi ses confreres, & l'affliction dans le cœur de tous ceux à qui la gloire de l'Eglise & l'honneur de la Religion sont chers. Et voilà ce que l'Apôtre dans son Epître à Timothée avoit prédit à ces Pasteurs mercénaires : *Radix*

1. Tim.  
6. 10. &  
suiv.

*enim omnium malorum est cupiditas : nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem & in laqueum diaboli, & desideria multa inutilia & nociva quæ mergunt homines in interitum & perditionem : ils mènent une vie triste, agitée & méprisable, pour la finir par une misere plus affreuse.*

*Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge : Pour vous, mes Freres, qui êtes le secours & toute la consolation de mon Episcopat, vous qui n'avez pas oublié que l'Eglise ne vous a pas établis Ministres pour vous-mêmes ; mais pour être les hommes de Dieu, chargés uniquement de sa gloire & de ses intérêts parmi les peuples ; continuez à éviter ces abus si affligeans pour l'Eglise, & si honteux au Sacerdoce. Hæc fuge. Sectare verò justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem : Continuez de donner à vos peuples des exemples de justice, justitiam : n'aggravez pas le joug de leur misere, & réglez vos droits sur leurs besoins plutôt que sur les*

vôtres : qu'ils apprennent de votre défintéressement , quel doit être leur détachement des biens de la terre : rendez-vous justice à vous-même ; & mettez-vous en état de ne reprendre en eux que les vices que vos exemples eux-mêmes condamnent. *Secltare verò justitiam , pietatem* : Souvenez-vous que la piété est un grand gain : *Quæstus magnus pietas* ; qu'un saint Pasteur qui a l'amour & la confiance de son peuple , a tout , & ne manque jamais de rien ; & que ses droits sont bien assurés , quand ils sont établis sur la tendresse & sur le respect de ses Paroissiens. *Secltare verò justitiam , pietatem , fidem* : Rendez la foi & la religion respectables à ces peuples grossiers , en ne paroissant vous-même priser & respecter que ce qui a rapport à la Religion & au salut : ne connoissez pas de plus grand gain que celui des âmes qui vous sont confiées ; & que ce soit-là la récompense & l'honoraire le plus consolant & le plus souhaité de vos fonctions. *Secltare verò justitiam , pietatem , fidem , charitatem* : Soyez tendres & charitables envers vos peuples : tous vos titres annoncent la tendresse que vous devez avoir pour eux : souffrez avec ceux qui souffrent ; courez après ceux qui s'égarerent ; soutenez ceux qui sont foibles & qui chancelent ; ne vous laissez point de tendre la main à ceux qui sont tombés : soyez le pere commun de tout votre peuple ; ne vous refusez à aucun de leur besoins : la charité n'excepte rien ; & sou-

venez - vous que tout ce que vous avez , & tout ce que vous êtes , vous ne l'êtes que pour eux. *Seculare verò, justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam* : Ne vous rebutez pas de l'inutilité de vos soins & de vos instructions envers votre peuple : Dieu ne récompense pas toujours par un succès prompt & visible le zèle de ses Ministres ; jetez toujours la semence sainte , cultivez & arrosez ; celui qui donne l'accroissement saura bien la faire fructifier en son temps ; nous voudrions être payés comptant de nos peines par un fruit soudain & visible ; mais Dieu ne le permet pas , de peur que nous n'attribuions à nous-mêmes & à nos foibles talens , un succès qui ne peut être que l'ouvrage de la grâce. Enfin , *Seculare verò justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem* : Que les défauts & la grossiereté des peuples que nous conduisons , n'excusent pas nos emportemens , & n'alterent jamais ce fond de mansuétude , si convenable à notre ministère : que la douceur de nos manieres à leur égard , leur annonce toujours celle de notre cœur : rendons - leur , en nous faisant aimer , la règle & la piété aimables , le zèle qui aigrit & que révolte ceux qu'il reprend , est le zèle de l'homme , ce n'est pas le zèle de Dieu : il faut gagner les cœurs , pour parvenir à les rendre dociles : les manieres dures annoncent plutôt nos défauts qu'elles ne corrigent ceux des autres : il ne faut jamais ménager les vices ;



mais il faut toujours ménager les pécheurs : n'achevons pas de rendre la vérité odieuse aux hommes , en ne la leur montrant que sous des dehors aigres & rebutans. Ce n'est pas l'humeur , la rudesse & l'emportement, c'est la charité qui l'a établie sur la terre ; ce ne furent pas de lions, mais des agneaux que Jesus - Christ y envoya pour l'annoncer : c'est leur douceur & leurs souffrances , qui avancerent l'œuvre de l'Évangile ; & c'est par-là que leurs successeurs doivent le continuer & l'étendre parmi les hommes ; c'est en suivant ces avis , mes Freres , conclut l'Apôtre , que vous assurerez votre salut , en travaillant à celui de vos freres : *Hæc enim faciens , & te ipsum salvum facies , & eos qui te audiunt.*





D I X I È M E  
D I S C O U R S

*De la Priere publique.*

27376 **N**O U S ne doutons pas en effet , mes Freres , que vous ne receviez avec joie & avec reconnoissance le nouveau Bréviaire que nous vous présentons. C'est un secours & une consolation qui manquoit à l'Eglise de Clermont : elle en étoit d'autant plus digne que nous pouvons dire ici à sa louange , qu'elle n'a pas dégénéré de cette décence & de cette gravité avec laquelle l'Office public se célébroit dans les premiers temps , & que l'Eglise principale a toujours servi de modele là-dessus à toutes les autres.

La Priere publique , vous le savez , est le canal le plus ordinaire & le plus fécond de toutes les graces que Dieu répand sur les peuples ; & on ne sauroit trop , ou en éloigner tout ce qui peut distraire l'esprit & dessécher le cœur ; ou y rassembler tout ce qui est le plus capable de fixer l'un , &

d'attendrir & d'enflamer l'autre. C'est ce que nous nous sommes proposés dans la composition de ce nouveau Bréviaire : tout ce qui ne nous a pas paru convenir à la décence & à la dignité de l'Office public , nous l'avons retranché : nous y avons substitué les endroits des livres saints & des Peres , qui nous ont paru les plus propres à nous instruire de nos devoirs , ou à exciter en nous ces mouvemens tendres & vifs de repentir , d'actions de graces , d'amour , d'adoration , de supplication , qui font devant Dieu tout le mérite de nos prieres.

Nous n'avons rien laissé de fabuleux , ni même de douteux , dans la vie des Saints que l'Eglise nous propose pour modeles , & pour l'objet public de notre culte : ils nous ont laissé des exemples si certains & si incontestables de toutes les vertus , que l'Eglise n'a pas besoin de recourir à des faits supposés pour nous rendre ces héros de la Religion respectable : les Religions humaines ont eu besoin que l'esprit humain y ajoutât du merveilleux pour les soutenir ; mais la vérité n'a besoin que d'elle-même. Nous avons préféré dans cette multitude de Bienheureux, ceux qui ont sanctifié cette Province par leur sang , par leurs exemples , & par leurs travaux apostoliques ; ou ceux que cette Province si féconde autre fois en saints ouvriers , a donnés à d'autres Eglises. Il étoit juste de revendiquer un bien qui nous appartenoit , le fruit heureux

de la terre que nous habitons , & de partager avec les lieux qu'ils ont illustrés par l'éclat de leur sainteté , les avantages de leur protection ; ce sont des intercesseurs que notre Eglise a donnés au Ciel , & elle est en droit de les réclamer.

Heureux , si en nous rappelant tous les jours ces saints modeles dans la récitation de l'Office public , nous y trouvons des leçons qui nous corrigent & qui nous animent , loin d'y trouver des exemples domestiques qui nous condamnent.

Ainsi , mes Freres , le renouvellement de l'Office public , le nouveau secours qu'il offre à notre piété , doit-être pour nous un renouvellement de zèle & de ferveur dans l'accomplissement de ce pieux devoir. La priere est comme l'ame du Sacerdoce ; elle seule fait toute la force & tout le succès de notre ministere : c'est cette eau sainte qui arrose la semence que nous jettons dans les cœurs , & qui lui donne l'accroissement. Un Pasteur , un Prêtre qui ne prie pas , est un canal aride & une nuée sans eau. Or ce n'est pas prier que de ne prier que des lèvres , sans attention , sans aucun attendrissement de piété , sans aucun sentiment de religion : ce n'est pas parler à Dieu ; car il n'écoute que le cœur , & ce n'est pas la bouche , mais le cœur qui le prie. Cependant , combien de Prêtres ne connoissent point d'autre priere que les égaremens éternels d'une récitation précipitée & indécente de leur Bréviaire ? c'est  
pour

pour eux un fardeau dont ils cherchent à se soulager promptement , de sorte qu'au sortir de-là , à peine savent - ils qu'ils ont parlé à Dieu ; il ne leur en reste du moins ni souvenir , ni sentiment ; ils savent seulement qu'ils sont quittes d'une dette & d'un joug qui les embarrassoit. Ils sortent de la priere aussi vuides de Dieu qu'ils s'y sont présentés : il n'en revient rien à leurs peuples pour lesquels ils n'ont rien demandé , & pour lesquels les prieres des Pasteurs sont la source la plus ordinaire des graces : & pour eux - mêmes que pourroit-il leur en révenir ; qu'un nouveau degré d'abandon de Dieu , & de dégoût de leur part , pour tout ce qui a rapport à la piété , à la gloire de Dieu , & à la sainteté de leur ministère ?

Cependant , mes Freres , par le Sacerdoce , nous sommes établis sur la terre comme des médiateurs publics dont la principale fonction est d'intercéder sans cesse auprès de Dieu pour les besoins & les iniquités des peuples. L'Eglise qui prie continuellement pour ses enfans , emprunte notre voix , & ne prie que par notre bouche : nous sommes les interprètes de ses vœux & de ses soupirs , & comme ses députés , pour représenter à Dieu les scandales qui l'affligent , les troubles qui la divisent , les plaies qui la défigurent , & obtenir sans cesse des remèdes à des maux que la dépravation de ses enfans fait recommencer sans cesse : les graces publi-

ques sont donc attachées aux prières publiques, que nous offrons tous les jours à Dieu au nom de l'Eglise. Oui, mes Freres, les Princes pieux, les saints Pasteurs, les ouvriers apostoliques : ces hommes extraordinaires que Dieu suscite de temps en temps à son Eglise ; les victoires de la foi, l'extirpation des erreurs, le renouvellement de la piété parmi les Fideles, la tranquillité & l'abondance des Etats & des Empires, tout cela nous ne le devons qu'aux prières publiques ou particulieres que l'Eglise offre à Dieu par notre bouche : & c'est aussi à l'irrévérence, à l'inattention, au dégoût avec lequel la plupart des Ministres s'acquittent de ce pieux devoir, à l'éloignement que la plupart d'entre eux ont pour tout ce qu'on appelle priere ; que l'Eglise doit les fléaux, les calamités, les troubles, les dissolutions, les maux publics & particuliers, sous lesquels nous la voyons gémir depuis si longtemps.

La destinée publique des Fideles, des Etats & des Empires, est donc, pour ainsi dire, entre nos mains. Jugez, mes Freres, s'il est permis à un Prêtre, à un Ministre public, chargé des vœux & des intérêts des peuples auprès de Dieu ; de regarder la priere publique comme un devoir triste & onéreux ; & la particuliere, comme une œuvre de surérogation dont les autres fonctions, & la récitation de son Bréviaire, le dispensent. Un Prêtre, mes

Freres , est un homme de priere : c'est-là son état , sa sûreté , son devoir primitif & perpétuel ; & j'ajoute encore , c'est-là toute sa consolation.

Car hélas , mes Freres , quelle autre consolation peut avoir un Pasteur au sortir de ses fonctions les plus pénibles , ou que d'aller se consoler avec Dieu de l'impénitence de son peuple , & du peu de succès de ses travaux ; ou de lui demander qu'il leur donne lui-même l'accroissement ; ou de le flécir envers celles de ses ouailles que sa Justice semble avoir abandonnées ; ou de le remercier , lorsqu'il en retire par son ministere quelques - unes des voies de l'égarement , & lui en rapporter à lui seul toute la gloire ? Non , mes Freres , nos instructions seront toujours stériles , si nos larmes & nos prieres ne les rendent fécondes ; on se dispense souvent de l'instruction , parcequ'on se plaint qu'on n'a pas reçu de la nature de grands talens pour ce ministere : mais , mes Freres , soutenez vos instructions de la priere ; elle supplée à tous les talens ; & les plus grands talens sans elle , ne sont jamais qu'une cymbale retentissante.

Et de bonne foi , mes Freres , un Pasteur peut-il ou vivre sans prier , ou prier rarement , ou prier sans goût & sans zele , ou borner toutes ses prieres à la récitation froide , inattentive , & précipitée de son Bréviaire , tandis qu'il passe sa vie au milieu de ses Paroissiens , qu'il voit la plupart

vivre dans le crime , & périr tous les jours à ses yeux? Le Grand Prêtre Aaron voyant une partie de son peuple frappée de la main de Dieu , & expirer devant lui , court , dit l'Écriture , entre les morts & les vivans ; il lève les mains au Ciel ; il verse des larmes sur le malheur de ceux qu'il voit tomber à ses yeux ; il crie , il supplie , & sa priere est exaucée , & la plaie cesse , & le glaive de la colere de Dieu se retire : un bon Pasteur ne prie jamais inutilement

Num. 15. pour son peuple : *Stans Aaron inter mortuos ac viventes , pro populo deprecatus est , & plaga cessavit.*

43.

Voilà , mes Freres , l'image d'un bon Pasteur. Il marche au milieu de son peuple , pour ainsi dire , entre les morts & les vivans ; il voit à ses côtés des brebis mortes , & d'autres prêtes à expirer , & qui ne donnent plus que quelques signes de vie ; il voit le glaive invisible de la colere de Dieu sur son peuple , par les crimes qui y régnerent , & qui en précipitent un grand nombre dans la mort ; il le voit , & c'est un spectacle qu'il a tous les jours sous les yeux. S'il n'en est pas touché : ce n'est pas un Pasteur , c'est un mercénaire qui voit de sang froid périr son troupeau ; c'est un Ministre déchu de la grace du Sacerdoce , ou qui ne l'a jamais reçue. Mais s'il en est touché , eh ! quel doit être le premier mouvement de sa douleur & de son zele ? c'est de s'adresser à celui qui frappe & qui guérit ; c'est de lui offrir les larmes secret-



tes de sa douleur & de son amour pour son peuple ; c'est de faire souvenir un Dieu irrité , de ses anciennes miséricordes ; c'est d'émouvoir par ses soupirs ses entrailles paternelles , & de s'offrir lui-même d'être anathême pour ses freres : *Stans Aaron inter mortuos ac viventes , pro populo deprecatus est , & plaga cessavit.*

Non , mes Freres , un Prêtre , un Pasteur qui ne prie pas , qui n'aime pas la priere , il n'appartient plus à l'Eglise qui prie sans cesse ; il n'est plus lié à son esprit de priere & de charité. C'est un arbre sec & aride ; qui occupe en vain le champ du Seigneur ; c'est l'ennemi , & non le pere de son peuple ; c'est un étranger qui a pris la place du Pasteur , & à qui le salut du troupeau est indifférent. Ainsi , mes Freres , soyez fideles à la priere , & vos fonctions seront plus utiles , & vos peuples seront plus saints , & vos travaux vous paroîtront plus doux , & les maux de l'Eglise diminueront.





O N Z I È M E  
DISCOURS.

*De la décence dans les Cérémonies.*

1733. **O**N vient de vous annoncer le nouveau Rituel, attendu depuis si long-temps dans ce Diocèse : les nouveaux secours que nous vous offrons pour l'exercice de vos fonctions, doivent réveiller en vous de nouveaux desirs de les exercer d'une manière encore plus digne de leur sainteté. Oui, mes Freres, rappellons-nous souvent devant Dieu toute la grandeur & la sublimité de nos ministeres : paroissions aux pieds des Autels pénétrés, effrayés de la puissance que Jesus-Christ nous confie sur des ames qui sont le prix de son sang, & destinées à ne former avec lui qu'un même Christ, pour glorifier Dieu durant toute l'éternité : nourrissons-nous de ces grandes vérités qui sont comme l'ame & la substance du Sacerdoce : alors la décence, le désintéressement, l'esprit de zele & de piété sanctifieront toutes nos fonctions.

Je dis la décence ; hélas ! mes Freres , devrions-nous avoir besoin d'exhorter des Prêtres que les Anges regardent avec respect , à respecter eux-mêmes leur ministère ? Comme il n'est rien de plus grand & de plus auguste sur la terre que d'exercer à la place de Jesus - Christ les fonctions de son Sacerdoce éternel ; rien aussi ne doit être accompagné d'une modestie & d'une gravité plus sacerdotale , & d'un respect plus religieux , que l'exercice de ces divines fonctions. On nous a nourris dans cette maison sainte de ces grandes maximes : nous savons que dans toutes nos fonctions , nous revêtons , pour ainsi dire , la personne de Jesus-Christ ; nous sommes les médiateurs entre Dieu & les hommes , & nous continuons à sa place le ministère de leur réconciliation. Quoi de plus capable de nous pénétrer d'une sainte frayeur , pour peu que nous retombions sur nous-mêmes , & que nous fassions attention à ce que nous sommes , & au ministère céleste que nous remplissons ?

Mais ces vûes de la foi s'affoiblissent par le long usage. Si nous n'avions à dispenser les Sacremens , & exercer les autres fonctions de l'Eglise , qu'une seule fois durant tout le cours de notre Sacerdoce ; ah ! nous serions frappés d'une sainte terreur : nous sentirions tout ce que ce ministère a de divin , & tout ce qui rend des hommes paîtris de miseres & de foiblesses comme nous , indignes de les rem-

plir. Mais comme si ces fonctions divines perdoient quelque chose de leur sainteté par leur fréquent usage , ou que nous en devinssions plus dignes à mesure que nous les administrons avec moins de décence & de précaution , elles ne réveillent plus notre foi , hélas ! pas même notre attention ; elles ne sont plus pour nous comme une œuvre de religion , mais comme une servitude de notre état , que rien par nos dispositions extérieures & intérieures ne distingue des autres actions ordinaires qui entre dans le détail de notre vie ; si ce n'est peut-être que l'indécence , l'ennui , la précipitation , forment la seule différence déplorable que nous y mettons. Le Grand Prêtre de la Loi n'entroit qu'une fois l'année dans le Saint des Saints : aussi quels préparatifs augustes , quelles précautions infinies , quelles attentions pour ne pas manquer à la plus légère des cérémonies qui devoit accompagner une action dont le sang grossier d'une victime charnelle faisoit toute la majesté ! Nous entrons tous les jours , mes Freres , dans le véritable Saint des Saints , dont le premier n'étoit que l'ombre , le sang de Jesus-Christ entre les mains ; nous l'offrons à son Pere , & dans la distribution des Sacremens , nous le dispensons aux peuples ; mille fois plus respectables par les fonctions de notre Sacerdoce , que le Grand Prêtre de la Loi. Cependant , comparez la majesté , les précautions infinies & religieuses qui accom-

paignoient son ministère , avec la maniere dont vous exercez tous les jours les fonctions bien plus redoutables du vôtre : hélas ! mes Freres ; le dirai-je ? nous les remplissons souvent sans même aucun retour à Dieu , ce que la Religion nous recommande dans les actions même les plus communes ; nous les remplissons sans dignité , sans bienséance , avec un air de précipitation que nous n'oserions montrer dans les devoirs de pure société que nous rendons aux hommes. Nous sommes par-tout ailleurs plus attentifs , plus réservés : ce n'est qu'en traitant avec un Dieu saint & terrible , que nous paroissions sans contrainte : ce n'est qu'en exerçant les fonctions divines dont il nous charge ; que nous nous livrons sans bienséance à notre humeur , à nos caprices , à des dehors indécens & peu composés ; que nous avilissons la Religion , & que nous accoutumons les peuples à ne respecter ni le ministère , ni le Ministre. Ce qui me touche , mes Freres , est que ce scandale n'est commun que parmi les Ministres de la seule Religion , que Dieu ait établie sur la terre. Car lisez dans les histoires avec quel respect les Prêtres des Idoles remplissoient les cérémonies d'un culte extravagant & sacrilège : on auroit cru l'Empire menacé des plus grandes calamités , s'il avoient , faute de decence ou d'attention , profané le vain appareil de leurs superstitions , ou omis la plus légère circonstance. Allez dans ces

contrées où un faux Prophète se fait rendre depuis long-temps les hommages qui ne sont dus qu'à Jesus - Christ ; & voyez si vous trouverez dans ses Ministres , au milieu de leurs mosquées , cette dissipation , cette indécence , que nous déplorons  
*Jerem. 2. parminous : Transite ad insulas Cethim , & videte ; & in Cedar mittite , & considerate vehementer , si factum est hujuscemodi.*

Non , mes Freres ; nous seuls qui sommes les Ministres de l'Alliance éternelle ; nous seuls qui remplissons à la place de Jesus-Christ les fonctions de son Sacerdoce éternel ; nous seuls chargés de la dispensation des seuls remèdes établis sur la terre pour le salut de l'univers ; nous seuls dont un Dieu fait chair , devient lui-même sur nos Autels la victime qui consacre nos offrandes , & qui sanctifie nos fonctions ; nous seuls ne paroissions point touchés de la sublimité de nos ministeres ; nous seuls , au lieu de ce saint appareil , de cette gravité sacerdotale , qui répandue sur toute notre personne , devoit inspirer au peuple un respect religieux pour les Ministres & pour le ministere ; nous seuls , on nous trouve dans nos fonctions les mêmes que dans les autres actions de la vie. La seule Religion qui fait les Saints , est confiée à des Ministres qui la déshonorent ; & le Temple de Dieu ne nous voit pas différens de ce que nous sommes dans des maisons profanes : *Transite ad insulas Cethim , & vidite si factum est hujuscemodi ;*

premiere disposition , la décence.

Mais , mes Freres , le respect religieux que nous devons à la sublimité de nos fonctions , doit être non-seulement écrit , pour ainsi dire , sur tout notre extérieur , mais encore dans la pureté & l'élevation de nos intentions. Nous ne scandalisons pas les peuples , quand nous les exerçons avec décence ; mais nous attirons sur eux & sur nous la colere de Dieu lorsque nous les exerçons par des motifs bas , sordides , & indignes de leur sainteté ; seconde disposition , le désintéressement.

Hélas ! mes Freres , nous appliquons aux peuples dans nos fonctions les remèdes divins des maux de leur ame : quel autre motif pourroit-il nous animer que la charité de Jesus-Christ qui nous les confie ; que le desir & le zele du salut de nos freres ? Seroit-il possible qu'en distribuant les graces & les trésors du Ciel , un Pasteur indigne pût se preposer un gain sordide & terrestre ? se pourroit-il que peu touché du succès de ses fonctions , & des fruits inestimables que les Fideles peuvent en retirer , il ne fût occupé que d'un misérable avantage temporel qui lui en revient à lui-même ? se porroit-il encore qu'il disputât avec son peuple du prix du sang de Jesus Christ ; qu'il eût l'indignité de s'en assurer d'avance un profane salaire ; & que le pauvre pour qui Jesus Christ est mort , n'eût pas le même droit & la même facilité d'y participer que le riche ? s'il se

trouve un Pasteur de ce caractère dans cette respectable assemblée ; que son argent périclisse avec lui : c'est l'anathème , & comme l'excommunication que nous prononçons avec tout ce vénérable Presbitere contre cet infortuné , à l'exemple du premier des Evêques.

Non , mes Freres , le désintéressement d'un Pasteur , est de tous ses devoirs celui qui lui assure le plus le succès de ses fonctions , & l'amour de son peuple. Et ne croyez pas que ce désintéressement l'expose à l'indigence ; un Pasteur respecté & aimé de son peuple , est toujours riche. Je ne dis pas que distribuant à ses peuples des richesses & des bénédictions spirituelles , il ne lui soit pas permis d'en recevoir de temporelles ; mais je dis que c'est un opprobre pour le ministère & pour le Ministre , de les exiger avec dureté : je dis que c'est un scandale d'en traiter comme on traiteroit d'un service terrestre , & de prendre des précautions pour s'en assurer un salaire & une récompense sordide ; je dis que nos réglemens qui ont fixé cette récompense doivent fixer l'avarice d'un Pasteur , & non pas mettre des bornes à sa charité : je dis qu'il doit la recevoir comme un pere reçoit un gage de la piété & de la tendresse de ses enfans , & non pas comme un mercenaire sollicite le prix de son travail , ou comme un exacteur barbare arrache un tribut forcé d'un peuple accablé de misère : je dis enfin qu'il est rare que le peuple le



plus pauvre, ne trouve par un motif de religion, dans son indigence même, de quoi reconnoître les soins & les assistances d'un charitable Pasteur; & qu'on ne trouve des Fideles durs & ingrats, que dans les Paroisses où le Pasteur est avare ou mercénaire.

Otons cet opprobre du milieu de nous, mes Freres: vous savez que c'est la tache d'infamie la plus universelle dont le monde tout entier se réunit pour flétrir la sainteté de notre ministère. Ses jugemens sur tout le reste sont injustes: seroit-il possible qu'il n'eût raison que contre nous, & que notre conduite devint tous les jours une apologie publique de sa malignité à notre égard? c'est l'écueil le plus triste de succès de nos fonctions. Un Pasteur avide & mercénaire n'aime pas son troupeau; il n'en aime que la toison: & son troupeau qui le connoît, le regarde comme un ennemi & un loup dévorant, & non comme un pere; & d'autant plus, mes Freres, que quelque modique que soit le revenu de la plupart d'entrevous, il est toujours vrai que vous vivez au milieu d'un pauvre peuple qui regarde votre situation comme digne d'envie, & aux yeux de qui votre modicité comparée à son état malheureux, paroît un état d'opulence. Adoucissez donc par un caractère de charité & de désintéressement, ce que cette différence peut inspirer à vos peuples de dégoût, & pour la Religion & pour ses Ministres: n'achevez pas de les aigrir par

une dureté qui leur fait blasphémer souvent la sainteté du ministère, & dont la malédiction retombe toujours sur vous : montrez à vos peuples, à l'exemple de l'Apôtre, que soit que vous soyez dans l'abondance, c'est pour eux ; soit que vous soyez dans la pauvreté, c'est pour l'amour d'eux ; que s'ils souffrent, vous souffrirez avec eux ; s'ils sont consolés, vous l'êtes comme eux ; & qu'enfin tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Versez dans nos cœurs, ô mon Dieu, ces sentimens de tendresse & de charité sacerdotale ; & rendez-nous dignes de porter devant votre peuple, le nom respectable de pere & de Pasteur dont vous nous avez honorés.

Il est vrai, mes Freres, qu'il n'y a qu'une piété sincère qui puisse nous faire entrer dans ces dispositions, & remplir nos fonctions avec décence & avec désintéressement ; dernière disposition, la piété.

Voilà le principe qui règle tout le reste. Conservez comme le plus précieux de tous les trésors, l'esprit & la grace de votre vocation : n'approchez pas des fonctions saintes avec une conscience, je n'ose pas dire, criminelle ; car je parle à des Ministres du Seigneur, & non à des profanateurs ; mais avec une conscience douteuse, c'est-à-dire, agitée de mille remords secrets qu'on ne peut ni calmer, ni se justifier à soi-même : alors l'indécence & le vil intérêt ne profaneront pas la sainteté de vos fonctions ; on ne tombe dans ces abus

publics devant les hommes, que lorsqu'on est déjà déchu en secret devant Dieu, de l'innocence & de la grace de sa vocation. Souvenez-vous qu'ayant fans cesse entre les mains les mysteres de la Religion, & les graces de l'Eglise; toujours occupés, ou à offrir la Victime adorable, ou à communiquer aux Fideles dans les fonctions, le prix de son sang; il n'est pas de milieu pour un Prêtre entre la piété & le sacrilège, & que s'il n'est pas un saint, il est bien près d'être un profanateur.

Hélas! mes Freres, les gens du monde se perdent pour passer leur vie dans un cercle perpétuel de jeux, de plaisirs, & d'occupations profanes, incompatibles avec le salut, & qui leur font perdre de vûe les vérités de la Religion: & nous, mes Freres, nous nous perdons au milieu des occupations & des fonctions les plus saintes, & qui nous rappellent fans cesse les plus grandes vérités de la foi; nous contractons de nouvelles souillures, en appliquant aux autres les remèdes du salut. Le monde se damne, parce qu'il n'est occupé que d'œuvres mondaines; & nous nous damnons en ne paroissant occupés que d'œuvres saintes. Quelle ressource peut-il rester à un Prêtre infidele, si tout ce que la Religion a de plus saint & de plus terrible, l'endurcit ou le souille?

Rappelez l'histoire des enfans d'Héli. Honorés du sacerdoce, ils trouvoient dans la sainteté de leurs fonctions l'écueil de leur

innocence : les offrandes des peuples multiplioient leurs profanations ; chaque sacrifice étoit pour eux un nouveau crime : Dieu les frappa ; il vengea la gloire de son nom , & la sainteté de son culte : la succession du Sacerdoce s'éteignit dans une race criminelle ; quarante mille Israélites furent immolés par le glaive des Philistins , pour servir d'expiation à leurs sacrilèges ; la lampe d'Israël s'éteignit , le culte tomba , & l'Arche sainte devint la proie des incrédules & des incirconcis. Il semble qu'un Dieu irrité n'avoit pas assez de châtimens pour punir les profanations d'un autel vuide : & d'un culte figuratif ; pour venger le sang des boucs & des taureaux offert sur ses autels , & souillé des Ministres infideles.

Quels châtimens les profanations de l'autel où son Fils est immolé , les souillures & les irrévérances qui profanent le sang adorable de la nouvelle Alliance , ne doivent-ils pas attirer sur nous ? Et que fai-je , mes Freres , si les tristes fléaux dont nos peuples sont tous les jours affligés ; si nos campagnes désolées ; si les événemens les plus terribles & les plus singuliers qui semblent se réunir en nos jours pour achever d'accabler un peuple déjà languissant & misérable ; que fai-je , si la décadence & l'extinction presque de toute foi & de toute piété dans le monde ; que fai-je , si l'Eglise , si l'Arche sainte tous les jours en péril par les disputes , les contentions , &

les entreprises téméraires qui la menacent ; si l'affreuse incrédulité croissant tous les jours , & s'élevant sur les débris de la foi dont l'Eglise de France avoit toujours été une si sûre & si vénérable dépositaire ; que fai-je , si tous ces fléaux ne sont pas les châtimens d'un Dieu outragé dans ses mystères & dans ses bienfaits ? que fai-je , s'ils ne nous en annoncent pas encore de plus terribles ? Ce seroit à nous , comme les médiateurs entre Dieu & les hommes , à les prévenir & à les suspendre : & peut-être c'est nous seuls qui les attirons ; peut-être le bras de la colere de Dieu n'est levé que pour venger nos profanations & nos irrévérences ; peut-être nous qui devrions être les Ministres de la réconciliation de Dieu avec les hommes , nous sommes le seul objet de ses fureurs & de ses vengeances. Non , mes Freres , lisez les Livres saints ; les péchés des Prêtres ne demeurent jamais impunis : Dieu venge toujours la gloire de son culte outragé : & ou il frappe les peuples & les Provinces dès plus tristes calamités ; ou , ce qui est encore plus terrible & plus ordinaire , il frappe les Prêtres eux-mêmes d'endurcissement & d'impénitence.

Entrons , mes Freres , dans ces sentimens de terreur & de religion ; & quoique par la miséricorde de Dieu , de tous les Ministres vénérables qui m'écoutent , nous ayons cette confiance & cette consolation , qu'il n'y en ait pas peut-être un

seul qui ne dispense d'une maniere digne de Dieu les mysteres de la foi, & les graces de l'Eglise; qu'ils redoublent cependant de zele & de ferveur; qu'ils gémissent sans cesse devant Dieu sur l'infidélité de leurs confreres, sur l'opprobre dont ils couvrent la majesté de la Religion, & sur les calamités qui en sont toujours une triste suite. Arrêtons, mes Freres, par nos prieres & nos gémissemens secrets, le bras de la colere de Dieu, toujours levé pour venger les profanations de son Sanctuaire: rendons à l'Eglise par une conduite soutenue & édifiante, l'honneur & la gloire que les Ministres infideles lui ôtent tous les jours; rendons par nos mœurs sacerdotales, la Religion respectable à ceux même qui ne l'aiment pas: forçons le monde de changer son langage profane à l'égard des personnes consacrées à Dieu; que la présence seule d'un Prêtre devienne la censure de ses désordres, & non un prétexte & une autorité qui les lui justifie. Le vice, mes Freres, regnera bientôt moins dans le monde, quand nous leur prêcherons la vertu par nos exemples.





D O U Z I È M E

# DISCOURS

*De la nécessité de la Priere.*

**R**ien de plus solide , mes Freres , que les Réflexions édifiantes que vous venez d'entendre. On vous l'a dit , & je le répète ; la Priere est le devoir le plus intime & le plus inséparable du ministre : c'est l'ame , pour ainsi dire , du Sacerdote ; c'est l'unique sûreté du Pasteur ; elle seule adoucit les dégoûts , & prévient les dangers de vos fonctions ; elle seule en assure le succès.

Oui , mes Freres , la priere fait toute notre sûreté dans le cours de notre ministère. Nous avons nos miseres & nos foiblesses ; hélas ! & elles sont même d'autant plus à craindre pour nous , qu'elles subsistent toujours avec les fonctions les plus saintes. Cette situation , qui d'un côté demanderoit qu'en traitant tous les jours les mysteres terribles , notre vie imitât celle des Anges ; & qui de l'autre fait que nous nous retrouvons toujours foibles , sujets

aux mêmes infidélités ; toujours pécans dans la pratique de nos devoirs ; toujours donnant trop à nos sens , à notre paresse , à notre humeur ; cette situation , dis-je , qui nous place tous les jours entre nos foibles & l'autel saint , entre la sainteté d'un Dieu terrible & les souillures de l'homme , doit effrayer & réveiller notre foi : car je ne parle ici qu'à des Pasteurs irrépréhensibles devant les hommes , & qui n'ont rien à se reprocher de grossièrement criminel devant Dieu. Or dans ces retours sur notre situation , si capables de jeter le trouble & l'incertitude dans notre ame , la priere seule peut nous calmer & nous rassurer : elle est le seul remède de ces plaies journalières , qui négligées , corrompent insensiblement tout l'intérieur & toute la beauté de l'ame. Nous devons donc , prosternés aux pieds de Jesus-Christ , lui exposer souvent avec douleur & avec confiance nos miseres secretes ; le conjurer de nous rendre dignes du ministere qu'il nous a confié , & d'anéantir en nous tout ce qui peut encore en blesser la sainteté.

Il n'est rien de plus dangereux pour notre état , mes Freres , que de se faire une situation tranquille & habituelle de paresse , d'immortification , d'amour de ses aises , de transgression de mille devoirs qu'on ne croit pas essentiels ; & de ne pas recourir souvent à la priere , la seule ressource que la religion nous offre pour nous réveiller de cet engourdissement. Le danger de cet



état pour nous, est qu'il nous expose à tout moment, ou à profaner les choses saintes, ou à les traiter d'une manière qui déplaît à Dieu, & qui par conséquent éloigne de nous ses graces, & fortifie toutes nos faiblesses: car vous le savez, mes Freres, les fonctions divines de l'autel, si elles ne sont pas croître chaque jour notre foi & notre piété, elles aggravent notre corruption & notre misère; premiere réflexion.

En second lieu, les fonctions du ministère ont pour nous, vous l'éprouvez tous les jours, leurs peines & leur dégoûts, quand on veut les remplir avec fidélité. Il faut prendre sur soi, sur ses aises, sur sa paresse, sur son sommeil, pour y fournir: on ne peut pas disposer à son choix de son temps & de ses momens: c'est une servitude sainte, qui fait que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à nos peuples: nous devons pouvoir dire avec l'Apôtre, que le chaud, le froid, la lassitude, les chemins, les rivières, la faim, & la soif, sont les fruits de notre ministère, & les signes de notre Apostolat. Nous travaillons même souvent pour des ingrats: nos peines ne sont payées souvent que d'indifférence, & même d'indocilité & de murmure: elles nous attirent souvent l'aversion même de ceux dont nous ne cherchons que le salut. Le dégoût & le découragement sont à craindre: on se lasse d'un travail dont on ne voit ni la fin ni le fruit; on ne s'y prête

plus avec le même zele; l'amour-propre n'y étant pas soutenu par le succès, réclame ses droits, & nous insinue en secret que des soins pénibles & inutiles ne sauroient être des devoirs. Or comment se soutenir contre cette tentation de dégoût, si ordinaire & si dangereuse dans des fonctions laborieuses, si nous ne venons pas prendre de nouvelles forces aux pieds de Jesus-Christ; si nous n'avons pas la consolation de venir lui confier nos peines & nos dégoûts, comme au premier Pasteur dont nous occupons la place? C'est - là que nous nous confondrons devant lui de compter pour quelque chose les peines légères de nos fonctions, en nous comparant à nos saints Prédécesseurs qui livrerent leur ame pour sa doctrine: c'est - là que nous rougirons d'être tentés de poser les armes avant d'avoir commencé le combat, & d'être rebutés & découragés par des travaux si légers, tandis que ces saints Ministres défioient les tribulations, les angoisses, la faim, la nudité, les persécutions, les feux, les gibets, & toute la fureur des tyrans, de les séparer de la charité de Jesus-Christ: c'est de-là, mes Freres, que nous sortirons toujours avec un nouveau goût pour nos fonctions avec un nouveau zele pour le salut de nos peuples: c'est au sortir de-là que ce qui nous paroïssoit pénible, nous deviendra doux & léger; & que les fatigues & les contradictions inséparables de nos fonctions, seront pour nous la preuve la plus

consolante de notre vocation au saint ministère. Non, mes Freres, désabusons-nous, sans la priere nous sentons à chaque moment tout ce que nos fonctions ont de rebutant & de triste; nous traînons un joug qui nous accable; nous portons avec répugnance le poids du jour & de chaleur: avec la priere tout s'adoucit; le joug ne pese plus; nos travaux augmentent, & les peines & les dégoûts s'évanouissent. Vous vous plaignez quelquefois, mes Freres, de l'accablement où vous jette la multitude & la difficulté de vos fonctions, & de l'impuissance où vous êtes d'y fournir: adressez-vous souvent à celui qui change en force notre foiblesse; soyez fidele à la priere; ces difficultés disparoîtront; ces montagnes s'applaniront; vous vous trouverez un nouvel homme, & vous ne vous plaindrez plus que de n'avoir pas assez à travailler & à souffrir pour Jesus-Christ; seconde réflexion.

Mais si la priere seule peut nous adoucir les peines & les dégoûts de nos fonctions, elle seule aussi peut en prévenir les dangers. Car, mes Freres, quand il n'y auroit de dangereux pour nous, que la dissipation inévitable dans les fonctions extérieures; j'aurois raison de vous dire que la priere seule peut nous en préserver. Il n'est que trop vrai en effet, mes Freres, que l'homme intérieur s'affoiblit & s'éteint insensiblement, au milieu des mouvemens, & de l'action continuelle qu'exigent nos fonc-

tions. On perd pour soi-même, en se livrant sans cesse aux besoins d'autrui ; on y perd cette vie secrète & cachée de la foi, qui est l'ame & toute la force de la piété ; on s'accoutume d'être tout au-dehors, & jamais dans son propre cœur ; on approche de l'autel avec un esprit dissipé, & partagé par mille images étrangères & tumultueuses qui l'occupent : ce silence des sens & de l'imagination si nécessaire pour nous rappeler toute la sainteté de la victime que nous offrons, & toute notre indignité secrète, on ne le connoît plus. Ainsi en travaillant toujours pour les autres, & jamais pour soi, les forces de l'ame s'usent ; nous devenons des hommes tout extérieurs ; on se fait à cette vie d'agitation ; on n'est plus capable d'être un instant avec soi ; on cherche même des occasions & de pieux prétextes de se dissiper & de se produire ; on ne peut plus se passer des hommes : on s'ennuie avec Dieu seul. Or cet état qui n'offre d'abord rien que de louable aux yeux des hommes, a ses dangers devant Dieu : nous nous épuisons sans jamais aller réparer nos forces aux pieds de Jesus-Christ : toutes nos sollicitudes se bornent au-dehors ; & nous ne nous rappelons jamais à nous-mêmes : nous agissons extérieurement pour Dieu ? mais nous n'agissons pas en secret avec lui : nous courons ; mais nous courons tout seuls. Le Seigneur que nous n'avons pas appelé à notre secours, nous laisse à nos propres foiblesses ; & d'ordi  
naire

naire l'humeur, la vivacité, le tempérament; la vanité, l'inquiétude, entrent plus dans nos fonctions, que l'amour du devoir, & la charité pour nos freres. Il n'est que la fidélité à la priere, qui puisse nous garantir de ces écueils; & sans nous détourner de nos fonctions, nous y faire porter cet esprit de piété & de recueillement, qui les régle, qui les sanctifie, qui les modere, & qui au sortir de-là, & de ces dissipations extérieures, fait que nous sommes encore plus en état de nous aller recueillir devant Dieu.

Mais la dissipation n'est que le moindre danger de nos fonctions. Que de dangers infiniment plus à craindre dans la seule fonction du tribunal! Hélas! mes Freres, si la priere ne nous y conduit, & ne nous y soutient, comment des hommes foibles pourrout-ils s'y soutenir eux-mêmes? Je ne dis pas comment y porteront-ils les lumieres nécessaires pour discerner la lépre de la lépre: la fermeté pour être au-dessus des égards humains; ne pas sacrifier la règle à des complaisances basses, & faire plus d'attention au rang des pécheurs, qu'à la qualité de leurs crimes: la prudence pour ne dire que ce qui convient, c'est-à-dire, ne pas décourager le pécheur par trop de sévérité, & ne pas l'endormir aussi par une excessive clémence; être pere & être juge; sauver la règle & le pécheur; ne rien rabattre des intérêts de Dieu, & n'être pas dur & insensible à la foiblesse de

l'homme ; en un mot , ne point flâter la plaie , & ménager pourtant le malade ? je ne dis pas comment un Confesseur trouvera-t-il ce point si difficile , ce milieu si sage , s'il n'a puisé aux pieds de Jesus-Christ & dans l'usage de la priere , cette sobriété de sagesse dont parle l'Apôtre , qui fait toujours mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force ; & , comme le charitable Samaritain , tempérer la sécheresse & la rigidité du zele , par les mouvemens tendres de la compassion & de la clémence ? Mais je vous dis , comment un Confesseur , s'il n'est pas un homme intérieur , & accoutumé dans la priere à connoître ses propres besoins , & approfondir les plaies secrètes de son ame ; comment connoitra-t-il les besoins secrets des ames qui s'adressent à lui ? comment y appliquera-t-il les remèdes convenables & uniques ? comment fera-t-il connoître le pénitent à lui-même , lui qui ne se connoît pas , & entrera-t-il dans l'intérieur où est la source du mal , lui qui n'est jamais entré dans l'intérieur de son propre cœur ? Non , mes Freres , un Confesseur qui n'est pas un homme de priere , un homme intérieur , ne connoît jamais que la surface des consciences. Il entend des confessions ; mais il ne connoît pas les pécheurs : il absout ; mais il ne délie pas : il traite des malades ; mais il ignore leurs maux : il impose des pénitences ; mais il ne forme jamais un vrai pénitent. Et d'où croyez - vous , mes Freres , que vienne

l'inutilité de la plupart des confessions ? d'où vient que le remède de la pénitence autrefois si rare , ne s'applique presque jamais inutilement à un pécheur ; & qu'aujourd'hui devenu plus commun & plus facile , il ne guérit presque plus de malade ? d'où vient qu'il s'opere si peu de véritables conversions aux pieds de nos Tribunaux ? c'est que la plupart des Confesseurs , contents d'écouter les fautes de leurs pénitens , n'approfondissent pas les dispositions intimes de leur cœur ; ne leur prescrivent que des remèdes extérieurs qui ne vont pas à la source du mal ; ne s'appliquent point à réformer cet homme intérieur qui leur est inconnu ; c'est , en un mot , que des Confesseurs qui ne voyent que la surface de la conscience , ne sauroient jamais former que des pénitens superficiels.

Je ne parle pas des autres dangers de ce ministère , où la priere seule peut faire toute notre sûreté. Hélas ! mes Freres , nous y sommes dépositaires des fragilités d'un sexe foible : les images funestes qui nous en restent ; souillent du moins l'imagination , si elles ne souillent pas le cœur : c'est une étincelle fatale qui reste en dedans de nous , & qui souvent est la source d'un grand incendie. L'usage de la priere seul peut dissiper & purifier ces phantômes , & éteindre ces étincelles dans leur naissance : de pieuses intentions ne suffisent pas même pour nous mettre à couvert des dangers de ce ministère. Ou

est d'abord touché des foiblesses d'un sexe fragile ; mais il est à craindre qu'on ne le soit bientôt encore plus de sa confiance : on ne se prête d'abord qu'aux besoins , ensuite aux inutilités ; on commence par le zèle , & on finit souvent par l'attachement ; on est entré Ministre dans le Tribunal , & on n'est plus qu'un homme quand on en sort. Mais ne poussons pas plus loin un sujet si triste à traiter ; & respectons le vénérable Presbitere qui nous écoute. Vous sentez vous-mêmes , mes Freres , tout ce que je pourrois vous dire là-dessus ; les scandales & les inconveniens , dont la foiblesse ou l'imprudence des Ministres dans les fonctions du Tribunal ont souvent affligé l'Eglise , & les dérisions impies qu'elles attirent tous les jours au saint ministere. Le fruit essentiel que nous en devons retirer , & qui nous regarde chacun en particulier , c'est , que si la priere ne nous soutient dans une fonction si périlleuse ; si nous nous y présentons sans précaution ; si nous nous exposons témérairement à des dangers d'autant plus à craindre , que nous y sommes les seuls juges & les seuls témoins de nos chûtes ; si ce sont des motifs de curiosité , d'affection humaine , de complaisance en la confiance qu'on a pour nous , qui nous y conduisent : le Tribunal sacré où nous devrions purifier les souillures d'autrui , ne sera plus pour nous que le lieu fatal où nous en contracterons tous les jours de



nouvelles ; troisieme réflexion.

Enfin , mes Freres , & cette quatrieme & derniere reflexion n'est pas moins digne de votre attention ; non-seulement la priere nous est indispensable pour nous préserver des dangers de nos fonctions , mais encore pour nous en assurer le fruit & l'utilité : ce n'est pas assez que nous n'y courions point de risque pour nous-mêmes , il faut de plus que nous y soyons utiles aux autres. Or , mes Freres , vous le savez , nous cultivons , nous arrosons ; mais Dieu seul donnent l'accroissement ; & comment pouvons-nous l'attendre , si nous ne sommes pas fideles à le demander , & si nos prieres ferventes & continuelles , n'attirent sur nos fonctions ces bénédictions visibles qui les font fructifier ? Nous travaillons la plupart sans fruit & sans succès , parce que nous travaillons tout seuls , & comme si le succès dépendoit de nous seuls , nous l'attendons de nos talens , de nos soins , de nos lumieres ; nous n'appellons pas à notre secours celui seul qui peut rendre nos soins utiles. Je le répète , mes Freres , le défaut de priere est la grande source de peu de fruit que la plupart des Pasteurs font dans leurs Paroisses , quoiqu'ils remplissent d'ailleurs exactement toutes les fonctions de leur ministere. Ils croyent être quittes de tout , quand ils ont rempli ces devoirs extérieurs : mais par le peu de fruit qui les accompagne , ils devraient sentir qu'il y a un vice secret qui les rend inutiles ; & que

tandis que leurs prieres n'intéresseront pas la bonté de Dieu au succès de leurs fonctions : qu'il les commenceront sans s'être adressé à lui , afin qu'il prépare lui-même les cœurs de ceux qu'ils vont instruire , ils passeront les nuits & les jours comme les Apôtres à jeter leurs filets , & à ne rien prendre ; ils fourniront une carrière longue & pénible , & ils mourront sans avoir rien fait , c'est-à-dire , sans avoir gagné une seule ame à Jesus Christ.

Et de bonne foi , mes Freres , quel succès peut se promettre de ses instructions un Pasteur peu accoutumé à la priere ; à venir se remplir aux pieds de Jesus-Christ , de l'amour des vérités qu'il doit annoncer , & de l'esprit d'onction qui les rend aimables ; y puiser ce zele touchant , cette grace , cette force à laquelle on ne résiste pas ? quel succès peut se promettre à parler de Dieu , un Pasteur qui ne parle presque jamais à Dieu ? Quelle sécheresse dans ses discours ! il annoncera des vérités ; mais elles ne sortiront que de sa bouche , & non de son cœur ; & ce ne seront pas celles que le Pere lui aura révélées en secret : il instruira avec esprit ; mais ce sera l'esprit de l'homme , & non l'esprit de Dieu , il montrera la vérité ; mais il ne la rendra pas aimable : quelques mouvemens extérieurs qu'il se donne pour persuader , il ne paroitra pas persuadé , touché , pénétré lui-même ; on sentira que c'est un langage étranger qu'il parle , un langage qu'il

ne tire pas du fond de ses entrailles & de son cœur. Salomon, au langage seul de deux meres, reconnut la véritable : hélas ! mes Freres, au langage & aux instructions de deux Pasteurs, il seroit encore moins difficile de discerner quel est le véritable pere ; quel est celui qui parle le langage de l'amour paternel, qui nourrit ses enfans de son propre fond, qui les porte dans son cœur, qui s'en occupe sans cesse devant Dieu, & qui est plus jaloux de leur conservation & de leur salut, que de son titre de Pasteur & de pere. Et j'en appelle à vous-mêmes, mes Freres ; n'est-il pas vrai qu'un saint Pasteur, homme de prieres, avec des talens même médiocres, fait plus de fruit, laisse ses auditeurs plus touchés de ses instructions, que tant d'autres lesquels avec plus de talens extérieurs, n'ont pas puisé dans la priere cette onction, ce goût tendre de piété qui seul fait parler au cœur ? On parle bien autrement des vérités que l'on aime, & que l'on est accoutumé de méditer & de goûter tous les jours aux pieds de Jesus-Christ : le cœur a un langage que rien ne peut imiter. Un Pasteur dissipé aura beau tonner en chaire, & mettre les mouvemens & les clameurs à la place du zele & de la piété ; on y reconnoitra toujours l'homme ; on sentira toujours que c'est un feu qui ne descend pas du Ciel ; & tout ce bruit véhément n'annoncera jamais la descente de l'Esprit de Dieu sur les cœurs des Fideles assemblés pour l'écouter.

Mais , mes Freres , quand la priere ne nous seroit pas aussi indispensable qu'elle l'est , pour assurer le succès de nos fonctions ; ne la devons-nous pas à nos peuples ? ne sommes-nous pas chargés par notre caractère de Pasteur & de Ministre , de prier sans cesse pour eux ? n'est-ce pas le devoir le plus essentiel du Sacerdoce même qui nous établit médiateurs entre Dieu & les peuples ? C'est aux prieres d'un Pasteur , que Dieu attache d'ordinaire les graces destinées à son troupeau ; c'est à nous , mes Freres , à lui exposer sans cesse les besoins de nos peuples , à solliciter pour eux les richesses de sa miséricorde , à désarmer sa colere sur les fléaux & les châtimens dont leurs prévarications sont souvent punies : c'est à nous , à gémir devant lui sur les vices dont nous voyons nos peuples infectés , & dont nos soins & notre zèle ne peuvent les corriger : c'est à nous , à lui demander la force pour les foibles , la componction pour les pécheurs endurcis , la persévérance pour les Justes. Plus les besoins de nos peuples sont infinis , plus nos prieres doivent être vives & fréquentes : nous ne devons jamais paroître devant lui , comme le Pontife de la Loi , sans y porter écrits sur notre cœur les noms des Tribus , c'est-à-dire , les noms du peuple qui nous est confié ; ce doit être-là toujours le principal sujet de notre priere. Tel est l'ordre de la dispensation de la grace : les Pasteurs sont comme les canaux

publics par où elle doit couler sur les peuples ; c'est une ressource publique , que la bonté de Dieu laissa aux défordres publics qui regnent parmi les hommes.

Ainsi un Pasteur qui ne prie pas , ou qui ne prie que pour satisfaire rapidement , & du bout des lèvres , aux prieres publiques que l'Eglise lui impose , n'est pas un Pasteur ; c'est un étranger , que tout ce qui regarde le troupeau , n'intéresse point : ce n'est pas un pere ; les Fideles qui lui sont confiés ne sont pas ses enfans ; ce sont des pupiles qui n'ont point de pere : *Pupilli Thren. facti sumus absque patre* : son cœur , ses 5. entrailles ne lui disent rien pour eux : il aime le titre qui les lui assujettit ; il n'aime pas celui qui doit les sauver , & les soumettre à Dieu : il n'aime que la place de Pasteur ; il n'aime pas le troupeau ; car s'il l'aimoit , pourroit-il être témoin de ses défordres , & des malheurs éternels qu'il se prépare , sans s'adresser sans cesse à celui qui seul peut changer les cœurs , & ne rien oublier en sa présence par ses soupirs & ses gémissemens secrets , afin qu'aucun de ceux que le Pere lui a confiés ne périsse ? Que dis-je , mes Freres ? non-seulement un Pasteur qui ne prie pas pour son peuple , ne l'aime point ; il lui refuse même ce qui lui est dû : il le prive , en le privant de ses prieres , d'une ressource à laquelle la bonté de Dieu avoit attaché les graces & les secours qu'il préparoit à ses paroissiens ; il refuse ce que son peuple est en

droit d'exiger de lui ; il occupe la place d'un saint Pasteur, dont les prieres auroient attiré mille bénédictions sur ce pauvre peuple, & il est coupable de tous les crimes que ses prieres auroient pu prévenir. Hélas ! mes Freres, nous vous entendons souvent plaindre sur les désordres de vos peuples, sur l'indocilité & l'endurcissement de vos paroissiens, & sur l'inutilité de vos soins à leur égard ; mais ce n'est pas devant nous qu'il faut en gémir & vous en plaindre, c'est devant Dieu. Examinez si vous êtes fidele à lui représenter leurs besoins & leurs miseres : si vous sollicitiez, si vous importunez, pour attirer sur eux les regards propices d'un Dieu, qui semble les avoir abandonnés : les prieres d'un Pasteur sont rarement inutiles ; Dieu qui nous a chargé de prier pour nos peuples, nous a promis aussi de nous exaucer. Hélas ! mes Freres, c'est une réflexion qui doit nous faire trembler sur notre ministere : nous nous plaignons du dérèglement de nos peuples ; & les désordres de nos peuples sont presque toujours nos propres crimes.

Mais comment, direz-vous, au milieu d'un détail infini de soins qu'exige une Paroisse, trouver encore le loisir de vaquer long-temps à la priere ? Hélas ! mes Freres, au milieu de tous nos travaux & de nos soins prétendus, que de momens vuides & inutiles ! que des jours consacrés à la paresse, à des commerces inutiles, à des occupations, à des amusemens peut-

être peu décens à la sainte gravité de notre ministère ! que de momens , où l'oïveté elle-même nous est à charge , & où nous nous sommes à charge à nous-mêmes ! Mon Dieu ! & un Prêtre , & l'homme de Dieu sur la terre , & son Ministre chargé de lui offrir les vœux des peuples , n'auroit pas le temps de lui offrir ses vœux propres & de le prier ! & le dispensateur de ses graces & de ses misteres , n'auroit aucun commerce avec celui qui lui a confié ce glorieux ministère , & au nom duquel il parle & agit ! & il ne lui rendroit jamais compte de ses dons & de ses richesses célestes qu'il est chargé de distribuer , & de l'usage qu'en font les ames qui lui sont confiées !

Mais d'ailleurs , mes Freres , ce n'est pas une partie de votre vie passée en oraison , que nous vous demandons ; c'est le privilège & la consolation de ces ames retirées , uniquement occupées à méditer les merveilles de la Loi du Seigneur , & à goûter loin du monde & dans le secret de son tabernacle , combien il est doux à ceux qui n'aiment que lui , & qui se communiquent sans cesse à lui. Ce qui nous est essentiel , mes Freres c'est plutôt un esprit de priere que nous devons porter par-tout au milieu de nos fonctions , qu'un temps considérable que nous devons leur retrancher , pour vaquer plus à loisir à la méditation des choses saintes : ce qui nous convient , c'est , avant de commencer nos fonctions , de nous aller remplir aux pieds de

Jesus - Christ, de cet esprit qui nous les fait exercer saintement pour nous, & utilement pour nos peuples ; c'est au sortir de nos fonctions de nous aller délasser quelque moment devant Dieu, & y reprendre de nouvelles forces pour les recommencer avec un nouveau zèle ; c'est de nous accoutumer à ce commerce secret, & presque continuel avec Dieu ; le trouver par - tout ; nous trouver par-tout avec lui, & prendre de tout, occasion de nous élever à lui. Voilà comment un Prêtre & un Pasteur doit être un homme de priere. Si cet esprit de priere n'anime pas toutes nos fonctions, nous sommes bien à plaindre, mes Freres, de remplir tout ce qu'il y a de pénible dans nos devoirs, & d'en omettre l'unique chose qui peut les adoucir, les rendre utiles, & nous consoler nous-mêmes.







T R E I Z I È M E

# D I S C O U R S

*De la compassion des Pauvres.*

**N**ous ne devrions pas avoir besoin, 1755.  
 mes Freres, de vous inspirer des  
 sentimens de compassion & de charité pour  
 les pauvres, dont vous êtes les peres & les  
 Pasteurs : c'est à vous à reveiller sur leurs  
 besoins l'indifférence ou la dureté des per-  
 sonnes du siècle qui habitent vos Paroisses;  
 & il semble qu'étant par votre caractère  
 les tuteurs de vos Paroissiens indigens, &  
 les seuls dépositaires de leurs besoins & de  
 leurs peines, il devoit être inutile de vous  
 exhorter à y être sensibles vous - mêmes.  
 Cependant puisqu'on a commencé à vous  
 représenter avec zèle là-dessus les devoirs  
 attachez à votre état, je vais y ajouter  
 quelques réflexions.

Je fais, mes Freres, que le malheur des  
 temps & le dérangement des saisons, en  
 multipliant les pauvres dans vos Paroisses,  
 n'y multiplient pas les ressources des Pas-

teurs, & qu'ils peuvent se sentir eux-mêmes des calamités publiques : je fais encore que la modicité de vos revenus ne permet pas à la plupart d'entre vous de fournir à vos pauvres tous les soulagemens que demanderoit leur misere ; & ce n'est pas aussi ce qu'on exige de vous. Mais, mes Freres, quelle que puisse être la modicité de vos revenus, & le malheur des temps ; il est toujours vrai qu'au milieu de vos Paroisses, vous vous trouvez encore plus à votre aise, & plus en état de fournir à vos besoins, que presque tous ces Laboureurs, & ces pauvres gens de campagne, qui les habitent. Aussi avons-nous eu la consolation dans nos visites, d'y trouver beaucoup de Pasteurs charitables, touchés comme des peres doivent l'être, de la misere de leurs enfans : donnant selon leurs forces, & au-delà, comme dit l'Apôtre ; adoucissant du moins par leurs soins & par leur sensibilité, les maux de leurs pauvres paroissiens, & souffrant avec ceux qu'ils ne pouvoient soulager : mais d'un autre côté, nous avons souvent gémi à la vûe de beaucoup de Pasteurs uniquement occupés du soin honteux d'amasser ; durs pour eux-mêmes, & encore plus durs & plus insensibles aux besoins & aux calamités de leurs peuples ; des Pasteurs bassement avarés, qui ne croient jamais en avoir assez, & qui semblent n'avoir été revêtus d'un caractère saint, que pour le faire servir à leur honteuse avarice. Voilà, mes Freres,

il faut le dire ici , la plaie la plus universelle du Sacerdoce : voilà le vice qui souille presque toute la sainteté & la bonne odeur du sanctuaire : tous ne le portent pas à un certain excès ; mais il en est peu que cette lépre ne salisse ; & si les pauvres sont abandonnés dans plusieurs Paroisses , ce n'est pas toujours la modicité des revenus de leurs Pasteurs , c'est le plus souvent la dureté & l'avarice , qui ferme leurs entrailles aux cris & aux besoins de leur peuple.

Oui , mes Freres , disons-le ici & disons-le avec douleur , puisque l'occasion s'en présente : depuis que par le partage des biens Ecclesiastiques , nos titres dans le ministere sont devenus fixes & perpétuels pour nous ; nous les avons regardés comme notre bien & notre patrimoine : nous nous y sommes attachés : nous les avons fait valoir comme on fait profiter un fonds profane ; & souvent plus notre portion temporelle s'est trouvée modique , plus notre cœur s'y est attaché ; & plus sans partager avec les riches du monde le crime de leur luxe & de leur mollesse , nous avons partagé avec eux , & poussé même plus loin qu'eux , le crime de leur attachement & de leur avarice. Il semble même que ce vice est devenu une malédiction attachée au Sacerdoce ; on se le dissimule à soi-même ; on le couvre du prétexte frivole d'une sage précaution ; on ne voit dans cette fardée passion , que le devoir indispensable de ne pas laisser per-

dre les droits de son Eglise; & plus on est faisi & possédé de ce vice, plus on se le donne à soi-même comme une vertu.

Cependant, mes Freres, rien ne fouille & n'avilit plus la noblesse & la sainteté de notre ministere, que cet indigne panchant. Nous ne sommes sur la terre, vous le savez, que les Ministres des biens futurs: les trésors qu'ouvrent & ferment les clefs qui nous sont confiées, sont les trésors du Ciel; les richesses que Dieu verse sur les peuples par notre ministere, sont les richesses de la grace: l'Evangile que nous annonçons, est cette parole de la vie éternelle qui maudit les richesses, & qui n'appelle heureux & riches, que les pauvres de cœur & d'esprit; en un mot, tout ce que nous sommes comme Ministres, c'est-à-dire, comme dispensateurs des biens éternels, n'annonce aux peuples que le mépris de tout ce qui se passe, & le desir tout seul des biens qui ne doivent jamais passer. Quelle indignité donc, mes Freres, lorsque le dispensateur des biens éternels devient lui-même l'esclave d'un tas de boue qui le salit & le couvre d'opprobre! lorsque le Ministre établi de la part de Jesus-Christ pour détromper les hommes de l'amour des faux biens, leur en inspirer le mépris, les maudire avec Jesus-Christ, ne paroît vivre, & n'avoir de desirs, de soins & de penchans que pour se les accumuler à lui-même!

Mais ne faut-il pas distinguer, dira-t-

on, une sage prévoyance qui met en réserve pour des besoins qui peuvent arriver, de cette avarice basse & fardide, qui croit n'en avoir jamais assez, & toute précaution là-dessus, seroit-elle un crime? Non, sans doute, mes Freres; & si ce misérable prétexte de l'avarice méritoit une reponse, nous vous dirions qu'un Pasteur avare, qui ne vit que pour amasser, & un Pasteur fidele & prudent, qui se ménage quelque reserve pour des cas imprévus, ne se ressemblent guères. L'un est tranquille dans sa prévoyance; il ne prend rien sur ses fonctions, sur ses devoirs, sur l'amour & les soins qu'il doit à son peuple, sur la décence de son caractère; & il y entre plus de confiance en Dieu, que dans le peu qu'il se réserve. L'autre n'amasse que pour amasser: ce n'est pas pour fournir à ses besoins; il se les refuse: son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que son salut, que lui-même: toutes ses actions, toutes ses vûes, toutes ses affections, ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe; & il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé; car tel est le caractère de cette honteuse passion dans un Prêtre, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, & de n'être un mystere que pour celui seul qui en est possédé. Toutes

les autres passions sauvent du moins les apparences : on les cache aux yeux du public : une imprudence , un abandon de Dieu peut quelquefois les dévoiler ; mais le coupable cherche , autant qu'il est en soi , les ténèbres ; mais pour la passion de l'avarice , un Prêtre ne se la cache qu'à lui-même : loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public , tout l'annonce en lui , tout la montre à découvert ; il la porte écrite dans son langage , dans ses actions , dans toute sa conduite , & pour ainsi dire , sur son front.

Or , mes Freres , quel caractère de réprobation pour un Prêtre & pour un Pasteur , que l'indignité de ce vice ! caractère de dureté , d'avilissement pour lui , d'opprobre & de scandale pour le saint ministère. Caractère de dureté ; il est pere , il est Pasteur ; il est à la place du souverain Pasteur , qui a donné sa vie pour ses brebis , & qui continue après sa mort , à les nourrir de sa chair & de son sang ; il est ici bas le vicaire de son amour pour les hommes : or quel monstre d'horreur ferait-il dans l'Eglise , si se dépouillant de ces titres si glorieux & si aimables , de ces titres aussi ineffaçables que son caractère , il n'a que des entrailles de fer pour son peuple ? voilà pourtant la situation réelle & affreuse d'un Pasteur avare. Comment soulageroit-il les besoins de ses pauvres ? Il se refuse ses propres besoins à lui-même ; il n'aime & n'estime de ses fonctions que

le gain malheureux qui lui en revient ; il l'exige avec dureté : le pauvre n'est pas plus à couvert de ses barbares exactions que le riche ; il passe sans pudeur les bornes que des règles sages ont prescrites à son avarice ; il foule aux pieds ces barrières sacrées , si honteuses au saint ministère , & qu'une triste nécessité , c'est-à-dire , l'avidité seule de certains Ministres nous a forcé de poser ; il ne connoît de frein & de règles que celles de son insatiable avarice. Les plaintes & les murmures d'un pauvre peuple vexé & opprimé par l'excès & la dureté de ses exactions , l'endurcissent , loin de le toucher & de l'attendrir : son cœur devient plus dur & plus insensible , à mesure que les cris des malheureux augmentent ; & il redouble de barbarie envers ceux qui ont osé même nous en porter leurs plaintes. Qu'il voye son peuple frappé de mortalité , ne croyez pas qu'il soit occupé si leur mort sera précieuse devant Dieu ; le profit infâme qui lui en revient est l'unique objet qui l'occupe , le seul qui le console de leur perte ; l'ai horreur de le dire , le seul peut-être qui fait le sujet de sa barbare joie : disposé à laisser le corps précieux d'un Fidele , d'un membre de Jesus-Christ , en proie aux oiseaux du ciel , & aux animaux de la terre , si une famille indigente ne capitule avec son avarice , & n'assure d'avance par un prix excessif à ce pauvre défunt la consolation de se voir réuni par la sepulture

à ses freres : auxquels la foi l'avoit uni sur la terre.

Quel monstre encore une fois qu'un tel Pasteur ! & plût à Dieu qu'ils fussent aussi rares dans l'Eglise & dans ce Diocèse , que les êtres monstrueux le sont sur la terre ! Mais ce n'est pas assez encore de faire de leurs fonctions , & du sang adorable de Jesus-Christ , un profit infâme ; ce n'est pas assez de rendre par leurs exactions la Religion onéreuse , accablante , odieuse à leur pauvre peuple ; ils lui suscitent de procès injustes ; ils achètent même des droits litigieux ; ils se prévalent de leur honteuse abondance , pour usurper & se faire adjuger des biens qu'un pauvre possesseur n'a pas le moyen de défendre : sous prétexte d'avancer quelques secours à ceux qui s'adressent à eux , ils le leur font acheter à des conditions usuraires & tyranniques ; ils n'offrent que des secours barbares & meurtriers ; & en foulageant les opprimés , ils ne veulent que se hâter de les écraser , & achever de les mettre au désespoir. Je me lasse , mes Freres , d'exposer ici ces horreurs devant tant de Ministres fideles : mais ce qu'il y a de plus triste , c'est que je ne fais que reprocher un spectacle d'infamie , dont vos yeux ont été plus d'une fois témoins ; que votre piété & votre zèle pour le ministère , ont encore plus souvent détesté ; je ne fais que rappeler des plaintes qui nous sont mille fois revenues , & qui ont autant de fois



l'échiré nos entrailles, & aggravé le joug de notre Episcopat.

A la dureté ajoutez, mes Freres, l'avisement & l'opprobre où cette passion dégrade & le ministère & le Ministre; les soins bas, indécents & publics qui l'occupent: suivez toute sa conduite; c'est un vil négociateur; il entre dans les trafics & les commerces les plus bas; tout ce qui lui offre quelque gain ne lui paroît indigne, ni de ses empressements, ni de la sainte dévotion de son ministère; il paroît plus souvent dans les marchés publics, que dans son Eglise, & dans les fonctions de sa Paroisse. Plus instruit des moyens sordides d'amasser, & des règles obscures d'un vil commerce, que des règles de l'Eglise, il oublie qu'il est pere, qu'il est Pasteur, qu'il est honoré du titre sublime de Ministre de Jesus-Christ. Le seul titre qui le touche, & dont il fait usage, est celui de vil commerçant: ne lui parlez pas du gain & du salut des ames, dont il doit répondre; c'est un langage inconnu qu'il n'entend pas, & tout ce qui ne grossit pas son infâme trésor, est pour lui une vaine spéculation & une chimere. Il avilit la dignité de son caractère par des mœurs basses & sordides; & il devient par sa vile épargne, & par la crasse même de ses vêtemens, & l'indécence de tout son extérieur, un spectacle de dérision pour son peuple, & de honte pour ses Confreres; c'est un pauvre du monde & de l'enfer. Hélas! mes Fre-

res , nous excusons souvent sur la modicité de nos revenus notre peu de charité pour nos pauvres ; nous craignons toujours de manquer pour nous-mêmes : retranchons pour Jesus-Christ une partie seulement de ce que ce malheureux se retranche pour le démon ; & nous trouverons nos revenus abondans. Il se refuse tous ses besoins ; il se dispute même jusqu'à la simple décence des vêtemens : sacrifions à la charité une partie du moins des aises & des commodités , que cet infortuné sacrifie toutes à son avarice ; mettons en réserve , & épargnons pour le Ciel , quelque chose du moins de ce qu'il réserve tout entier pour la terre ; & nous trouverons de quoi fournir à nos besoins & à ceux de nos pauvres. Est-ce que la noblesse de la charité ne seroit pas capable de soutenir les mêmes retranchemens & les mêmes privations , que soutient tous les jours l'infamie d'un vice ? un Pasteur avare auroit le courage de se refuser tout pour grossir un trésor de boue ; & un Pasteur charitable & fidele n'auroit pas la force de se refuser du moins quelque chose pour soulager son peuple , & amasser un trésor dans le ciel ? le démon auroit ses pauvres : & Jesus-Christ ne seroit pas assez puissant pour avoir les siens ? & seroit-il possible que l'épargne basse & fordidie d'un Prêtre avare , après nous avoir fait rougir pour lui devant les hommes , nous couvrît encore de confusion , & s'élevât en témoignage contre nous devant Jesus-Christ ?

Mais ce qu'il y a ici de plus déplorable pour ce vice dans un Prêtre; c'est que l'âge & les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que celle-ci semble se ranimer, & reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparaître & nous être enlevé, plus on s'y attache: loin de se dire alors, du moins à soi-même; *Insensé, on va demain* Luc. 12.  
*te redemander ton âme; & tout ce que tu* 20.  
*amassés avec tant de peine, de quoi te servi-*  
*ra-t-il?* plus la mort approche, plus on couvre des yeux son misérable trésor; plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion: les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme; & elle se nourrit & s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent & éteignent toutes les autres. On a vû des Pasteurs dans une décrépitude où à peine leur restoit-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture; ne conserver dans la défaillance totale des facultés de leur âme le reste de sensibilité, pour ainsi dire, de signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers momens la regarder encore: & par une punition terrible de Dieu, l'infortuné qui meurt jette

encore des regards mourans qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

Allez paroître devant Dieu, Pasteur barbare & mercénaire : quelle miséricorde pourrez-vous vous promettre dans ce moment, du souverain Pasteur de nos ames ? Reclamerez-vous son amour & sa tendresse pour les hommes, vous qui n'avez jamais eu que des entrailles de fer pour vos enfans & pour vos freres ; vous un loup enfermé dans le bercail, & un fléau de la colere de Dieu sur son peuple ? Vos cris & vos gémissemens, si vous en poussiez au lit de la mort, toucheront-ils un Juge irrité, vous qu'il a vû jusqu'à la fin d'une dureté barbare à la misere & à tous les gémissemens d'un peuple dont il vous avoit établi le pere & le consolateur ? osez-vous lever vers son Tribunal terrible vos mains défaillantes, ces mains qu'il verra encore toutes souillées de vos rapines, du sang de son peuple, & de la profanation des choses saintes, dont vous avez fait toute votre vie un trafic infâme ? Grand Dieu ! quels foudres ne fortiront-ils pas alors de vos yeux & de votre bouche, contre un misérable que vous aviez établi le Pasteur de votre peuple, & qui ne s'est servi de l'autorité sainte dont vous l'aviez revêtu, que pour en être l'oppresser & le tyran barbare ?

Quel scandale, mes Freres, & quel opprobre pour le saint ministere, que cette  
 infâme

infâme passion dans un Pasteur ! c'est son dernier caractère. Scandale pendant sa vie ; scandale à sa mort : c'est alors que ce vil trésor , amassé depuis si long-temps avec tant de soins & de bassesses , si enterré , si secret , resserré avec tant de précaution , se manifeste enfin : cet amas infâme caché jusques-là sous les plus viles apparences de la pauvreté , sort enfin de ses ténèbres : ce secret honteux se dévoile enfin , & se dévoile aux yeux de ses pauvres , qu'il avoit toujours laissé languir dans une affreuse misère ; aux yeux de son peuple , qu'il avoit vexé , & dont il avoit toujours exigé avec dureté , jusqu'au dernier denier dans ses fonctions sous prétexte de sa propre indigence. Quelles malédictions cet infâme mystère découvert n'attirera-t-il pas à sa mémoire ? quel opprobre pour tout le saint ministère ! des proches avides viennent se disputer cet argent d'iniquité ; le scandale de leurs disputes en est souvent porté avec la honte du Sacerdoce jusques dans les Tribunaux profanes , obligés de décider & de régler les dissensions que cet amas criminel fait naître entre les prétendants. On a entendu plus d'une fois le Barreau retentir de ces infamies ; & ce trésor que le sang des peuples a grossi & cimenté , porte bientôt avec lui l'anathème dans ces familles avides ; il y porte le désordre , la misère , & l'enfer où il a précipité ce misérable Pasteur.

Mais , mes Freres , ce qui nous regarde dans ces exemples scandaleux , & qui doit

nous toucher davantage, c'est qu'ils confirment dans l'esprit des gens du monde le préjugé universel sur l'avarice des Prêtres; car vous le sçavez, le monde fait au Sacerdoce une tache générale, & comme incurable, de ce vice. Il nous regarde presque tous comme infectés & salis de cette hideuse lépre, & attachés par de liens plus vifs & plus ferrés à la modicité de nos revenus, que les gens du monde eux-mêmes ne le sont à l'abondance de leurs richesses: un Prêtre & un homme avare, est pour eux la même chose. D'où vient un préjugé si universel, & si ignominieux à la sublimité & à la sainteté du Sacerdoce? Je fais que le monde est injuste à notre égard; & qu'il est toujours prêt à nous supposer des vices, pour se justifier à lui même ses vices propres. Mais convenons aussi de bonne-foi, que sur ce reproche, il n'a pas toujours tort dans les jugemens qu'il forme contre nous: convenons que retirant peu la plupart de l'autel, les frayeurs de manquer nous rendent ce peu si cher, nous y attachent si vivement, nous jettent dans des inquiétudes & des précautions si marquées du caractère de ce vice, reveillent si fort nos attentions & nos empressements à exiger nos droits à la rigueur, qu'il est difficile que nos mœurs, quelque régulières & pieuses qu'elles soient d'ailleurs, puissent nous mettre à couvert du soupçon honteux de l'avarice dans l'esprit de nos peuples: & ce soupçon tout seul où nos

peuples se trouvent toujours plus attentifs & plus clairvoyans : parce qu'ils y sont intéressés ; jette toujours une tache , & une espèce du nuage , sur nos talens & sur notre zèle ; anéantit tout le fruit de notre régularité , & attache à tout notre ministère un reproche secret qui l'énerve , & qui ôte à nos fonctions & à nos instructions cette force & cette efficacité , qui console toujours par le succès les travaux d'un Ministre saint & désintéressé.

Soyons donc là-dessus , mes Freres , en garde contre nous-mêmes ; contre nos besoins que la cupidité nous grossit ; contre nos frayeurs pour l'avenir qu'elle réalise : l'illusion est ici si déliée & si spécieuse , que la vertu elle-même s'y laisse souvent surprendre. Rabattons plutôt de nos droits temporels , que de nous exposer à scandaliser les foibles ; recevons-les , ces droits , de la piété & de la libéralité des Fideles ; & ne les arrachons pas de leur indigence : ne les exigeons pas comme le prix mercénaire de nos peines ; mais comme un hommage saint que les peuples doivent à la Religion , & un secours de tendresse & de reconnoissance , que des enfans donnent à leur pere. Evitons avec soin tout ce qui peut faire soupçonner nos peuples , que nous cherchons autre chose que leur salut dans nos fonctions : montrons-nous plus empressez à secourir ceux d'entre les Fideles , que leur pauvreté met hors d'état de reconnoître nos services ; ne les distin-

gions pas par les moyens qu'ils ont de nous récompenser, mais par le besoin qu'ils peuvent avoir des secours de notre ministère; que le nom des pauvres soit hono-

*Pf. 71.* rable à nos yeux: *Parcet pauperi & inopi....*  
*13. 14.* & *honorabile nomen eorum coram illo.*

N'ayons pas la dureté d'ajouter à la tristesse de leur état, celle de notre oubli & de notre indifférence quand ils ont besoin de notre ministère: consolons-les par nos soins plus assidus & plus pressés, si nous ne pouvons pas les soulager par nos largesses: faisons leur sentir que leur pauvreté devient pour nous un titre qui nous les rend plus chers; que c'est par-là qu'ils nous appartiennent de plus près, & que nous leur sommes plus redevables qu'aux autres Fideles: regardons-les comme la portion la plus privilégiée de notre troupeau, & la plus capable d'attirer par leurs souffrances, des bénédictions sur tout notre ministère. Estimons-nous heureux de les avoir pour intercesseurs auprès de Jesus-Christ; c'est la voix de la colombe qui gémit, & qui est toujours exaucée: souffrons avec eux en compa.issant à leur peines; souvenons-nous que notre mission, comme celle de Jesus-Christ, est presque

*Luc. 4.* uniquement pour eux: *Evangelizare pauperibus misit me.* Ne trouvons pas notre sort plus à plaindre de nous voir établis sur un peuple où la misere paroît générale; c'est-là où les graces se répandent abondamment sur nos fonctions: nous retirons peu



pour nous de leur indigence ; mais que la moisson est toujours riche pour Jesus-Christ ! N'ayons pas assez peu de foi pour regarder comme plus heureux ceux de nos Confreres , qui ne comptent presque parmi leurs Paroissiens que des personnes riches & aisées : leurs fonctions sont mieux payées : mais sont-elles plus utiles ? ils trouvent des Fideles plus en état de fournir à leurs besoins ; mais les trouvent-ils plus disposés à profiter de leurs instructions ? les épines & les sollicitudes des richesses y étouffent la parole sainte : le champ est plus décoré ; mais la terre est ingrate & stérile : & tandis qu'un Pasteur établi sur un pauvre peuple , instruit des ames simples & dociles , pénétrées de vérités les plus communes de la foi , soumises dans leur misere à la main qui les frappe , à la consolation de voir tous les jours son ministère abondant en fruits pour le Ciel . l'autre ne le voit presque jamais fructifier que pour lui même. Ne comptons , mes Freres , nos peines bien récompensées , que lorsqu'elles rapportent des fruits de vie & de salut ; & n'estimons de nos places & de nos fonctions , que les gains que nous pouvons y faire pour Jesus-Christ.





## QUATORZIÈME DISCOURS

*De l'insensibilité dans les voies de Dieu.*

1736. **I**L est vrai, mes Freres, & nous ne fau-  
rions trop nous le redire à nous-mê-  
mes : rien de plus essentiel pour nous  
dans l'exercice continuel de nos fonc-  
tions, que cet esprit intérieur de reli-  
gion & de piété qui les anime, & peut-  
être rien de plus rare parmi nous : rien  
de plus dangereux que l'insensibilité d'un  
Prêtre & d'un Pasteur dans les fonctions  
de son ministère ; & cependant rien de  
plus commun. Graces à la miséricorde  
de Jesus-Christ, nous ne vivons plus  
dans ces siècles ténébreux, où l'ignorance  
& le dérèglement du Clergé cou-  
vroient d'un opprobre public le saint mi-  
nistère, & ne sembloient plus laisser à  
l'Eglise de son ancienne beauté, que la  
science & la ferveur des cloîtres. L'esprit  
du Sacerdoce s'est renouvelé, il y a plus  
d'un siècle, parmi nous, par l'établissement

de ces Maisons de retraite, où ceux qui aspirent aux saints Ordres viennent de bonne heure se former à l'esprit de leur état, & comme y succer dès leur enfance le lait de la doctrine & de la piété sacerdotale. Les scandales ne sont plus ni communs, ni tolérés comme autrefois, dans le Clergé; les fonctions du ministère ont repris dans les Paroisses la forme & la décence prescrites par les saints Canons; l'instruction autrefois si rare & si grossière y est devenue plus fréquente & plus éclairée: en un mot, l'Eglise a recouvré ces dehors de décence, de dignité, de piété, dont la licence & les malheurs des siècles précédens l'avoient, pour ainsi dire, dépouillée. Cependant si la face de l'Eglise, de cette fille du Roi, est plus belle, sa gloire qui est toute au-dedans, n'en est pas plus digne d'elle: *Omnis gloria filia Regis ab intus*; *Psf.* 44. & nous pouvons dire encore avec l'Apôtre 14. qu'il faut chercher parmi nous un dispensateur fidele, & qu'il est difficile de le trouver. D'où vient cela, mes Freres? ce n'est pas le dérèglement public des mœurs, qui les rend aujourd'hui comme autrefois si rares: graces à Jesus-Christ, ces scandales affligent rarement notre sollicitude & notre tendresse pastorale. Non, mes Freres, ce ne sont pas les vices crians, qui nous dégradent la plupart du titre auguste de dispensateurs fideles; ce sont les vertus qui en sont inséparables, & qui nous manquent: c'est cet esprit intérieur de religion

& de piété; c'est ce cœur tendre, religieux, touché dans l'exercice de nos fonctions; c'est cette sensibilité, ce respect, cette sainte frayeur pour tout ce qui regarde les occupations du saint ministère, qui s'affoiblit & s'éteint en nous par l'usage journalier lui-même des choses les plus saintes. Voilà, mes Freres, le malheur le plus commun & le plus à craindre pour nous: ce ne sont pas les désordres grossiers; c'est une insensibilité & une espèce d'engourdissement pour tous les objets les plus terribles de la Religion, de sorte que tout ce qui touche & ranime tous les jours la foi & la piété du commun des Fideles, augmente, pour ainsi dire, notre létargie, & réveille à peine notre attention: c'est-à-dire, & cette vérité me fait trembler en vous l'annonçant & en me l'annonçant à moi-même, mes Freres; c'est-à-dire, que toutes les ressources de la Religion dont la grace se sert tous les jours pour ranimer la foi de nos peuples, toucher & changer leur cœur, nous affermissent nous dans une insensibilité qui est la malédiction la plus générale & la plus terrible attachée aux saintes fonctions du ministère. En voici les preuves qui ne sont que trop journalieres, & bien tristes pour nous, mes Freres.

La participation aux choses saintes est une premiere ressource de Religion où le commun des Fideles trouvent tous les jours ou un renouvellement de piété, ou le remède de leurs désordres. Le Fidele qu

approche rarement de l'Autel , est frappé d'un sainte terreur , quand il faut se présenter à une action si redoutable : l'approche d'une solemnité qui lui impose ce devoir le rappelle à lui-même ; il sent toute son indignité ; il vient se jeter à nos pieds pénétré de crainte & de componction ; il tire du trésor de son cœur & de sa conscience l'ancien & le nouveau ; il forme mille projets & mille résolutions d'une vie plus chrétienne ; il prend toutes les précautions possibles pour ne pas aller manger & boire son jugement ; & ces résolutions saintes fortifiées par la participation au Corps de Jésus-Christ , où le soutiennent quelque temps dans la pratique d'une vie plus fidele, ou l'y affermissent pour toujours. Pour nous , mes Freres , la participation au Corps & au Sang de Jesus-Christ est-elle une ressource de salut pour nous ? Hélas ! avec des mœurs au-dehors irréprochables , nous approchons pourtant tous les jours de la Table sainte , comme d'une table commune : cette action terrible devient pour nous comme une de ces actions réglées & ordinaires qui doivent entrer dans le détail de notre journée ; l'heure de la Messe n'y est pas autrement marquée que celle de nos affaires , de nos repas . & peut-être de nos plaisirs ; c'est une tâche journaliere & accoutumée, attachée à la servitude de notre état ; elle ne réveille rien en nous , ni ferveur , ni terreur des choses saintes , ni douleur de nos fautes , ni projet d'une vie

plus sacerdotale & plus fidele : ce Pain du Ciel est pour nous comme le pain de la terre ; ce Vin adorable qui purifie le cœur & qui réveille la piété, est un vin qui nous appésantit , qui nous endort , & qui augmente notre létargie : on ne voit pas qu'au sortir de l'Autel nous sentions plus de zèle pour le salut des ames qui nous sont confiées , plus de goût pour la priere , plus de fidélité dans le détail de nos actions : nous nous étions présentés à l'Autel sans aucun sentiment vif de foi , de piété , de terreur , sans aucune résolution d'une vie plus fidele ; nous en sortons les mêmes ; si ce n'est que n'en devenant pas meilleurs , le peu de fruit que nous en retirons est un abus des choses saintes qui nous rend plus coupables , une espèce de profanation de tous les jours dont nous ne sentons pas le crime , dont nous ne nous repentons jamais , & par conséquent un anathème qui demeure jusqu'à la fin sur nos têtes sans nous effrayer , qui augmente de jour en jour notre insensibilité , & nous conduit enfin à une tranquille impénitence ; c'est-à-dire , que l'Autel saint enduret tous les jours beaucoup de Prêtres , & n'en a pas encore converti un seul. Le simple Fidele , ô mon Dieu , trouve tous les jours un accroissement de vie & de salut en participant aux dons adorables que nous offrons sur l'Autel ; & nous , qui en sommes les Ministres & les Distributeurs , nous n'y trouverions qu'une augmentation de létargie & d'insensibilité

qui rend nos mœurs plus incurables ? Ne sommes-nous donc Prêtres , grand Dieu ! que pour nous faire de nouveaux crimes en usant plus souvent du remède divin lui-même qui auroit dû les expier , & nous renouveler chaque jour dans la grace du Sacerdoce qui nous a consacrés à vos Autels ? Première ressource de salut , utile au commun des Fideles , & première source de notre inféusibilité : la participation aux choses saintes.

La seconde ressource de salut que la Religion offre aux Fideles , & le ministère de la parole. Elle n'est pas encore liée , cette parole sainte , & tous les jours des ouvriers Evangéliques ont la consolation de la voir fructifier au milieu des villes & des campagnes ; des ames simples y ouvrent leur cœur à des vérités que l'on ne connoît bien que lorsqu'on a le bonheur de les avoir aimées ; des pécheurs endurcis frappés de la terreur des Jugemens de Dieu , renoncent à leur égarement , & édifient ensuite par leur pénitence ceux qu'ils avoient scandalisés par leur crimes : en un mot , malgré la dépravation des mœurs publiques , les vérités de l'Evangile enfantent tous les jours des Elus à Jesus-Christ parmi les Fideles. Pour nous , mes Freres , nous ne sommes point touchés la plupart de ces vérités que nous annonçons aux peuples ; c'est un devoir pénible & extérieur que nous remplissons souvent à regret : ce ne sont pas des vérités méditées , goûtées &

tirées du fonds de notre cœur : elles sont l'ouvrage de notre travail & de notre étude ; elles ne sont pas le fruit de nos prières & de notre piété : dans les lectures & les études qui nous préparent au ministère de la parole, nous n'y cherchons que ce qui peut nous aider à instruire les autres ; nous n'y cherchons rien pour nous ; nul retour sur nous-mêmes : il semble que les Livres saints que nous parcourons, ne sont pas faits pour nous : que les vérités les plus terribles de l'Évangile que nous destinons aux autres, ne nous regardent pas ; & que les annoncer aux Fidéles, est un privilège qui nous en affranchit nous-mêmes. Ainsi, l'étude elle-même des vérités & les instructions publiques que nous préparons aux peuples, achèvent de nous dessécher le cœur, & augmentent notre insensibilité : au lieu d'étudier ces grandes vérités dans un esprit de prière & d'application à nous-mêmes, de demander à Jésus - Christ en parcourant les Livres saints, qu'il commence à embraser notre cœur du feu divin de son amour, afin que de notre abondance, il se répande avec plus de succès sur les cœurs de ceux qui nous écoutent, nous ne sommes occupés que de l'impression que ces vérités pourront faire sur eux ; & il est vrai, par une malédiction attachée au défaut de cet esprit de piété avec lequel nous remplissons notre ministère, que personne n'est moins touché des vérités de l'Évangile, que ceux qui les annoncent. Cepen-



dant nous sommes contents de nous-mêmes, quand ces vérités terribles que nous annonçons, en nous laissant à nous toute notre insensibilité, ont fait quelque impression & opéré quelque changement sur ceux qui nous écoutent; nous croyons que Dieu répand sa bénédiction sur nos travaux. Il est vrai qu'il montre la vérité à ceux qui nous écoutent; mais il la cache à celui qui l'annonce: il ouvre le cœur de nos Auditeurs à sa voix; mais il y ferme le nôtre: il se sert de nos talens pour arroser & faire croître les plantes que son Père lui a données; mais il nous laisse dans une affreuse sécheresse: en un mot, bénit notre ministère; mais il maudit le Ministre. Grand Dieu! vous nous condamnerez donc un jour par notre bouche; en écrivant nos instructions, nous écrivons donc notre jugement & notre condamnation: les talens mêmes, les succès qui nous flattent, nous couvriront devant vous d'une confusion éternelle; ces âmes touchées par nos instructions, s'élèveront contre nous devant votre Tribunal; elles déposeront contre notre insensibilité; elles paroîtront surprises que des vérités si touchantes, si intéressantes dans notre bouche, n'aient jamais rien opéré sur notre cœur: Vous qui enseigniez les autres, nous diront-elles avec l'Apôtre, vous ne vous enseigniez pas vous-mêmes: vous nous appreniez qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant; & vous le teniez tous les jours entre vos mains

sans l'aimer ni le craindre : vous nous annonciez qu'il faut le servir en esprit & en vérité ; & vous ne l'honoriez que du bout des lèvres : la vérité que vous nous avez fait connoître , nous a délivrés ; & pour vous qui en étiez le Ministre , elle n'est plus qu'un feu dévorant qui va ronger un cœur qu'elle n'a pu toucher , & un anathème éternel qui va demeurer jusqu'à la fin sur votre tête. Seconde ressource de salut que la Religion fournit aux Fideles , & qui augmente encore notre insensibilité : le ministère de la parole.

Que dirai-je encore , mes Freres ? le Tribunal de la pénitence lui-même , où tant d'ames touchées expient tous les jours à nos pieds par une douleur sincere & par l'abondance de leurs larmes , les égaremens qu'elles viennent nous découvrir , où tant d'autres trouvent un remède qui réveille leur foi & leur piété languissante : le Tribunal de la pénitence , troisième ressource de salut que la Religion offre aux Fideles : cette piscine sacrée où tant de malades trouvent tous les jours leur guérison , n'est presque plus pour nous qu'un bain sec & stérile , qui nous laisse toutes nos infirmités. Il ne s'agit pas ici des dangers qui accompagnent ce ministère , ni de ces écueils qui font que souvent le Juge en sort plus coupable que le sexe criminel lui-même qu'il vient d'absoudre. Je crois parler à des Ministres qui n'ont rien de semblable à se reprocher dans un ministère si dangereux :

d'ailleurs, ce n'est pas comme Ministres de la pénitence, que je vous considère ici, mes Freres, c'est comme pénitens vous-mêmes; & je dis avec douleur que le Tribunal de la pénitence, si utile aux Fideles, n'est presque d'aucune utilité pour nous. Familiarisés avec les crimes qu'on nous y révèle, nous y portons nos propres fautes, qu'à peine regardons-nous souvent comme telles, sans aucune émotion de grace & de repentir: loin d'y porter ces résolutions sincères d'une vie plus sacerdotale, plus intérieure & plus fidele; ce repentir vif sur la mollesse de nos mœurs, & sur la tiédeur & l'insensibilité de notre foi dans l'exercice de nos fonctions: loin d'y sentir ces déchiremens de cœur & ces douleurs vives de l'enfantement, qui annoncent toujours un changement, & comme la renaissance de Jesus-Christ dans un cœur, nous n'y sentons pas même cette honte & cette confusion secrette qui accompagne toujours l'aveu de nos foiblesses. Juges souvent & pénitens tour à tour les uns des autres, l'appareil sérieux lui-même de la pénitence, qui fait tant d'impression sur les simples Fideles, perd pour nous toute sa terreur & sa majesté, & n'est plus qu'un commerce mutuel & familier de ministère, qui ne nous touche pas plus que nos autres fonctions: ouvrant presque toujours notre conscience à des Ministres aussi peu intérieurs, aussi tièdes, aussi peu animés d'un esprit de foi & de religion, aussi peu sensibles, & aussi

aveugles que nous sur leur insensibilité dans l'exercice de leurs fonctions, ils n'ont garde de connoître, d'approfondir & d'appliquer les remèdes convenables à une plaie qu'ils portent dans le cœur sans la sentir, & qu'ils ne regardent pas comme un mal pour eux-mêmes: ils dorment eux-mêmes profondément; comment nous réveilleroient-ils de notre létargie? Ainsi cette ressource de salut si utile au commun des Fideles, n'est pour nous qu'un remède émouffé qui ne touche point à nos maux: nous n'y cherchons qu'à déposer vite ce qui nous pèse de plus sur la conscience, & qui pourroit, si nous approchions de l'Autel sans cette précaution, nous rendre à nos yeux même des profanateurs & des sacrilèges: mais nous n'y déposons jamais cette vie si peu intérieure & si peu sacerdotale; cette vie toute humaine & toute naturelle; ce fonds d'indolence & d'insensibilité pour toutes les choses les plus augustes de la Religion & les plus capables de réveiller notre foi; cet état de létargie où rien ne nous touche, qui nous fait pourtant paroître aux yeux de Dieu devant qui nous allons nous présenter témérairement à l'Autel, comme des corps sans âme & sans vie, & plus dignes d'être rejetés de sa bouche, que la boisson tiède & dégoûtante destinée à être vomie: c'est-à-dire, qui fait que ne sentant rien sur la conscience de grossier & d'énorme, qui doit nous éloigner de l'Autel, & sentant encore moins notre insensibilité, & ce man-

que de foi & d'esprit intérieur de piété dans nos fonctions , qui nous rend également indignes de monter à l'Autel saint , nous y allons manger & boire notre condamnation ; c'est-à-dire , accumuler par l'abus des choses saintes de nouvelles ténèbres & un nouveau cahos sur notre cœur , & nous mettre de plus en plus hors d'état de comprendre qu'un Ministre qui exerce tous les jours tant de fonctions saintes , sans cet esprit extérieur de religion & de piété , n'est qu'un phantôme de Ministre ; qu'il ne suffit pas d'être exempt de vice grossier & honteux ; & que c'est un grand crime pour un Prêtre , de n'avoir point de vertu. Troisième ressource de salut que la Religion fournit aux Fideles , & qui ne nous est presque d'aucune utilité : le Tribunal de la pénitence. O mon Dieu ! il suffit donc , ce semble , que nous soyons les Ministres & les Dispensateurs de tous vos dons & de toutes les ressources de la Religion , pour nous les rendre inutiles à nous-mêmes.

Quelle ressource peut-il donc nous rester encore pour ranimer notre foi ? quoi ? le souvenir , la vûe même de la mort ? Il est vrai que le souvenir & la vûe , sur-tout de la mort , frappe tous les jours des pécheurs endurcis qui en sont témoins : pour nous , mes Freres , non-seulement le souvenir , mais le spectacle lui-même de la mort ; ce moment affreux qui décide de l'éternité ; cette dissolution entière du corps terrestre

où tout périt pour nous, où Dieu seul & l'ame reste pour être à l'instant jugée : ce spectacle si effrayant pour quiconque n'a pas encore perdu la foi & l'espérance, ou la crainte d'un avenir, nos fonctions nous familiarisent avec lui. Quatrième ressource que la Religion fournit aux Fideles, & qui nous laisse toute notre insensibilité : le souvenir ou la vûe même de la mort. Oui, mes Freres, on nous appelle tous les jours pour secourir un Fidele dans ce dernier combat, pour le munir des derniers remedes de l'Eglise, & le soutenir dans son agonie par le souvenir des miséricordes du Seigneur, & par l'espérance que nous donne le bienfait de notre rédemption, dont nous lui présentons l'objet consolant; nous fortifions son ame tremblante & accablée alors sous le poids de ses maux & de ses crimes, par les prieres de l'Eglise destinées à la soutenir dans cette dernière heure; nous appellons les saints Anges pour la conduire dans le sein d'Abraham; nous lui disons avec l'Eglise : Partez, ame chrétienne : *Proficiscere, anima christiana* : ce n'étoit pas ici votre patrie; retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, dépouillez-vous de ces restes de mortalité, & allez jouir avec Jesus-Christ & tous ses Elus, de cette vie nouvelle qui ne doit plus finir, & qui est promise à tous ceux qui l'ont aimé sur la terre : le mourant expire sous nos yeux & comme entre nos mains nous laissons tous les spectateurs effrayés,

attendris du spectacle ; il n'en est pas un qui ne rentre en lui-même , qui ne fasse des réflexions sur la briéveté de la vie , sur le bonheur d'avoir prévenu ce dernier moment par des mœurs plus chrétiennes ; il n'en est pas qui ne se les propose : nous seuls en sortons aussi tranquilles , aussi insensibles , que nous y étions entrés ; nous seuls familiarisés avec un spectacle si instructif & si terrible , n'y voyons rien de nouveau qui nous réveille ; nous retournons froidement au sortir de-là à nos œuvres ordinaires , & peut-être lassés de la durée , de la contrainte & de la tristesse de cette fonction , nous cherchons des délassiemens pour en effacer le souvenir , supposé qu'il nous en restât encore quelque trace légère. Que dis-je , mes Freres ? nous voyons quelquefois ce spectacle accompagné des circonstances les plus effrayantes : des morts soudaines qui ne laissent pas un instant à un pécheur public & dissolu , frappé de la main de Dieu , entre le jugement de Dieu & une vie toute criminelle : nous accourons ; mais il n'est plus temps ; Dieu dans sa colere l'a refusé à un pécheur qui en avoit toujours abusé : nous faisons retentir à ses oreilles des paroles de salut ; nous l'appellons à haute voix ; mais il n'entend plus , & il n'a plus de réponse à nous faire ; c'est Dieu qui l'appelle , & auquel seul il va répondre : on le secoue , on l'agite , comme pour rappeler , s'il étoit possible , son ame de l'empire de la mort ; mais tout

est inutile ; elle est déjà entre les mains des anges des ténèbres qui ne lâcheront pas leur proie : il insultoit , il n'y a qu'un moment , comme s'il avoit dû être immortel , au Dieu qui avoit déjà le bras levé sur lui ; & il n'est plus , & il est jugé , & son sort ne changera plus : c'est comme un coup de foudre qui confterne toute une Ville , toute une Paroisse ; c'est une leçon frappante que chacun prend pour soi : mais c'est encore là une leçon qui ne dit rien pour nous ; c'est un coup de foudre qui se perd pour nous dans les nuées : nous exhortons peut-être par bienséance les spectateurs confternés à profiter de cet exemple ; mais nous ne pensons pas à nous le dire à nous-mêmes : nous allons raconter tranquillement ailleurs toutes les circonstances de cette mort ; nous rappellons tout ce qu'elle a eu de terrible & de singulier ; & nous ne rappellons pas la circonstance étonnante de notre insensibilité , plus terrible & plus singulière encore que l'événement lui-même ; & peut-être , ce qui fait horreur à dire , nous sommes plus occupés du gain honteux des funérailles de cet infortuné , que du malheur éternel d'une ame qui vient de mourir à nos yeux dans son péché. O mon Dieu ! les prodiges même les plus effrayans de votre justice qui jettent des terreurs salutaires dans tous les autres cœurs , nous laissent donc à nous toute notre insensibilité ; le cœur d'un Prêtre tiède & indolent , est donc un cœur



endurci qui ne peut être touché de rien ; & toutes les ressources de sa'ut que la Religion offre par notre ministère aux Fideles , ne seront pour nous que de nouveaux sujet de condamnation.

Ainsi s'écouleront , mes Freres , les jours de notre ministère , sans scandale & sans désordres grossier aux yeux des hommes ; mais sans cet esprit intérieur de religion , de piété , de Sacerdoce aux yeux de Dieu : plus nous avancerons dans notre carrière , plus cet état d'indolence & d'insensibilité augmentera. Car l'âge du moins devient tous les jours une ressource pour les gens du monde : il éteint les passions ; il les rend inhabiles aux plaisirs ; il leur montre la mort de plus près ; il leur fait sentir le vuide de tout ce qu'ils ont vû passer sous leurs yeux , & les rappelle au seul objet solide , c'est-à-dire , au soin de leur salut ; quatrieme & derniere ressource pour les Fideles , l'âge. Mais pour un Prêtre & un Pasteur qui a vieilli dans cet état d'indolence & d'insensibilité au milieu des fonctions les plus saintes , plus la vieillesse augmente , plus il devient insensible ; l'âge achève de l'endurcir : plus familiarisé alors avec les fonctions les plus terribles , à mesure que ses années s'accroissent ; il les exerceoit autrefois sans aucun sentiment de foi & de piété , il les exerce alors sans dignité même & sans décence. Nous le voyons tous les jours , mes Freres , & nous en gémissons ; des Pasteurs accablés

sous le poids des années administrer les choses saintes, & y participer eux-mêmes, avec une indécence & une familiarité qui déshonore la Religion; qui avilit le saint ministère, & leur attire des dérisions même de la part de leurs peuples. On a beau les avertir qu'il faut traiter saintement les choses saintes: ils regardent ces indécences comme le privilège de leur âge; ils laissent aux jeunes Prêtres cet air respectueux & attentif au milieu des fonctions; ils se persuadent que le long usage qu'ils en ont, les dispense de cette observance scrupuleuse des rites prescrits par l'Eglise, & les autorise à une célérité & à une familiarité qui retranche de la majesté & de la sainteté du culte, non-seulement la piété, mais même la gravité & la simple décence. Nous traitons de simplicité, & d'une raison affoiblie par la vieillesse, ces manières si peu dignes de nos Mystères; mais nous nous trompons: ce n'est pas l'âge qui les a jetté dans ces inconvéniens scandaleux d'indécence; c'est l'insensibilité dans les fonctions qui a commencé de bonne heure, & qui arrivée à son comble, finit enfin par le mépris: ce n'est pas la vieillesse, qui a affoibli leur raison; c'est la justice de Dieu, qui lassée d'être depuis long-temps outragée par un ministère exercé sans aucun esprit intérieur de foi & de piété, a enfin achevé d'endurcir leur cœur. C'est-à-dire, que l'âge lui-même dont Dieu se sert tous les jours pour rappeler les Fideles à une vie

plus chrétienne , consomme l'endurcissement d'un Prêtre ; c'est-à-dire , que la Religion offre , par notre ministère , à un Fidele qui a eu le malheur de s'égarer , mille ressources pour retourner à Dieu ; & qu'un Prêtre qui a le malheur d'exercer ce ministère sans ferveur & sans un esprit intérieur de foi & de piété , se rend toutes ces ressources inutiles à lui-même ; c'est-à-dire , mes Freres , que nous nous perdons par les mêmes voies par où les autres se sauvent ; qu'un pécheur dans le monde revient tous les jours de ses désordres ; mais qu'un Prêtre ne revient presque jamais de son insensibilité ; & qu'ainsi il y a infiniment plus à espérer de la conversion d'un Fidele ouvertement déréglé , que de celle d'un Prêtre & d'un Pasteur indolent & insensible au milieu de tout ce qui est capable de réveiller la foi & la piété. Ce n'est pas ici une simple impression de zèle , mes Freres ; c'est la vérité la plus réelle & la plus frappante qui puisse nous regarder , & que je ne vous annonce qu'en étant frappé & effrayé moi-même. Car pour vous rassembler en peu de mots tout ce que je viens de vous dire ; surquoi , je vous prie , un Prêtre qui exerce ses fonctions sans cet esprit intérieur de religion & de piété , peut-il compter pour se promettre un changement ? La participation aux choses saintes ? la foi du Fidele est réveillée ; elle nous appesantit & nous endort. Le ministère de la parole ? il montre la vérité à nos peu-

ples, & nous la cache à nous-mêmes. Le Tribunal de la pénitence? c'est un remède que nous appliquons aux autres, & qui par-là perd pour nous toute sa vigueur & toute sa force. Le souvenir ou la vûe de la mort? des pécheurs endurcis en font tous les jours frappés & changés; pour nous, à force de la voir de près, nous cessons non-seulement de la craindre, mais même d'y penser. Enfin, l'âge du moins? hélas! il amortit les passions des personnes du monde, & les dispose à un changement de vie: mais il met comme le dernier sceau à l'indolence & à l'insensibilité d'un Prêtre.

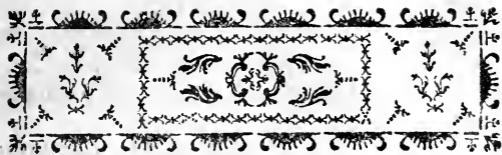
Grand Dieu! quelles ressources nous laissez-vous donc pour notre salut, à nous que vous avez choisis pour le saint ministère? les Fideles aidés des secours que vous avez laissés à votre Eglise reviennent tous les jours à vous; & nous qui en sommes les dispensateurs, n'y trouverons-nous que de nouvelles occasions de vous oublier & de nous perdre? Grand Dieu! le Sacerdoce saint, ce caractère divin que nous partageons avec Jesus-Christ seroit-il donc devenu un caractère de réprobation pour nous? cette onction sainte qui nous a consacrés à vos Autels, ne seroit-elle pour nous que comme une huile bouillante allumée par votre justice, qui auroit pénétré jusqu'aux os & desséché jusqu'à la moelle, jusques dans nos cœurs les principes d'amour, de zèle, de charité, qui forment toute la vie sacerdotale? Non, Seigneur,

vous

vous ne nous avez pas choisis pour nous perdre, mais pour coopérer au salut de vos Elus : nos cœurs sont appesantis & accablés d'un sommeil dangereux ; mais ils sont encore entre vos mains : si les morts entendent votre voix, ceux qui ne sont qu'assoupis & languissans n'y fermeront pas leurs oreilles. Parlez, Seigneur, à nos cœurs appesantis ; mais parlez-leur de cette voix puissante qui fait se faire entendre ; ranimez notre langueur comme vous ranimâtes autrefois des os arides pour en former une armée toute prête de combattre pour votre gloire ; rallumez le feu divin de votre amour & de votre zèle presque éteint dans la bourse de nos cœurs, comme vous rallumâtes autrefois dans la boue même le feu sacré que les enfans des Prêtres emmenés captifs, avoient caché sous les entrailles de la terre. Souvenez-vous, grand Dieu, qu'en ne permettant pas que nous nous perdions, vous prevenez la perte des ames qui nous sont confiées ; qu'en nous préparant les grâces qui vont nous rendre des Ministres fervens & fideles, vous préparez le salut de tant de brebis qui s'égarerent toujours sous des guides foibles & infideles. Nous sommes indignes, il est vrai, des regards de votre misericorde : mais regardez du moins vos peuples ; ayez pitié de tant d'ames qui ont coûté tout le sang de votre Fils, & qui éviteroient un malheur éternel sous des Ministres dont vous auriez renouvelé la piété & le zèle : si les Pas-

teurs ont attiré votre colere , ce pauvre  
 peuple régénéré dans le sein de votre Egli-  
 se , qu'a-t-il fait pour partager nos châti-  
 mens ? *Isti qui oves sunt , quid fecerunt ?*  
 2. *Reg.* Souvenez-vous , Seigneur , du ministere  
 24. 17. dont vous nous avez chargés à leur égard ;  
 & que notre salut vous soit toujours cher  
 & précieux, puisq̃ue dans vos desseins vous  
 l'avez lié à celui des peuples que vous nous  
 avez confiés. Sauvez-nous , grand Dieu !  
 renouvez-nous , afin que le Pasteur & le  
 troupeau renouvelés , ne fassent plus qu'un  
 nouveau bercail & un nouveau peuple ,  
 que vous êtes venu former sur la terre.





Q U I N Z I È M E

# DISCOURS

*De la douceur nécessaire aux Ministres.*

**L**A douceur dans le ministère sur laquelle 1737.  
le M. le Promoteur vient de vous entretenir, me paroît un sujet si important, que je ne saurois m'empêcher d'ajouter quelques réflexions à tout ce qu'il vous a dit là-dessus d'édifiant & de solide.

Sans doute, mes Freres, dès que nous sommes peres & Pasteurs, la douceur, la tendresse, la charité, doivent former notre principal caractère, & devenir comme l'esprit dominant de toutes nos fonctions: cependant, il n'est que trop vrai que nous substituons souvent l'humeur, l'esprit de domination, le faux zèle, à cette charité tendre & prudente, qui seule peut assurer le succès de nos fonctions. Au reste, mes Freres, cette douceur dont nous vous parlons aujourd'hui ne regarde pas proprement la conduite des Pasteurs dans le Tribunal; nous en avons assés souvent ailleurs

établi les regles ; mais leur douceur dans les fonctions extérieures, & dans la conduite ordinaire de la vie avec leurs Paroissiens.

Or , je dis premierement , que nous mettons souvent l'humeur à la place de cette douceur si nécessaire dans nos fonctions. Hélas ! mes Freres , si la grace du Sacerdoce , en nous consacrant au saint ministere, changeoit nos inclinations, comme elle change notre état; si elle donnoit à nos sentimens la même élévation qu'à notre caractère; si l'onction sainte qui coule sur nos mains en les consacrant, se repandoit aussi dans nos cœurs, en les adoucissant, il seroit inutile de vous recommander ici une vertu qui seroit née en nous avec le Sacerdoce : mais malheureusement nous portons dans cet état saint tous les défauts de l'éducation & de la naissance ; le caractère sacré qui fait le Prêtre , ne change rien à celui qui a formé l'homme ; & un Prêtre né avec un esprit rude , impétueux , grossier , bizarre , se voyant établi sur une Paroisse , loin de trouver dans sa nouvelle qualité de pere & de Pasteur, un frein à son humeur , & de nouveaux motifs de douceur & de tendresse , n'y trouve presque toujours que de nouvelles occasions de rudesse , de bizarrerie & d'emportement. On étoit doux & paisible dans un état dépendant & subalterne ; le desir d'être en place étoit plus fort que l'humeur , & la contraignoit ; on obéissoit avec do-



cilité : à peine est-on placé, que l'on commande avec rudesse, & que l'on ne se contraint plus dans une nouvelle situation où l'on auroit dû trouver mille nouveaux motifs d'adoucir l'humeur & de la contraindre. De-là tant de plaintes qui nous reviennent tous les jours sur le caractère brusque & grossier des Pasteurs; ce n'est pas le peuple seul qui se plaint; les Seigneurs eux-mêmes des Paroisses, qui avoient cru trouver dans leur Curé une société douce & édifiante, un conseil dans leurs perplexités, une consolation dans leurs peines, un ami solide & chrétien dans l'éloignement où ils vivent des Villes & de tous les autres secours de la Religion & de la société, n'y trouvent souvent qu'un Pasteur féroce, livré à lui-même, à son humeur brusque & solitaire, sans communication, sans prévenance, sans aucune autre attention que de n'en avoir aucune pour le premier de ces Paroissiens; de le chicaner, de le contredire, & par-là de le révolter, & contre le Ministre de la Religion, & contre la Religion elle-même. Mais quand il n'auroit qu'à gouverner son peuple seul, quel fruit peut se promettre dans une paroisse, un Pasteur brusque & grossier, établi sur un peuple encore plus agreste & plus féroce que lui-même? tout le révoltera contre les mœurs dures & grossières de ses Paroissiens; & tout à son tour révoltera ses Paroissiens contre son caractère dur & féroce: son ministère

ne fera plus qu'une scène éternelle de trouble & de querelle ; son humeur profane même la parole sainte ; ses instructions ne feront plus que des invectives publiques contre les Paroissiens ; & l'Évangile , cette parole de paix & de réconciliation , ne fera plus dans sa bouche qu'un signal de dissension & de guerre : ce ne sont point là de simples conjectures ; & les plaintes qui nous en sont très souvent revenues , ne confirment que trop là-dessus nos justes craintes.

Non , mes Freres , c'est à nous qui sommes les peres , à souffrir les défauts de nos enfans : un Pasteur qui ne fait rien prendre sur lui , ne fera jamais rien d'utile. Je conviens que sa patience & sa douceur sont mises tous les jours à de fréquentes épreuves : un peuple grossier ne connoît presque jamais ni les bienséances , ni les précautions de circonspection à prendre , en s'adressant à son Pasteur : s'il vient pour se plaindre , il se plaint sans ménagement ; s'il demande , il n'a égard ni au temps , ni aux lieux , ni aux occupations , ni à mille autres circonstances qui rendent sa demande déplacée & importune : il ne connoît pas les contre-temps , & il est difficile que le Pasteur ne les sente pas lui-même : il s'impatiente , il rebute ; & une éducation agreste qui cache au peuple son propre tort , ne lui découvre que celui de son Pasteur. C'est donc à nous , mes Freres , à n'opposer qu'une douceur paternelle à la

rudesse de nos peuples , & à les corriger & les adoucir en les supportant ; il seroit inutile que saint Paul nous eût recommandé à nous principalement , d'être patiens envers tous les hommes : *Patientes estote ad omnes* , si nous trouvions par-tout cette politesse & ces attentions qui ne laissent plus rien à faire à la patience. Non , mes Freres , ce qui fait que nous nous livrons souvent à notre impatience , exposés tous les jours aux manieres agrestes & importunes de nos peuples , c'est que nous ne pensons pas assez qu'ils usent de leur droit en s'adressant à nous ; que nous ne sommes point à nous , mais à eux : *Non estis vestri* : qu'en les rebutant , & refusant de les écouter , nous leur refusons un temps qui leur appartient , & qui n'est plus à nous , mais à eux seuls : ce n'est qu'une dette qu'ils nous redemandent : il se peut faire qu'ils ne prennent pas bien leur temps , ou qu'ils demandent mal ; mais nous ne leur en sommes pas moins redevables ; & leurs contretemps peuvent exercer notre patience , mais ils ne diminuent rien à nos obligations. Ainsi , mes Freres , plus nos peuples sont grossiers & féroces , plus la patience & la douceur sont nécessaires à un Pasteur pour les adoucir. Malgré toute leur rudesse , il en est d'eux comme des vents impétueux : un peu d'eau , une seule parole douce les calme : l'impatience & l'humeur ne corrigent pas leurs défauts ; elles ne font que manifester les nôtres : elles ne

nous mettent pas à couvert de leurs importunités ; mais elle nous font perdre leur amour & leur confiance.

Or, mes Freres, un Pasteur touché du salut des ames qui lui sont confiées, peut-il ne pas sacrifier quelques momens d'humeur & d'impatience pour se les attacher, & se faciliter auprès de son peuple le succès de ses fonctions ? Les premiers Ministres de l'Eglise furent envoyés comme des agneaux au milieu des loups ; mais quels loups, mes Freres, qui les déchiroient, qui les dévoreroient, & dont la rage ne pouvoit s'affouvir que par leur sang ? cependant leur douceur & leur patience adoucirent la férocité de ces loups ; & leur sang même fit de ces persécuteurs barbares, des agneaux simples & dociles. Nous avons succédé à leur mission, comme à leur ministere ; nous sommes envoyés à leur place comme des agneaux au milieu des loups. Si nous avions encore, comme nos saints Prédécesseurs, à craindre leur barbarie, & que les tourmens les plus cruels fussent l'unique prix que nous dussions nous promettre de nos travaux & de notre zèle, il faudroit, ou renoncer à Jesus-Christ & au ministere dont il nous a honorés, ou les aller affronter avec une sainte joie : & ici où nous n'avons plus à supporter que les manieres agrestes d'un peuple rude & grossier ; ici où toute notre patience & tout notre courage le plus héroïque se borne à passer à nos peuples quel-

ques légers défauts de respect , de déférence & d'attention pour nous ; ici où toute la rage de ces loups prétendus se réduit à n'être pas assez instruits de toutes les marques extérieures de soumission qui pourroient flâter notre orgueil , nous leur en ferions un crime ? nous croirions être en droit de les traiter avec rudesse ? leur grossiere simplicité seroit pour nous un outrage qui autoriseroit l'aigreur de nos rebuts ? & nous deviendrions nous mêmes des loups envoyés au milieu des agneaux ? Hélas ! mes Freres , sommes-nous excusables de perdre à de si légères épreuves la patience & la douceur de notre ministere ? comment aurions-nous soutenu , comme nos peres , les tourmens les plus affreux , & glorifié Jesus - Christ par notre mort , nous qui ne pouvons pas souffrir la moindre importunité , & honorer notre ministere , en sacrifiant un moment d'humeur & d'impatience ? Ce qui nous trompe , mes Freres , c'est que nous nous accoutumons à dominer sur nos peuples , à exiger pour nous le respect qu'ils doivent à notre ministere : nous nous regardons comme leurs maîtres , & nous ne sommes que leurs serviteurs & leurs Ministres.

Et voilà , mes Freres , le second défaut opposé à la douceur dans les fonctions du ministere ; l'esprit de domination : il n'en est pas de plus opposé à l'esprit d'un ministere de charité & d'humilité. Les Princes de la terre , disoit Jesus-Christ à ses

Disciples, exercent avec empire l'autorité qu'ils ont sur leurs peuples : l'orgueil, la terreur, le faste & l'éclat environnent leur dignité ; pour vous, la modestie, l'humilité & la douceur seront les privilèges & les ornemens les plus éclatans de la vôtre ; ils se regardent comme les maîtres de leurs sujets ; vous vous regarderez vous comme leurs serviteurs & leurs freres : ils les gouvernent en dominant ; pour vous, vous ne dominerez sur eux qu'en les aimant &

*Matth.* les servant : *Principes gentium dominantur*  
 20. 25. *eorum, vos autem non sic.* Quel orgueil, mes Freres, pourroit donc nous inspirer une dignité qui nous soumet à tous ceux sur qui nous sommes préposés, qui nous rend redevables à tous & responsables de tous ? Qu'y a-t-il qui puisse nous enfler le cœur dans des places dont l'unique avantage est de multiplier nos travaux, nos devoirs, nos dangers & nos peines ? Il faut avoir oublié que nous sommes les Envoyés, & que nous tenons la place d'un Dieu humble, patient, chargé d'opprobres, & les Ministres d'une Eglise ici-bas étrangère & gémissante, pour tourner en orgueil les fonctions saintes du ministère dont elle nous a chargés.

Cependant, sous prétexte de soutenir l'honneur & l'autorité de ce ministère, nous sommes inexorables aux plus légères inadvertances qui semblent y déroger ; nous exigeons des égards & des déférences, moins pour faire respecter la Reli-

gion , que pour nous faire respecter nous-mêmes ; les moindres atteintes données à nos droits, nous revoltent, & ne s'effacent plus de notre esprit ; nous faisons de notre autorité un joug qui accable nos peuples , & non un secours destiné à les défendre , & à les soulager : nous oublions que nos droits ne doivent nous être précieux qu'autant qu'ils leur sont utiles ; qu'ils ne nous ont été confiés que pour faciliter le succès de nos fonctions , & non pour y mettre un obstacle ; pour attirer plus de respect à la Religion , & non plus de faste & de terreur à notre dignité ; pour rendre nos exemples de vertu plus publics & plus utiles , & non notre autorité plus hautaine & plus fiere. Je l'ai déjà dit , & on ne peut trop le répéter , les Ministres d'un Dieu crucifié & rassasié d'opprobres , peuvent-ils trouver dans leur ministère des droits qui autorisent le faste & l'orgueil ? & peuvent-ils se persuader qu'ils soutiennent l'honneur d'une dignité humble & modeste , en la rendant altiere & fastueuse ? Je fais que les loix de l'Eglise & de l'Etat exigent des Fideles un respect de Religion pour ses Ministres ; mais il faut nous attirer ce respect plutôt que l'exiger nous-mêmes. La crainte des loix peut nous faire rendre des honneurs extérieurs ; mais la vertu seule nous attire un respect véritable. Le peuple n'est déjà que trop porté à regarder avec des yeux d'envie les avantages temporels qui environnent nos places : nos

droits ne tardent pas de lui paroître douteux, dès qu'il commence à douter de notre vertu : plus il nous voit attentifs & rigides à les faire valoir, plus il se défie qu'ils nous soient dûs à juste titre ; plus nous les exigeons avec rigueur, plus il nous les refuse ; & quand nous parviendrions à les augmenter à force de contestations & de poursuites, qu'y gagnons-nous, si nous perdons l'amour & la confiance de nos peuples ? Est ce honorer notre ministère, comme nous le recommande saint Paul, que de le rendre odieux & inutile ?

Mais il faut soutenir, dit-on, les droits du ministère qui nous sont confiés, & ne pas souffrir qu'ils s'avilissent entre nos mains. Oui, mes Freres, soutenons-les par la supériorité de nos vertus ; c'est par là que nous les rendrons toujours respectables : dominons sur nos peuples en les aimant, en les secourant, en les édifiant ; c'est ainsi que nous en serons plus sûrement les maîtres : ne cherchons que les intérêts de leur salut ; & ils ne nous disputeront pas ceux de nos places : nous n'avons reçu l'autorité que pour eux ; n'en usons que pour eux, & non sur eux, & ils en deviendront eux-mêmes les plus zélés défenseurs : ce n'est pas pour nous que nous sommes Pasteurs & Ministres, c'est pour nos peuples ; livrons-nous à eux sans réserve, sans intérêt, sans aucune vûe que celle de leur salut : que ce motif seul adou-



cisse nos peines, récompense nos travaux, devienne le droit & la prérogative la plus honorable & la plus utile de notre ministère : proportionnons nos talens, nos caractères, nos inclinations aux besoins de nos peuples : soyons foibles avec les foibles ; pleurons avec ceux qui pleurent ; souffrons avec ceux qui sont dans l'indigence ; encourageons les pusillanimes ; donnons la main à ceux qui sont sur le point de tomber ; supportons ceux qui nous résistent, & vainquons par la patience leur obstination ; corrigeons avec douceur les esprits inquiets ; en un mot, soyons tout à tous ; & nous serons, dit Jesus-Christ, les premiers & les maîtres de tous. Non, mes Freres ; ce n'est pas le peu de respect qu'ont les peuples pour la Religion, qui avilit dans leur esprit l'autorité & les droits du ministère, c'est l'abus qu'en font les Ministres. Il y a dans un Pasteur vertueux une modestie noble & simple, un désintéressement paternel, qui imprime plus de vénération, & assure plus ses droits, que l'ardeur & l'habileté d'un Ministre mondain à les soutenir. Nos droits, mes Freres, sont toujours plus en sûreté dans les cœurs de nos peuples, que dans les titres mêmes qui nous les conservent.

On convient, direz-vous, qu'il n'est pas possible qu'un Pasteur livré ou à une humeur bizarre, ou à un esprit de domination, conserve cette douceur pastorale, si nécessaire pour s'attirer l'amour & la

confiance de son peuple : mais comment corriger les désordres qui y régner sans une certaine sévérité , incompatible presque toujours , & avec la douceur du Pasteur , & avec l'amour de son peuple pour lui ? & voilà , mes Freres , le troisième défaut opposé à la mansuétude pastorale , le faux zèle.

On ne veut pas souffrir les désordres ; & on a raison : mais souvent en voulant les corriger , on les aigrit , & on les rend incorrigibles par la hauteur & la vivacité de la correction elle-même. C'est le caractère , dit saint Grégoire , de beaucoup de Pasteurs : ils ne savent parler que d'un ton de maître aux pécheurs qu'ils se croient obligés de reprendre ; ils ne peuvent leur parler comme des peres ; & on diroit qu'ils veulent plutôt leur commander l'amandement du vice , que leur inspirer &

*S. Greg.* leur persuader l'amour de la vertu : *Nunquam clementer admonent ; sed pastoralis mansuetudinis obliti , jure dominationis terrent.* En effet , mes Freres , la charité qui seule doit former notre zèle , n'agit pas en vain , dit l'Apôtre ; elle ne se propose pas l'ostentation de l'autorité dans le remède de la correction qu'elle emploie , mais le salut du malade ; elle ne s'enorgueillit point des fautes de son frere ; loin de le mépriser en les lui reprochant , elle se regarde comme plus criminelle que lui aux yeux de celui qui sonde les secrets des cœurs : elle ne s'irrite point , continue l'Apôtre ; sa

colere est la colere d'une mere tendre ; lors même qu'elle semble emprunter la voix du lion , elle l'adoucit par les gémissens de la colombe. Non , mes Freres , il faut paroître aimer le pécheur en le blâmant , & témoigner plus de tendresse pour lui que nous ne lui témoignons d'horreur pour ses vices ; il faut lui faire sentir toute l'injustice de sa conduite par la peine même que nous avons à l'en reprendre. Si nous paroissions triompher , pour ainsi dire , de ses égaremens , être bien aises d'exercer sur lui l'autorité du ministere , & charmés d'avoir trouvé une occasion de le couvrir de confusion & de l'humilier , il nous regardera plutôt comme les ennemis de sa personne , que de ses dérèglemens ; il se révoltera contre la main qui paroîtra levée plutôt pour le frapper , que pour le guérir ; il se persuadera que nous en voulons à la perte de sa réputation , plutôt qu'à celle de son ame ; & nos corrections loin de le retirer de ses désordres , l'éloigneront du seul remède qui auroit pu le guérir. Paroissions affligés , mes Freres , quand notre ministere ne nous permet pas de dissimuler à un pécheur ses égaremens publics ; qu'il soit persuadé par la douceur & la charité de nos remontrances , qu'il nous en a plus coûté de les lui faire , qu'à lui-même de les entendre. Souvenons - nous que Jesus Christ passoit pour être l'ami des pécheurs par la douceur divine avec laquelle il les recevoit , par la familiarité

sainte dont il les honoroit, par la joie dont il les affuroit que la conversion d'un seul d'entreux rempliroit les Anges du Ciel: Souvenons-nous de ses larmes sur Jérusalem infidèle; il pleuroit plus souvent sur les péchés de ses peuples, qu'il ne les en reprenoit; ses prieres pour eux préparoient toujours le succès à ses instructions: n'attribuons qu'à nous seuls le peu de succès des nôtres: ne nous en prenons point, à l'endurcissement des pécheurs, mais à l'orgueil, à la sécheresse, à la dureté, & aux autres défauts qui souillent notre zèle; à la tiédeur de nos prieres pour nos peuples; que dirai-je? à l'infidélité de toute notre vie, qui ne mérite pas que Dieu donne à nos paroles cette force, cette vertu, qu'elle ne trouve que dans les Pasteurs animés de son esprit: gémissons-en, & humiliions-nous-en devant Dieu; multiplions nos prieres à mesure que les vices de nos peuples se multiplient: touchons le cœur de Dieu par nos gémissemens pour nos freres, si nous ne pouvons pas toucher les leurs par nos remontrances; & loin de nous aigrir davantage contre eux par leur obstination, ne redoublons notre haine que contre nous-mêmes.

Ce n'est pas, mes Freres, qu'en vous recommandant la douceur dans l'exercice du ministere, je prétende autoriser l'indolence & l'insensibilité criminelle d'un Pasteur au milieu des désordres de son peuple: la douceur sacerdotale a des entrailles de charité pour les pécheurs; mais elle n'en a que

d'indignation & d'horreur pour leurs vices. Un Pasteur que les déréglemens de sa Paroisse, dont il est témoin, ne touchent point, n'intéressent point; qui vit tranquille & content au milieu de toutes ces prévarications; qui les autorise même par son silence: un Pasteur de ce caractère n'est pas un Pasteur charitable & débonnaire; c'est un meurtrier & un barbare; c'est le présent le plus funeste que Dieu puisse faire à un peuple dans sa colere: ce n'est pas un Pasteur; c'est une idole qui a des yeux & ne voit pas, une langue & ne parle pas, un cœur & ne sent pas: *Pastor & idolum*. Ce n'est pas un Prêtre chargé d'offrir des dons & des victimes pour les péchés du peuple; c'est une victime de malédiction lui même, couverte & souillée de toutes les iniquités de la multitude; & plutôt à Dieu qu'il n'use pas d'une indulgence criminelle envers les déréglemens de son peuple, afin que son peuple ait la même indulgence pour les siens! Dieu veuille que s'il n'ose entreprendre de guérir les malades, ce ne soit de peur qu'on ne lui dise: Commencez par vous-même; & qu'il n'affecte de fermer les yeux aux scandales publics, de peur qu'on ne commence à les ouvrir au scandale secret de sa conduite! Non, mes Freres, un Pasteur qui voit d'un œil tranquille & indifférent la depravation des mœurs de ses Paroissiens, ou il a perdu la foi, ou il est plus depravé lui-même que les pécheurs qu'il tolère.

Zachar.

1. 17.

Je me confie , mes Freres , qu'il ne s'est trouve point de ce caractere au milieu du respectable Presbytère qui m'écoute ; mais il est une autre sorte de fausse douceur dans un Pasteur , moins odieuse : il est vrai , & peut-être aussi dangereuse : ce sont des Pasteurs mous & timides ; plus amoureux de leur repos , que du salut des ames qui leur sont confiées ; plus attentifs à s'attirer l'amour & les suffrages de leurs peuples , qu'à corriger leurs désordres : ils souffrent tout , ils dissimulent tout , pour ne pas aigrir les esprits & aliéner les cœurs , pour s'attacher leurs Paroissiens & non pour les attacher à Jesus Christ ; pour en faire leurs panégyristes dans le public & auprès des Supérieurs ; pour se faire une fausse réputation de bonté , & non pas pour rendre meilleurs ceux qu'ils conduisent : en un mot , pour jouir plus tranquillement d'une place dont une vigilance & une exactitude plus rigoureuse , auroit pu troubler le repos : ce sont ceux dont parle saint Grégoire , qui ne croient être Pasteurs que pour eux-mêmes , & qui cherchent plus à se faire aimer , qu'à faire aimer la vérité à leur peuple :

*S. Greg. Ne se magis à subditis diligi quàm veritatem ament.* Or , mes Freres , ce n'est point là la douceur estimable d'un Pasteur ; c'est la lâcheté & la bassesse rampante du mercenaire ; c'est se mettre soi-même à la place de Jesus-Christ. Et qu'y a-t-il , mes Freres , de plus honteux à un Pasteur , que de s'applaudir d'être aimé & comblé d'éloges

au milieu d'un peuple dissolu , où Jesus-Christ est haï, oublié & méprisé ! Ne peut-il pas dire alors avec le Prophete , que les louanges qu'on publie de lui sont de véritables opprobres dont on le couvre : *Et Ps. 101. qui laudabant me, adversum me jurabant ? 9.*

Et que lui aura servi de plaire aux hommes , s'il a eu le malheur de déplaire à Dieu ? si Dieu le condamne , les hommes pourront-ils le justifier ? & ne fait-il pas qu'il n'est pas possible de plaire d'une certaine façon aux hommes , & d'être serviteur de Jesus-Christ ? *Si hominibus place-* Galat. 1.  
*rem, Christi servus non essem.* Bien plus , <sup>10.</sup>

nous sommes toujours punis dès ce monde même, de cette lâche condescendance dont nous usons pour nous concilier l'estime & l'affection de nos peuples : ils prennent occasion de notre mollesse même , pour garder moins de ménagement avec nous ; plus ils nous voyent empressés à leur plaire , & timides à les corriger & à les contredire , moins ils craignent de nous chagriner & de nous mépriser nous-mêmes. C'est la conduite ordinaire de Dieu , dit le Prophete , sur les Pasteurs sur-tout qui sacrifient les régies & les devoirs aux vaines louanges & à l'amitié de leurs peuples ; l'ingratitude de ces mêmes peuples les punit bientôt de leur lâche condescendance : Dieu brise les os de ces foibles Pasteurs ; il souffle au milieu de leurs peuples un esprit de révolte contre eux , qui leur fait éprouver des chagrins amers , qui leur suscite tous les jours

de nouveaux embarras, & trouble ce repos injuste qu'ils avoient voulu se ménager aux dépens des regles dans l'affection & l'estime de leur Paroissiens. Dieu démasque aux yeux même de leur peuple ces lâches Pasteurs; il les couvre de confusion; il les rend méprisables aux yeux de leurs Paroissiens; & il permet qu'ils laissent enfin éclater par des discours publics & outrageans le mépris secret qu'ils avoient depuis long temps pour lui: *Quoniam Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent; confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos.* Défaisons-nous: mes Freres: les peuples mêmes les plus grossiers n'aiment & n'estiment au fond en nous que la vertu véritable. Ils savent que Dieu nous a établis pour être le sel de la terre; pour les purifier, pour les corriger, pour prévenir en eux, ou pour guérir la pourriture & l'infection des vices: si loin d'appliquer à leurs plaies le sel de la correction & du zèle, nous les ménageons, nous n'y appliquons que des lénitifs, ils nous regardent eux-mêmes comme un sel assadi; ils se louent tout haut de notre indulgence, mais ils nous méprisent en secret; ils sont charmés de vivre sous notre conduite, mais ils ne voudroient pas y mourir; ils nous aiment mieux que d'autres Pasteurs zélés nos voisins, mais ils les respectent davantage; par nos affoiblissements nous perdons même de notre autorité auprès de nos peuples, ce qui seroit nécessaire pour notre seul repos: nous souff-



frons tout d'eux ; nous leur passons leurs vices , & ils ont de la peine à nous passer même nos vertus. Aaron condescend par foiblesse à la construction du Veau d'or , aux hommages criminels & aux réjouissances profanes d'un peuple qui l'adore ; & pour prix de sa lâche complaisance , ce même peuple lui dispute peu de temps après le souverain Sacerdoce ; & il faut qu'un miracle lui confirme l'honneur du Sanctuaire où Dieu l'avoit déjà appelé. Nous perdons plus que nous ne gagnons dans l'esprit de nos peuples , en voulant les gagner aux dépens de nos devoirs.

Ainsi , mes Freres , la tendresse pastorale est douce pour les pécheurs ; mais elle n'est pas indulgente pour leurs vices : elle ne cherche pas à rebuter les pécheurs par un excès de sévérité ; mais elle cherche encore moins à se les attacher par un excès d'indulgence : elle ne veut point rendre la sainte autorité du ministère odieuse par l'aigreur ou l'importunité de ces censures ; mais elle veut encore moins la rendre commode & aimable par un criminel silence. Ne cherchons qu'à édifier & sauver nos peuples ; c'est uniquement par-là que nous devons leur plaire : ne nous proposons de leur devenir agréables qu'en leur devenant utiles ; ce n'est pas sur l'amour & l'estime de nos peuples , que nous serons jugés , mais sur l'utilité qu'ils auront retirée de notre ministère : en un mot , ne nous cherchons pas nous-mêmes dans nos fonctions ;

n'y cherchons que les intérêts de Jesus-Christ, & nous trouverons sans peine ce sage tempérament de la charité pastorale qui fait également éviter & les excès d'un zèle outré, & ceux d'une indulgence criminelle. La verge d'Aaron & la manne étoient à côté du Livre de la Loi dans l'Arche sainte : méditons sans cesse, mes Freres, ce Livre divin; gardons-le en dépôt dans notre cœur comme dans une arche formée de la main de Dieu même; & nous nous trouverons toujours à ses côtés, d'une part la verge mystérieuse, c'est-à-dire, le zèle sacerdotal, qui ne se laisse point de corriger & de reprendre, & de l'autre la manne céleste, c'est-à-dire, cette douceur divine, cette tendresse pastorale, qui gagne, qui attire, qui attendrit les cœurs qu'elle ne peut encore changer, & qui sans flatter le malade, fait lui adoucir & lui faire aimer le remède.

Voilà, mes Freres, le seul zèle véritable & la seule douceur pastorale que nous avons prétendu vous recommander : toute autre douceur, toute autre sagesse; qui n'est qu'un ménagement de fausse prudence & d'amour propre, qui cherche plus à plaire aux pécheurs qu'à les porter à se déplaire à eux-mêmes, & qui, de peur de troubler son propre repos : n'ose troubler celui de leurs passions injustes, n'est pas la sagesse, dit un Apôtre, qui vient d'en-haut,

*Jacob.* & qui descend du Pere de lumieres; c'est  
3. 15. & une sagesse de chair & de sang : *Non est ista*  
*uiv.*

*sapientia defursum descendens de cœlo à Patre luminum, sed terrena, animalis, diabolica.* La sagesse de la charité, continue le même Apôtre, la véritable douceur pastorale est marquée à des caractères bien différens. Premièrement, elle est noble & pure: *Primùm quidem pudica.* Ce n'est pas un intérêt tout humain qui la fait agir; elle ne cherche son repos & son bonheur, que dans son devoir, l'amitié des hommes ne lui est chère qu'autant qu'elle les rend amis de Dieu; peu occupée des sentimens qu'ils ont pour elle, elle n'est touchée que de ceux qu'ils ont pour leur salut: elle auroit horreur de plaire aux dépens des règles; & les louanges que lui donneroient le pécheurs déclarés & endurcis, seroient pour elle comme des opprobres: *Primùm quidem pudica.*

En second lieu, elle est pacifique: *Deindè quidem pacifica.* Ce n'est pas en favorisant les passions, c'est en troublant par ses remontrances leur paix funeste, qu'elle porte la paix véritable au milieu de son peuple; son zèle allarme les pécheurs, mais ne les aigrit que contre eux-mêmes, en portant la guerre dans les cœurs, il rétablit le calme & la tranquillité dans les familles: le glaive de la parole dans sa bouche, qui perche les plus secrets replis des cœurs, qui trouble, qui agite toute la Paroisse, la change en une demeure de paix & de charité; la douceur pacifique calme les dissensions, concilie les cœurs aigris, & leur apprend à pardonner les injures,

en comblant elle-même de bienfaits ceux dont elle a reçu des outrages : *Deinde quidem pacifica.*

Sa douceur est modeste, sans être basse & rampante : *Modesta.* Elle ne fait pas une vaine parade de son autorité ; elle ne la fait sentir que par sa tendresse & ses empressemens pour son peuple : loin de porter avec fierté sur son front le titre qui l'élève, elle ne porte dans son cœur que celui de Pasteur & de pere, qui la rend redevable à tous : loin d'exiger des distinctions & des prééminences, elle souffre avec peine celles que sa vertu & sa modestie lui attirent ; & inspire d'autant plus de respect pour la Religion, qu'elle en exige peu pour elle-même : *Modesta.*

Ce n'est pas encore assez ; elle est aisée à persuader, & par-là insinuante & persuasive elle-même : *Suadibilis.* Elle se défie de ses lumières : la vérité, de quelque part qu'elle lui soit montrée, a toujours sur elle les mêmes droits : pourvû que la vérité triomphe, elle croit avoir triomphé elle-même, en lui sacrifiant ses propres lumières : elle ne veut pas dominer sur les esprits ; c'est assez pour elle de les éclairer & de les instruire : elle ne veut rien devoir au ton & à l'autorité ; mais elle attend tout des douceurs de la persuasion & de la tendresse : c'est un lion que le zèle anime ; mais c'est un lion semblable à celui de Samson, qui porte toujours le miel de la douceur dans la bouche : *Suadibilis.*

Que

Que dirai-je encore ? Elle s'attache aux gens de bien ; elle recherche leur société , pour animer les pécheurs à se rendre dignes de la même confiance : *Bonis consensiens*. Elle ne distingue ses Paroissiens que par leur vertu , & non par leurs biens & par leur naissance : elle respecte les Grands & les Puissans , & leur rend les honneur que la Religion autorise ; mais en respectant leur rang , elle ne respecte pas & ne flatte par leurs vices ; & les seuls véritables Grands aux yeux de sa foi , sont les gens de biens & les serviteurs de Jesus-Christ : *Bonis consensiens*.

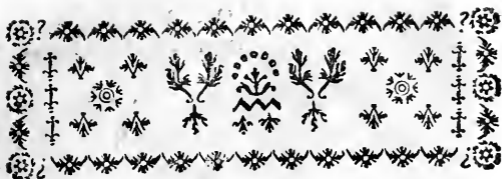
Enfin , pout finir tous ces caracteres , cette sageffe a des entrailles de miséricorde pour son peuple : *Plena misericordiâ & fructibus bonis*. Touchée de leurs calamités & de leurs miseres , elle leur tend une main secourable : elle ne se contente pas de les plaindre ; elle joint les secours à la compassion : elle souffre même que la modicité de ses largesses ne puisse pas suffire à leurs besoins ; elle s'oublie & se refuse tout à elle-même , pour ne pas manquer à ses enfans qu'elle voit dans l'indigence : oin d'exiger d'eux ses droits avec rigueur , elle partage avec eux son nécessaire ; aussi elle voit tous les jours croître les fruits de son ministere avec ceux de la miséricorde : *Plena misericordiâ & fructibus bonis*.

Méditez sans cesse ces caracteres divins , mes chers Freres ; ne les perdez jamais de vue dans l'exercice de votre ministere , afin

que les fruits & les succès publics de vos fonctions deviennent la gloire de l'Eglise, l'édification de ce grand Diocèse, les monumens éternels de votre zele dans vos Paroisses, & la consolation du Pasteur principal que Dieu souffre depuis si long-

1. *Tim.* temps à votre tête: *Hæc meditare, in his*  
 6. 15. *esto, ut profectus tuus manifestus sit omnibus.*





SEIZIÈME  
DISCOURS

*De l'étude & de la science nécessaires aux  
Ministres.*

**H** Elas ! mes Freres , devrions - nous  
avoir besoin de venir vous annoncer  
ici , comme M. le Promoteur vient de le  
faire avec tant de zele , que l'étude & la  
science sont indispensables aux Prêtres &  
aux Pasteurs ; que c'est par nous seuls que  
la Religion se conserve & se perpétue par-  
mi les peuples ; que c'est sur nous seuls que  
l'Eglise se repose de la conservation du  
dépôt ; que c'est nous qu'elle établit pour  
empêcher que les erreurs ne gagnent , &  
n'alterent la pureté de la doctrine sainte ;  
que les maximes corrompues de la morale  
du monde , à force d'être universelles , ne  
prévalent sur celles de l'Evangile , & que  
les peuples ne redeviennent tels qu'ils  
étoient , c'est-à-dire , aussi généralement  
corrompus , aussi peu instruits des vérités  
du Christianisme , que lorsque saint Auf-  
tremoine & les autres hommes Apосто-

1738.

liques vinrent ici la première fois les leur annoncer.

Sans doute, mes Freres, vous avez prévenu sur cette vérité tout ce qu'on a pu vous en dire de plus frappant : mais il en est de ce devoir comme de tous les autres, essentiels au saint ministère ; l'évidence seule semble rendre toutes les preuves dont on veut les autoriser inutiles : parmi les devoirs des autres états, il se trouve quelquefois des conjonctures, des situations, des obscurités qui peuvent adoucir la Loi, & donner lieu à des interprétations favorables ; mais les devoirs du saint ministère sont tous évidens, incontestables, attachés essentiellement à la première notion du Sacerdoce, avoués & reconnus pour tels de ceux mêmes qui les transgressent. Cependant, permettez-moi de vous le faire remarquer ici ; c'est cette évidence même de nos devoirs avec laquelle nous sommes comme familiarisés, qui ne nous touche plus ; sur quelque obligation de notre état qu'on entreprenne de nous entretenir, on ne nous apprend rien de nouveau ; nous devinons tout ce qu'on va nous dire ; nous nous le disons d'avance tranquillement à nous-mêmes, & nous l'écoutons ensuite avec la même insensibilité quand on nous l'expose.

Si vous saviez déjà tout ce qu'on vient de vous exposer sur la nécessité de l'étude de la Science dans un Prêtre & dans un Pasteur, vous saviez que nous sommes la



lumiere du monde , les yeux du corps de l'Eglise , & que si cet œil est ténébreux , tout le reste ne sera plus que ténèbres ; que l'Eglise en nous imposant les mains , nous a dit : Allez & enseignez ; que nous sommes ces arches de la nouvelle alliance , dépositaires de la Loi & de ses préceptes , & qu'établis pour en instruire les autres , nous devons en être instruits nous-mêmes ; que des Prêtres & des Pasteurs sans science & sans lumieres , sont des guides aveugles qui en conduisent d'autres , & vont se précipiter avec eux dans le même gouffre ; & en un mot , qu'un Prêtre & un Pasteur ignorant n'a plus de droit de porter l'auguste titre du Sacerdoce , & qu'il n'est plus que l'opprobre & le rebut de l'Eglise & du monde même. Vous le saviez déjà , mes Freres ; & ce sont-là de ces vérités fondamentales dont vos premieres années furent imbues dans ces pieuses retraites : nous en fumes d'abord touchés , pénétrés ; mais depuis les retrouvant sans cesse partout sous nos yeux & dans les Livres saints , & dans les prieres mêmes dont l'Eglise nous fait un devoir journalier , ces grandes vérités , pour être devenues trop familières , sont devenues pour nous comme triviales : leur éclat toujours présent n'a plus fait d'impression sur nous ; elles n'ont plus été pour nous que comme ces objets familiers & de tous les jours qui n'arrêtent plus nos regards. Il en a été de même de tous nos autres devoirs les plus essentiels ; nous en

avons été frappés la première fois qu'on nous les a montrés dans ces maisons d'épreuve & de retraite ; mais au sortir d'ici , tout ce qui nous environne nous les répétant & nous les mettant sans cesse sous les yeux , l'éclat toujours présent n'a plus servi qu'à nous endormir : la lumière de la vérité toujours présente , toujours sous nos yeux , a fait notre malheur & notre crime : semblables à ces Prêtres & à ces Lévites qui conduisoient l'Arche d'Israël dans le désert , la première fois qu'au sortir de la Mer rouge , la colonne lumineuse parut à la tête du camp , pour diriger leurs campemens & leur route , la nouvelle apparition de cette lumière les frappa pendant quelque temps d'une sainte terreur , d'un nouveau respect pour les ordres de Moïse & pour les devoirs de leur état : tout promettoit de leur part une fidélité persévérante ; mais revoyant ensuite chaque jour cette lumière miraculeuse , qui ne cessa point de leur apparôître dans le désert , ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle accoutumé , qui ne fit plus d'impression : le respect pour Moïse , le zèle pour les fonctions du Sacerdoce s'affoiblit ; & on les vit bientôt confondus avec les murmureurs & les adorateurs du Veau d'or , dégénérer la plupart de la sainteté de leur ministère.

Voilà , mes Freres , l'histoire de notre défection , & sur-tout de notre refroidissement pour l'étude : nous avons conservé quelque temps un desir sincere d'avancer

dans les connoissances indispensables au succès de nos fonctions ; mais insensiblement la paresse , la dissipation , l'exemple de plusieurs de nos confrères a ralenti ce premier zele : nous avons cru en savoir assés , & loin de nous servir de nos foibles commencemens d'étude , pour acquérir les nouvelles lumieres qui nous manquoient , nous avons laissé éteindre celles qui nous restoient de nos premieres études , & oublié le peu même que nous avons appris. Et plût-à-Dieu qu'une expérience de tous les jours n'autorisât pas là-dessus notre plainte ? Le Sacerdoce est pour la plupart le terme fatal de leurs études : on ne s'étoit proposé que d'en savoir assés pour soutenir ces épreuves pénibles de doctrine & de capacité par où il faut passer pour être admis aux saints Ordres : est-on revêtu du saint & dernier caractère , on est charmé de n'avoir plus de compte à rendre aux hommes de son ignorance ou de sa capacité ; on ne compte pour rien celui qu'il faudra rendre devant le Tribunal de Jesus-Christ , ni le déshonneur de l'Eglise dont on n'a voulu que surprendre le consentement , en se présentant à la Prêtrise : on en demeure là. Ainsi le Sacerdoce devient le titre unique & universel qui autorise l'ignorance & la cessation de toute étude : mais c'est alors qu'entrant dans les fonctions du saint ministere , la science & les lumieres deviennent plus nécessaires ; mais on n'est Prêtre que pour servir l'Eglise ; mais le

caractere faint ne donne pas les lumieres ; il les suppose , ou c'est un nouvel engagement pour les acquérir ; mais vous posez les armes de la milice sainte , le bouclier de la foi & la glaive de la doctrine & de la parole , précisément lorsque l'Eglise vous fait entrer dans le combat : n'importe , le Sacerdoce qui devoit nous mettre ces armes saintes à la main , les en fait tomber ; on n'a plus de goût pour l'étude ; on ne lit plus ; les Livres sont devenus des meubles de rebut , souvent même on n'en a pas ; & c'est beaucoup quand le Presbitère de certains Pasteurs est décoré du moins de la présence d'une seule Bible.

Ce n'est pas qu'on exige que l'étude devienne votre unique occupation , & qu'attachés sans cesse sur vos Livres , vous perdiez de vûe les besoins de vos peuples : c'est uniquement pour leur être utile que vous devez vous instruire : c'est pour leur rendre en public des richesses que vous amassez en secret. Ainsi quand nous vous exhortons à l'étude , ce n'est pas à une étude qui vous rende invisibles à vos Paroissiens ; mais qui leur rende votre présence & vos soins plus utiles : ce n'est pas à une étude & à des recherches spéculatives & curieuses , qui n'ont aucun rapport à leur salut ; vous consumeriez mal-à-propos un temps qui n'est point à vous & que vous devez à votre peuple : on n'exige pas que vous vous proposiez d'approfondir ce que les sciences mêmes ecclésiastiques ont de

plus sublime & de plus difficile ; ces talens extraordinaires sont réservés à un petit nombre de génies rares que Dieu suscite de siècle en siècle pour les opposer aux ennemis de la Foi, & dissiper par leurs lumières les nuages que l'orgueil & la témérité de l'erreur n'entreprend de temps en temps de répandre sur la pureté & l'ancienneté de sa doctrine. Tous ne sont pas Prophètes, & les dons de l'Esprit saint ne se communiquent pas à tous avec le même éclat & la même abondance ; mais tous doivent connoître Jesus-Christ, & avoir acquis la science de ses Sacremens & de ses Mysteres : nous devons tous être instruits de la sainteté de ses maximes & de ses loix, les méditer sans cesse, en faire, comme le Prophete, notre nourriture & la plus douce occupation de notre vie, & y puiser des lumières qui deviennent des remèdes toujours sous notre main, pour être appliqués aux besoins & aux divers maux des Fideles qui nous sont confiés.

Hélas ! mes Freres, les Scribes & les Prêtres de la Loi, persuadés que la connoissance de ses préceptes & de ses Ordonnances étoit inséparable du Sacerdoce, affectoient de porter attachés à leurs vêtemens, & étaloient avec ostentation leurs phylacteres qui n'étoient que de rouleaux amples de la Loi, dont ils bordoient le bas de leurs robes : *Dilatant phylacteria sua, Matth. & magnificant fimbrias.* C'étoit à la vérité 23. 5.  
une affectation pharisaïque & ridicule ;

mais ils nous apprennent du moins qu'un Prêtre ne doit jamais marcher & paroître nulle part sans porter avec lui la Loi, non pas attachée à ses vêtemens, mais gravée profondément dans son esprit & dans son cœur. Dans le Paganisme même, les Prêtres des idoles n'avoient point d'autre occupation qu'une étude assidue des fables & des extravagances de leur mythologie; ils vivoient retirés dans l'obscurité de leurs Temples, pour répondre aux peuples abusés qui venoient les consulter sur leurs Mysteres impurs & insensés, avant de s'y faire initier. Et nous, mes Freres, établis pour nous instruire à fonds d'une Religion si sublime & si divine, chargés de nous remplir sans cesse d'une doctrine si sage, si consolante, que Jesus-Christ nous a dictée & apportée du sein de son Pere, nous ne sentons aucun goût pour nous en instruire, pour la méditer & l'approfondir: nous regrettons les momens où nous sommes quelquefois obligés de la consulter: nous ne nous faisons pas une honte d'en ignorer non-seulement les points les plus sublimes & les plus difficiles, mais les plus essentiels à notre ministère: nous nous contentons d'une connoissance grossiere & superficielle: nous n'entrons point par une application sérieuse dans l'esprit & dans le fond de la doctrine sainte dont nous sommes les interprètes; comment pourrions-nous y faire entrer ceux dont l'instruction nous est confiée?

Aussi, mes Freres, nos peuples connoissent-ils le fond de la Religion, l'esprit du Christianisme, & les régles d'une piété intérieure & sincere? ils ne connoissent la plupart de la Religion que quelques pratiques extérieures, certaines dévotions populaires, plus utiles souvent au Pasteur, qu'au peuple même, mais pour le véritable esprit de la Foi, de ses Mysteres & de ses devoirs intérieurs & essentiels, ils ne le connoissent pas; & comment le connoïtroient-ils, puisque les Pasteurs obligés de les en instruire, n'ont jamais eu aucun soin de les étudier eux-mêmes?

Mais la plupart des Curés de campagne, dit-on, sont pourvûs d'un revenu si modique, qu'ils ne sont pas en état de se donner tous les Livres nécessaires. Hélas! mes Freres, s'ils aimoient ces Livres, s'ils en étoient avides, s'ils sentoient le besoin qu'ils en ont, la modicité de leur revenu suffiroit bientôt pour se donner ce secours. Et d'ailleurs faut-il tant de Livres pour s'instruire des régles? ce n'est pas la multitude des Livres qu'on exige: les plus nécessaires se réduisent à peu; c'est le goût de l'étude; c'est le desir de se rendre utile à sa Paroisse; c'est de puiser dans la priere des lumieres que l'étude elle-même ne donne pas; c'est de goûter les vérités du salut, & de chercher tous les moyens d'avancer dans leur connoissance, pour les faire connoître: & goûter à son peuple: en un mot, c'est une volonté sincere de remplir ses de-

voirs ; mais vous mettriez les Prêtres & les Pasteurs dont nous parlons , au milieu de tous les Livres sur la doctrine sainte qui ont été écrits depuis la naissance de l'Eglise , qu'ils en feroient plus embarrassés que curieux d'en lire un seul.

Mais tout le monde , dit-on encore , n'est pas né avec certains talens , ni avec beaucoup d'ouverture pour les sciences. C'est pour cela même , vous qui nous tenez un pareil langage , que vous devez redoubler votre application , afin qu'un peu plus d'étude & de travail supplée au défaut des dispositions , & à la facilité que la nature vous a refusée. De plus , faut-il des talens si singuliers pour s'instruire des regles & des devoirs du saint ministère ? Enfin remplacez par une vie sainte & occupée le défaut de ces talens que la nature vous a refusés : vos exemples acheveront ce qui pourroit manquer à l'élevation de vos instructions & à la singularité de vos lumieres : le serviteur le plus mal partagé , & qui n'avoit reçu que le moindre talent , est-il excusé pour n'en avoir fait aucun usage ? Je le repete , mes Freres , faut-il des talens si distingués aux yeux des hommes , pour gouverner saintement & utilement un pauvre peuple ? Hélas ! il faut l'aimer , & desirer sincèrement son salut ; il faut avoir pour lui un cœur de pere & de Pasteur , touché de ses miseres , & encore plus de ses vices ; il faut souhaiter sans cesse que le regne de Dieu s'étende & s'accomplisse



& que le sang de Jesus-Christ ne soit pas répandu envain sur le champ qu'il nous a confié. Qu'un Pasteur, mes Freres, est savant & éclairé, quand il est dans ces dispositions si dignes du Sacerdoce ! & qu'un peuple est heureux d'avoir pour conducteur un Pasteur si simple, si humble, si peu habile en apparence ; mais si rempli de l'esprit de Dieu ! Donnez-en souvent à votre Eglise, ô mon Dieu, des Pasteurs de ce caractère.

Mais malheureusement, mes Freres, parmi les Prêtres & les Pasteurs qui, pour justifier leur paresse & leur ignorance, nous alléguent ou le défaut de Livres, ou leur peu de disposition aux sciences, non-seulement on ne trouve dans leur vie ni application, ni étude ; mais on n'y trouve encore ni piété ; ni zele pour leurs devoirs, ni amour de la priere & de la retraite, ni aucune de ces vertus pastorales, plus utiles souvent à l'Eglise, plus édifiantes, que la science même qui enfle : l'ignorance, l'oïveté, la dissipation, & l'oubli des devoirs, vont toujours ensemble. Et en effet, mes Freres, je souffre de le dire ici ; mais dites-le vous-mêmes à ma place, vous qui le voyez tous les jours ; quelle vie menent d'ordinaire ces Pasteurs sans nulle étude, ignorans, oïseux & désœuvrés, au fond de leur campagne ? une vie aussi basse, aussi terrestre, & presque toujours moins innocente, que celle du peuple qu'ils gouvernent : peu touchés de faire fructifier le

champ de Jesus-Christ qu'ils laissent en friche, les soins de faire valoir les fonds temporels de leur bénéfice forment toute leur occupation: l'oïveté, l'avidité les jette bientôt dans des contestations & des procès avec leurs peuples, dont ils devroient être les tuteurs & les peres, & au milieu desquels l'Eglise les avoit placés comme des Anges de paix. Dès que les soins temporels n'occupent plus leur oïveté, aucun Livre, aucune étude ne les attachant à leur Presbitere, le séjour leur en devient insupportable: sans cesse errans, ou pour dissiper leur ennui, ou pour aller dissiper celui de quelques-uns de leurs confreres qui font profession de la même oïveté qu'eux; si quelque obstacle les retient dans leur Paroisse, ce n'est que pour y traîner leur inutilité de maison en maison, & se montrer trop souvent à leurs Paroissiens, pour pouvoir espérer de leur être jamais utiles. Quelle vie, mes Freres, pour un Prêtre qui tient la place de Jesus-Christ au milieu de son peuple, pour un dispensateur de ses Sacremens, de ses graces & de ses Mysteres.

Voilà pourtant, mes Freres, la suite inévitable de l'oïveté & du défaut d'étude, dans un Prêtre & dans un Pasteur. De là encore ces Conférences si sagement établies par nos Prédécesseurs dans ce grand Diocèse, si religieusement observées dans le reste du Royaume; ces saintes Assemblées si utiles pour entretenir une

union sacerdotale entre les Ministres, un saint concert pour s'animer mutuellement à la pratique uniforme des devoirs du saint ministère, & un secours pour en éclaircir les doutes & les difficultés; ces Conférences que nous avons vû d'abord fréquentées avec tant de zele, nous avons la douleur, sur la fin de notre Episcopat, de les voir désertes, & presque tombées dans plusieurs cantons de ce Diocèse. D'où pourroit donc venir, mes Freres, une défection si peu édifiante & si douloureuse pour nous? N'en doutons pas: l'ignorance, l'oïveté & le défaut d'étude en sont la principale raison pour ceux qui s'en absentent: peu capables la plupart d'aider de leurs lumieres ces pieuses sociétés, & encore moins empressés de profiter des lumieres de leurs confreres, ils auroient honte d'y aller faire montre de leur oïveté & de leur ignorance; & ce qui devoit leur rendre ce secours plus nécessaire, les en éloigne & le leur rend odieux. Il s'en trouve même qui croient en savoir assez, & n'avoir pas besoin d'aller perdre leur temps à ces assemblées: mais en savent-ils plus que saint Paul, qui élevé jusqu'au ciel où il avoit puisé dans le sein de Dieu des lumieres & des secrets ineffables qu'il n'étoit pas permis à l'homme de révéler, ne dédaignoit pas cependant d'aller à Jérusalem conférer avec Pierre, Jacques, & les autres Ministres, & de s'aider de leurs lumieres; se conduire plus sûrement

dans les fonctions du ministère, persuadé que ce saint concert des Ministres pouvoit seul avancer l'œuvre de l'Évangile? E vous qui croyez en faveur assez pour vous passer de ces pieuses Assemblées, seuls au fond de vos campagnes, sans secours vous vivez-en sûreté dans une solitude farouche, au milieu des périls & des doutes dont toutes nos fonctions sont sans cesse environnées; vous fuyez les secours qui vous pourriez trouver, en vous réunissant avec vos confrères; vous vous privez même des douceurs d'une société sainte & sacerdotale; les liens de la doctrine & de la charité qui devoient vous unir, vous séparent; vous faites une espèce de schisme dans un Diocèse où la miséricorde de Jésus-Christ a conservé jusqu'ici la paix & l'union; & vous encourez l'anathème que l'Apôtre prononce contre ceux qui se séparent eux-mêmes: *Qui segregant semetipso.*

Jude.  
v. 19.

Je vous conjure donc, mes Frères, de lever ce scandale qui nous afflige: rendez à ce grand Diocèse la gloire dont il a toujours joui par la pratique universelle d'une discipline si utile: ma carrière est déjà bien avancée; ne me la laissez pas finir avec le chagrin de voir un usage si saint prêt à tomber; épargnez cette douleur à ma vieillesse; ranimez-la plutôt d'une joie nouvelle en ranimant votre zèle pour vos devoirs, & en particulier pour les Conférences ordonnées: *Implete gaudium meum* l'amour de l'étude se réentretient avec elles

Secondez donc , mes Freres , là-dessus les desirs d'un Pasteur qui vous a toujours aimés , qui n'a jamais usé qu'à regret de son autorité envers ses freres , & qui par là a lieu d'espérer que sans employer des menaces , il suffira pour vous toucher , de ses seules remontrances.





DIX-SEPTIEME

# DISCOURS

*De l'observance des Statuts & des Ordonnances du Diocese.*

1739. **S**ANS doute, mes Freres, les Ordonnances des premiers Pasteurs dans le gouvernement de leurs Dioceses, ne font que vous rappeler les anciens Canons. Ce ne sont pas des Loix nouvelles que nous vous imposons; ce ne sont que les anciennes regles de discipline consacrées de siecle en siecle par la décision de tant de Conciles; & loin d'y ajouter de nouvelles rigueurs, nous sommes forcés d'en adoucir la sévérité, pour nous accommoder au relâchement des mœurs publiques du Clergé: de sorte que nos Ordonnances se proposent plutôt de maintenir dans le saint ministere cette décence & cette régularité extérieure qui prévient le scandale & le désordre, que d'y rétablir cette rigidité de discipline, qui a annoncé pendant si longtemps le zele & la ferveur; c'est ce qui m'engage à ajouter encore quelques réflexions.

xions aux remontrances édifiantes qui vient de nous faire M. le Promoteur, au sujet de l'oubli ou du non-usage où la plupart de nos Ordonnances & de celles de nos Prédecesseurs tombent insensiblement dans ce Diocèse. Il se peut faire que la rareté des exemplaires de ces Ordonnances, & la difficulté qu'ont les nouveaux Curés d'en recouvrer, ait donné lieu à cet inconvénient ; car nous cherchons plus à vous excuser, qu'à vous reprendre : mais enfin, afin que l'inobservance n'ait plus d'excuse, nous allons les rassembler toutes, & les faire réimprimer dans un recueil ; & nous espérons que ce nouveau secours renouvelera & l'observance & l'amour des règles saintes de l'Eglise, parmi ses Ministres.

En effet, mes Freres, quel prétexte pourroit-il rester encore après cela à ceux qui croiroient pouvoir se dispenser de se conformer à la discipline prescrite par ces Loix sacrées ? Les regarderoient-ils comme de ces Loix arbitraires & indifférentes, que chacun peut observer ou négliger à son gré ? l'illusion seroit trop grossiere. Car, mes Freres, l'Eglise, ce Royaume spirituel dont Jesus-Christ est le Chef & le Roi éternel, n'auroit donc établi son gouvernement que sur des loix vaines & inutiles, incapables d'y maintenir l'ordre, la sûreté, la décence que les loix humaines maintienne depuis si long-temps dans les sociétés civiles ? Quoi ! mes Freres, l'Eglise

n'auroit donc assemblé de siecle en siecle tant de Conciles vénérables, & formé tant de Canons de discipline sur les mœurs des Clercs, que pour nous prescrire des règles frivoles, & qui laissent à chacun de ses Ministres la liberté de les mépriser? ces Canons si vénérables, ces monumens si précieux du zele des âges les plus florissans du Christianisme, que chaque siecle a toujours respectés, que l'Eglise conserve comme son dépôt le plus cher & le plus sacré, & qui font toute la sûreté & toute la gloire de son gouvernement; ne renfermeroient donc que des décisions pué-riles, que des regles inutiles, peu dignes de la gravité de ces saintes assemblées qui nous les ont laissées; de l'esprit de Dieu qui y présidoit; du zele & de la science de tant de grands Evêques qui y assistoient, dont les noms & les ouvrages font encore aujourd'hui le canal le plus sûr & le plus respectable de la Tradition? En! qu'y a-t-il sur la terre d'inviolable & de sacré, si ces loix ne le sont pas? Et les peines mêmes, & les censures dont elles menacent les transgresseurs, peuvent-elles les laisser au rang des choses arbitraires & indifférentes?

Aussi, mes Freres; tandis que ces règles saintes ont été religieusement observées; le monde lui-même, tout monde qu'il est, a respecté l'ordre, la paix; la piété, l'unanimité qui regnoit dans le saint ministere; l'Eglise, comme une armée re-



doutable par sa sainteté, & toujours rangée dans un bel ordre, n'offroit rien au dedans que d'édifiant à ses enfans, & au dehors que de respectable aux étrangers, & de terrible à ses ennemis: *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* Mais dès que ces <sup>Cant. 6.</sup> regles si saintes; toujours vivantes dans les saints Canons, & toujours rappelés sous nos yeux par les Statuts & les Ordonnances des Evêques, ont été négligées, ou par l'infidélité des Ministres du second ordre, ou par le peu de soin des premiers Pasteurs à les faire observer; toute la face de l'Eglise en a paru peu à peu défigurée; & enfin l'ignorance, l'indécence, le dérèglement avoient changé & infecté à un point le Clergé dans les deux derniers siècles, que des esprits superbes en prirent occasion de se séparer du sein de l'Eglise, comme si les portes de l'enfer avoient prévalu contre elle, ou que Jesus-Christ eût promis la perpétuité de la piété à chacun de ses Ministres, comme il a promis celle de la vérité au saint ministère.

Ce n'est donc que l'observance unanime de saints Canons, & des anciennes Loix de l'Eglise, renouvelées par nos Ordonnances, & par celles de nos Prédécesseurs, qui puisse conserver au corps du Clergé cette bonne odeur de Jesus-Christ, qu'il doit répandre dans ce grand Diocèse.

Mais l'usage, dites-vous, a prévalu; & la plupart de ces Ordonnances ne sont plus observées. Et voilà précisément, mes Fre-

res, ce qui fait aujourd'hui le sujet de notre douleur, de nos plaintes; & permettez-moi d'ajouter, ce qui devrait le faire aussi de votre confusion. Quoi! vous ne nous allégueriez pour vous justifier que la justice mêmes des reproches que nous avons à vous faire? L'usage commun, dites-vous, semble en autoriser l'inobservance; mais des ministres de Jesus-Christ chargés d'instruire les peuples, peuvent-ils nous tenir un pareil langage? Eh! que répondrez-vous donc à ces mêmes peuples, quand pour justifier les abus infinis du monde contre lesquels vous vous élevez si fort dans la chaire, ils vous diront que l'exemple commun les autorise; que l'usage a prévalu; & que les maximes de l'Évangile & les ordonnances de Jesus-Christ opposées à ces abus, ne sont presque plus nulle part observées? vous leur répondrez sans doute, que l'usage ne sauroit jamais prescrire contre la loi; que Jesus-Christ ne nous a pas laissé les usages, mais l'Évangile pour notre règle; & que malgré la corruption générale, il reste encore des gens de bien répandus par-tout, qui ont appris de Jesus-Christ, que la voie que suit le grand nombre est toujours cette voie spacieuse de perdition qui conduit à la mort, pour qui l'exemple commun devient une raison même de ne pas s'y conformer, & qui regardent comme des crimes, les choses autorisées par la multitude. Et voilà, mes Freres, ce que vous devez-vous ré-

pondre à vous-mêmes ; que l'abus , quelque commun qu'il soit , n'autorise jamais la transgression de la regle ; & que malgré l'exemple de ceux de vos Confreres qui ne se font aucun scrupule de ne pas se conformer aux Statuts du Diocese , & aux loix de l'Eglise , Dieu conserve à ce Diocese , & vous y connoissez vous-mêmes , des Ministres fideles qui sont notre gloire & notre consolation , & qui regardent comme une apostasie le mépris des regles saintes que l'autorité de l'Eglise a de tout temps imposées au Sacerdoce.

Vous nous direz peut-être que vous en convenez ; mais que vous laissez cette grande exactitude à ces Ministres fervens , & qui se piquent d'une régularité plus rigide. Mais , mes Freres , de quoi donc doit se piquer un Prêtre , que d'être saint , régulier , & fidele ? Y a-t-il des degrés différens de vocation au Sacerdoce ? En connoissez-vous dans le saint ministere , dont les uns soient appelés à une vie sainte , édifiante , toute consacrée au zele , au travail , à la charité , aux bonnes œuvres , à l'amour des regles & des obligations de leur état ; & d'autres à une vie molle , sensuelle , indolente , & ennemie des regles qui la contraignent ? La distinction que vous mettez entre les Ministres Fideles & vous , est l'arrêt terrible de votre condamnation ; & vous en faites votre excuse ?

Mais d'ailleurs ces regles dont vous renvoyez l'observance à ceux qui se piquent

d'une grande régularité, n'ont été faites que pour ceux, qui comme vous, ne s'en piquent pas. Ce ne sont pas les saints Prêtres qui ont obligé l'Eglise à former tant de Canons de discipline, & à menacer de ses censures ceux de ses Ministres qui refuseroient de se conformer à ces regles saintes: ç'a été uniquement pour corriger les abus qui commençoient à se glisser dans le Clergé, en prévenir de plus grands, & ramener les Prêtres peu fideles à une conduite plus édifiante & plus convenable à la sainteté de leur état. Hélas! mes Freres, si l'Eglise n'avoit vû dans le ministere que des Prêtres saints & fervens, ses Canons n'auroient été que des avis tendres & paternels pour régler leur zele, & pour modérer leur ferveur: elle ne s'est donc cru obligée de faire des loix, que pour remédier à des abus, & en prévenir de plus grands: ses réglemens ne regardent donc que ces Ministres peu fideles à leur devoir, à qui ces précautions étoient nécessaires, & non les Prêtres pour qui elles étoient inutiles: ce n'est donc pas pour eux que l'Eglise a multiplié ses Canons, & que nous les renouvelons par nos Ordonnances; c'est pour vous seuls, & pour ceux qui vous ressemblent, & qui, comme vous, en renvoyent l'observance aux Ministres saints, & qui font profession d'une régularité plus rigide: car la loi, dit l'Apôtre, n'a pas été établie pour les Justes, mais pour ceux qui ne le sont pas, & qui ne se piquent pas  
même

même de l'être : *Lex justo non est posita ,* 1. Tim. 19.  
*sed injustis.*

Mais ces prétextes vagues & généraux que nous venons de combattre, ne sont pas les plus à craindre; ce sont-là de ces discours vulgaires que l'on tient, & dont on sent soi-même l'injustice: ce qui paroît plus dangereux, sont les prétextes personnels que chacun se fait pour se dispenser de quelque-une de ces Ordonnances. Nous en avons publié sur l'obligation où sont les Curés, conformément aux saints Canons, d'instruire leurs peuples, de résider dans leurs Paroisses, d'éviter un gain fardide dans leurs fonctions: arrêtons-nous aujourd'hui à ces trois regles; nous trouverons une autrefois occasion de parler des autres. Or, mes Freres, qu'un Curé, malgré l'obligation rigoureuse que lui impose son titre de Pasteur d'instruire son peuple, se dispense de ses prônes, & laisse les années entieres, sa Paroisse sans instructions; il nous répondra qu'il n'a aucun talent pour parler en public; & que soit timidité, ou faute de mémoire, il n'a jamais pu parvenir à y réussir. Mais, mon cher Frere, vous vous êtes senti du talent pour vous revêtir du titre de Pasteur; & vous n'en sentez point pour instruire votre troupeau? vous vous êtes donné pour Pasteur à votre peuple; & vous vous trouvez incapable de l'enseigner? l'Eglise a cru consacrer vos lèvres, pour être les dépositaires & les interpretes de la doctrine & de la vérité; &

vous ne sauriez les ouvrir , & loin de publier sur les toits l'Evangile dont vous êtes le héraut & l'Apôtre , vous êtes un chien muet ? ce n'est donc pas l'Eglise qui vous a établi Pasteur ; c'est donc vous mêmes qui vous êtes appelé ; vous vous déclarez donc vous-même un intrus & un usurpateur ; & en souscrivant nous-mêmes votre titre, sans vous connoître , nous avons souscrit au titre de votre réprobation , si vous vous obstinez à le conserver en vous trompant vous-même , comme vous avez trompé l'Eglise en l'usurpant.

Mais vous êtes né , dites-vous , avec une mémoire ingrate , & qui vous met hors d'état de parler en public. Mais le cœur est-il aussi ingrat & aussi rebelle que la mémoire ? le grave , le saint ministère de l'instruction dans un Pasteur , n'est pas un exercice sec & puéride de la mémoire ; c'est le cœur , ce sont les entrailles qui doivent parler. Ah ! mes chers Freres , si nous méditons les vérités de la Religion dans les Livres saints ; si nous les aimions ; si nous nous en nourrissions ; si nous en faisons notre occupation la plus ordinaire & la plus délicieuse , nous ne serions pas si fort en peine , quand nous serions obligés d'en entretenir notre peuple. On a bientôt appris à parler de ce qu'on aime : le cœur fournit bien plus abondamment que la mémoire , & a même un langage qu'elle ne connoît pas. Un saint Pasteur touché de Dieu & du salut des ames qui lui sont confiées, trouve

dans la vivacité de son zele, & dans l'abondance de son cœur, des expressions formées par l'Esprit-saint, Esprit d'amour & de lumiere, mille fois plus capables de toucher, de ramener les pécheurs, que toutes celles que peut fournir le travail & le vain artifice de l'éloquence humaine. Ne nous dites donc plus que vous ne sentez point de talent : ce n'est pas celui d'un Orateur qu'on vous demande, c'est le talent d'un pere : & de quel talent un pere peut-il avoir besoin pour parler à ses enfans, que de sa tendresse pour eux, & du desir de leur être utile ? premier prétexte, le défaut de talent.

D'autres conviendront avec nous que l'instruction est sans doute le devoir le plus indispensable d'un Pasteur ; qu'à la vérité ils le remplissent rarement ; mais qu'une santé foible & languissante ne leur permet pas d'y être plus fideles. Nous n'avons d'abord qu'à renvoyer ces prétendus infirmes à leur propre conscience, & demander à la plupart d'entre eux : Pouvez-vous de bonne-foi alléguer à Dieu ce prétexte de défaut de santé, dont vous vous servez devant les hommes ? & votre conscience est-elle là-dessus bien d'accord avec vous-même ? l'infirmité dont vous vous couvrez, vous rend-elle inhabile à quelque'autre chose qu'à vos fonctions ? ne vous laisse-t-elle pas assez de force pour vaquer à vos intérêts temporels, à des affaires, à des mouvemens plus difficiles à soutenir pour la santé, que le

travail d'une simple instruction ? que dirai-je ? à des plaisirs peut-être , à des dissipations , à des courses toujours suivies d'excès & d'imtempérance , & capable de ruiner la santé la plus robuste ? êtes-vous malade dans quelque autre circonstance que dans celle où il faut faire votre devoir ? & vous osez nous alléguer après cela une foiblesse de santé , capable de tout soutenir , hors la fidélité à vos obligations ? Ah ! ce n'est donc pas votre corps , c'est votre cœur qui est foible , languissant , & malade ; ce n'est pas la force , c'est la piété seule qui vous manque. Renouvelez-vous dans l'esprit de votre vocation ; & votre force se renouvellera comme celle de l'aigle ; & , comme l'Apôtre , vous ne serez jamais plus fort , que lorsque vous paroîtrez plus

1. Cor. foible : *Cùm infirmor , tunc potens sum.*

12. 10 Allez à la source du mal , guérissez la langue de votre ame , & celle de votre corps disparaîtra bientôt : croissez en foi , en charité , en zèle ; & vous croîtrez aussitôt en santé : perdez le goût de vos aises , de vos plaisirs , d'une vie inutile & paresseuse ; & vous recouvrirez en même temps celui de vos fonctions : aimez l'Eglise qui vous a placé si honorablement au rang de ses Ministres ; & vous ne trouverez de plaisir qu'à vous sacrifier à son saint ministère : soyez un bon Pasteur ; & vous vous estimez heureux de donner vos soins & votre vie pour vos brebis ; & loin de prétexter de fausses infirmités pour vous dispenser de



les secourir, celles-mêmes qui seront réelles ne pourront arrêter votre zèle : vous prendrez de votre foiblesse même de nouvelles forces ; & la charité pastorale vous fera une sainte illusion : *Fortis est ut mors dilectio* ; comme l'indifférence & la paresse vous en font aujourd'hui une très-criminelle ; second prétexte, le défaut de santé. Cant. 8.  
6.

Mais enfin, & c'est encore ici un nouveau prétexte, & un troisième sorte de Curés ; il y a si long-temps, disent-ils, qu'ils prêchent, qu'ils instruisent exactement leur peuple ; n'est-il pas juste à un certain âge de se donner un peu de relâche ? J'en conviens, mes Freres ; & rien n'est plus respectable que le repos d'un ancien Pasteur, que l'âge & ses longs travaux ont mis hors d'état de continuer ses fonctions. Mais ce sont ces Pasteurs fideles & vénérables eux-mêmes, qui seuls refusent de se reposer ; nous avons beau leur offrir un azile & un lieu de repos, & les exhorter de ménager une caducité si chère & si précieuse à l'Eglise ; ils sont sourds à nos remontrances : leurs forces semblent se renouveler avec leurs années ; & plus ils vieillissent, comme le Prophete, plus ils sentent redoubler leur tendresse paternelle pour leur cher troupeau qu'ils enfantent depuis tant d'années à Jesus-Christ, & qu'ils ne peuvent se résoudre d'abandonner : *Et senectus mea in misericordia uberi.* Ps. 91.  
1,

Tandis que tant d'autres, après quel-

ques années de travail , & encore presque à la force de l'âge , se lassent , se rebutent , regardent derrière eux ne font plus que se traîner dans la carrière , se dégoûtent de leurs fonctions , croient en avoir déjà trop fait , semblent , comme ces ouvriers injustes de l'Évangile , vouloir compter avec le Pere de famille , & exiger à la rigueur leur salaire , comme s'ils avoient porté le poids du jour & de la chaleur ; & perdent dans le dégoût & dans l'indolence , non-seulement tout le fruit de leurs travaux passés , mais encore celui que les soins dont ils sont encore capables , & que leur expérience rendroit plus utiles , pourroit leur promettre.

En vain on se flatteroit que la Paroisse qu'on instruit depuis si long-temps avec exactitude , ne sauroit souffrir faute d'instruction ; que les devoirs & les mysteres de la Religion n'y sont ignorés de personne , & qu'on n'a plus rien de nouveau à leur apprendre. Mais les lumieres qui ont montré la vérité aux pécheurs ne s'effacent-elles jamais de leur esprit & de leur cœur ? les passions toujours naissantes , n'y forment-elles pas sans cesse de nouvelles ténèbres qu'il ne faut pas se laisser de dissiper ? les foibles que les vérités entendues n'ont fait qu'ébranler , n'ont-ils pas besoin d'un nouvelle lumiere qui les détermine ? ceux qui après quelques démarches de conversion sont retournés à leur vomissement , ne faut-il pas leur tendre encore une main charita-

ble pour le relever de leur chûte ? les endurcis qui jusques-là ont résisté aux vérités annoncées, faut-il les abandonner à leur endurcissement, se croire quitte de tout à leur égard, & les laisser périr tranquillement ? les ames lâches n'ont-elles pas besoin d'être animées & fortifiées au milieu des tentations du dehors & du dedans ; les justes, d'être affermis contre les accidens fâcheux de la vie humaine, & les difficultés mêmes de la vertu ? Vous croyez que tout est fait ; & tout vous reste encore affaire : votre peuple n'est il plus votre peuple, depuis que vous lui avez consacré quelques années de travail ? n'êtes-vous plus vous-même Pasteur, depuis que vous en avez rempli quelque temps les fonctions ? c'est parceque vous avez semé & cultivé long-temps, que vous êtes moins excusables de vous rebuter & d'interrompre votre travail, lorsque vous êtes à la veille de recueillir le fruit de vos peines. Vous commencez à négliger votre Paroisse, dans le tems précisément où la connoissance qu'une longue expérience vous a donnée des besoins de votre peuple, pourroit lui rendre vos soins plus utiles ; dans un temps où notre autorité, plus affermie, la confiance & la docilité de vos peuples mieux établie, pourroit vous autoriser à établir dans votre Paroisse, certains biens essentiels ; à corriger certains abus invétés ; en un mot, à entreprendre mille choses utiles auxquelles un commençant n'oseroit pas même penser. Non, mes Freres,

un Pasteur encore en état de travailler , peut-il croire avoir acquis par ses travaux, le privilege de croupir désormais dans une indigne paresse ? les besoins journaliers de son peuple, ne reclament-ils pas contre son indolence & ses dégoûts ? ses obligations ne subsistent-elles pas toujours avec ses forces ? Jesus-Christ le grand modele des Pasteurs prononça-t-il que sa mission étoit finie & le ministere dont son Pere l'avoit chargé , consommé , que lorsqu'il le consumma lui-même , en consommant son sacrifice sur la croix ? *Consummatum est*. Et un Curé se croiroit quitte de son ministere , tandis que l'ouvrage dont l'Eglise l'a chargé , est à peine commencé ? Pourra-t-il dire un jour, comme Jesus-Christ à son Pere, que de tous ceux qui lui avoient été confiés, aucun n'a péri par sa faute ? *Non peridi ex eis quemquam*. Ne doit-il pas mesurer son zele sur les besoins de son peuple , & non sur le temps qu'il a déjà employé à le secourir ; aller jusqu'au bout , & s'immoler s'il le faut , avec joie , comme l'Apôtre , sur le sacrifice de son zele , de sa foi , & de celle de son peuple : *Sed et si immolor supra sacrificium & obsequium fidei vestræ , gaudeo & congratulor* : troisieme prétexte , l'ancienneté du service.

Joan. 19.  
30.

Joan. 18.  
9.

Philipp,  
2. 17.

Mais si l'on se forme des prétextes pour se dispenser du devoir de l'instruction , il n'est pas surprenant qu'on s'en forme sur le devoir de la résidence , aussi indispensable que celui de l'instruction.

Je ne parle pas de ces absentes fréquentes & presque journalières, qui n'ont pour but que l'amusement, la dissipation, la crapule, dans lesquelles un Pasteur oisif, dégouté de ses devoirs, cherche à remplir le vuide d'une vie inutile par l'agitation éternelle d'une vie errante & tumultueuse, toujours accompagnée d'un oubli criminel de tous ses devoirs; d'un scandale perpétuel pour une Paroisse, témoin des courses continuelles de son Curé; & d'un exemple contagieux pour tout son voisinage, où il va troubler la solitude de ses Confreres, & les engager de venir à leur tour troubler la sienne: de sorte que dans certains cantons, les chemins sont plus fréquentés par les Curés, que les Paroisses elles mêmes.

Et quand je dis que je ne parle pas d'un abus si déplorable, c'est parce qu'aucun prétexte, ni de délassement nécessaire, ni d'honnête société ne peut l'excuser. Car d'ailleurs c'est un abus & un scandale d'autant plus digne de nos larmes, qu'on ne sauroit se le justifier à soi-même. Je n'ajoute pas qu'un Curé n'est en sûreté contre sa foiblesse, qu'au milieu de son peuple: c'est-là comme le rempart le plus sûr de sa fragilité; c'est-là que Dieu le trouvant à sa place, le protège, l'assiste contre toutes les attaques que lui livrent ses propres passions. Mais dès qu'il s'éloigne de ces lieux de sûreté; que la paresse, la dissipation, l'amour du plaisir, le dégoût de ses devoirs l'appellent ailleurs Dieu ne

le connoît plus; il le laisse tout seul entre les mains de sa propre foiblesse. Et de-là, mes Freres, vous le savez, tant d'excès d'intempérance; de-là, la modestie & la décence même oubliées dans les discours au milieu des joies indécentes d'une table; de-là, un Ministre de Jesus-Christ, dont la langue est consacrée tous les jours par les paroles saintes qu'il n'est pas permis aux Anges de prononcer, & par la participation des mysteres adorables, se fait un honneur souvent d'être moins réservé & plus licentieux dans le langage qu'un homme même du monde; de-là enfin, tant de chûtes encore plus tristes, & tout ce qui éteint l'esprit du Sacerdoce dans de jeunes Curés, dont les commencemens nous avoient promis plus de consolation & plus d'édification à ce Diocèse.

Vous nous direz peut-être que ce n'est ni le goût du plaisir, ni le dégoût de vos fonctions, qui vous oblige de vous absenter si souvent de votre Paroisse; que c'est uniquement pour soutenir les droits de l'Eglise & ceux de votre Cure, & vous défendre contre des procès injustes que vos Paroissiens mêmes vous suscitent.

Je pourrois d'abord, avant de répondre à un prétexte aussi triste pour un Curé, que malheureux pour son peuple; je pourrois, dis-je, examiner d'abord, si vous n'êtes pas vous-même l'agresseur; si une cupidité basse & insatiable, si un caractère contentieux si éloigné de l'esprit d'un Mi-

nistère de paix & de charité, ne vous grossit point des droits chimériques ignorés par vos prédécesseurs, & qui n'ont de réalité que dans votre malheureux goût pour la chicane, & dans le desir d'augmenter votre bien & vos aises.

Je n'examine pas encore si votre dureté à exiger d'un pauvre peuple vos droits avec une rigueur barbare, ne l'a pas porté à vous refuser ce qu'il n'avoit accordé à votre prédécesseurs que par respect pour sa piété & son désintéressement, & par reconnoissance pour son zele, & son application infatigable à leurs besoins.

Mais quand ces réflexions ne vous condamneroient pas d'avance, je me contente de vous demander : la privation de ces droits légers que vous poursuivez avec tant d'acharnement, sous prétexte de défendre les droits de l'Eglise, forment ils un inconvénient plus affligeant pour elle, que l'abandon où vos absences laissent votre peuple sans secours & sans instruction; sans compter même l'esprit de la haine, de révolte & de mépris, que vos chicanes lui inspirent contre vous, & qui vous mettent hors d'état de lui rendre jamais votre ministère utile? Comparez ces deux inconvénients : & voyez s'il est plus avantageux aux droits de l'Eglise que vos revenus augmentent un peu; qu'il ne lui est douloureux, que tout un pauvre peuple racheté du sang de Jesus-Christ soit abandonné & périsse. Ah ! mes Freres, les droits les

plus chers d'un véritable Pasteur doivent être ceux qui lui facilitent le succès de ses fonctions. Il a beau couvrir son avarice sous le prétexte de l'obligation où il est de défendre les droits de l'Eglise : les droits les plus précieux de l'Eglise sont , que les Fideles qu'elle a enfantés à Jesus-Christ , soient instruits des vérités du salut ; qu'en les pratiquant , ils parviennent à l'héritage céleste que son Epoux leur a acquis ; que le corps de ses Elus s'acheve & s'accomplisse , & arrive à cette plénitude qui doit l'unir éternellement à Jesus-Christ son chef divin. Voilà l'unique fin de ses prieres , de ses Sacremens , de ses fonctions , de son culte , & de tous ses droits les plus sacrés ? tout ce qui ne conduit pas à cette fin unique & sublime de son établissement sur la terre ; encore plus tout ce qui le retarde , le recule , ou y met un obstacle essentiel , non-seulement elle n'en est pas jalouse , & ne le regardé pas comme ses droits , mais elle le déteste comme sa honte & son opprobre.

Et ne nous dites pas que vous ne vous trouvez pas dans ce cas odieux ; que vous n'avez rien à démêler avec vos Paroissiens ; & que si vous ne résidez pas aussi assidument que vous le devriez dans votre Paroisse , c'est que vous êtes chargé de nièces & de neveux orphelins , qui tomberoient dans la mendicité par les mauvaises chicanes qu'on leur fait , si vous ne vous mettiez à la tête de leurs affaires ; second



prétexte contre le devoir de la résidence.

Je pourrois d'abord, avant d'y répondre, examiner si dans ces absences que vous supposez si essentielles à la fortune de vos proches, il n'y entre pas plus de goût pour le mouvement & la dissipation; plus de dégoût pour l'ennui de la résidence & l'assiduité pénible des fonctions; plus d'ostentation à vous rendre nécessaires, & à faire valoir votre crédit ou vos talens; peut-être aussi plus d'attention à vos intérêts particuliers, que de nécessité à soutenir ceux de vos proches. On transforme si aisément en devoirs les démarches de notre goût, quand elles semblent nous dispenser de nos devoirs réels & toujours onéreux & tristes; mais quand vous n'en seriez pas là, & que vos proches auroient besoin de votre secours; vous criez-vous dispensés pour cela de ceux que vous devez à votre Paroisse? Vos proches, dites-vous, tomberoient dans la mendicité si vous ne vous mettiez à la tête de leurs affaires; mais si vos absences font tomber votre peuple dans le désordre & dans l'ignorance, vous croirez-vous bien excusé devant Dieu?

La résidence d'un Curé dans sa Paroisse, c'est un devoir inséparable de son titre: ainsi les soins que vous croyez devoir à vos proches ne peuvent pas s'allier avec ceux que vous devez à votre Paroisse; il faut opter, ou renoncer à un titre sacré dont vous ne pouvez remplir les fonctions, ou renoncer à des soins qui vous rendent

ces fonctions impraticables. Ce n'est pas ici un conseil & une maxime de perfection; c'est un précepte rigoureux, & la morale la plus indulgente d'aucun auteur, n'a jamais entrepris de l'adoucir par une décision même équivoque; c'est la doctrine invariable de l'Eglise. Vous savez que saint Cyprien, ce Pere si doux & si indulgent, déposa du Sacerdoce un Prêtre qui avoit accepté la tutelle de ses neveux, & qu'une tendresse trop humaine pour ses proches, avoit arraché du repos & des fonctions saintes du Sanctuaire, pour le rengager dans les soins tumultueux & profanes du siecle. L'Eglise en vous établissant Pasteur d'un troupeau, vous a ordonné de lui consacrer tous vos soins & de ne pas le perdre de vûe: elle ne vous a permis de vivre de l'autel, qu'en servant l'autel: elle regarde comme un crime de faire servir des biens qui ne sont que le prix & la récompense de vos fonctions, de les faire, dis-je, servir à des soins & à des contestations pour vos proches, qui vous détournent de vos fonctions mêmes. Le salut de votre peuple est bien plus cher à l'Eglise, que la fortune de vos proches: on ne vous rendra pas responsables du dérangement de leurs affaires; mais on vous demandera un compte rigoureux & terrible de celui de votre Paroisse: des parens que la Providence laisse dans la pauvreté ne changeront rien à votre destinée éternelle; mais un peuple dont vous êtes chargé, laissé

par votre négligence pauvre & dépourvû de tous les biens de la foi & de tous secours spirituels, criera éternellement vengeance contre vous, en un mot, vos devoirs sont tous décidés par votre titre. Aussi quand l'Apôtre défend à celui qui s'est enrôlé dans la milice sainte du ministère, de s'immiscer dans les soins tumultueux du siècle; ce n'est pas un simple avis qu'il nous donne, c'est un précepte qu'il nous prescrit. Nos proches sont devenus des étrangers pour nous, dès que l'Eglise en nous retirant du siècle, en nous consacrant à son service par l'onction sacerdotale, & en nous établissant Pasteurs, nous a donné de nouveaux enfans & une nouvelle famille: un Pasteur, un Prêtre selon l'Ordre de Melchisedech, comme nous en avertit le même Apôtre, n'a plus de généalogie; il n'a plus selon la chair ni pere ni mere, ni freres ni neveux: *Sine patre*, *Hebr. 7.*  
*sine matre, sine genéalogia*; c'est un homme <sup>3.</sup>  
tout céleste, tout spirituel; & tous les liens qui l'attachent, ne sont plus que des liens spirituels & célestes. Aussi quand on vint avertir Jesus-Christ, occupé à instruire les peuples & aux autres fonctions de sa mission divine, que sa mere & ses freres l'attendoient & avoient besoin de la consolation de sa présence, *Nuntiatum est illi, Mater tua & fratres tui stant foris*, *Luc. 3:*  
*volentes te videre*: Il répond que les peuples que son Pere l'a chargé d'instruire, sont sa mere & ses freres: *Qui respondens Ibid. 8.*

*dixit ad eos : Mater mea & fratres mei hi sunt qui verbum Dei audiunt & faciunt.*

Voilà, mes Freres, notre parenté la plus intime & la plus indissoluble; les peuples dont Dieu nous a chargés, & à qui il nous a donnés pour Pasteur. C'est la chair & le sang qui nous a donné nos proches; & nous leur devons, à la bonne heure, des conseils & des secours charitables, compatibles avec nos fonctions: la grace du Sacerdoce n'éteint pas les sentimens de la nature; elle les regle & les sanctifie. Mais c'est l'Eglise; c'est Dieu même qui vous a donné le peuple de votre Paroisse; ce sont les enfans dont il vous a établi le pere; c'est à eux que vous devez tout entier: vous n'êtes plus libres; vous n'êtes plus à vous, dit l'Apôtre: *Non estis vestri*; vous ne pouvez pas disposer à votre gré de votre temps, de vos soins, de vos talens: loin qu'il vous soit même permis de les partager; vous n'en sauriez jamais avoir assez pour remplir toute l'immenfité des devoirs sublimes du ministere; & quelle que puisse être la mesure des talens & des autres dons que vous possédez, tout appartient à l'Eglise, & au peuple à qui elle vous a attaché: elle seule peut rompre ce lien sacré, & vous lier à d'autres ministeres; mais tandis qu'il subsiste, c'est une servitude qui ne vous laisse plus le maître de vous-même. Le titre qui vous élève sur vos peuples, vous assujettit à eux; en devenant leur ministre & leur

Pasteur , vous êtes devenu l'esclave & le serviteur de tous ; tous ont droit sur votre temps , sur vos soins & sur vos talens : ils sont à eux ; c'est leur bien propre , ce n'est plus le vôtre : c'est un vol & une injustice que vous leur faites , en l'employant ailleurs ; & où il faut renoncer au titre dont vous êtes revêtu , ou à tout ce qui est incompatible avec les soins qu'il exige.

La véritable source de ces abus & de ces prétextes , est que la plupart en prenant possession d'une Cure , loin de regarder ce nouvel état comme un nouveau joug & une véritable servitude , le regardent comme un état fixe , indépendant , où ils vont commencer à être maîtres d'eux-mêmes , & à sortir d'une situation changeante , incertaine , subordonnée , jamais sûre , toujours dépendante , ou du caprice de ceux que nous aidons dans le ministère , ou des vûes de ceux qui gouvernent. Les avantages de ce nouvel état fixent d'abord toute notre attention ; les devoirs , les travaux , les assujettissemens , les peines nous occupent peu , & par conséquent nous effrayent encore moins : il semble que nous n'allons devenir Pasteurs que pour nous-mêmes , pour jouir d'un revenu assuré & d'une place stable : tout le reste qui peut concerner la multitude , la difficulté , & le péril de nos nouveaux devoirs ; en un mot , tout ce qui regarde le salut du peuple dont nous allons nous charger , c'est-à-dire , le seul objet essentiel , n'est pour

nous qu'un accessoire dont il n'est pas même question. Mais ce qui nous regarde, nos aïses, notre liberté, notre indépendance ; voilà l'essentiel qui nous touche, qui nous occupe ; voilà comme nous regardons le ministère le plus formidable dont un Prêtre puisse être chargé sur la terre ; & voilà pourquoi les mêmes vûes humaines qui ont souillé notre vocation & notre entrée dans ce saint ministère, en fouille ensuite toute la carrière : les plus légères difficultés, nous les regardons comme des raisons plus que suffisantes pour nous dispenser des devoirs les plus essentiels attachés à notre place, & auxquels nous n'avons pas même fait attention en y entrant. Comme nous ne l'avons envisagé que par rapport à nous, & à nos avantages ; tout ce qui nous gêne, nous incommode, trouble notre repos, s'oppose à nos goûts, à nos intérêts, à nos vûes, l'emporte toujours sur tout le reste : & delà tant de prétextes frivoles que se font tous les jours tant de Curés pour se dispenser des devoirs de l'instruction, de la résidence dans leur Paroisse, & du dévouement dans l'exercice de leurs fonctions.

C'étoit le dernier abus que je m'étois proposé de combattre, si les autres ne m'avoient mené trop loin ; mais je ne puis me dispenser d'en dire un mot en finissant, & de vous rappeler mon Règlement sur l'honoraire des Pasteurs dans leurs fon-

tions. Oui, mes Freres, cette Ordonnance si peu honorable au saint ministere, & que le défintéressement si recommandé aux Pasteurs, auroit dû m'épargner le chagrin de publier : cette Ordonnance publiée, moins pour prescrire aux Fideles ce qu'ils doivent à leurs Pasteurs, que pour mettre des bornes à l'avarice & à la dureté des Pasteurs envers les Fideles ; moins pour apprendre aux peuples, qu'ils ne doivent pas refuser des bénédictions temporelles à ceux qui leur en dispensent de spirituelles, que pour apprendre aux dispensateurs des choses saintes à les dispenser saintement, & non par le motif indigne d'un gain honteux : cette Ordonnance que je voudrois pouvoir effacer du nom de celles que j'ai publiées, parce qu'elle rappellera toujours la fordidité & la basse avarice des Ministres, l'oppression & les justes plaintes des peuples qui en ont été l'occasion ; je suis pourtant encore forcé malgré moi d'en parler, & d'en perpétuer même le souvenir, en la distinguant des autres par les peines plus séveres dont il faudra punir les transgresseurs.

Oui, mes Freres, c'est avec toute la tristesse & l'amertume de mon cœur, que j'apprends qu'il se trouve encore dans ce Diocese des Curés assez mercénares, assez peu touchés de la sublimité de leurs fonctions, de la misere de leur peuple, & de leur caractere auguste & tendre de pere & de Pasteur, pour oser franchir les bar-

rières sages , mais honteuses pour eux , que nous avons cru devoir mettre par notre Ordonnance , l'excès de leur avarice & de leur indigne dureté. Loin d'être honteux d'une loi qui les deshonne , & de la faire oublier par une nouvelle conduite paternelle & défintéressée , ils forcent eux-mêmes en la violant , leurs pauvres peuples à leur remettre sans cesse devant les yeux ; à la réclamer comme leur sauvegarde , & à la porter même devant les Tribunaux laïques pour se mettre à couvert des entreprises de l'avarice infâme , & de la tyrannie de leurs Pasteurs. Quel opprobre pour le saint ministère ! quel scandale pour la Religion , & pour la foi toujours chancelante des peuples ! Mais que pourrions-nous dire ici à des Prêtres si dignes de tous les anathêmes de l'Eglise , si parmi ceux qui m'écoutent , il s'en trouvoit qui fussent capables de cette infamie ? leur rappeler les règles saintes de l'Eglise , sur le défintérement & la charité ordonnée à ses Ministères ? sur la sainteté de nos fonctions , & le don inestimable de Dieu , qui ne se vend & ne s'achette pas à prix d'argent ? sur le prix du sang de Jésus-Christ , ce gage précieux de son amour , dont nous ne sommes que les dispensateurs honorables , & non , comme Judas , les vendeurs exécrables & perfides ? Mais comment seroient-ils sensibles à ces grandes vérités de la foi , eux qui ne sont pas même susceptibles des senti-



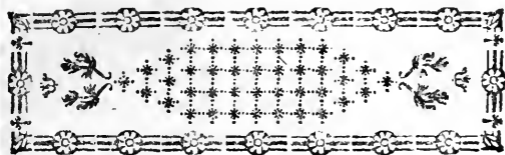
mens les plus communs de l'humanité, de la pudeur, & de la bienséance? ce ne sont pas même des hommes; comment en pourroit-on faire des Ministres de Jesus-Christ? la nature elle-même a perdu ses droits dans leur cœur; comment les sentimens sublimes de la Religion & du Sacerdoce y pourroient-ils conserver les leurs? Je sens la dureté de ces expressions; mais elles ne rendent pas encore toute l'indignation que merite un scandale qui couvre d'opprobre la gloire du Sanctuaire, & qui fait du Temple de Dieu l'infâme retraite des voleurs, & des vendeurs des choses saintes.

L'unique ressource pour empêcher que ce mal honteux n'infecte le Diocèse, est que vous, mes Freres, qui en partagez la douleur avec nous & avec l'Eglise; vous qui honorez votre ministère au milieu des peuples dont le soin vous est confié; qui êtes notre gloire, notre consolation, & dans vos Paroisses les dignes coopérateurs de notre Episcopat; vous manifestiez au-dehors toute l'horreur que vous cause un scandale si honteux au saint ministère; vous déposez tout ménagement, toute tolérance, tout respect humain envers ceux de vos Confreres, que vous connoissez flétris d'une tache si hideuse. Ne gardez aucune mesure de société avec des Prêtres qui n'en gardent aucune avec vous, non-seulement du Sacerdoce, mais même d'humanité & de Christianisme: ce ne sont pas là vos freres; ce sont des ennemis & des

étrangers , qui font entrés dans l'héritage pour le dissiper , l'avilir & le perdre. Après les avoir charitablement avertis , s'ils persistent dans leur infamie , publiez-là vous-mêmes ; détestez-là hautement ; sollicitez contre ces mercénaires notre juste indignation : qu'un silence de timidité , qu'une dissimulation de fausse prudence ne vous rendent pas en nous cachant ce désordre , participans vous-mêmes d'un scandale si ignominieux à l'Eglise , dont la gloire vous est solidairement confiée : que votre indignation publique contre ces indignes Confreres , votre séparation déclarée de toute société avec eux , annonce aux peuples l'horreur qu'à l'Eglise de ces méprisables mercénaires : *Si is qui frater nominatur ,*

1. Cor. 5. 11. *est aut avarus aut rapax , cum ejusmodi nec cibum sumere.* Unissez-vous à votre zele :

c'est-là un de ces scandales où les Anges de l'Eglise ne doivent pas attendre le temps de la moisson pour l'arracher ; & le Diocèse en seroit bientôt purgé , si le zele des bons Curés venoit à notre secours , & si par un soulèvement public & digne de la fermeté sacerdotale contre un abus si monstrueux , ils couvroient ceux qu'ils en connoissent coupables , de la même confusion & du même opprobre , dont leur infâme avarice ne cesse de couvrir l'Eglise.



DIX - HUITIEME  
DISCOURS

*De la nécessité de la Priere.*

**L**A fidélité à la priere , que M. le Pro-  
moteur vient de vous recommander  
avec tant de zele , n'est pas , mes Freres ,  
une de ces obligations qui sont particulie-  
res à la sainteté de notre état. C'est le devoir  
le plus essentiel du Christianisme : tout  
Chrétien , doit être un homme de priere ;  
ses vûes , ses desirs , ses espérances , ses  
affections ; sa conversation même , comme  
s'exprime l'Apôtre , tout est pour lui dans  
le Ciel : tout Chrétien est un citoyen du sie-  
cle à venir , & étranger ; tous les objets  
extérieurs qui l'environnent ici-bas , ne  
doivent être pour lui que des liens & des  
obstacles qui retardent sa course & son exil ,  
doivent enflammer ses desirs vers sa patrie ;  
toutes les séductions que le monde lui of-  
fre , tous les combats secrets que les pas-  
sions lui livrent sans cesse , & où il fait pres-  
que chaque jour de tristes expériences de

sa fragilité , tout cela doit l'avertir de lever continuellement les yeux au ciel : y faire monter ses gémiffemens & ses prieres , & s'adresser en secret & en tous lieux , au témoin fidele & invisible qui est dans le ciel , de ses dangers & de ses peines , & au seul protecteur dont il attend sa consolation & sa force. Tout Chrétien est donc un homme de priere ; & un Chrétien qui ne prie pas , est un homme sans Dieu , sans culte , sans religion , sans espérance ; & cette vérité si incontestable établie , quelles instructions ne devons-nous pas à nos peuples pour leur inspirer l'amour & l'usage de la priere ?

Mais , mes Freres , si la priere est l'ame du Christianisme ; si toute la Religion n'est proprement qu'un hommage d'amour que nous rendons à Dieu pour publier ses bienfaits & ses grandeurs , ou pour solliciter son secours & ses miséricordes ; si toutes les pratiques extérieures du culte ne sont que les secours & les facilités de la priere ; si tout le culte n'est établi lui-même que pour former de tout simple fidele un homme intérieur & un homme de priere ; si un Chrétien qui ne prie pas est un homme sans Dieu , sans religion , & sans espérance , quel monstre , ô mon Dieu ! peut-être un Prêtre , un Ministre de cette religion ; un interprete de ses loix , un dépositaire de son esprit , un dispensateur de ses graces , un intercesseur public auprès de Dieu pour les Fideles , un médiateur entre Dieu & le peuple , s'il n'est pas lui-même un homme de

de priere ; s'il n'est pas fidele à ce devoir ; s'il n'en connoît pas même l'usage , c'est-à-dire , s'il ne prie que de bouche , & des instans rapides , sans attention , sans décence même , sans aucun sentiment de piété , & avec si peu de respect , que sa priere est plutôt une insulte faite à Dieu , qu'un hommage de religion rendu à sa Majesté suprême. Hélas ! mes Freres , si vous ne sentiez pas cette vérité , & s'il falloit des preuves pour vous en convaincre ; que vous seriez à plaindre , & que je le serois moi-même d'avoir à parler à de tels Prêtres , & à de tels Pasteurs de l'Eglise , cette chaste colombe qui gémit & prie sans cesse par la bouche de ses Ministres ! Aussi ce n'est que pour nous édifier ensemble , & nous animer mutuellement à la pratique d'un devoir si consolant dans nos fonctions , & si inséparable d'elles ; que je me suis déterminé à ajoûter un mot à tout ce qu'on vient de vous en dire.

Oui , mes Freres , plus que le reste des hommes , nous Prêtres , nous Pasteurs , nous avons besoin sans cesse du secours de la priere. Plus nos fonctions nous produisent au milieu du monde , plus elles nous exposent à ses périls & à ses séductions. Hélas ! que pourrions-nous nous promettre de la fragilité de nos penchans , si l'esprit de priere ne nous y soutient & ne nous fortifie ? Ce n'est pas même assez pour nous , de ne pas nous laisser infecter ou affoiblir par l'air contagieux qu'on y respire ; il faut

que nous y paroissions revêtus de plus de force, de plus de modestie, de plus de vertu, de plus de sainteté, que le commun des Fideles, au milieu desquels nous nous trouvons sans cesse; nous y devons être partout la bonne odeur de Jesus-Christ. Or qu'il est difficile à un Prêtre & à un Pasteur, si l'usage de la priere ne l'a pas établi dans une certaine solidité de vertu, de se trouver sans cesse au milieu des abus, des séductions, des dissipations du monde, d'entendre tous les jours l'apologie que le monde en fait, & de n'en être pas ébranlé & affoibli! Il y porte un cœur vuide de ces sentimens profonds de religion que l'usage de la priere seul grave dans le cœur, & rempli de tous les penchans qui nous rendent le monde aimable, & qui nous en justifient les abus. La vertu elle-même se laisse quelquefois séduire & y chancelle; que peut donc se promettre un Ministre qui n'y porte que sa foiblesse & ses fragilités? Et quand même la bienfiance le retiendrait encore dans certaines bornes; dès que le respect humain tout seul, & un reste de décence l'arrêtent, le monde n'y prend pas le change; il l'adopte, il le compte pour sien, & il n'y voit plus ces dehors de piété, de fermeté, de majesté sainte, qui annoncent un Prêtre & un Pasteur: ce n'est plus qu'un sel affadi, qui non-seulement ne préserve plus rien de la corruption, mais qui se change bientôt lui-même en pourriture.

Mais d'ailleurs, mes Freres, quand no-

tre sûreté seule au milieu du monde où nos fonctions extérieures nous engagent, n'exigeroit pas de nous cette fidélité à la priere, seule capable de nous y faire soutenir la dignité & la sainteté du ministère; notre Sacerdoce seul, notre consécration au Sanctuaire, qu'est-elle qu'un état tout consacré à la priere? nous sommes les médiateurs entre Dieu & le peuple; les intercesseurs publics, ou pour appaiser sa colere, que leurs crimes irritent sans cesse, ou pour détourner les fléaux, & les calamités publiques que ces crimes leur attirent. C'est notre voie & notre ministère, que les peuples viennent alors reclamer; ils nous supposent du crédit & de l'accès auprès de Dieu: mais quel accès pouvons-nous y avoir, si l'usage de la priere ne nous a jamais unis & comme familiarisés avec lui? comment intercéderons-nous pour nos peuples, si nous n'avons jamais sù intercéder pour nous-mêmes? comment ferons-nous les médiateurs & les réconciliateurs entre Dieu & les peuples; si Dieu ne nous connoît pas; si le défaut de la priere ne nous a jamais donné aucun accès auprès de lui; si nous n'avons pas contracté par notre fidélité à la priere, cette sainte familiarité avec lui qui nous autorise à lui exposer avec confiance les besoins de son peuple; qui nous met en état de fléchir sa colere, & de l'attendrir sur les malheurs qui menacent les ames confiées à nos soins; en un mot, de faire violence à sa miséricorde, & de

lui parler ce langage de tendresse, de piété, de foi, de zèle, de profonde soumission à ses ordres adorables; ce langage que l'usage de la prière seul peut nous apprendre.

Cependant, mes Freres, dans l'ordre général de la Providence, & dans la distribution ordinaire des graces, Dieu attache le salut du peuple aux prieres du Pasteur; le fruit de toutes ses fonctions est presque toujours lié à ses prieres. Ce sont elles qui obtiennent aux Fideles ces dispositions saintes, qui leur rendent les Sacremens qu'il leur administre utiles; aucune des fonctions que nous exerçons ne doit être exercée sans une priere & un retour secret à Jesus-Christ, auteur & principe des graces que le Ministre distribue en son nom. Ainsi, s'il imprime le caractere ineffaçable de la foi sur les fonts sacrés, il doit demander que la grace d'innocence & d'adoption qui en est le fruit, ne s'efface aussi jamais de l'ame de ce nouvel enfant qu'il vient de donner à l'Eglise. S'il réconcilie un pécheur au Tribunal de la pénitence, ses gémissemens secrets sur les chûtes de ce pécheur, ne doivent-ils pas obtenir que sa pénitence soit sincere & durable, & que Jesus-Christ délie dans le ciel ce qui vient de délier lui-même sur la terre? S'il offre la victime de propitiation, ne doit-il pas s'unir à l'Eglise qui demande alors par sa bouche au Pere céleste & très-clément, que ce sang précieux, qui va couler sur l'autel, & qui a



reconcilié le genre humain , ne coule pas envain , & acheve de purifier & de sanctifier le peuple qui assiste à la célébration des saints mysteres ? S'il distribue aux assistans cette victime adorable, ses desirs, ses vœux ardens & secrets pendant cet auguste ministere , ne doivent-ils pas monter devant Dieu , afin que ce pain des Anges devienne un pain de vie pour ceux qui le reçoivent, & qu'il n'ayent pas le malheur de boire & de manger leur condamnation en le recevant dignement ? Enfin, s'il applique à un mourant les derniers remedes de l'Eglise; que peut-il faire dans une occasion si touchante , que de fléchir par ses prieres secretes la sévérité du Juge redoutable devant qui cette ame va paroître, le faire souvenir de ses miséricordes , & le conjurer de la recevoir dans ses tabernacles éternels ? Parcourez toutes les fonctions saintes du ministere ; & voyez ce qu'elles peuvent devenir entre les mains d'un Ministre , qui ne les accompagne pas de cet esprit de recueillement & de priere.

Je ne parle pas du ministere de l'instruction qu'il doit à son peuple. Hélas ! mes Freres , quel succès pourroient avoir ses instructions , si l'usage de la priere n'attire pas sur ses discours , cette grace , cette onction , qui seule les rend utiles à ceux qui les écoutent ? Il ne fera plus qu'un airain sonnante , & une cymbale retentissante ; il ne parlera plus qu'aux oreilles de ses auditeurs , parce que l'Esprit de Dieu , qui seul

fait parler au cœur , & qu'il n'a pas attiré au-dedans de lui par l'usage de la priere , ne parlera plus par sa bouche. Non , mes Freres , ce ne sera pas cet esprit d'onction , de feu , de force , qui répandu , comme autrefois sur les eaux , sur les passions d'un cœur tranquille dans le crime , les trouble , les agite , & en débrouille le cahos , qui animera la langue d'un tel Pasteur ; c'est l'homme seul qui parlera par sa bouche : il aura beau sonner & emprunter les dehors du zele ; il ne fera , comme dit l'Apôtre ,

1. Cor. que battre l'air : *Quasi aerem verberans*. Son  
9. 16. langage sera aussi froid , aussi stérile , aussi insipide que son cœur : & le ministère de la parole ne sera plus pour lui , ou qu'un devoir forcé , qui le dégoûtera , qui l'accablera , & dont il se dispensera le plus qu'il pourra ; ou qu'un théâtre de vanité , où il cherchera plus les vifs applaudissemens de ceux qui l'écoutent , que leur conversion & leur salut.

Et en effet , mes Freres , comment pourroit-il faire goûter des vérités saintes qu'il n'a jamais goûtées lui-même aux pieds de Jesus-Christ ? comment inspireroit-il l'amour & la nécessité de la priere à son peuple , lui qui n'en a jamais connu ni les douceurs ni les besoins , qui en rendent à tout Fidele l'usage si nécessaire ? comment formeroit-il des Chrétiens , c'est-à-dire , des hommes spirituels & intérieurs , lui dont toute la vie est une vie toute hors de lui , & que l'usage de ses prieres n'a jamais fait

rentrer dans son propre cœur ? Non , mes Freres , dépouillez un Prêtre & un Pasteur de l'esprit de priere ; vous le dépouillez de son ame , de sa force , de sa vie : ce n'est plus qu'un cadavre qui se meut encore , & qui infectera bientôt ceux qui l'approchent.

Les prieres mêmes publiques qu'il est obligé de réciter , ou de chanter , ces Pseaumes divins , ces prieres si consolantes pour un bon Prêtre & pour un bon Pasteur , si capables de le délasser du travail pénible & tumultueux de ses fonctions ; de réveiller en nous les sentimens de reconnoissance , d'amour , & de confiance que nous devons à Dieu ; de confusion , de douleur , & de repentir que nous nous devons à nous-mêmes : ces Prieres publiques que l'Eglise régarde comme les sources générales des graces que Dieu répand sur les peuples & sur les Empires , ne sont plus pour un Prêtre & pour un Pasteur de ce caractère , qu'une obligation sèche & forcée , qu'un assujettissement qui le fatigue ; un joug & une tâche dont il ne cherche qu'à abréger les momens par la précipitation , & en soulager l'ennui par l'indécence du maintien , ou par les images profanes & mondaines , qui occupent alors son esprit ; qui lui rendent aussi étranger que le langage des peuples inconnus , ce langage divin , & ne lui laissent pas prendre plus de part qu'eux , à ces prieres solennelles que l'Eglise met dans notre bouche , pour attirer

fur nous & fur tous les Fideles , les bénédictions toujours attachées aux gémissens de cette chaste colombe. Non , mes Freres , encore une fois , & je ne saurois trop le redire ; un Prêtre & un Pasteur sans l'usage de la priere , sans la fidélité à la priere , fut il d'ailleurs irrépréhensible aux yeux des hommes , n'est plus qu'un phantôme de Prêtre & de Pasteur : *Pastor & idolum* : il n'en est que la représentation ; il n'en a pas l'ame & la réalité ; & son Sacerdoce n'est plus qu'un titre vuide , & qui ne le lie ni à Dieu avec lequel il n'a aucune communication , ni à l'Eglise à laquelle il n'est plus d'aucune utilité.

Zachar.  
11. 17.

Et quand je parle de la nécessité de la priere pour un Prêtre & pour un Pasteur ; je n'entends pas que ce saint exercice occupe la plus grande partie de ses journées ; il se doit au dehors à son peuple ; & ses fonctions ne doivent jamais souffrir de la durée de ses prieres. J'entends que la priere doit précéder ses fonctions & les sanctifier : j'entends que l'esprit de priere doit l'accompagner par-tout ; qu'il doit montrer par-tout , & dans les actions même les plus indifférentes , cet homme intérieur , ce commerce secret avec Dieu qui annonce tout seul la religion & la piété , lorsqu'il se montre à son peuple ; qu'il rende son ministère en ce lieux respectable , & fasse de sa présence seule une instruction pour ceux qui l'approchent : voilà ce que j'entends par l'usage de la priere , si essentiel à un Ministre de l'Eglise.

Nous devons laisser à regler à ces pieux-folitaires , à ces ames choisies & cachées dans de saints asyles , le bonheur de pouvoir sans cesse gémir & répandre leur cœur aux pieds des autels : s'y nourrir des vérités éternelles ; y contempler les merveilles & les grandeurs ineffables du Dieu qui se communique à elles ; & goûter d'avance dans les consolations qui naissent de la méditation de ses mystères , de ses bienfaits & de ses promesses , les prémices de cette joie qu'on ne goûtera pleine & entière que dans le ciel ; elles ont sans doute choisi le meilleur partage ; mais ce saint & délicieux repos n'est pas fait pour nous ; le Seigneur ne nous a pas appelés à cet état anticipé de la vie céleste des bienheureux. Nous sommes destinés à combattre les vices & les passions , à détruire l'empire du démon parmi les hommes , à établir & étendre celui de Jesus-Christ : notre ministère nous arrache au repos , & nous met les armes à la main ; mais nos armes seules sont la priere , & la foi animée de la charité ; c'est de ces armes divines , que toutes nos instructions , tous nos travaux , & tous nos efforts tirent tout leur succès & toute leur force ; sans elles nous ne sommes plus que des hommes foibles & téméraires , exposés sans défense au milieu des ennemis que nous devons combattre , & bientôt les tristes jouets de leurs séductions , & des pièges qu'ils ne cessent de nous tendre ; c'est-à-dire , bientôt devenus semblables

nous-mêmes à ceux que nous aurions dû changer & acquérir à Jesus-Christ : *Sicut populus , sic sacerdos*. Et plût à Dieu que ce ne fût là qu'une de ces prédictions des malheurs qu'un zele trop timide prévoit toujours , & inspire ! Une longue épreuve du gouvernement ne nous laisse pas cette consolation ; & l'expérience de tous les jours , ne nous a que trop mis dans la triste certitude , qu'un Pasteur sans cet esprit de recueillement & de priere , ne se soutient pas long-temps. se dissipe , néglige ses fonctions , les remplit sans piété , sans aucun sentiment intérieur de religion , sans respect souvent , & sans cet e décence que le monde lui-même exige de nous , & devient bientôt le scandale de son troupeau , & l'opprobre de l'Eglise.

Quel malheur , mes Freres , pour une Paroisse gouvernée par un tel Pasteur ? quand même avec une vie toute dissipée , sans priere & sans recueillement , un reste de bienséance & de crainte toute humaine , l'auroit empêché jusqu'ici de tomber dans des désordres scandaleux ; quels secours un peuple infortuné peut-il se promettre d'un tel Pasteur ? Calmera-t-il la colere de Dieu dans les calamités qui affligent ce pauvre peuple ? Hélas ! c'est peut-être lui-même qui les attire ; & il n'est propre qu'à lui en attirer de nouvelles. Les consolera-t-il dans leur misere , & dans tous les autres maux dont elle est toujours suivie ? mais où prendra-t-il ces paroles de piété , d'onction ,

de consolation , qu'on ne puise qu'aux pieds de Jesus-Christ dans la priere ? Combattra-t-il les vices & les désordres publics qui infectent sa Paroisse? mais il faut un zèle sacerdotal pour en être touché; mais il faut sentir la perte des ames qui nous sont confiées; mais pour avoir un cœur capable de ce zele & de cette douleur si digne d'un Pasteur, il faut qu'il se soit attendri souvent aux pieds de la croix , en méditant ce que ces ames ont couté à Jesus-Christ. Montera-t-il à l'autel? mais que peuvent auprès de Dieu les offrandes saintes entre des mains profanes; que consommer l'iniquité de celui qui les offre , & éloigner les regards favorables du Ciel sur l'Eglise & sur le peuple au milieu du quel elles sont offer-tes ? Que malheur encore une fois pour un peuple infortuné , à qui le Seigneur a donné un tel Pasteur dans sa colere ! il au-roit dû être , selon le langage de l'Esprit saint , comme une nuée salutaire , placée entre , le ciel & le champ précieux qui lui est confié ; il auroit dû par l'usage de la priere recevoir d'en haut ces influences saintes dont il n'auroit cessé d'arroser , d'en-richeur & de rendre féconde en fruits de salut , la terre qu'il est chargé de cultiver ; mais n'ayant aucune communication avec le ciel par la priere , il n'est plus qu'une de ce nuées sans eau qui flottent au gré des vents ? *Nubes sine aqua , quæ à ventis cir-* *Judæ.*  
*cumferuntur.* Aucune rosée céleste ne coule *ŷ. 12.*  
de son sein ; elle ne répand rien , parce

qu'elle ne reçoit rien; & s'il en sort quelque chose, ce n'est plus que l'éclat funeste, la puanteur, & le bruit public de ses scandales & de sa chute: *Nubes sine aqua, quæ à ventis circumferuntur.*

Recueillons, mes Freres, ces saintes vérités que je n'ai fait que parcourir rapidement: ne les perdons jamais de vûe. L'esprit de priere est l'esprit essentiel du Christianisme; mais il est commel'ame, la substance, & la vie unique du Sacerdoce & du saint ministere. Tout dans nos fonctions extérieures nous unit à Dieu, nous élève à Dieu; tout y élève du moins nos mains, nos regards, notre langue; quoi, notre esprit & notre cœur seroient les seuls à ne s'élever jamais jusqu'à lui par la priere, au milieu de tant d'objets sacrés qui nous rappellent sans cesse à lui; de tant de graces & de bienfaits que nous dispensons dans l'administration des Sacremens, & qui ne découlent que de lui; de tant de défordres que nous voyons croître chaque jour parmi les peuples dont nous sommes chargés, & qui nous avertissent d'implorer ses miséricordes, & de recourir à lui? nous regarderions comme une peine, un commerce saint avec lui, & il seroit pour nous comme autrefois au milieu d'Athenes, un

Act. 17. Dieu inconnu: *Ignoto Deo.*

23.

O mon Dieu! donnez à vos Ministres un cœur tendre & paternel pour leurs peuples: alors ils sauront vous parler pour eux; ils n'auront pas besoin de nos exhor-



tations pour les animer à prier ; leur cœur tendre & paternel sera comme une priere continuelle , & vous parlera par-tout en secret pour les besoins d'un peuple qui leur sera cher. Un Pasteur , ô mon Dieu , qu'un moment de commerce secret avec vous , ennuie & rebute , & qui n'a jamais sù vous parler pour ses brebis , n'est pas un Pasteur & un pere ; c'est un étranger , un usurpateur , & un instrus dans une famille , dont les enfant ne réveillent ni ses soins , ni sa tendresse. Cependant , ô mon Dieu , nous avõs souvent la douleur de voir ces usurpateurs , ces Pasteurs indignes , en possession de votre héritage , & l'abomination dans le lieu saint. Vos Anges vous sollicitent en vain d'arracher dès à présent ce scandale si affligeant , & cette zizanie si deshonorable , du champ divin de votre Eglise : en vain elle souhaiteroit quelquefois qu'un coup terrible & soudain de votre justice en fit un exemple éclatant qui servit d'avertissement à leurs semblables : vous voulez attendre le temps de vos vengeances : vous paroissez insensible au fond de votre Sanctuaire , & il n'en sort plus de foudres contre les profanations des Dathans & des Corés. Mais du moins , grand Dieu , ouvrez vous-même les yeux des premiers Pasteurs ; éclairez notre ministere ; conduisez nos choix , afin que nous ne choissions que ceux que vous avez choisis vous-même ; ne permettez jamais que par des complaisances humaines , par des vûes

de la chair & du sang , nous coopérons nous-mêmes aux malheurs & aux opprobres de votre Eglise , en y introduisant des Ministres qui doivent en avilir & en deshonorer la sainteté. Parlez-nous vous-même en secret , grand Dieu , comme vous parlates autrefois à Samuël pour nous dire :

**1. Reg.** *Non hunc elegit Dominus* ; ou frappez plutôt nos mains de sécheresse & d'immobilité , quand nous serons sur le point de les imposer sur la tête d'un Ministre sur qui votre Esprit saint ne doit pas se reposer.





DIX-NEUVIEME  
DISCOURS

*Du soin que les Curés doivent avoir pour leurs malades.*

**I**L me paroît presque inutile d'ajouter ici quelques réflexions à tout ce que M. le Promoteur vient de vous dire d'édifiant, sur le soin que vous devez à vos malades. En effet, mes Freres, l'infidélité autres devoirs de votre état, quoique toujours sans excuse devant Dieu, peut en trouver souvent devant les hommes qui ne connoissent pas toute la sévérité des regles ni l'étendue de vos obligations; mais l'oubli & l'abandon d'un seul de vos malades, est une inhumanité qui révolte le public contre un Curé capable d'une négligence si barbare, qui lui attire la haine & le mépris de toute une Paroisse effrayée de se voir exposée au même malheur; qui scandalise même ceux qui auroient pu être les approbateurs & les complices de ses autres désordres, & qui crie vengeance contre lui devant Dieu & devant les hommes,

Et en effet, mes Freres, un pere peut-il voir ses enfans sur le point de lui être enlevés, sans courir à leurs secours, & leur donner du moins ces dernieres marques de consolation & de tendresse ? est-ce un Pasteur, ou un barbare, qui voit sa brebis infirme, & peut-être mourante, & qui ne daigne pas s'approcher d'elle pour la secourir ? le véritable Pasteur laisse-là toutes les autres pour courir après une seule qui s'est égarée ; & vous laisserez périr tranquillement celle qui meurt sous vos yeux au milieu même du bercail ?

Non, mes Freres, un Curé qui néglige le soin de ses malades ; qui attend que l'extrémité du mal ne lui permette plus de délais ; qui ne se montre enfin après bien des remises, que lorsque la violence du mal ne peut plus rendre utile au malade, ni la présence du Pasteur, ni les derniers secours de l'Eglise qu'il va lui administrer ; un Pasteur de ce caractère, s'il lui reste encore un cœur capable de quelque sentiment de religion, peut-il sans être saisi d'horreur pour lui-même, voir cette ame aller paroître devant le tribunal terrible de Jesus-Christ ? Que repondra-t-elle dans cet examen rigoureux, où elle va être interrogée au sortir du corps, sur l'usage qu'elle aura fait de sa maladie, sur les impatiences, sur son défaut de soumission à la volonté de Dieu, sur le peu de fruit qu'elle a retiré des derniers remedes de l'Eglise ? que va-t-elle répondre à Jesus-Christ ? Celui que

vous m'aviez destiné , Seigneur , pour soutenir ma foiblesse & mon peu de foi dans les infirmités dont vous m'affligez ; celui qui devoit m'aider à les souffrir avec soumission , comme la juste expiation des crimes de toute ma vie ; celui qui dans ces derniers momens du moins auroit dû m'ouvrir les yeux sur l'aveuglement où j'avois jusques-là vécu ; c'est lui-même , Seigneur , c'est cet indigne envoyé de votre part , qui sur le point que j'étois de venir entendre de votre bouche l'arrêt décisif de mon éternité , m'a laissé toute seule dans le lit de ma douleur & des mes infirmités , livrée à toutes mes passions , à mes maux , à mes ténèbres : vous aviez tout souffert pour me sauver ; & il n'a pas voulu se priver d'une inutilité , pour vous conserver une ame qui vous avoit coûté si cher. Voilà ce qu'elle va répondre : un Curé peut-il en être persuadé , & oser négliger le soin d'un seul malade ? Oui , mes Freres , c'est dans cet état d'infirmité , que les ames qui vous sont confiées doivent vous être plus cheres ; votre condamnation , ou votre apologie , va former le premier article du compte rigoureux qu'elles vont rendre à Jesus-Christ. Quelle occasion plus intéressante pour vous empeser de les secourir ! quittant tout pour les aller consoler , leur donner les marques les plus touchantes de votre zele & de votre charité pour elles , & en les attendrissant sur l'intérêt vif & sincere que vous prenez à leurs maux & à leur salut ,

les intéresser elles-mêmes à demander à Jesus-Christ pour vous au sortir de leurs corps , la récompense des peines & des soins qui leur ont facilité une mort sainte & chrétienne. Première réflexion.

D'ailleurs , mes Freres , quand vous êtes infideles à quelqu'autre devoir du saint ministère , vous pouvez toujours vous flatter que dans une autre occasion vous réparerez votre négligence ; mais un malade abandonné , mourant dans cet état , ne vous laisse plus d'espérance de pouvoir réparer l'énormité de ce crime. Vous avez perdu pour cette pauvre ame , ces momens précieux que la bonté de Dieu lui réservait encore dans les secours de votre ministère : il n'y a plus de ressource ; le crime de sa réprobation de meure à jamais sur votre tête ; & que pourrez-vous jamais rendre à Dieu qui puisse remplacer la perte d'une ame rachetée d'un si grand prix ? vos larmes elles-mêmes pourront-elles jamais laver & expier cet anathème ? De plus , mes Freres , le soin de vos Paroissiens malades est la seule occasion qui vous reste , en redoublant votre assiduité & vos soins auprès d'eux , de réparer toutes les négligences dont vous aviez pu pendant leur vie , vous rendre coupables pour leur salut. C'est une conjoncture précieuse pour vous , & que Dieu ne semble vous avoir ménagée qu'afin que vous lui rendiez par de nouveaux soins , & de nouveaux efforts de zele , une ame que votre négligence ,

vos dissipations , & votre oubli avoient jusques - là laissé tranquille dans une vie toute mondaine & criminelle. Pouvez-vous alors , quand on vient vous avertir que Dieu l'a frappée d'infirmité , préférer à un devoir si auguste & si pressant , si précieux par tant d'endroits pour vous , & pour cette ame , préférer , dis-je , à ce devoir une visite inutile , une conversation oiseuse , les soins fardés d'une affaire temporelle ; que dirai-je ? une partie peut-être indécente de plaisir & de dissipation ? Faut-il que l'extrémité du mal vous arrache , comme malgré vous , & vous fasse courir enfin au secours d'un malade à qui votre présence , comme je l'ai déjà dit , & les derniers remèdes de l'Eglise , que vous lui administrez , ne sauroient plus être utiles ? faut-il pour réveiller votre léthargie , qui rien ne soit plus capable de réveiller celle de votre frere qui expire ? Que vient faire alors un Pasteur auprès de cet infortuné mourant ? lui inspirer des sentimens de douleur sur sa vie passée ? il ne peut plus sentir que la douleur de ses maux. L'exhorter à rappeler dans son souvenir le nombre & la durée de ses péchés ? il n'est plus en état de se souvenir même s'il a péché. Lui demander des signes de connoissance ? Hélas ! il ne se connoît plus lui-même : & un Curé se croira quitte devant Dieu & devant les hommes de tous ses devoirs , quand il a accordé à ce phantôme mourant des soins qu'il a rendus inutiles , & sans

doute qu'il a profanés par sa lenteur & sa négligence inexcusable ? pourra-t-il alors , en attendant que cette ame expire , emprunter les prieres que l'Eglise met dans notre bouche , lorsque nous assistons un mourant dans son agonie ? osera-t-il appeler avec l'Eglise les saints Anges au secours de cette ame pour la défendre contre les puissances invisibles des ténèbres , lui qui vient de la leur livrer pour toujours , & supplier ces esprits célestes de l'accompagner , & de l'offrir en la présences du Seigneur ? *Subvenite , sancti Angeli Domini , suscipientes animam ejus & offerentes in conspectu Domini.* Que vont-ils offrir à cette présence adorable & terrible ? ils vont lui offrir le spectre affreux d'une ame qui étoit sortie de son sein , & appelée à une gloire immortelle , & dont vous qui en étiez le pere & le Pasteur , venez d'être le barbare parricide : ils vont lui offrir l'oubli scandaleux où vous vivez de tous vos devoirs , solliciter contre vous tous les foudres de sa colere & de sa vengeance , & le conjurer , comme les Anges de l'Evangile conjuroient le Maître de la moisson , de leur permettre d'aller eux-mêmes arracher cette zizanie de son champ divin : *Vis , eamus & evellamus zizania ?* Ils vont solliciter qu'il leur soit permis d'aller frapper eux-mêmes cet infidele Pasteur ? d'aller purger de ce scandale son Eglise qui est ce champ précieux , arrosé du sang de son Fils ; & de ne pas souffrir que des ames destinées



à la société immortelle des Anges & des Saints, & qui lui ont coûté si cher: périssent entre les mains d'un si coupable Ministre: *Vis, eamus & evellamus zizania?* Aussi je vous avoue que je sens déchirer mes entrailles, quand on vient m'annoncer que quelques malades dans une Paroisse sont morts sans secours par la faute & la négligence du Curé: rien ne me paroît plus affreux, plus infâme & plus déshonorant pour le saint ministère; & je ne comprends pas qu'un Prêtre & un Pasteur puisse exercer une barbarie dont un Payen & un Samaritain dans l'Évangile ne fut pas capable. Seconde réflexion.

Cependant, mes Freres, comme parmi les Curés même qui n'ont pas encore tout-à-fait oublié leurs devoirs, il arrive souvent que des prétextes plus plausibles les font tomber dans ce triste inconvénient, ajoutons encore une dernière réflexion qui conviendra même mieux à la plupart de ceux qui m'écoutent, & qui réveillera plus encore en eux l'attention & les soins qu'ils doivent à leurs malades. En effet, mes Freres, les instructions publiques que vous faites à vos peuples durant le cours de l'année, s'adressent à des Auditeurs qui jouissent encore de toute leur santé; la mort, l'éternité, les tourmens réservés pour toujours aux ames criminelles, sont pour eux des objets que la santé, que les passions, que l'espérance d'une longue vie ne leur présentent que dans un éloignement

qui les fait aussitôt oublier & disparaître : s'ils sont touchés, ce n'est d'ordinaire qu'une émotion passagere & superficielle, qui ne trouble qu'un instant leur fausse paix. Hélas ! une triste expérience ne nous a que trop souvent fait gémir là-dessus du peu de succès de nos instructions ; & nous avons tous les jours la douleur de voir nos peuples, au sortir des vérités les plus terribles que nous venons de leur annoncer, retourner tranquillement aux lieux, aux occasions, aux habitudes qui les damnent. Mais les instructions que vous faites à un pécheur accablé d'infirmités & menacé de la mort, portent rarement à faux : il sent que sa chair pour laquelle seule il avoit toujours vécu en se livrant à tous ses desirs déréglés, est sur le point de tomber en pourriture ; il touche de près la mort, l'éternité, l'enfer, & tous ses tourmens qu'il avoit toujours perdu de vûe ; toutes ces grandes & effrayantes vérités de la foi qui ne lui avoient paru jusques-là que comme des phantômes, se réalisent, le frappent, le pénètrent, fondent tout à la fois, pour ainsi dire, sur son ame alarmée ; une seule instruction alors de zele & de charité, une simple réflexion sur l'oubli de Dieu où il a toujours vécu, & sur le compte qu'il va lui rendre, le touche & l'attendrit : une seule de vos paroles ne retourne pas alors à vous vuide ; ses yeux s'ouvrent ; son cœur jusques-là uniquement occupé de toutes les choses

de la terre qui vout lui échapper, se tourne & se fixe à l'objet seul qui doit être éternel pour lui ; il déplore sa méprise & son aveuglement ; il reconnoît avec confusion qu'étant né pour Dieu seul, & n'ayant dû vivre que pour lui seul, Dieu seul n'avoit eu aucune part aux diverses occupations qui ont rempli tout le cours de sa vie : il sent toute l'injustice, l'ingratitude, & l'énormité de ses crimes, & la juste punition qu'il ne croit pas pouvoir éviter ; vous le consolez & le soutenez par l'espérance du pardon fondée sur le prix infini du Sang de Jesus-Christ, & sur la miséricorde inépuisable d'un Dieu qui ne rejette jamais le pécheur, lorsqu'il revient à lui avec un cœur sincere & pénitent : vous avez la joie d'être témoin de ses regrets & de ses larmes, & de voir l'humiliation & la componction dont son cœur est pénétré, peintes sur les traits mourans de son visage ; & si le moment qui sépare cette ame de son corps arrive, quelle consolation pour vous de pouvoir lui dire avec l'Eglise : Partez, ame chretienne : *Proficiscere, anima christiana* ; retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, & allez porter devant son Tribunal vos larmes, qui mêlées avec le sang de Jesus-Christ que vous venez de recevoir, vous feront, comme nous l'espérons, trouver grace auprès de ce Pere clément & miséricordieux. Or, mes Freres, un Pasteur peut-il n'être pas jaloux d'une consolation si touchante, & si capa-

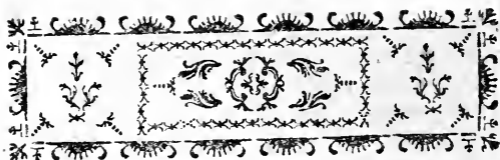
ble d'adoucir les peines du saint ministère ? un Pasteur peut-il s'en priver, en différant sous quelque prétexte spécieux, le secours qu'un malade lui fait demander ? La rigueur de la saison, la difficulté des chemins, le sommeil de la nuit interrompu, une légère indisposition peuvent-elles devenir des raisons pour remettre à un autre temps une fonction pour laquelle il n'y a jamais un moment à perdre, & que la justice de Dieu refuse souvent, lorsqu'on s'y attend le moins, au malade & au Pasteur lui-même ? Oui, mes Freres, voilà les prétextes auxquels les Pasteurs mêmes d'ailleurs irréprochables se laissent souvent séduire. La rigueur de la saison ? Mais, mes Freres, vous empêcheroit-elle d'aller prendre possession d'une place ou d'un titre où la célérité seroit essentielle ? & vous croiriez la diligence moins importante, quand il s'agit d'aller assurer à votre frere une place dans le ciel, & le titre d'héritier d'un Royaume éternel ? Le temps pour vacquer à nos affaires temporelles est toujours prêt & facile, comme Jesus-Christ le reprochoit à ses parens charnels : *Tempus vestrum semper est paratum* ; mais le temps de Jesus-Christ, le temps de remplir nos devoirs, trouve toujours des difficultés & des obstacles : *Tempus autem meum nondum advenit*. Les Ministres Apostoliques auxquels nous avons succédé, observoient-ils les temps & les jours pour aller au secours de leurs freres ? ils y couroient *in frigore*

*En nuditate.* La difficulté des chemins? Mais le bon Pasteur alloit chercher sa brebis à travers les montagnes les plus impraticables; & les chemins peuvent-ils paroître difficiles à un Ministre de Jesus-Christ qui va frayer à une ame le chemin du ciel? Le sommeil de la nuit interrompu? Mais pour ne pas retrancher de votre paresse une heure de sommeil, n'auriez-vous pas horreur de vous-même en vous exposant par vos délais à précipiter votre frere dans un sommeil éternel? Enfin, une légère indisposition de santé? Mais, mes Freres, souvenons-nous quelquefois que Jesus-Christ le grand modele des Pasteurs dans la défaillance de son agonie, & sur le point d'expirer sous la rigueur des tourmens, ne refusa pas son secours à un pécheur qui expiroit à ses côtés, & qui réclamoit sa puissance & sa miséricorde; & vous, un léger dérangement de santé vous rendroit insensible aux cris d'un pécheur qui sollicite les secours de votre ministere? & il vous paroîtroit plus dangereux d'exposer un moment votre santé, que le salut éternel d'une ame qui vous est confiée, & qui va peut être périr? N'est-ce pas alors que vous devez dire avec l'Apôtre: *Cùm infirmor, tunc potens* 2. Cor. 12. 10. Ma foiblesse va se changer pour moi en une nouvelle source de force & de courage. Un Pasteur, vous le savez, doit être toujours prêt à donner sa vie même pour ses brebis; & vous ne croiriez pas leur devoir un léger effort qui pourroit tout au

plus reculer de quelques jours le retour de votre santé ? Non , mes Freres , nous ne demandons pas ici de vous ce zele & ce courage des premiers Ministres qui regardoient la mort à laquelle ils s'exposoient tous les jours pour leurs freres , comme un gain & la récompense la plus souhaitable de leurs peines : *Et mori lucrum*. Mais nous demandons que vous regardiez comme un grand crime & une spece d'apostasie dans le saint ministere , d'être plus touchés de la crainte d'aigrir une infirmité passagere , que du danger éternel que va courir une ame qui vous est confiée , & que vous abandonnez. Car enfin , mes Freres , si ce courage héroïque & ce desir du martyre , qui animoit autrefois le Sacerdoce n'est plus nécessaire au milieu du Christianisme : le premier esprit qui est l'esprit du ministere subsiste toujours , & ne faudroit jamais s'éteindre , non plus que l'Eglise elle-même. Il est encore de foi , comme il a été dans le commencement , & il le sera jusqu'à la fin , que ce n'est pas pour nous que nous sommes Pasteurs , mais que nous ne le sommes que pour les ames qui nous sont confiées ; c'est la vérité fondamentale sur laquelle tout le saint ministere est établi : c'est à ces ames auxquelles l'Eglise nous a donnés pour Pasteurs que nous devons non-seulement nos soins , nos forces , nos talens , mais notre vie même : tout ce que nous avons & tout ce que nous sommes est à elles , & quand pour nous

acquitter d'une dette si sainte & si honorable, nous aurions épuisé nos forces, devrions-nous regretter une perte si auguste & si glorieuse? Les infirmités qui seroient devenues le fruit de nos travaux & de notre fidélité à nos devoirs, ne seroient-elles pas plus consolantes pour nous & plus respectables qu'une longue vie prolongée dans l'inutilité & dans la paresse? & pourrions-nous regarder nos jours comme abrégés, quand nous les aurions changés en des jours heureux & éternels?





VINGTIEME  
DISCOURS

*Réponse à la réquisition de M. le Promoteur , contre certains abus glissés dans le Clergé.*

1742. **I**L est difficile que dans un Diocèse aussi vaste , quoique composé d'un Clergé en général si édifiant & zélé pour le bon ordre , il ne se glisse quelques abus. Les premières Eglises du Christianisme naissant , si ferventes , & où l'on ne comptoit le nombre des Fideles que par celui des Martyrs , n'en furent pas exemptes. Au milieu de tant d'ouvriers Apostoliques qui gouvernoient ces peuples nouvellement acquis à Jesus-Christ , le démon suscitoit de faux Apôtres qui abusoient de ce nom honorable pour cacher leurs désordres , & qui changioient en luxure & en un gain sordide , la grace de la Foi , du Sacerdoce & de la piété. Mais si ces premiers Pasteurs revêtus du don des miracles , & remplis de tous les dons de l'Esprit saint visiblement répandus sur eux , malgré leur vigilance Apostolique ,



ne pouvoient pas empêcher que des loups ne se gliffassent dans le troupeau , que pourrions-nous nous promettre , nous leurs indignes successeurs dans l'Episcopat , de notre négligence , de la foiblesse de notre foi, & de notre piété , & de la médiocrité de nos talens & de nos lumieres ? Telle est la destinée de l'Eglise sur la terre , l'ivraie & les scandales se glifferont toujours dans ce champ divin ; mais s'il n'est pas ordonné à ses Anges , c'est-à-dire , à ses premiers Pasteurs de les arracher tous avant la moisson , il leur est ordonné du moins d'empêcher qu'ils n'étouffent la bonne semence.

C'est sur quoi M. le Promoteur vient de réclamer notre autorité. Sa premiere plainte regarde le relâchement de plusieurs Curés en certains cantons sur-tout, sur la tenue des Conférences si utilement établies, & si universellement continuées jusqu'ici dans ce Diocèse. Aurois-je la douleur, mes Freres , de voir s'affoiblir & tomber presque sous mon Episcopat un usage si honorable à mon Clergé , & que j'ai reçu encore comme tout fervent , & comme un dépôt précieux des mains de mes Prédécesseurs ? N'auriez-vous pas une sorte de honte vous-mêmes de laisser éteindre sous votre ministere , un règlement qui avoit fait tant d'honneur à celui de vos Prédécesseurs ? & n'en partageriez-vous pas avec moi la confusion & la tristesse ? Faut-il donc , mes Freres , soutenir cet établissement , & se rendre l'inobservance plus rare

par les peines dont elle sera punie ? Mais les peines seroient-elles bien placées pour prévenir l'instinct d'un usage qui vous est si honorable , & dont vous devez vous-mêmes solliciter la continuation ? Quelle peine en effet plus honteuse & plus humiliante pour vous , pourrois-je prononcer ici que de cesser ces assemblées , & défendre au Presbyterè respectable de ce grand Diocese de s'assembler , comme indignes & incapables de conférer ensemble sur le devoirs & les fonctions du saint ministère ? Et , qu'à l'Eglise de plus respectable , mes Freres , que l'assemblée de ses Pasteurs ? ceux du premier ordre s'assemblerent pour la défendre contre les ennemis du dehors qui osent attaquer l'immutabilité de sa foi , & l'empêcher de se perpétuer dans toutes les Eglises telle que nous l'avons reçue des Apôtres ; & les Pasteurs du second pour conserver au dedans dans chaque Diocese sous la direction du Pasteur principal , l'innocence des mœurs parmi les Fideles , l'union des cœurs , la charité , la miséricorde , la piété , afin que la pureté de leur vie réponde à celle de leur foi. Et quoi , mes Freres , je le répète , ne seroit-ce pas une grande peine & une espece d'ignominie pour vous , si nous défendons dans ce Diocese ces assemblées publiques de Prêtres & de Pasteurs , si nous ne les jugions pas dignes de conférer ensemble sur les regles saintes du ministère , & si nous vous dégradions d'un droit & d'un

honneur qui fait toute la gloire & toute la consolation du College sacerdotal.

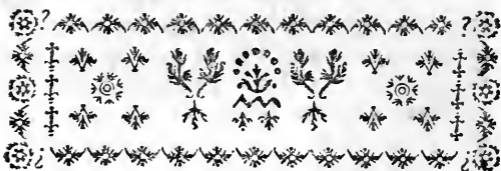
Voici donc, mes Freres, la seule peine que nous prononçons en plein Synode contre les Curés qui s'absentent habituellement de la Conférence de leur canton: ils seront d'abord avertis, après une ou deux absences par le Directeur ou le Promoteur de la Conférence; si malgré ces monitions, ils continuent de s'absenter, sans alléguer de raison valable de leur absence, l'assemblée, après nous les avoir dénoncés, les en déclarera de notre part publiquement exclus pour toujours, comme indignes de participer aux droits de leurs confreres dont-ils méprisent la société: elle n'aura plus le pouvoir de les admettre, quand même ils viendroient s'y présenter, & solliciter plusieurs fois leur établissement, à moins qu'un ordre exprès signé de Nous ou de nos Vicaires Généraux, ne permette de les recevoir, & de lever cette espece d'anathême qu'ils avoient encouru, en se séparant eux-mêmes de la société & de la communion de leurs confreres. Ainsi, tandis qu'ils demeureront séparés & retranchés, pour ainsi dire, du corps respectable des Pasteurs, il ne conviendrait pas que leur voisinage vous fût d'aucun secours: nous leur ordonnons de borner leurs fonctions à leurs seules Paroisses déjà assez malheureuses d'être gouvernées par de tels Pasteurs, supposé même que nous jugeons à propos de les y tolérer encore: nous ré-

voquons tous les pouvoirs qu'ils ont pu avoir reçus de nous ou de nos Vicaires Généraux , pour exercer des fonctions dans les Paroisses de leur voisinage : nous défendons aux Curés leurs voisins de les appeller , sous quelque prétexte que ce soit , à aucune partie de leur sollicitude ; il faut les laisser jouir de toute la confusion , & de l'opprobre de leur solitude & de leur séparation , & regarder comme profanes dans cette milice sainte les secours de ceux qui ne veulent pas venir s'instruire avec nous de l'usage des armes spirituelles que l'Eglise nous met en main pour étendre le Royaume de Jesus-Christ.

Au fonds , mes Freres , je ne suis pas surpris que ces Pasteurs discoles fussent vos assemblées & la société honorable de leurs confreres ; votre présence leur reprocheroit tout bas l'indignité secrète , & peut-être publique , de leur conduite : ils seroient trop couverts de confusion de se trouver liés par une sainte société à ceux avec qui ils le sont si peu par les mœurs & par une fidélité édifiante aux fonctions de leur ministere : une société de table , de crapule , de dissipation , de commerces suspects & indécents , a bien plus de charmes pour des Pasteurs & des Prêtres de ce caractère : tout ce qui rappelle à la sainte gravité du Sacerdoce , gêne des Prêtres qui l'ont entierement bannie de leurs mœurs : il leur paroît inutile d'aller entendre parler dans vos Conférences des regles

faut que nos peuples ne sentent notre autorité que par nos soins & par notre tendresse pour eux. Ils doivent retrouver en nous leurs peres & leurs Pasteurs, pour que nous ayons droit de les regarder comme nos enfans & nos brebis : l'humeur, la hauteur, la rudesse que nous inspire souvent la grossiereté de leur éducation & la bassesse de leur état, nous dégradent de la sublimité de ces titres. Paroiſſons élevés au-dessus d'eux par la sainteté de nos mœurs ; c'est elle seule qui assure l'élévation de notre ministère : devenons pour eux des modèles de foi, de piété, de désintéressement, de sobriété, de douceur & de patience ; c'est la seule supériorité que nous devons leur montrer : qu'ils soient forcés d'estimer notre conduite, & ils le seront de respecter notre caractère : *Non dominantes in Cleris, sed forma facti gregis ex animo.* A la vûe de ces vérités éternelles, si grandes, si immuables, & si dignes du premier des Pasteurs, que pourrois-je ajouter que de finir en vous les répétant ? *Seniores ergo, qui sunt inter vos obsecro, consenior ego : pascite qui in vobis est gregem Dei ; providentes non coactè, sed spontaneè, secundum Deum ; neque turpis lucri gratiâ, sed voluntariè : neque ut dominantes in Cleris, sed forma facti gregis ex animo ; & cum apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarcescibilem gloriâ coronam. Amen.*

*Ibid.*



# REMERCIEMENT

*De M. l'Evêque de Clermont à l'Accadémie Françoisè , prononcé le jour qu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé de Louvois.*

**M**ESSIEURS ,

23 Fév. 1719. **I**L faut que l'amitié ait sur le cœur des droits plus vifs & plus intéressans que la gloire même; puisque l'honneur que vous me faites aujourd'hui , me laisse encore sensible au chagrin de ne le devoir qu'à la perte d'un ami , & d'un de vos plus illustres confreres.

Vous ne me ferez pas un crime de cet aveu: la vanité est assez flattée de votre choix ; tout annonce ici ma reconnoissance , & ma douleur même la rend plus digne de vous.

Au sortir presque de l'enfance , & dès que M. l'Abbé de Louvois fut en état de se choisir des amis , il me fit l'honneur de me mettre de ce nombre. Dès lors il laissoit déjà voir tout ce qui lui attira depuis l'estime publique & les suffrages de la Com-

pagnie : une probité au-dessus de son âge , & digne d'un meilleur siècle ; un goût & un amour pour les Lettres né avec lui , & qu'une excellente éducation avoit cultivé ; des talens auxquels il n'a manqué que des places ; une fidélité dans le commerce , encore plus estimable que les talens ; des mœurs douces , le fruit de sa raison & de ses réflexions , & où l'on pouvoit dire que le tempérament n'en avoit pas tout l'honneur ; une maturité d'esprit , capable de remplacer les grands hommes que sa famille avoit donnés à l'Etat : il les vit passer devant lui comme des songes , & ne survécut à tant de pertes , que pour s'assurer par ses qualités personnelles , ces égards publics , qui ne survivent gueres à la faveur. Sa modestie m'a élevé à une place , que le choix du Prince lui avoit d'abord destinée : \* je ne m'attendois pas que sa mort me préparât celle que son mérite lui avoit acquis depuis long temps parmi vous. Mais je sens que je passe les bornes ; l'amitié n'en connoît point : je ne pense qu'à rendre un hommage d'estime & de tendresse à sa mémoire ; & c'est un remerciement que je vous dois.

Vous m'associez aujourd'hui , Messieurs , à tout ce que notre siècle a vû & voit encore de plus illustre & de plus respectable : je disparois au milieu de tous ces grands noms : il n'est que la reconnoissance , qui

\* Il avoit été nommé à l'Evêché de Clermont qu'il refusa.

puisse m'y faire remarquer; & vous souffrez que je la mette ici à la place du mérite.

Vous avez eu égard, en me choisissant, à quelques suffrages publics, que mon ministère m'avoit attirés; & vous n'avez pas voulu faire attention, que cette sorte de réputation, nous la devons moins à l'éloquence de nos discours, qu'à la piété de ceux qui nous écoutent.

J'augure trop favorablement des regnes futurs de la Monarchie, pour soupçonner même qu'ils se refroidissent jamais sur l'utilité de votre établissement: ce Tribunal élevé pour en perpétuer parmi nous le goût & la politesse, est un secours qui avoit manqué aux siècles les plus polis de Rome & d'Athènes; aussi ne se sauverent-ils pas long-temps de la fausse éloquence & du mauvais goût, & on les vit bientôt retomber presque dans la même barbarie d'autant d'ouvrages fameux les avoient tirés.

Mais le Cardinal de Richelieu, à qui il étoit donné de penser au-dessus des autres hommes, fut ménager à son siècle un secours si nécessaire: il comprit que l'inconstance de la nation avoit besoin d'un frein; & que le goût n'auroit pas chez-nous une destinée plus invariable que les usages, s'il n'établissoit des Juges pour le fixer.

Repassez sur les regnes qui précéderent la naissance de l'Académie, la naïveté du langage suppléoit, je l'avoue, dans un petit nombre d'Auteurs, à la pureté du style, au choix & à l'arrangement des ma-



tières ; & toutes les beautés dont notre Langue s'est depuis enrichie , n'ont pu encore effacer les graces de leur ancienne simplicité.

Mais en général , quel faux goût d'éloquence ! les astres en fournissoient toujours les traits les plus hardis & les plus lumineux ; & l'Orateur croyoit ramper , si de premier pas , il ne se perdoit dans les nues ; une érudition entassée sans choix , décidoit de la beauté & du mérite des éloges ; & pour louer son héros avec succès , il falloit presque avoir trouvé le secret de ne point parler de lui.

La chaire sembloit disputer , ou de bouffonnerie avec le théâtre , ou de sécheresse avec l'école : & le Prédicateur croyoit avoir rempli le ministère le plus sérieux de la Religion , quand il avoit déshonoré la majesté de la Paroisse sainte , en y mêlant , ou des termes barbares qu'on n'attendoit pas , ou des plaisanteries qu'on n'auroit pas dû entendre.

Le Barreau n'étoit presque plus qu'un étalage de citations étrangères à la Cause ; & les Plaidoyers finis , les Juges étoient bien plus instruits & plus en état de prononcer sur le mérite des Orateurs , que sur le droit des Parties.

Le goût manquoit par-tout : la poésie elle-même , malgré ses Marots & ses Regniers , marchoit encore sans règles & au hasard : les graces de ces deux Auteurs appartiennent à la nature , qui est de tous

les siècles, plutôt qu'au leur ; & le cahos , où Ronfard , qui ne put imiter l'un , ni devenir le modèle de l'autre , le replonga , montre que leurs ouvrages ne furent que comme d'heureux intervalles , qui échappèrent à un siècle malade , & généralement gâté.

Je ne parle pas du grand Malherbe : il avoit vécu avec vos premiers Fondateurs ; il vous appartenoit d'avance ; c'étoit l'aurore qui annonçoit le jour.

Ce jour , cet heureux jour s'éleva enfin : l'Académie parut ; le cahos se débrouilla : la nature étala toutes ses beautés , & tout prit une nouvelle forme.

La France ne vit plus rien qu'elle dût envier aux meilleurs siècles de l'antiquité : le théâtre, le satyre , la poésie lyrique , la fable , l'histoire , l'éloquence , la philosophie , le style épistolaire , les traités de piété jusques-là informes , les traductions nobles & hardies eurent parmi vous leurs héros ; dans tous les genres , on vit sortir de votre sein des hommes uniques , dont Rome & la Grèce se seroient fait honneur.

La Chaire elle même rougit de ce comique indécent , ou de ces ornemens bizarres & pompeux , dont-elle s'étoit jusques-là parée ; & substitua l'instruction à une pompe vuide & déplacée , la raison aux fausses lueurs , & l'Évangile à l'imagination. Par-tout le vrai prit la place du faux.

Notre Langue devenue plus aimable ,

à mesure qu'elle devenoit plus pure , sembla nous réconcilier avec toute l'Europe , dans le temps même que nos victoires l'armoient contre nous : un François ne se trouvoit étranger nulle part ; son langage étoit le langage de toutes les Cours ; & nos ennemis , ne pouvant vaincre comme vous , vouloient du moins parler comme nous.

La politesse du langage nous amena celle des mœurs : le goût qui régnoit dans les ouvrages d'esprit , entra dans les bienséances de la vie civile ; & nos manieres , comme nos ouvrages , servirent de modele aux étrangers.

Le goût est l'arbitre & la regle des bienséances & des mœurs , comme de l'éloquence ; c'est un dépôt public qui vous est confié , à la garde duquel on ne peut trop veiller : dès que le faux , le mauvais & l'indécent sont applaudis dans les ouvrages d'esprit , ils le sont bientôt dans les mœurs publiques : tout change & se corrompt avec le goût : les bienséances de l'éloquence & celles des mœurs se donnent , pour ainsi dire , la main : Rome elle-même vit bientôt ses mœurs reprendre leur première barbarie , & se corrompre , sous les Empereurs , où la pureté du langage & le goût du bon siècle commença à s'altérer ; & le France auroit sans doute la même destinée , si l'Académie dépositaire des bienséances & de la pureté de goût , ne nous répondoit aussi de celle des mœurs pour nos neveux.

Votre gloire est donc devenue la gloire & l'intérêt public de la nation : le destin de la France paroît attaché au vôtre. Ses prospérités ont pu éprouver des revers , & en éprouveront peut-être encore : le sort de la guerre pourra changer encore pour elle ; mais le sort des Lettres ne changera plus : les âges à venir pourront la voir plus ou moins victorieuse ; mais tant que votre Tribunal sera élevé , ils la verront toujours également polie.

Ce sera à vous & à ceux qui vous succéderont , à publier ses victoires ; ou à louer ses ressources , & sa constance dans les adversités.

C'est par-là , qu'en immortalisant votre reconnoissance , vous avez immortalisé le regne de Louis-le-Grand , ce Prince magnanime , qui vous reçut des mains d'un Chef célèbre de la Justice ; & qui au comble de sa gloire , crut y ajouter un nouvel éclat , en succédant dans la protection de la Compagnie , à un de ses Sujets. Ses louanges , qui firent la plus douce & la plus brillante de vos occupations , seront aussi un des plus beaux monumens de l'Histoire des François & de celle de l'Académie : elles n'ont rien à craindre du temps ; sa gloire semble croître & se rapprocher de nous , à mesure que le joug fatal de sa perte s'en éloigne ; & la mort , qui efface d'ordinaire tous les éloges des Princes , en mettant aux siens le sceau de la vérité , y a mis celui de l'immortalité.

C'est

C'est dans votre école que se formerent ces hommes célèbres \*, qu'il choisit pour présider à l'éducation des Princes ses enfans : il vous confioit la destinée de la Monarchie , en vous confiant celle de la Maison Royale : persuadé , que versés comme vous l'êtes dans l'art de louer les héros , c'étoit à vous à les former.

Heureusement pour la France , un de vos plus illustres Académiciens \*\* se trouve encore chargé du même soin : ce soin glorieux semble se perpétuer parmi vous : & ce fera dans les siècles à venir une tradition bien honorable à l'Académie , que celle de l'éducation de nos Rois & de tous les Princes sortis de leur sang.

Aussi l'enfance de l'auguste Monarque , que nous regardons comme votre protecteur & votre élève , surpasse déjà les vœux de toute la nation : les malheurs de la Maison Royale le placèrent sur le trône ; le bonheur de la France l'y conservera ; le Ciel nous l'a fait acheter trop cher pour nous l'enlever ; ses châtimens ont fini à lui , & c'est par lui que doivent recommencer ses faveurs. David , le dernier de ses frères , choisi d'en haut pour régner , devint le plus grand Roi de la Maison de Juda : Dieu affermit souvent les trônes en renversant l'ordre des successions ; & ne fait précéder

\* M. Bossuet , Evêque de Meaux. de M. de Fénélon , Archevêque de Cambrai.

\*\* M. de Fleury , ancien Evêque de Frejus : depuis Cardinal & Ministre d'Etat.

ses vengeances , que pour nous annoncer un plus grand bienfait. Ses dons sont sans repentir ; mais ils ne sont jamais sans amertume : plus cet enfant précieux nous a coûté , plus nous en devons attendre : tout nous montre de loin les grandes destinées , & les dons heureux de la nature qui se développent tous les jours en lui , & la sagesse respectable & héréditaire d'un des premiers Sujets de l'Etat qui les cultive.

Que d'éloges vous préparent , Messieurs, des espérances si brillantes : notre tendresse va les chercher déjà dans l'avenir ; & nous hâtons les temps , comme si nous pouvions hâter notre bonheur.

Qu'il croisse sous les soins infatigables du Prince glorieux \* , dépositaire de son autorité : la minorité de nos Rois avoit armé jusqu'ici contre nous les nations jalouses de notre gloire : la valeur du Prince qui nous régit les arrête ; la supériorité de ses lumières les éclaire sur leurs véritables intérêts : sa bonne-foi les rassure ; les charmes de sa douceur & de son affabilité nous les concilient ; leurs cœurs , en l'approchant , deviennent François ; c'est un hommage d'amour que tous les hommes doivent à sa bonté.

Et quel Prince le mérita jamais plus justement ? Bienfaisant par goût , il ne paroît déplacé que lorsqu'il faut être sévère : les

\* Le Duc d'Orléans , Régent du Royaume.

refus semblent lui coûter bien plus que les grâces ; & l'ingratitude elle-même n'a pu encore le corriger de sa bonté : toujours affable & gracieux ; lors même qu'il ne lui est pas permis d'être libéral, son accueil devient comme le bienfait même qu'il refuse.

Il fait que la fierté a toujours été la faible ressource & la vaine décoration de la médiocrité ; qu'il n'appartient qu'aux héros & aux génies sublimes de savoir être simples & humains ; & que plus on est grand, plus on ignore l'art & l'affectation de le paroître.

Voilà , Messieurs , des objets dignes des Muses & de vous. Heureux , si ne me sentant pas capable de partager avec vous la gloire de vos travaux , je pouvois du moins en être ici le témoin & l'admirateur ; & si appelé ailleurs par les devoirs de l'Episcopat , le regret de ne pouvoir jouir long-temps de l'honneur que vous me faites , n'égaloit le plaisir que je sens de l'avoir reçu.

*Fin du Tome II.*

